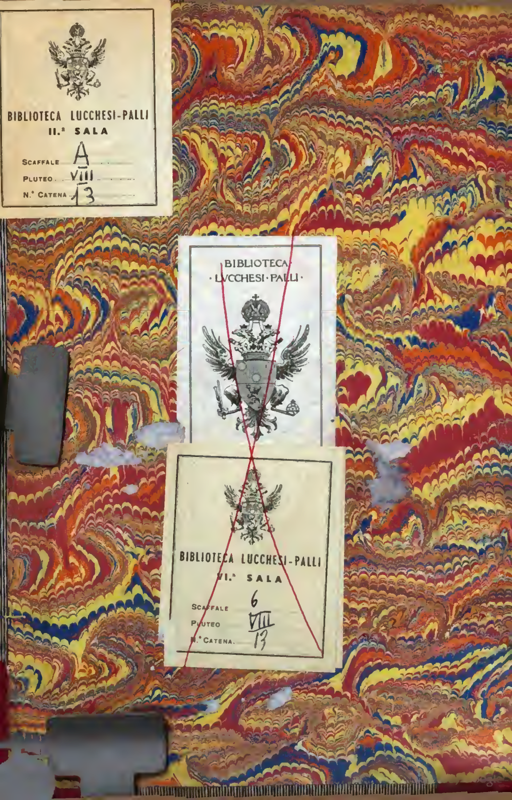
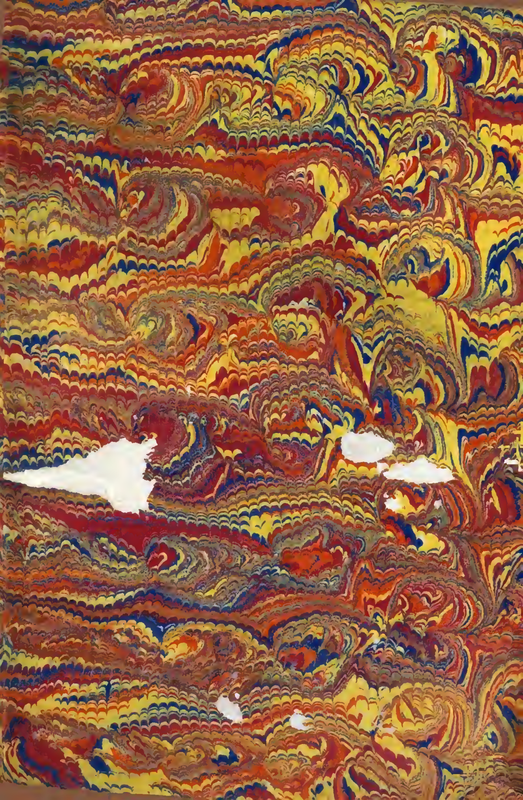



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE A
PLUTEO VIII
N.° CATENA 13
BIBLIOTECA
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
VI.ª SALA
SCAFFALE 6
PLUTEO VIII
N.° CATENA 13





ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

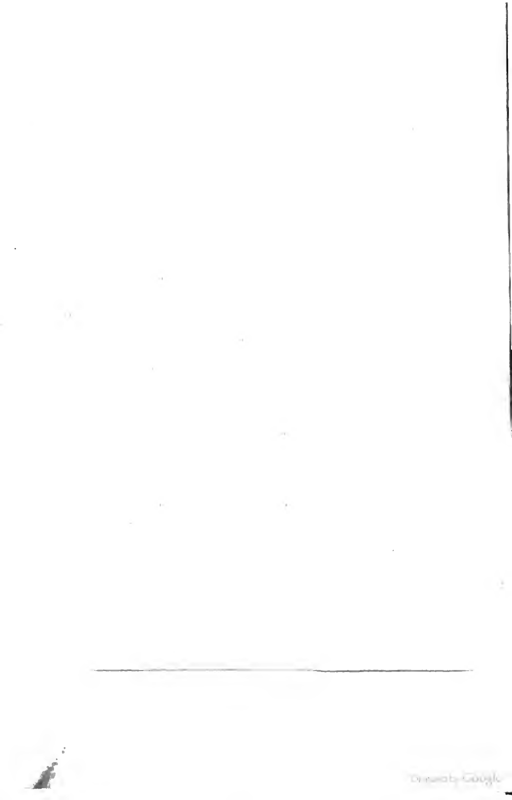

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI



ŒUVRES COMPLÈTES

—

1854



ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

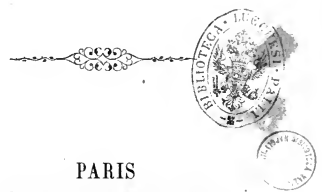
Comprenant tous les ouvrages composés par M. SCRIBE seul ou en société

ILLUSTRÉE

DE CENT QUATRE-VINGT-UNE JOLIES GRAVURES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl G. Staal, Et. David, etc.



PARIS

E. LEBIGRE-DUQUESNE, LIBRAIRE

44, RUE DE LA HARPE, 44

1854

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

I.

GUERRE A LA COUR. — BATAILLE RANGÉE.

(SUITE.)

Le roi cependant était rentré au palais sans danger, sans encombre, et enchanté de son audace; mais depuis qu'il avait revu Aïxa, qu'il lui avait parlé, qu'il lui avait serré la main, rien n'égalait son impatience; toute espèce de délai lui devenait insupportable.

Le roi, qui jusque-là n'avait jamais eu de volontés, en avait une maintenant ferme et inébranlable; il voulait plaire à Aïxa, il voulait s'en faire aimer, il voulait enfin qu'elle fût à lui, et, avec l'égoïsme ordinaire de l'amour, tout le reste lui était indifférent.

Vainement le duc d'Uzède s'efforçait de lui démontrer que pour amener une jeune fille, telle que Carmen, à écouter les vœux mêmes d'un roi, il fallait du temps et des précautions infinies; que Sa Majesté devait s'en rapporter au zèle et au dévouement de la comtesse d'Altamira et du pieux Escobar, qui déjà employaient à cette œuvre tous leurs soins et leur adresse.

A tout cela le roi ne répondait rien, mais sans se l'expliquer, sans s'en rendre compte à lui-même, il était froissé et mécontent de tous les soins qu'on se donnait pour lui.

Il se rappelait la délicieuse soirée qu'il croyait avoir passée près de Carmen; il lui semblait que s'il lui était seulement permis de la voir, il finirait par se faire aimer lui-même et sans l'aide de ses conseillers. Il aurait voulu, par une idée romanesque toute naturelle, ne pas se faire connaître pour le roi, et continuer, comme don Augustin, l'intrigue si heureusement commencée sous ce nom. Mais c'était impossible.

Il sentait bien qu'il fallait que Carmen apprît tôt ou tard la vérité. Alors pourquoi ne pas se hâter? pourquoi ne pas présenter tout simplement la jeune

fille à la cour? La voir, lui parler tous les jours, c'est tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il demandait. Pour le reste, l'amour-propre ou l'amour lui faisait croire à la réussite, et pour mettre à exécution ce dessein, il n'attendit pas plus longtemps que le soir même.

La comtesse était venue au cercle de la reine. Il l'avait emmenée dans l'embrasure d'une croisée et lui parlait à voix basse et avec chaleur. La comtesse pendant ce temps voyait les yeux inquiets du duc de Lerma épier toutes les paroles du roi, comme s'il eût pu les saisir et les entendre du regard.

Le roi s'exprimait avec une telle passion, le moment semblait si favorable, si décisif, que la comtesse, ne prenant conseil que d'elle-même, résolut de brusquer les événements. Il y a des occasions où l'audace est prudence ; il lui semblait d'ailleurs doublement piquant, pour son orgueil blessé et pour sa vengeance de femme, de préparer la chute du duc de Lerma, son ennemi mortel, en sa présence, devant lui ; et pendant que le ministre, furieux et inquiet, la menaçait de loin :

— Oui, sire, répondit-elle à demi-voix, je comprends bien ! Rien ne serait plus facile que de présenter ma nièce Carmen à la cour de Votre Majesté ; à coup sûr, la fille de don Juan d'Aguilar, vice-roi de Pampelune, a des droits à cette faveur autant qu'aucune autre noble dame d'Espagne ; mais c'est justement à cause de son nom et de sa naissance, que je ne veux point l'exposer aux inimitiés et aux intrigues dont elle serait l'objet.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il y a ici, Votre Majesté ne l'ignore pas, un ennemi mortel à moi ! lequel deviendrait bientôt celui de ma nièce.

— Et qui donc, s'il vous plaît?

— Que Votre Majesté veuille bien lever les yeux, elle le verra en face de nous, derrière le fauteuil de la reine, lançant sur moi et même sur Votre Majesté des regards où respirent la colère et la vengeance.

Le roi tourna les yeux dans la direction indiquée, et aperçut le duc de Lerma, qui rougit et pâlit tour à tour en voyant, à n'en pouvoir douter, qu'il était question de lui.

— Vous aviez raison, dit le roi, un peu inquiet et un peu effrayé lui-même de la frayeur de son ministre ; mais croyez bien que le duc m'est dévoué, qu'il m'aime, et que les objets de mon affection deviendraient bientôt pour lui...

— Des objets de jalousie et de haine ! Bientôt nous serions calomniées par lui près de Votre Majesté ; l'influence qu'il exerce nous serait fatale.

— Ne le croyez pas.

— Je le crois tellement que, pour rien au monde, je ne voudrais y exposer Carmen.

— Que dites-vous?

— Qu'elle n'entrera dans ce palais que le jour où le duc n'y sera plus.

— Vous n'y pensez pas, madame la comtesse !

— Je vous jure, sire, que ce sera ainsi. Jusque-là, je vous demande en grâce qu'il ne soit question de rien entre nous et Votre Majesté.

— Silence ! dit le roi, car voici le duc qui vient à nous. Plus tard vous aurez ma réponse.

En effet, irrité, et impatienté d'une si longue conversation, dont il ne pouvait deviner le motif, car presque jamais le roi n'adressait la parole à la comtesse, le ministre, n'y pouvant plus tenir, s'avançait furieux et d'un air riant vers son souverain.

— Je vois Votre Majesté dans une discussion bien animée avec madame la comtesse.

Pâle et immobile, n'ayant ni assez de sang-froid pour cacher son trouble, ni assez d'habitude de la cour pour inventer à l'instant un mensonge agréable, le roi ne répondait rien, et se contentait de regarder les magnifiques rideaux de soie qui décoraient la croisée.

— Il m'a semblé, continua le ministre, que j'étais pour quelque chose dans la discussion... Est-ce une déclaration de guerre que nous faisait madame la comtesse?

— Ah! monsieur le duc, répondit celle-ci avec un calme admirable et le sourire sur les lèvres, voyez comme vous êtes injuste! je pariais pour vous contre le roi!

— En vérité! fit le ministre d'un air de doute.

— Sa Majesté prétendait, en regardant ces tentures, qu'elle regarde encore, que ce salon était la plus belle pièce du monde, et je soutenais, moi, en bravant pour vous, monsieur le duc, la colère de Sa Majesté, je pariais, moi, que ce salon ne pouvait pas même entrer en comparaison avec le vestibule de votre château de Lerma.

— C'est vrai... c'est vrai! dit vivement le roi, qui, pendant cette longue phrase, avait eu le temps de se remettre, et avait cessé de regarder les rideaux du salon; c'est ce que me disait madame la comtesse.

— Et Votre Majesté pouvait le croire?

— Pourquoi non, monsieur le duc? dit le roi d'un air gracieux; chacun assure que le château de Lerma est une des merveilles du monde.

— Est-ce dix-huit millions de réaux qu'il vous a coûtés? demanda la comtesse.

— Est-il possible!

— Oui, sire, d'autres disent quinze seulement, mais à la cour on tend à tout déprécier, et je parierais, moi, pour dix-huit!

— Est-ce vrai? demanda le roi étonné.

— Non, sire, loin de déprécier, on exagère. Je ne suis pas en état de déployer un pareil luxe. Un peu de goût, voilà tout! et encore ai-je à peine le loisir de m'en occuper : les affaires me laissent si peu de temps!

— Justement ce que je disais, répliqua la comtesse en lançant au roi un regard significatif; c'est vraiment bien dommage de ne pas habiter plus longtemps un si beau château.

Cette dernière phrase ne rassura pas le ministre; au contraire, il connaissait l'audace de la comtesse, la faiblesse du roi, et sans savoir au juste quel danger le menaçait, il comprit qu'il y en avait un, et mit tout en œuvre dès ce moment pour le deviner et le déjouer.

Quand la reine disait au duc de Lerma : « Le roi vous subit parce que vous lui êtes nécessaire, mais il ne vous aime pas, il n'aime rien, » elle avait raison.

Mais il aimait alors, et c'est encore plus terrible. Le renvoi de son ministre qui, en toute autre occasion, l'aurait épouvanté, lui semblait alors tout naturel; l'intérêt de son amour le voulait; c'était le seul moyen d'avoir auprès de lui celle qu'il aimait.

Il avait répondu à la comtesse : « Plus tard vous aurez ma réponse. »

Mais cette réponse ne pouvait être douteuse, et la comtesse assembla son conseil pour lui faire part de l'heureuse situation de leurs affaires. D'Uzède, ravi, approuva tout; le père Jérôme réfléchit sans rien dire, et Escobar, secouant la tête, trouva que, dans sa précipitation, la comtesse avait agi...

— Trop brusquement ! s'écria-t-elle.

— Non, trop franchement.

— Quel inconvénient, puisque je suis sûre de l'emporter !

— Puisque le succès est certain ! s'écria le duc.

— Alors, dit Escobar gravement, alors, monsieur le duc, si vous êtes sûr du succès, il y a pour vous et pour vos intérêts un parti à prendre sur-le-champ.

— Et lequel?

Escobar s'arrêta, persuadé que le duc l'avait deviné; mais voyant qu'il ne devinait rien, il ajouta froidement :

— C'est de prévenir votre père du complot.

— Y pensez-vous ! s'écrièrent à la fois Uzède et la comtesse en poussant un éclat de rire.

— Monsieur le recteur s'égare, dit le duc; la joie de sa nouvelle place lui a fait perdre la raison.

Escobar le regarda d'un air où perçait une légère nuance de mépris, et il continua :

— Si vous tenez à la succession d'un homme que l'on dit plus riche que le roi d'Espagne; si vous tenez à l'opinion de quelques personnes timorées qui se formaliseront peut-être de voir le père renversé par le fils, il faut que ce soit le duc de Lerma lui-même qui, forcé de quitter le pouvoir, vous force à le prendre, espérant ainsi le continuer en vous.

— Escobar a raison, dit le père Jérôme en contemplant le moine avec admiration.

— Voilà pour vos intérêts, continua Escobar du même ton, lentement et gravement. Voici maintenant pour les nôtres. En avertissant le ministre qu'il y a un complot contre lui, sans entrer dans aucun autre détail, vous ne lui servez à rien et vous conservez toute sa confiance. Il vous dira ce qu'il a fait, ou vous préviendra de ce qu'il compte faire; il est toujours utile et loyal de connaître le plan de son ennemi; quand on possède le secret de son adversaire, quand ce secret est connu de vous comme de lui, c'est ce que j'appelle combattre à armes égales.

Le père Jérôme se leva, prit la main d'Escobar qu'il serra en témoignage d'estime, et se retournant vers le duc, il lui dit :

— Croyez ses maximes et suivez-les.

— Quel dommage, mon père, dit la comtesse, que vous ne les réunissiez pas en un corps de volumes !

— Je m'en occupe, dit froidement Escobar, et je l'achèverai dans notre pieuse retraite d'Alcala d'Hénarès.

Uzède suivit l'avis d'Escobar. Il se rendit le lendemain de bon matin chez le duc de Lerma et le trouva prenant des mesures d'ordre pour un bal que le roi donnait le soir même à la cour.

— Qu'avez-vous donc, Uzède? dit le ministre en lui voyant un air grave et sombre.

— Je crains, monseigneur, d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer, et je suis d'autant plus contrarié, que les appréhensions que j'éprouve ne reposent sur rien de réel et de positif. C'est un vague sentiment d'inquiétude, un instinct peut-être qui me fait craindre pour vous. Tenez-vous sur vos gardes... il y a quelque complot.

— Je le sais, dit à voix basse le ministre.

— En vérité ! dit Uzède avec terreur.

— Un complot de la comtesse d'Altamira.

— Ce n'est pas possible ! dit le fils coupable en pâlissant.

— Allons, mon fils, vous voilà tout pâle et tout défait... ne tremblez pas pour moi, et rassurez-vous... je sais tout... ou presque tout !

— Ah ! se dit le duc en lui-même, Escobar avait bien raison. La comtesse d'Altamira, poursuivit-il tout haut et en balbutiant, veut vous renverser... Quelques mots échappés hier soir au roi... me l'ont fait supposer ; voilà tout ce que j'ai pu découvrir.

— Et moi, je connais le reste. La comtesse veut donner au roi pour maîtresse sa nièce Carmen, la fille du loyal et brave don Juan d'Aguilar !.. c'est indigne !.

— C'est infâme ! dit Uzède en tremblant, mais elle ne pourra réussir.

— Elle y était parvenue ! elle demandait mon renvoi, et, ce que vous ne croirez jamais... car on ne peut se douter combien il y a d'ingratitnde à la cour !... croiriez-vous, mon fils, s'écria-t-il en lui prenant la main, que le roi y consentait !

— Il a donné son consentement ? dit Uzède.

— Mieux encore ! il l'a signé. Je l'ai là dans ma poche, écrit de sa main.

— Voilà qui est bien singulier, balbutia Uzède, et comment avez-vous eu le talent... et l'habileté...

— Rien de plus simple !.... Le roi n'écrit jamais... Hier, une lettre de sa main, adressée à la comtesse d'Altamira, a été envoyée...

— Comment le savez-vous ?

— Par le valet de confiance chargé de la remettre et qui me l'a apportée. Depuis deux jours, mon fils, le roi est environné d'espions, et ne fait pas un seul pas dont on ne me rende compte.

— Mais songez que c'est vous exposer...

— A quoi ?

— Il y va de la tête !

— Mais de l'autre côté... il y va du pouvoir !

— Et pour le conserver, vous sacrifieriez...

— Tout au monde... tout ! dit-il avec un accent qui fit trembler Uzède, à commencer par moi !

— Et cette lettre... que disait-elle ?

— La voici, dit le ministre, elle n'est pas longue

Il la tira de sa poche et lut :

« Madame la comtesse, je n'ai point oublié notre dernière conversation ; si, « pour vous convaincre de mon amour, si, pour obtenir celui de votre nièce, il « ne faut que le sacrifice exigé par vous, je tiendrai ma parole. Mais vous tien- « drez d'abord la vôtre. Il y a demain un grand bal à la cour ; jusque-là, et « comme je vous l'ai promis, je ne ferai aucune tentative pour vous voir, mais « vous, vous viendrez à ce bal, vous amènerez la charmante Carmen, et le len- « demain, ainsi que vous le désirez, son ennemi et le vôtre ne sera plus au « palais ; c'est à elle seule désormais à y régner. »

On comprend pourquoi le roi n'avait point parlé de cette lettre au duc d'Uzède, son confident.

Il y était question de la disgrâce et de la chute du premier ministre, et il ne pouvait venir à l'idée du roi, à l'idée de personne, que le fils fût d'accord avec la comtesse pour renverser son père.

— Eh bien ! mon fils, dit le ministre en froissant la lettre, qu'en pensez-vous ? est-ce assez clair ?

— Très-clair... et comment espérez-vous déjouer cette trame?

— De la manière la plus simple. Je garde cette lettre. La comtesse ne la recevant point et ignorant ce qu'elle contient, n'amènera pas ce soir sa nièce à ce bal. Je connais le caractère du roi, et je vois sa fureur.

Tout entier, comme les hommes faibles, à l'impétuosité du premier moment, il se croira joné, trompé; nous y aiderons s'il le faut... le reste nous regarde. C'est à nous de profiter de ce premier moment, et pour éviter les explicatious, nous éloignerons dès demain la comtesse et sa nièce.

— Par quels moyens?

— Ne vous inquiétez pas, vous dis-je. Sandoval et moi nous nous chargeons de tout, et en cas de besoin nous aurions pour nous la reine, auprès de qui cette lettre ne nous serait pas inutile; mais c'est le dernier moyen, et il faut, s'il est possible, n'y point avoir recours. Il suffit pour nous que Carmen ne soit pas présentée à la cour et ne vienne pas ce soir au bal.

— O Escobar, dit à part lui Uzède, tu avais bien raison!

Encore tout effrayé de ce qu'il venait d'entendre, il courut chez la comtesse et lui apprit tout. Il n'y avait pas de temps à perdre.

On était au milieu de la journée; on avait à peine le temps nécessaire pour préparer les costumes de bal, et tous ces apprêts devaient se faire en silence et dans le plus grand mystère, pour laisser l'ennemi dans la sécurité et dans la confiance de son triomphe.

La comtesse se rendit d'abord chez Carmen.

— Ma nièce, lui dit-elle, que cela vous plaise ou non, le temps de votre deuil est expiré depuis longtemps, il faut vous décider à paraître ce soir à la cour et à aller au bal.

— Moi, ma tante! s'écria Carmen interdite.

— Le roi le veut, le roi l'exige, il vient de me le faire dire par un page qu'il m'a envoyé exprès; il veut que la fille de don Juan d'Aguilar lui soit présentée ce soir, à lui et à la reine.

— D'où vient une invitation si prompte, si extraordinaire! et pour quel motif?

— Le roi le veut, ma nièce, il n'y a rien à répondre à cela.

La pauvre Carmen, désolée, vint raconter à Aïxa toutes ses douleurs. Aller à la cour pour la première fois, et sans Fernand d'Albayda, lui semblait, disait-elle, une chose absurde; elle avait compté n'être présentée qu'après son mariage.

— A coup sûr, c'eût été bien mieux, dit Aïxa en soupirant. Mais cependant à ton âge quelques heures passées au bal ne sont pas un si grand supplice, qu'il faille pour cela désobéir à son roi. L'as-tu déjà vu?

— Jamais, et cela me fait peur.

— On dit la reine si bonne, si affable! elle te protégera.

— Si encore tu pouvais, Aïxa, y venir avec moi!

— Cela est impossible! Moi, grâce au ciel, je ne suis pas invitée, mais j'aurai du moins un plaisir.

— Lequel?

— Celui de te faire belle et de m'occuper de ta toilette.

— Justement!.. je n'ai rien de frais... ni d'élégant, ni de riche.

— N'est-ce que cela? dit Aïxa, sois tranquille! aucune de ces belles dames ne t'éclipsera.

L'heure venait de sonner, heure importante, heure décisive, et la comtesse,

comme un général qui va livrer un combat d'où dépendent sa fortune et sa renommée, éprouvait déjà ce qu'on nomme l'émotion du champ de bataille.

Elle tremblait maintenant que sa nièce ne fût pas assez brillante, assez séduisante. Le roi l'aimait, mais cela ne suffisait pas; il fallait que cet amour fût légitimé et doublé par l'admiration de tous.

Inquiète et impatiente, elle allait monter dans la chambre de Carmen, quand elle la vit descendre dans le salon. Elle portait une robe du tissu le plus précieux, et sa tête, ses bras, sa poitrine, étincelaient de diamants.

La comtesse poussa un cri d'admiration.

— D'où te vient donc cette riche parure? dit-elle en tremblant de joie.

Le roi pouvait seul en donner une pareille, et elle eut un instant l'idée qu'elle avait été envoyée par lui.

— De qui elle me vient? dit Carmen, presque honteuse de sa beauté... c'est Aïxa qui me l'a prêtée.

— Donnée! s'écria celle-ci en l'embrassant. Je te la destinais pour le jour de tes noces. Il vaut mieux que ce soit pour aujourd'hui. Le roi t'en saura gré, et don Fernand n'en a pas besoin. Il t'aimera sans cela.

— Quoi! dit la comtesse stupéfaite et admirant les diamants, qui étaient de la plus belle eau et d'une valeur inappréciable, vous aviez, senora Aïxa, cette parure de reine?.. Et où donc?

— Dans un tiroir où elle ne me servait à rien... Voici la première fois qu'elle m'aura fait plaisir.

Et se mirant dans son amie comme dans une glace

— Voyez, madame, s'écria-t-elle avec fierté, voyez comme Carmen est belle!

En ce moment, on vint annoncer que la voiture était prête.

La comtesse porta la main à son cœur, et son émotion fut si vive qu'elle chancela.

— Qu'avez-vous donc, ma tante? dit, en la soutenant, la pauvre Carmen, qui ne voyait dans ce plaisir qu'un chagrin, celui de quitter Aïxa.

— Rien!.. je n'ai rien, ma nièce, dit l'ambitieuse comtesse... Allons, s'écria-t-elle en se levant, le sort en est jeté!

Carmen et sa tante montèrent en voiture; l'une calme, indifférente, paisible; l'autre agitée par la crainte et par l'espérance, et à peine si on entendit quand elle cria au cocher d'une voix étouffée;

— Au palais du roi!

Les appartements resplendissaient de lumières et de l'éclat des parures. Toutes les premières familles étaient là rivalisant de luxe, d'élégance et de brillants insignes. Une foule dorée se pressait dans les vastes et spacieux salons de Buen-Retiro.

La reine, douce et mélancolique comme à l'ordinaire, semblait se résigner au plaisir qui lui était imposé. Elle aussi regrettait sa retraite, et eût préféré, pendant cette bruyante soirée, demeurer dans son oratoire, à lire, à prier, à penser peut-être.

Persuadée que tous ceux qui venaient au palais étaient aussi malheureux qu'elle, elle les accueillait avec une bonté pleine de compassion; elle croyait leur devoir de la reconnaissance pour l'ennui qu'ils venaient chercher.

Le duc de Lerma, fier et la tête haute, distribuant les saluts et les sourires protecteurs, parcourait les salons, redoublait de zèle et de prévenance pour ses amis, dont il semblait vouloir s'entourer et se faire un rempart. Mais tout en parlant de l'éclat du bal, de l'animation de la danse et de mille autres futilités,

tout en adressant aux dames de gracieux compliments sur leur beauté ou, faute de mieux, sur leur toilette, le ministre ne perdait pas de vue son souverain, et observait tous ses mouvements.

Quant au roi, il était dans une situation de corps et d'esprit qui excitait un étonnement général. Il avait l'air de s'amuser, ou du moins de prendre part à tout ce qui l'environnait.

Au lieu de rester dans son immobilité et dans son silence ordinaires, il se levait, marchait, parcourait toutes les salles. On aurait dit qu'il prenait plaisir au bruit, à la foule, aux sons de la musique; il souriait d'un air satisfait et joyeux; il adressa même deux ou trois fois la parole à ceux qui approchaient.

Jamais le roi n'avait eu tant de grâce dans l'esprit et la conversation.

— Il fait bien chaud, n'est-il pas vrai, messeigneurs? — Voilà une belle soirée. — Bonsoir, duc. — Bonsoir, comte. — Bonsoir, monsieur l'ambassadeur; — et autres phrases toutes faites à l'usage des princes qui reçoivent.

Mais une demi-heure après, la figure du roi n'était plus la même; on lisait sur ses traits de l'impatience et de l'inquiétude.

Il ne parlait plus, mais il regardait d'un air soucieux; il parcourait tous les salons, et s'arrêtait de préférence dans le premier, dans celui par lequel on arrivait, et à chaque instant ses yeux se tournaient vers l'horloge de la grande salle. Hélas! ce qu'éprouvait le roi se manifestait chez lui par les mêmes symptômes que chez le dernier de ses sujets. Il aimait et il attendait.

Le ministre s'était rapproché de lui et ne le quittait point du regard. S'appuyant sur le bras du duc d'Uzède, son fils, il disait à celui-ci à voix basse et en souriant : Voyez-vous le roi? son trouble et son inquiétude commencent déjà et bientôt ne feront qu'augmenter; car il attendra toute la nuit et ne verra rien venir...

— C'est curieux! répondit Uzède en essayant de sourire.

— C'est délicieux! répliqua le ministre dans toute la joie de son cœur.

Tout à coup il tressaillit et crut avoir mal entendu; la voix stridente d'un huissier du palais venait de proférer à haute voix ces paroles :

— Madame la comtesse d'Altamira et la senora Carmen d'Aguilar!

La foudre tombant sur le duc de Lerma n'aurait pas produit un effet plus terrible.

Le pauvre ministre, atterré, anéanti, ne pouvant rien comprendre à un coup de théâtre aussi imprévu, aussi fatal, sentit toute sa présence d'esprit l'abandonner; il chancela, et, s'appuyant dans sa détresse sur le bras qui aurait dû le soutenir et qui venait de le renverser, il murmura à demi-voix ces mots : Tout est perdu, mon fils!

Les paroles foudroyantes de l'huissier avaient produit un effet tout contraire sur le roi; quoiqu'il fût alors dans le salon voisin, son oreille attentive n'en avait pas perdu une syllabe. Un éclair de plaisir brilla dans ses yeux assombris, il sentit son cœur oppressé se dilater et bondir de joie; et, le sourire sur les lèvres, il se dirigea vers le premier salon pour faire une gracieuse et royale réception aux deux nobles dames qu'on venait d'annoncer.

La foule qui s'était ouverte à l'entrée de la comtesse et de sa nièce, celle qui venait de s'ouvrir pour le passage du roi, le murmure flatteur qu'avaient excité la beauté et la parure éblouissante de Carmen, tout avait détourné l'attention; personne, excepté le duc d'Uzède, n'avait pu voir le trouble du ministre, et le roi, quoique frémissant de plaisir, s'avançait d'un pas ferme vers la comtesse et sa nièce.

Elles venaient de s'incliner et de saluer le souverain par leur plus belle et leur plus respectueuse révérence; mais, à la grande surprise de la comtesse, au moment où le roi présentait la main à Carmen, au moment où ses yeux rencontraient ceux de la jeune fille, il changea de couleur et se trouva mal, en murmurant à peine ces mots :

— Ce n'est pas elle !

Ils ne furent entendus que de la comtesse, du duc d'Uzède et du duc de Lerma, qui s'étaient déjà précipités autour du monarque; et le ministre, retrouvant tout son sang-froid, s'écria à voix haute :

— La chaleur... Messieurs... la chaleur a sans doute incommodé Sa Majesté. Ouvrez des fenêtres... ou plutôt sortons le roi de cette pièce. Ce ne sera rien, madame, dit-il à la reine, qui s'avançait effrayée. Que Votre Majesté se rassure : je vais suivre le roi et ne le quitterai pas.

Puis se penchant vers le duc d'Uzède, il lui dit à voix basse :

— Rien n'est perdu, mon fils!

Il sortit joyeux et triomphant.

D'Uzède n'y comprenait rien; la comtesse était anéantie, et Carmen, regardant tranquillement autour d'elle, admirait les danses qui venaient de recommencer.

II.

CHANGEMENT DE FRONT.

Fidèle à la promesse qu'il venait de faire à la reine, le duc de Lerma, dans son zèle intéressé, ne quitta point le roi.

Il s'installa près de son lit, pendant que les gens de service remplissaient la chambre; mais, fidèles à l'étiquette, ceux-ci se tenaient tous à distance, et personne n'eût osé porter de secours au roi avant qu'on eût prévenu le premier médecin de la cour, le seigneur Enrique Galiano, qui était dans un des derniers salons, occupé à regarder danser sa femme.

Avant qu'il n'arrivât, le duc se pencha vers le roi, qui proférait à demi-voix quelques paroles entrecoupées et inintelligibles pour tout autre :

— Oui, oui... la promenade de Buen-Retiro... Non, à l'hôtel d'Altamira. Courez. Vous la trouverez... Je l'ai vue... Je lui ai parlé... Qu'elle vienne, je le veux! Moi, moi, moi le roi!

Le seigneur Enrique Galiano arriva dans ce moment.

Il lui fut facile de faire revenir le roi qui, un instant plus tard, serait revenu de lui-même. Il défendit à Sa Majesté de rentrer dans la salle du bal, et lui prescrivit de se coucher à l'instant, vu que le pouls royal annonçait un mouvement fébrile assez prononcé.

De plus, après en avoir conféré avec le ministre, à qui il devait sa place, le docteur défendit que personne du dehors, personne de la cour ne pénétrât dans la chambre du roi, excepté, bien entendu, le ministre, qui avait toujours à parler à Sa Majesté pour les affaires du royaume.

Le duc de Lerma en avait assez entendu pour savoir aisément le reste.

Aussi, dès le lendemain de bon matin, il était chez le duc d'Uzède, son fils,

qui tressaillit à son entrée, mais qui se rassura en voyant sa figure radieuse.

— Je sais tout, lui dit-il; il y a dans la maison de la comtesse une jeune fille, compagne de sa nièce et nommée Aïxa. Une jeune orpheline, fille d'un officier tué en Irlande, et élevée par les soins de feu don Juan d'Aguilar; c'est d'elle que le roi est épris.

— Ce n'est pas possible! s'écria d'Uzède stupéfait, qui croyait tout savoir, et qui, pas plus que la comtesse, ne se doutait de la vérité. Comment cela serait-il arrivé?

— Je l'ignore encore. Voilà tout ce que mes espions m'ont appris depuis hier. Pour le reste, tâchez de le savoir, vous qui avez accès dans la maison de la comtesse; car les mêmes espions m'ont appris, mon fils, que vous étiez au mieux avec elle.

— Quoi! monseigneur... vous pourriez croire...

— Se seraient-ils trompés? tant pis!.. La comtesse, que je déteste, mais que vous pouvez aimer, est encore fort bien... et si vous ne lui avez pas fait la cour, tâchez de la lui faire, sinon pour vous, au moins pour moi. Cela peut être utile.

— Oui, mon père... je tâcherai... j'obéirai.

Le duc lui prit la main en signe de remerciment et continua :

— Tâchez surtout de savoir quelle est cette jeune fille, cette Aïxa, ses principes, son caractère. Est-ce par la fortune, par l'ambition, par la vanité qu'on pourrait la séduire?

— Quoi! mon père, vous voudriez...

— Achever glorieusement ce que la comtesse avait entrepris et n'a pu mener à bien.

— Vous!.. est-il possible?

— Pourquoi pas? dit le ministre en souriant d'un air de mépris; un tel obstacle doit-il arrêter un instant un homme d'État? Si le roi, comme je le présume, est sérieusement amoureux, il sera beaucoup plus facile et plus prompt de céder à cet amour que de le combattre. Ce sera fini plus tôt d'abord, et dans quelques jours il n'en sera plus question.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Allez prendre les informations que je vous demande, et venez me retrouver chez le roi, où personne ne peut entrer que moi... et vous, mon fils. Je vais en donner l'ordre.

Le duc d'Uzède consterné se rendit chez la comtesse, et le ministre chez son souverain.

Il le trouva pâle et souffrant. Il avait passé une mauvaise nuit, il avait eu la fièvre; mais elle était tombée, et il ne restait au roi qu'un extrême abattement.

Il était redevenu lui-même, c'est-à-dire incapable de prendre aucune résolution. Sa faiblesse l'empêchait, dans ce moment, de lier deux idées ensemble, et il ne pouvait rien s'expliquer des événements de la veille.

Le duc s'arrêta près du lit de son maître, le regarda avec intérêt, avec douleur; une larme même, une larme ministérielle roula dans ses yeux et vint tomber sur le royal couvre-pied.

Le roi, effrayé, se crut très-malade.

— Est-ce qu'il y a du danger? s'écria-t-il.

— Oui, mon maître, oui, mon auguste maître, si vous cessez d'avoir confiance en votre fidèle serviteur, ou plutôt en votre meilleur ami. Que vous ai-je fait, mon roi, pour que vous vouliez ainsi me cacher vos peines, quand mon devoir est de les partager?

— Que dis-tu? dit le roi étonné en se levant sur son séant.

— Que je suis profondément affligé et malheureux d'avoir appris autrement que par Votre Majesté les tourments qu'elle endure.

— Quoi! tu les connais!

— Oui, oui, mon roi... et je viens les soulager.

— Serait-il possible! tu ne les désapprouves pas!.. tu ne me blâmes pas!..

— Moi, vous blâmer, sire! N'est-il pas des sentiments dont on n'est pas le maître? dont on ne peut se défendre? M'appartiendrait-il de blâmer une affection exclusive et sans borne, moi qui n'ai jamais pu cesser de l'éprouver pour Votre Majesté, moi qui, dans ce moment encore, suis prêt à me dévouer pour elle... malgré son ingratitude!

— Ah! s'écria le roi attendri, tu dis vrai... j'étais un ingrat... j'aurais dû te confier tout... mais comment le faire en ce moment, où je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive?

— Je viens vous l'expliquer, sire... et y porter remède.

— Mon ami, mon sauveur! s'écria le roi... quoi! tu viendrais toi-même... tu consentirais...

— A tout au monde plutôt que de voir souffrir Votre Majesté; n'est-ce pas le premier et le plus sacré de mes devoirs? Voyons, sire, ajouta-t-il d'un ton paternel, voyons, qu'y a-t-il?

Le roi, qui, depuis longtemps s'était attendu à des remontrances et à des reproches, et qui, pour cette seule raison, s'était caché de son ministre ou plutôt de son précepteur, le roi se sentit délivré de toutes ses craintes. Sa confiance était gagnée... et, comme tous les amoureux qui ont le bonheur d'avoir des peines, il ne put résister au plaisir de les raconter.

— Imaginez-vous, mon cher duc, dit étourdiment le roi à son ministre, que c'était le jour où je me suis égaré à la chasse avec le duc d'Uzède, votre fils.

— Comment! s'écria le duc en fronçant le sourcil, Uzède ne m'en avait rien dit.

Un instinct de délicatesse et de convenance fit comprendre au roi qu'il allait compromettre près de son père son ancien confident, qui s'était exposé pour le servir; et par un sentiment de générosité ou de prévoyance, car le duc pouvait encore lui être utile, il s'écria :

— Uzède n'en savait rien. J'étais entré seul dans un pavillon pour me mettre à couvert de la pluie, et lui, pendant ce temps, allait à la découverte pour reconnaître où nous étions et demander notre chemin.

A cette restriction près et en taisant la part que le duc d'Uzède avait prise à cette intrigue, le roi raconta à son ministre à peu près tout ce qui s'était passé entre lui et une jeune fille inconnue, et comment cette jeune fille l'avait cru don Augustin, tandis que lui-même la croyait la nièce de la comtesse.

Il lui avoua que depuis ce moment il n'avait cessé de penser à elle et de l'aimer. Puis, passant légèrement à côté de la vérité, il expliqua comment il avait supplié la comtesse de la présenter à la cour, et comment celle-ci, persuadée qu'il s'agissait de Carmen d'Aguilar, sa nièce, s'était empressée d'arriver la veille au bal, sur une lettre de lui, le roi!

— Ah! Votre Majesté avait écrit elle-même à la comtesse? dit le duc d'un air indifférent.

— Eh oui, sans doute..... une simple lettre d'invitation...

— C'est ce qu'il y avait de mieux, dit froidement le ministre.

— N'est-il pas vrai?.. Parce que cet engagement... je veux dire cette invi-

tation, balbutia le roi en se reprenant, était dans la supposition qu'elle avait quelque pouvoir sur cette jeune fille.

— Elle n'en a aucun, dit le ministre avec aplomb.

— Vous le croyez?

— J'en suis certain.

— C'est bien différent alors! s'écria le roi vivement.

— Comme je le disais à Votre Majesté, il ne s'agit que de s'entendre.

— Mais quelle est donc cette belle inconnue?

— Une orpheline élevée par don Juan d'Aguilar avec la senora Carmen, qui ne la quitte jamais, et qui la traite comme sa sœur.

— Voilà d'où vient l'erreur, dit joyeusement le roi... au château du Duero, à la promenade... à l'hôtel d'Altamira, toujours ensemble.

— C'est, en effet, à l'hôtel d'Altamira qu'elle habite, dit le ministre... mais avec Carmen et non avec la comtesse.

— Et son nom, mon cher duc, son nom?

— Aïxa.

— Et vous me répondez que je pourrai la voir, qu'il n'y aura pas d'obstacle?

— Il y en aura sans doute; mais pour ne pas en triompher, il faudrait que les amis ou les serviteurs de Votre Majesté eussent bien peu de zèle ou d'adresse.

— Mon cher duc, s'écria le roi, je n'espère qu'en vous! c'est de vous seul désormais que dépendra mon bonheur.

Et guéri par cette seule idée, le roi, qui passait aisément de l'accablement le plus profond à la joie la plus vive, se leva et déjeuna comme s'il eût été déjà assuré de plaire à celle qu'il aimait.

Le duc d'Uzède, cependant, s'était rendu près de la comtesse, et lui avait raconté comment le ministre, s'appropriant son idée, prétendait l'exploiter à son avantage et donner lui-même une maîtresse au roi, maîtresse qui, choisie et présentée par lui, n'agirait que par son influence et ses conseils, et que cette favorite sur laquelle reposaient désormais toutes ses espérances, n'était autre qu'Aïxa.

— Aïxa! s'écria la comtesse stupéfaite et qui ne pouvait s'expliquer un pareil événement. Mais, furieuse de ses projets renversés, et plus furieuse encore de ceux que méditait le duc, elle jura en elle-même de les déjouer. Il n'y avait pas de temps à perdre, elle monta à l'instant même chez Aïxa.

Avec une feinte bonté et une feinte indignation, elle se hâta de lui raconter les infâmes complots qui se tramaient contre elle.

— Ce n'est pas possible! dit Aïxa étonnée.

— Cela est, mon enfant, je vous le jure. On veut vous tromper, vous séduire, trafiquer de votre honneur. Le duc de Lerma l'a promis; mais il oublie que vous m'êtes confiée, que vous êtes sous ma garde et que je veillerai sur vous comme sur ma nièce, comme sur ma propre enfant.

— Expliquons-nous, madame, dit Aïxa froidement et sans se laisser émouvoir par ces protestations de tendresse ni par cet étalage de grands principes. L'amour-propre ne m'aveugle pas au point de me faire croire à des passions surnaturelles. Le roi m'aime, dites-vous! Comment cela serait-il arrivé?

— Je l'ignore... mais il vous aime.

— Où m'aurait-il vue?

— Je n'en sais rien, senora... C'est à vous que je le demanderai... ou plutôt à Carmen; je saurai comment elle n'a pas même reconnu hier soir, ce don Augustin avec qui ello a passé toute une soirée.

— Que dites-vous, senora?.. le seigneur don Augustin...

— C'était le roi!

O ciel!.... qu'avez-vous? dit la comtesse en voyant Aïxa qui changeait de couleur... d'où vient ce trouble?

— D'une cause toute naturelle, répondit Aïxa avec franchise : c'est que c'est moi qui, au château de Duero, ne connaissant point l'hôte que vous attendiez, ai reçu le seigneur don Augustin...

— Vous! dit la comtesse, pâle de colère.

— Moi-même.

— Dans quelle intention? dans quel but?

Aïxa allait le lui dire, puis se rappelant la recommandation et les soupçons de don Fernand, qui, dans ce moment plus que jamais, lui paraissaient vraisemblables, elle répondit froidement :

— Je vous ai dit ce qui était... Le reste est inutile et me regarde seule.

La comtesse poussa un cri et se frappa le front de sa main.

Cette substitution qu'elle ne comprenait point et qu'Aïxa refusait d'expliquer, le mystère qui environnait cette jeune fille, la singularité de son existence, de sa conduite, de son caractère, et jusqu'à cette fortune inconnue dont elle paraissait disposer, tout faisait croire à la comtesse qu'elle était jouée, qu'il y avait pour séduire le roi quelque intrigue secrète tramée par cette jeune fille et les siens, intrigue qu'elle-même avait secondée et fait réussir sans le savoir.

— Je saurai le motif de cette ruse, de cette indigne trahison.

— Une trahison, senora! répondit Aïxa avec fierté.

— Oui... vos projets me sont connus. Le danger contre lequel je venais vous prémunir était depuis longtemps désiré, ambitionné par vous!

— Qu'osez-vous dire?

— Vous vouliez captiver le roi, vous en faire aimer, le voir à vos pieds, pour arriver au pouvoir, pour régner sous son nom!

— Ah! s'écria Aïxa avec indignation, j'y vois clair maintenant! Vous vous êtes trahie, madame; vous venez de m'apprendre vos projets, de m'initier à vos idées et à votre plan; ce que vous me reprochez, vous vouliez le faire, et l'infamie dont vous m'accusez est la vôtre!

— A moi!

— A vous! sœur de don Juan d'Aguilar et tante de Carmen! Vous vouliez vendre votre nièce, trafiquer de son honneur, pour arriver par elle au pouvoir suprême, et gouverner le faible monarque.

La comtesse fit un geste de colère; mais Aïxa, sans se laisser intimider et la foudroyant de son regard, continua avec force :

— C'est pour déshonorer votre nièce, votre fille, celle qui vous était confiée par son père à son lit de mort, c'est pour la faire trouver seule et en tête-à-tête avec le roi au château de Duero, que vous avez éloigné tous vos gens, que vous avez prétendu être malade, que vous avez envoyé Carmen à ce pavillon où, sous le nom d'un parent à vous, du seigneur Augustin de Villa-Flor, le roi l'attendait.

— Et en amie généreuse, s'écria la comtesse, vous lui avez dérobé le déshonneur qui la menaçait! Vous lui avez enlevé à votre profit le cœur et l'amour du roi! Dévouement sublime! vertueuse spéculation qui vous place sur le trône du monarque! vous, maîtresse adorée! favorite toute-puissante!

Aïxa jeta sur elle un regard de mépris :

— Je ne suis point la maîtresse du roi, et ne la serai jamais.

A ces mots, et malgré sa colère, la comtesse sentit un rayon d'espoir se glisser en son cœur.

— Si vous me connaissiez, senora, vous sauriez que je regarde comme un opprobre ce que vous autres, nobles dames de la cour d'Espagne vous regardez comme un honneur. Cet honneur, je saurai m'en préserver, je vous le jure, vous pouvez vous en rapporter à moi. Et maintenant, madame la comtesse, veuillez m'écouter. Par égard pour le sang dont vous sortez, par reconnaissance pour don Juan d'Aguilar qui fut votre frère et mon protecteur, je ne dirai à personne, pas même à Carmen, ce que je viens de découvrir. Mais si vous osez donner suite à vos projets sur elle, si vous tentez de la ravir à don Fernand d'Albayda son fiancé, ou d'empêcher d'aucune manière leur mariage, je publierai votre infamie. J'en demanderai justice à la cour, à la reine, et... ajouta-t-elle en souriant avec ironie, au roi lui-même! c'est la seule manière dont j'userai du pouvoir que vous me supposez sur lui. Que je ne vous retienne plus, senora, continua-t-elle avec dignité.

La comtesse sortit, la rage dans le cœur, et rêvant déjà sa vengeance.

Pour comble de dépit, elle rencontra dans l'escalier un page du roi portant une magnifique corbeille.

— D'où vient, seigneur Cardenio, cette masse de fleurs?

— De la part de Sa Majesté

— Et pour qui?

— Pour la senora Aïxa.

La comtesse indiqua de la main l'appartement d'Aïxa, et rentra dans le sien.

Le soir même Uzède se rendait chez le roi; il y trouva le duc de Lerma qui ne le quittait plus.

— Sire, lui dit-il, il faut renoncer à un amour impossible et sans espoir.

Le roi pâlit, et le tremblement dont il fut saisi prouva au ministre la violence de la passion qui déjà maîtrisait son cœur. A peine si ses lèvres blanches et tremblantes purent répéter ces mots :

— Impossible!.. sans espoir! et pourquoi?

— Parce que rien n'égale la fierté et l'insolence de cette jeune fille, qui regarde comme un opprobre les soins et les vœux dont l'honore Votre Majesté... Je n'oserais même répéter ici les termes injurieux dont elle s'est servie; il n'y aurait pas même assez de justes châtiments pour elle!

— Dis toujours, murmura le roi.

Le duc, à qui la comtesse avait fait la leçon, mit alors sur le compte de la pauvre Aïxa plus d'offense de lèse-majesté qu'il en aurait fallu pour lui faire passer le reste de ses jours dans les cachots de l'inquisition; mais au lieu de se montrer furieux, le roi ne parut qu'accablé. Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et dit avec douleur, en joignant les mains :

— Mon Dieu! que lui ai-je fait pour me traiter ainsi! moi qui la respecte et qui l'aime tant!

Un rayon d'espoir vint alors briller à ses yeux.

— Tout ce que tu me dis là, s'écria-t-il en s'adressant à Uzède, l'as-tu entendu d'elle-même?

Uzède hésita un instant et dit en balbutiant :

— Non, mais je l'ai appris de la comtesse... qui en était indignée...

— La comtesse est suspecte, dit le ministre avec un air de profondeur.

— N'est-il pas vrai! s'écria le roi avec joie.

— Mais ce qu'il y a de certain, reprit le duc d'Uzède en voyant que la victoire

allait encore lui échapper de ce côté, ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle a renvoyé la corbeille de fleurs que Sa Majesté lui avait fait l'insigne honneur de faire porter chez elle par nn de ses pages ; galanterie bien innocente et bien permise sans doute !

— Elle l'a renvoyée ! dit le roi avec désespoir, et comme si quelque grand fléau fût venu fondre sur la monarchie espagnole.

— Elle l'a renvoyée, reprit le duc d'Uzède avec force, en déclarant qu'il y avait sans doute erreur, que ce n'était point pour elle, attendu qu'elle n'était point et ne serait jamais la maîtresse du roi. Voilà ses propres paroles.

— Mon Dieu ! reprit le roi avec douceur. Je n'en demande pas tant. Je ne veux ni la forcer, ni la contraindre... elle m'aimera... si elle le veut... si elle le peut ! Tout ce que je désire, c'est de la voir, de la voir tous les jours. Vous ne savez pas, dit-il, en s'adressant au ministre, combien il y a de charme et de douceur dans sa conversation. J'ai passé presque toute ma soirée avec elle... cette soirée a été la plus douce de ma vie, et tout ce que vient de me dire d'Uzède est si loin de son ton et de ses manières, que cela me semble impossible ; je voudrais l'entendre d'elle-même, de sa bouche, pour le croire !

—Votre Majesté, dit le duc d'Uzède en pâlissant, ne peut cependant se rendre chez elle tous les jours, sans se compromettre et s'abaisser à tous les yeux.

— Il a raison, dit le ministre.

— D'ailleurs, j'ignore si la fière Aïxa consentirait même à recevoir Votre Majesté.

— Comment donc faire ? dit le roi, qui se désolait et se dépitait comme un enfant à qui l'on refuse ce qu'il désire. Qu'elle vienne alors ici, au palais ; je la verrai de temps en temps le soir, comme toutes les autres dames présentées à la cour.

— Impossible, reprit encore le duc d'Uzède.

Le roi le regarda avec impatience et colère.

— Oui, sans doute, sire, reprit celui-ci sans s'apercevoir du mauvais effet que produisit son insistance ; la fille de don Juan d'Aguilar, la noble Carmen, pouvait être présentée à la cour ; mais Aïxa, fille d'un roturier, d'un officier de fortune tué en Irlande, n'a aucun droit, aucun titre à cette faveur.

— Taisez-vous ! dit le roi furieux.

— Ce serait soulever contre vous toute la grandesse d'Espagne, tous les nobles de la cour, qui tiennent à leurs droits et priviléges plus qu'à la vie.

— Je vous ait dit de vous taire ! répéta le roi hors de lui-même. Il est bien étonnant que je ne trouve autour de moi que des gens mal intentionnés, des ennemis de mon repos et de mon bonheur.

— Vous oubliez que je suis là... près de vous, dit le ministre avec douceur, et je vous promets, moi, que, d'ici à quelque temps, la senora Aïxa sera présentée à la cour, sans exciter aucun murmure, aucune réclamation.

— Est-il possible ! s'écria le roi avec joie.

— Et Votre Majesté la verra tous les jours.

— C'est tout ce que je demande... Elle finira, j'en suis sûr, par être touchée de mon amour... Je me rappelle ce qu'elle m'a dit au pavillon du parc, sa bonté, sa douceur... j'avais déjà gagné son amitié... elle me l'avait promise... elle me l'avait donnée. Ainsi, tu comprends ! que je la voie seulement, je n'en demande pas davantage.

— Votre Majesté sera satisfaite, je vous le jure.

— Tu me le jures ! Ah ! s'écria le monarque avec enthousiasme, ils ont beau

dire et vouloir te renverser, personne n'aura jamais cette habileté, ce talent, ce génie des affaires qui triomphe de toutes les difficultés, et surtout, ajouta-t-il avec effusion, ce dévouement sans bornes qui t'assure à jamais notre royale affection.

Dès ce moment, le monarque ne fit plus attention au duc d'Uzède, qui lui était devenu complétement indifférent, et le duc de Lerma, possédant la confiance exclusive et l'amitié de son souverain, se vit plus que jamais assuré du pouvoir.

Il n'oubliait pas que c'était à la condition de réussir. Il l'avait juré! Son seul but maintenant était d'attirer Aïxa à la cour et de l'y fixer, n'importe par quel moyen.

Autant il avait été opposé à la passion du roi, autant maintenant il comprenait la nécessité de la seconder. La comtesse, de son côté, n'avait plus qu'une pensée et qu'un espoir : entraver les desseins du ministre et empêcher l'élévation d'Aïxa.

C'était, comme on le voit, un changement complet de manœuvres.

Quant à Escobar et au père Jérôme, toujours prêts à servir les desseins de la comtesse, ils se disaient, en partant pour prendre possession du magnifique couvent d'Alcala de Hénares : — Nous avons eu raison d'exiger des garanties. Les places inamovibles sont bien rares, et l'affection des rois bien ambulatoire!

Un matin, après le déjeuner, Carmen était restée dans le salon près de sa tante, et à côté d'Aïxa, qui maintenant ne la quittait plus. Depuis sa conversation avec la comtesse, Aïxa avait tenu parole. Rien dans ses manières n'avait pu faire soupçonner ce qui s'était passé; mais dans sa défiance, elle veillait sur la fiancée de don Fernand.

Les deux jeunes amies parlaient de celui-ci et d'une lettre qu'on venait de recevoir de lui; elle avait été apportée à Madrid par un courrier de cabinet chargé pour le ministre de dépêches importantes arrivant également de Lisbonne.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent, et au grand étonnement des trois dames, un valet de la comtesse annonça à voix haute :

— Son Excellence monseigneur le duc de Lerma, premier ministre!

Depuis longtemps la comtesse, brouillée avec le duc, ne le recevait plus chez elle, et d'après les derniers événements, une semblable visite devait encore plus exciter sa curiosité.

Le duc salua avec grâce les dames, et s'adressant à la comtesse :

— Pardon, senora! ma présence dans l'hôtel d'Altamira vous paraîtra sans doute bien audacieuse.

— Elle ne nous paraîtra qu'agréable, monseigneur! répondit la comtesse, moins irritée de sa visite qu'impatiente d'en connaître le motif.

— Mais l'ordre de Sa Majesté sera mon excuse, dit le duc. Je viens, au nom du roi, apporter un message, et en mon nom réparer une injustice.

Il se retourna alors vers Aïxa et s'arrêta un instant. En contemplant ses traits si beaux et si réguliers, l'éclat de ses yeux, la fierté de son front et le charme répandu sur toute sa personne, il comprit la passion du roi.

Ce qui lui paraissait absurde et extravagant, lui sembla dès ce moment tout naturel; et sa seule crainte fut qu'un pareil amour ne devînt un jour une puissance capable de balancer et de renverser la sienne.

— Senora, dit-il à la jeune fille, vous êtes orpheline?

— Oui, monseigneur!

— Mais non pas sans famille, s'écria Carmen, car c'est ma sœur!



— Votre père, continua le ministre, Diégo Lopez (c'est le nom que l'on m'a dit), était un brave militaire, sergent dans l'infanterie espagnole?

Aïxa fit un signe affirmatif, et la comtesse un geste d'étonnement.

— Diégo Lopez a été tué sous les murs de Baltimore, lors de l'expédition de don Juan d'Aguilar en Irlande.

— Oui, monseigneur.

— Sa Majesté, qui ignorait ces circonstances, les a apprises par moi. La récompense que l'on n'a pu donner au brave soldat, revient de droit à sa fille, et j'ai proposé au roi... pour elle...

— Quoi donc? dit la comtesse d'un air railleur...

— Un établissement honorable, répondit gravement le duc, un mariage digne d'elle et de son auguste protecteur.

— Un mariage?.. à moi?.. dit Aïxa tout étonnée.

— Oui, senora : le duc de Santarem, l'un des plus nobles seigneurs de l'Alentejo et de tout le Portugal, demande votre main...

— Il serait vrai! s'écria Carmen avec joie.

— Un vieux seignenr, dit la comtesse avec dédain; je l'ai connu autrefois.

— Celui que vous avez connu n'est plus, dit le duc. Son fils, le duc de Santarem, est jeune, c'est un beau et brillant cavalier qui apporte à celle qu'il choisit des biens immenses en Portugal et en Espagne, un très beau château situé aux environs de Tolède, un hôtel à Madrid, et de plus le titre de duchesse.

Tout cela paraissait si beau, si loyal, si extraordinaire, que la comtesse d'Altamira ne pouvait y croire.

Elle devinait bien, elle si habituée aux intrigues des cours, le motif secret qui guidait le duc; mais elle ne pouvait comprendre comment le duc de Santarem consentait à s'y associer; car c'était réellement l'héritier d'une des premières familles de la monarchie, et même, sans arrière-pensée d'une position encore plus brillante, ce mariage seul offrait déjà, pour Aïxa, un rang et des avantages dont s'indignait la comtesse.

Quant à Aïxa, froide et immobile, ne témoignant ni joie ni surprise d'une pareille alliance, elle semblait plongée dans une profonde réflexion dont elle sortit en disant :

— Je vous remercie, monsieur le duc, ainsi que Sa Majesté, de l'honneur qu'elle veut me faire en s'occupant de mon avenir; mais dans une affaire aussi importante et aussi grave, on ne peut prendre sur-le-champ une résolution, et je demande à Votre Excellence le temps d'y réfléchir.

— C'est trop juste, senora; quel temps demandez-vous?

Aïxa sembla calculer et répondit :

— Je demande dix jours, monseigneur.

— Impossible, senora; songez donc que le duc de Santarem et que le roi lui-même attendent une réponse plus prompte... et je vous supplie en grâce...

Aïxa, sans prendre le moins du monde en considération la prière et l'insistance du duc, répliqua froidement et du même ton :

— Je demande dix jours.

— Mais cependant, senora...

— Pas un de moins, dit Aïxa.

Le duc s'inclina jusqu'à terre avec respect; puis, saluant moins profondément les deux autres dames, il sortit de l'hôtel d'Altamira.

Un instant après, on entendit rouler sa voiture, et la comtesse, contemplant le sang-froid d'Aïxa, se dit en elle-même avec dépit :

— En vérité, elle serait sultane favorite depuis six mois, qu'elle ne parlerait pas au ministre avec une dignité plus insolente et plus royale.

Sans adresser la parole à la comtesse, Aïxa sortit avec Carmen, qui lui dit :

— Quelle est ton idée ?

— Mon idée, à moi, répondit vivement Aïxa, serait de refuser.

— Et comment le faire sans mécontenter le roi ?

— Je l'ignore.

— Et surtout son ministre ?

— J'ai dix jours devant moi ; Dieu m'inspirera quelque bonne idée.

Aïxa se retira dans son appartement pour réfléchir à loisir, mais dès qu'elle se vit seule, elle ferma sa porte au verrou, et courut à son secrétaire.

Pendant qu'elle écrit vivement et longuement, voyons ce qui avait donné au duc de Lerma l'idée de ce mariage, et quel concours de circonstances lui avait permis d'en tenter l'exécution.

Il cherchait, comme nous l'avons dit, les moyens de tenir la promesse faite par lui à son auguste maître, celle d'amener Aïxa à la cour.

Il avait reçu, quelques jours auparavant, des dépêches importantes de Fernand d'Albayda, datées de Lisbonne. Fernand apprenait au ministre que quelques rassemblements sans consistance, quelques révoltes partielles avaient été promptement dissipés par son activité et par son zèle.

Il pensait qu'on ne devait point sévir contre de malheureux paysans, pris les armes à la main, qui n'étaient coupables, après tout, que de s'être laissé entraîner par les suggestions de quelques grands seigneurs dont ils étaient les vassaux ; que c'était contre ceux-là qu'il était plus juste de déployer de la sévérité ; qu'il regardait, comme fauteurs secrets de ces troubles, le comte de Pombal, le marquis d'Atalaïa et le duc de Santarem ; qu'il avait des preuves évidentes contre les deux premiers et qu'il ne tarderait pas à en obtenir contre le troisième.

Il finissait en demandant les ordres du roi et de son ministre.

Le duc répondit : S'assurer du comte de Pombal et du marquis d'Atalaïa et leur faire leur procès ; quant au duc de Santarem, l'envoyer sur-le-champ à Madrid, sous bonne escorte, tout en continuant la recherche des preuves qui peuvent le faire condamner.

Don Fernand expédia sur-le-champ le prisonnier qu'on lui demandait, et écrivit au ministre qu'il le suppliait de suspendre à l'égard des coupables les voies de rigueur, persuadé que leur seule arrestation suffirait pour tout pacifier.

Le duc de Santarem actuel était le fils de celui dont nous avons parlé dans les premiers chapitres de cette histoire ; de celui qui, dans une partie de chasse dans les montagnes de l'Alentejo, s'était arrêté chez Géronima, la femme du contrebandier, hasard malheureux pour le contrebandier Balseiro, pour sa femme et surtout pour le pays, puisque, sans cette rencontre, le capitaine Juan-Baptista Balseiro, dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs, n'aurait probablement pas vu le jour ! perte précieuse pour tous ceux qui plus tard eurent le malheur d'avoir des relations avec le capitaine.

Nous ne prétendons pas dire que le même sang eût produit les mêmes effets, et qu'il y eût la moindre comparaison à établir entre le bâtard du duc de Santarem et son héritier légitime.

Celui-ci, élevé en fils de bonne maison, avait de la tenue, du courage et des principes en dose suffisante, un peu de fatuité et de recherche dans les manières, beaucoup d'importance et pas le moindre jugement.

Après la mort de son père, qui venait de lui laisser une fort belle fortune, il s'ennuya dans ses terres, s'indigna de ne rien être, et s'avisa de conspirer contre l'Espagne et contre le duc de Lerma, pour passer son temps et faire quelque chose.

Mais trop grand seigneur pour mettre la main à l'œnvre, il se contenta de tracer les plans, de donner des ordres du fond de son château, et de mettre en avant ses vassaux, qu'il enrégimenta et solda généreusement.

Tout cela lui paraissait charmant et l'amusait beaucoup. Mais dès l'arrivée de Fernand et aux premiers coups de mousquet, il trouva déjà les conspirations moins agréables, et il fut tout à fait dégoûté, lorsque, sans respect pour son nom, son rang, et sa naissance, on vint le prendre dans son château, le jeter dans une voiture très-dure, très-cahotante, et quand, escorté par nn détachement d'alguazils, il roula jour et nuit, sans s'arrêter, jusqu'à Madrid.

Pendant la route il eut le temps de réfléchir et de se dire que lorsqu'on était jeune et riche, qu'on avait de belles terres et de beaux châteaux en Portugal et en Espagne, qu'on pouvait boire, manger, chasser, avoir à son aise des passions et des défauts, jouir enfin gaiement de la vie, il était bien absurde d'aller l'exposer dans des complots dont personne ne lui saurait gré, excepté ses héritiers. Mais le mal était fait, et sa frayeur redoubla, lorsque, arrivé à Madrid, il fut amené devant le duc de Lerma.

— Monsieur de Santarem, lui dit froidement celui-ci, vous avez conspiré, dans l'Alentejo. Vous avez fomenté une révolte contre le roi.

— Moi, monseigneur, s'écria le duc, qui comprit qu'à tout hasard il y avait plus de profit à nier son crime qu'à l'avouer, cela n'est pas! on m'a calomnié!

— Nous avons les preuves, dit le ministre avec le même sang-froid.

Il ne les avait pas encore; mais il vit, à l'air terrifié du jeune conspirateur, qu'il n'en avait pas besoin.

— J'ai écrit à don Fernand d'Albayda, qui les a en son pouvoir, de me les envoyer, continua-t-il, et dès qu'elles seront arrivées et soumises au conseil, aucune puissance ne pourra vous sauver ni empêcher votre tête de tomber sous le glaive du bourreau.

A ces paroles, prononcées avec nne emphase et nne sévérité officielles, le jeune duc de Santarem sentit tout son sang refluer vers son cœur.

Il n'avait aucune bonne raison à donner; rien ne plaidait en sa faveur; c'était étourdiment, gratuitement et sans prétexte personnel ni plausible, qu'il s'était jeté dans une pareille échauffourée. Il baissa donc la tête et murmura les mots de clémence royale et de pardon.

— Un pardon, reprit le duc, certainement, eu égard à votre étonrderie et à votre jeunesse... Sa Majesté pourrait peut-être, à ma recommandation, consentir à l'accorder; mais qui nons dit que, de retour dans vos terres et parmi vos vassaux, vous ne recommencerez pas?

— Jamais, monseigneur... Jamais, je vous le jure.

— Les affaires d'État ne se traitent pas ainsi. Il nous fandrait, si l'on vous faisait grâce, prendre des précautions rigourenses.

— Toutes celles que vous voudrez, monseigneur, je m'y soumets d'avance.

— D'abord, vous seriez, obligé de résider à Madrid de n'en point sortir sans notre permission.

— J'y consens.

— Il fandrait ensuite, pour calmer la fougue et l'effervescence de vos passions, vous établir, vous marier.

— S'il ne tient qu'à cela !

— Un instant ! Nous nous chargerions de choisir nous-même la femme qui vous conviendrait, car nous connaissons l'influence que peu' exercer une femme sur l'esprit et les résolutions de son mari.

— Trop heureux, monseigneur, de tenir une épouse de votre main.

— J'y songerai, dit le ministre, et j'en parlerai au roi.

Le jeune prisonnier fut reconduit dans son cachot; cachot humide et infect, qui convenait fort peu aux habitudes élégantes et recherchées du duc de Santarem, lequel était tant soit peu petit-maître. Les trois jours qu'il y passa lui parurent des siècles.

— Par saint Jacques ! s'écria-t-il, prison, pour prison j'aimerais mieux me marier, fût-ce avec l'infante du Congo.

Il était dans cette disposition d'esprit lorsqu'il parut de nouveau devant le ministre.

— Le roi a eu égard aux raisons que j'ai fait valoir en votre faveur, il vous donne Madrid pour prison.

Le jeune homme tressaillit de joie.

— Il vous choisit pour femme la fille d'un ancien serviteur, un brave soldat tué en Irlande, Aïxa Lopez.

— Une vieille fille ? dit Santarem en hésitant.

— Non, elle est jeune.

— Et laide ? continua le jeune homme; mais c'est égal.

— Non, elle est charmante, mais sans fortune.

— S'il ne tient qu'à cela, je ne sais que faire de la mienne.

— A merveille, jeune homme. En égard à votre générosité et à votre désintéressement, le roi, j'en suis persuadé, vous permettra de lui présenter votre femme, madame la duchesse.

— Je ne demande pas mieux.

— Votre grâce pleine et entière dépendra alors de vous et de votre conduite. Si elle est ce qu'elle doit être, nul doute que vous ne rentriez en faveur auprès de Sa Majesté, mais si l'on avait à se plaindre de vous, si vous osiez encore vous révolter contre l'autorité royale...

— M'en préserve le ciel !

— Les preuves de votre première rébellion existeront toujours, elles seront là... et la prison d'où vous sortez peut se rouvrir à l'instant.

— Ce que j'en ai vu me suffit, et Sa Majesté peut compter désormais sur le sujet le plus fidèle, le plus dévoué et le plus soumis.

— Bien ! je vais rendre compte au roi de notre conversation.

Santarem fut reconduit dans une chambre plus élégante, mieux éclairée, plus convenable, en un mot, et il attendit cette fois avec plus de patience sa liberté définitive.

Le duc, pendant ce temps, se rendait près d'Aïxa, et nous avons vu le résultat de sa visite.

Le roi, tout en se désolant des délais qu'il avait encore à subir, ne pouvait s'empêcher de rendre justice à l'habileté et au talent de son ministre.

Ce mariage, il est vrai, lui avait d'abord grandement coûté; mais il fallait alors renoncer à voir Aïxa, car c'était le seul moyen de l'amener à la cour, et de l'y placer dans une position honorable.

Ce qui le consolait, c'est que ce n'était qu'un mariage de convenance; qu'Aïxa ne pouvait aimer un homme qu'elle ne connaissait pas. Et puis ce

mari qui restait toujours sous le poids d'un jugement capital, et que l'on pouvait, d'après sa docilité, amnistier ou faire disparaître à volonté, lui paraissait une combinaison diplomatique d'une grande supériorité, et il ne pouvait se lasser d'admirer l'esprit facile et inventif du ministre auquel il avait remis le gouvernement de l'Espagne.

Le duc de Lerma cependant, loin de s'abandonner à la confiance que donne le succès, redoutait toujours quelque sourde et adroite manœuvre de la comtesse, et quoiqu'il y eût entre eux, en ce moment, comme une trêve tacite, le duc ne désarmait pas, et restait toujours sur le pied de guerre. L'hôtel d'Altamira était entouré d'espions; les moindres démarches étaient observées; tout ce qui entrait dans l'hôtel, tout ce qui en sortait était l'objet de la surveillance la plus active.

Les dix jours étaient expirés. On entendit, à la même heure que la première fois, rouler le carrosse du duc, et lui-même se présenta dans le salon. Aïxa et Carmen venaient d'y arriver, et pour rien au monde la comtesse n'eût voulu manquer à cette séance.

— Je viens, senora, dit gracieusement le duc, chercher votre réponse.

— Je suis désolée, monseigneur, d'avoir fait attendre aussi longtemps Votre Excellence.

— Peu importe, senora, si je dois recevoir une bonne nouvelle.

— Dans le sens que vous daignez y attacher, monseigneur... elle ne l'est pas... car après m'être bien consultée... il m'est impossible...

— D'accepter! s'écria la comtesse...

— Oui, madame, répondit froidement Aïxa.

Il était dit que la comtesse ne pourrait jamais s'expliquer la conduite de la jeune fille; mais elle voyait, en ce moment, le duc déconcerté dans ses projets; c'était un triomphe pour elle, et elle l'acceptait comme tel, de quelque manière que lui vînt la victoire. Elle jeta sur son ennemi un regard de joie qui s'atténua tout à conp, en voyant le duc beaucoup moins humilié qu'elle ne l'espérait.

Il contemplait Aïxa d'un air calme et avec un sourire à demi railleur.

— Je ne doute point, dit-il lentement, que, pendant ces dix jours, la senora n'ait pesé toutes les raisons pour et contre ce mariage; mais je crois qu'elle en a oublié quelques-unes qui ne lui auraient pas permis d'hésiter.

— Je ne le pense pas, dit Aïxa.

— Et moi, j'en suis sûr, et si la senora veut me permettre, non pas de les faire valoir auprès d'elle, mais seulement de les lui rappeler, je suis persuadé qu'à l'instant même elle changera de résolution.

— La senora n'a pas cette habitude, dit la comtesse d'un air railleur, et malgré tous vos talents, monsieur le duc, je crains que votre négociation ne réussisse pas.

— Je ne saurais partager vos craintes, madame la comtesse, répondit gravement le ministre, et si la senora veut m'honorer d'un entretien particulier... ajouta-t-il en regardant la comtesse.

— Quoi! monseigneur, dit celle-ci d'un air piqué, un tête-à-tête!..

— Mon âge le rend peu dangereux. Celui-ci d'ailleurs ne durera que quelques minutes; je suis persuadé d'avance du consentement de la senora.

Aïxa le regarda d'un air de doute, et faisant signe à Carmen de s'éloigner, elle dit au ministre :

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

Carmen emmena sa tante, laissant Aïxa seule avec le duc de Lerma.

Ainsi que celui-ci l'avait promis, il resta à peine un quart d'heure auprès de la jeune fille, et quand il la quitta, l'œil le plus clairvoyant n'eût pu lire sur ses traits impassibles la honte d'une défaite ou la joie d'un triomphe. Il disparut après avoir salué respectueusement les deux dames.

Celles-ci se hâtèrent de rentrer dans le salon.

Aïxa, pâle, les traits décomposés, les yeux baissés et dans une immobilité, dans une stupeur effrayantes, ne les entendit seulement pas entrer.

— Aïxa, ma sœur, s'écria Carmen, qu'as-tu donc?

— Laisse-moi, laisse-moi, je te prie!

— Apprends-moi ce qu'il t'a dit.

— Je ne le puis, ma sœur; je ne le puis.

Et cherchant à bannir les idées sinistres qui l'occupaient, elle se leva, passa une main sur son front, porta l'autre à son cœur, et, comme si elle y eût puisé de la force et du courage, elle dit d'une voix ferme :

— Allons, il le faut! je le dois! j'épouserai M. le duc de Santarem!

III.

L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION.

Nous avons laissé Piquillo dans la voiture de suite de l'archevêque de Valence, avec le marjordome et les deux aumôniers de monseigneur.

Le majordome ne disait rien; les deux aumôniers dormaient, et le fils de Giralda pensait avec quelque inquiétude à sa situation.

A coup sûr, il ne céderait pas à ce qu'on semblait vouloir exiger de lui; il ne consentirait pas à cette conversion et à ce baptême forcés. Il l'avait promis à Aïxa, et ce n'était pas au moment où d'Albérique venait de le reconnaître pour son fils, où Yézid le nommait son frère, qu'il voudrait renier la religion de tous les siens, et embrasser la croyance de leurs ennemis.

Il se doutait bien qu'on l'enverrait, comme le barbier Gongarello et sa nièce Juanita, dans les prisons de l'inquisition; mais il comptait sur ses amis; il se disait d'avance, que Pedralvi, resté libre, n'était pas homme à l'abandonner; qu'il verrait Juanita à Madrid ou qu'il lui écrirait; que Juanita préviendrait Aïxa, don Fernand d'Albayda, peut-être même la reine, et que, grâce à tant de protections, sa captivité ne serait que momentanée.

Il ne fallait donc que de la patience et du courage, et Alliaga n'en manquait point.

Il avait déjà calculé, par la direction que suivait la voiture, que l'archevêque n'allait point à Tolède : il en venait. Il était donc probable qu'il se rendait à Valence.

Le jour commençait à paraître, et par les glaces de la portière Piquillo s'aperçut qu'on avait quitté la grande route, et qu'on était entré dans un chemin de traverse. Les voitures n'allaient plus qu'au pas, et bientôt s'arrêtèrent. On était presque à l'extrémité des monts de Tolède, cette chaîne de montagnes qui commence aux frontières du Portugal, traverse l'Estramadure et une partie de la Nouvelle-Castille, s'abaisse entre Madrilejos et Alcazas de Saint-Jean, et remonte vers la sierra de l'Albarracin. On était arrivé à un endroit où les voitures ne pouvaient plus marcher.

Monseigneur l'archevêque descendit, et appuyé sur les bras de son grand vicaire, gravit un petit sentier extrêmement rapide, qui s'élevait entre des rochers. On avait fait aussi descendre Piquillo, et trois hommes de l'escorte qui avaient mis pied à terre montèrent avec lui sur les traces de monseigneur.

Tous trois étaient armés d'escopettes, prêts à faire feu sur le prisonnier, s'il tentait de s'échapper, et l'idée ne pouvait pas lui en venir, car à droite et à gauche de l'étroit sentier taillé dans le roc, l'œil n'apercevait que d'horribles précipices, les uns à pic, les autres rendus impraticables par l'eau des torrents qui s'y précipitaient. On monta ainsi pendant une heure.

De temps en temps on s'arrêtait. Le prélat reprenait haleine, essuyait la sueur qui coulait de son front, et quand le grand vicaire s'inquiétait de sa fatigue, il répondait :

— C'est pour la foi !

On aperçut le clocher d'une petite église qui dominait la montagne, et l'on arriva enfin à une espèce de plate-forme où l'on découvrit le portail d'une église et d'un presbytère, et à quelques centaines de pas plus loin, un édifice assez imposant.

C'était un château fortifié, construit autrefois par les Maures. Ses murailles tombées en ruines, mais en grande partie réparées, offraient encore plusieurs hautes tourelles bien solides et garnies de bons barreaux de fer.

Cet endroit s'appelait Aïgador, du nom d'une rivière qui prend sa source dans ces montagnes. Cette église sans paroissiens, et même sans village, car on ne pouvait donner ce nom à une douzaine de cabanes en bois disséminées sur les rochers, cette église était desservie par un curé qui s'empressa de venir au-devant de monseigneur, et de le faire entrer dans le presbytère.

— Eh bien! Romero, lui dit l'archevêque en s'approchant d'un bon feu qui pétillait dans la cheminée, comment va l'œuvre de la Rédemption ?

— A merveille, monseigneur, l'année sera bonne.

L'œil du prélat rayonna de joie.

— Combien de conversions et de néophytes ?

— Huit, monseigneur.

— C'est deux de plus que le mois dernier.

— Aussi, nous y déployons un zèle !.. je suis exténué à force de prêcher, et ce pauvre Acalpuco, qui me seconde de son mieux, est sur les dents.

— C'est pour la foi ! dit le prélat en levant les yeux au ciel ; puis tirant une bourse de sa poche : Tu avais trente pistoles, tu en toucheras dorénavant soixante par an, et cette petite cure au milieu des montagnes vaudra les meilleures de la vallée.

— Grâce à vous, monseigneur.

— C'est bien. Continue à être zélé et surtout discret. Il faut cacher le bien que l'on peut faire. C'est dans un autre monde que nous attend la récompense.

— Mais il n'est pas défendu, dit le curé en serrant la bourse, de recevoir quelques à-compte en celui-ci.

— Combien nous reste-t-il d'âmes à racheter de la damnation éternelle ?

— Cinq, monseigneur... des âmes obstinées qui appartiennent toutes à des juifs ; *aures habent et non audiunt !* Voilà trente jours consécutifs que je les exhorte en vain !

— Ah ! ils ne sont ici que depuis ce temps ?

— Oui, monseigneur. C'est le premier mois ; je compte sur le second.

— Et moi aussi. En attendant, dit le prélat avec satisfaction, voici une

nouvelle œuvre de rédemption qui réclame tes soins... encore un hérétique que je t'amène... un Maure!

— Tant mieux. Cela me changera un peu.

— Il faudrait que tout fût terminé pour Pâques prochain, c'est important, c'est le grand jour! Sais-tu bien, Romero, qu'en y comprenant ces derniers... cela ferait soixante?

— Dieu aidant, cela sera, monseigneur!

— Bien! Fais avertir Acalpuco. Je rejoins ma voiture et mes gens, que j'ai laissés au bas de la montagne.

— Monseigneur va à Madrid?

— Non, je retourne à Valence; mais dans deux mois je reviendrai moi-même, entends-tu? moi-même, savoir ce qu'aura produit la parole de Dieu semée par toi.

— Dieu bénira la moisson, monseigneur... elle sera abondante.

— Je vois, Romero, qu'elle l'est déjà.

— Et quand monseigneur enverra-t-il prendre la récolte? Il serait temps de la rentrer.

— Nous rentrerons tout à la fois... dans deux mois. J'enverrai un détachement du saint-office ou de la Sainte-Hermandad, qui m'amènera le tout à Valence sous bonne garde.

— Je comprends, monseigneur. Voici Acalpuco.

— Bien; remets-lui le nouveau catéchumène, et que Dieu fasse fructifier vos soins à tous deux.

Pour s'expliquer la conversation précédente, il faut savoir que l'archevêque de Valence, Ribeira, jouissait dans toute l'Espagne d'une réputation de piété prodigieuse.

Il y avait tel village où on le regardait comme un saint, et le valet de chambre du prélat se faisait un revenu considérable, rien qu'en vendant par parcelles les soutanes et les habits de son maître, destinés un jour à faire des reliques, genre de spéculation que l'on entend très-bien en Espagne.

Quand le prélat passait dans les rues de Valence, on s'agenouillait pour lui demander sa bénédiction, et les bulles du pape étaient moins respectées que le moindre mandement du saint archevêque.

Cette haute estime et cette immense réputation, qui avaient retenti jusqu'à Madrid et dans toutes les Espagnes, provenaient des nombreuses conversions faites depuis longtemps par Ribeira. Il en opérait plus à lui seul que le saint-office et tous les autres primats du royaume.

Tous les ans, aux fêtes de Pâques, la cathédrale de Valence offrait un spectacle auquel on venait assister de toutes les provinces environnantes.

Une longue file de nouveaux convertis, juifs, Arabes, protestants, calvinistes, enfin hérétiques de toutes les couleurs et de toutes les croyances, formaient, en habits blancs et un cierge à la main, une immense procession qui traversait la ville, et venait communier entre les mains du prélat. C'était lui qui avait ouvert leurs yeux à la lumière; c'était lui qui les avait arrachés à la damnation éternelle; il n'y avait pas assez d'éloges pour une foi si vive, si ardente, si durable! chacun criait hosanna, et chaque année la cérémonie se terminait par un *Te Deum* qui célébrait les pieuses victoires du prélat.

Mais, à défaut d'autres péchés, l'orgueil s'était glissé dans le cœur du saint archevêque, et le trouvant vacant, il l'avait occupé en entier. Ribeira, placé à ce haut rang dans l'administration publique, ne voulait point en descendre ni rester au-dessous de lui-même.

Or, chaque année, sa tâche devenait plus difficile; il éprouvait le sort de tous les conquérants : à force de vaincre, il n'y avait plus de victoires à remporter. Le peu de conquêtes qui restaient à faire lui étaient vivement disputées par les évêques et archevêques ses rivaux et surtout par l'ordre des Jésuites.

Le père Jérôme et Escobar, ayant compris l'influence qu'on exerçait par là sur les esprits, poussaient aussi aux conversions, et le couvent d'Alcala de Hénarès en comptait déjà quelques-unes qui empêchaient Ribeira de dormir.

Celui-ci avait heureusement, pour soutenir sa supériorité, des moyens créés par lui et qu'on ne lui connaissait pas. Avec l'autorisation de l'inquisition, dont il était un des chefs influents, il avait fondé de ses propres deniers, et sur ses revenus, qui étaient immenses, une sainte maison, appelée l'œuvre de la Rédemption.

C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une pieuse pépinière qui ne le laissait jamais manquer de sujets.

Tous les hérétiques que l'on dénonçait à sa surveillance étaient saisis par ses ordres et livrés entre ses mains; mais au lieu de les envoyer, comme on le croyait, dans les prisons du saint-office, il les adressait d'abord au curé Romero, desservant de la paroisse d'Aïgador. Cette paroisse était, comme on l'a vu, située au milieu des montagnes et dans un endroit presque inaccessible.

Le catéchumène, ou plutôt le patient, était livré aux soins du curé et des frères rédempteurs, avec lesquels nous ferons connaissance tout à l'heure.

Si, grâce aux moyens employés par eux, et qui étaient presque immanquables, la conversion était opérée, on envoyait le néophyte à l'archevêque, qui le recevait comme l'enfant prodigue, le choyait dans son palais, et l'y gardait jusqu'à la grande solennité de Pâques, jour où le nouveau chrétien contribuait pour sa part à l'édification des fidèles, à la gloire de Dieu et surtout à celle de l'archevêque.

Si, au contraire, ce qui était rare, l'hérétique endurci résistait à tous les efforts, on l'envoyait définitivement dans les cachots de l'inquisition, et il n'était plus question de lui. Ou si, par hasard, il revoyait la lumière du jour, c'était pour figurer dans quelque auto-da-fé, occasion dont on allait même être privé, puisque la reine s'était prononcée contre ce genre de solennité et prétendait le proscrire.

L'archevêque venait de prendre congé du curé, et celui-ci, montrant du doigt Piquillo, avait fait signe à Acalpuco de s'en emparer.

Acalpuco était un Indien de race croisée, provenant d'un père mexicain et d'une mère espagnole. Sa taille athlétique, ses formes musculeuses, lui avaient valu, plus que son mérite intellectuel, la place importante qu'il occupait dans l'œuvre de la Rédemption.

Lui, quatrième, formait tout le personnel des frères rédempteurs, moines ou plutôt laïques portant le froc, établis dans les bâtiments qui tenaient presque à l'église. Ces bâtiments, ainsi qu'on l'a dit, étaient d'anciennes constructions élevées par les Maures, et l'archevêque avait cru voir le doigt de Dieu dans cette coïncidence, ou dans ce hasard qui faisait servir l'œuvre des ancêtres à la conversion et au salut de leurs descendants.

Piquillo, conduit par ses gardiens, franchit la première enceinte; c'était une poterne fermée par une grille; au-dessus étaient écrits ces mots :

OEuvre de la Rédemption, fondée par Ribeira, archevêque de Valence, anno Dei 1602.

On se trouvait ensuite dans une cour flanquée de cinq ou six tourelles, lesquelles étaient bâties avec la pierre du rocher, c'est-à-dire en granit.

Joignez-y des portes en chêne doublées de fer, de triples barreaux à toutes les fenêtres ou ouvertures, et vous aurez une idée du logement ou plutôt du cachot destiné aux pauvres malheureux qu'il s'agissait de convertir et de mener en paradis; la route qui y conduisait n'avait rien d'engageant et aurait plutôt fait rebrousser chemin.

Chaque tourelle contenait deux étages, chaque étage un prisonnier.

Acalpuco ouvrit la troisième tourelle à droite, alors vacante, et dit à Piquillo :

— Frère, voici votre cellule; elle s'ouvrira pour vous quand vos yeux s'ouvriront à la lumière.

Et la porte se referma au bruit des serrures et des verrous, laissant le pauvre Alliaga livré à ses réflexions.

Il y avait une fatalité qui le poursuivait. Après avoir été si longtemps pauvre, malheureux et abandonné de tous, la fortune venait de lui sourire; il avait retrouvé sa place au foyer paternel, une famille lui ouvrait les bras, un sort brillant s'offrait à lui. Ses talents personnels et les richesses des d'Albérique pouvaient le porter aux premiers rangs; alors rien ne s'opposait plus à son amour pour Aïxa, à son mariage avec elle; Aïxa lui avait dit : « Patience et courage, et on arrive à tout. »

Mais la patience lui manquait, et le courage était bien prêt à l'abandonner, lorsqu'il voyait tous ses rêves détruits, tous ses projets renversés par un hasard fatal, la rencontre de ce Juan-Baptista et la captivité où il se trouvait réduit.

Quelles en seraient les conséquences, et surtout quel en serait le terme? voilà ce qu'il lui était impossible de prévoir.

La première pensée qui s'offrit à son esprit, celle de tout prisonnier, fut celle-ci : Comment sortir de prison? Par la force? Impossible! Par ruse ou par adresse? Il n'en voyait jusqu'alors aucun moyen. Un espoir lui restait encore, et cet espoir fut presque déçu.

Nous avons dit que, grâce à la générosité paternelle, ses poches étaient pleines d'or. Le capitaine Juan-Baptista et les siens y avaient mis bon ordre, tout avait été visité, il ne restait rien. Mais quand Yézid voyageait, il y avait toujours dans les fontes de la selle, à côté de ses pistolets, une bourse remplie de réaux pour que le généreux jeune homme y puisât à son aise et distribuât sur la route les pièces de monnaie à ceux qui lui tendaient la main, que cette main fût celle d'un juif, d'un Maure ou d'un chrétien.

Yézid, qui s'était occupé de tous les apprêts du voyage, avait fait pour son frère comme pour lui, et en montant à cheval, Alliaga avait trouvé une bourse pleine de réaux à côté de deux pistolets de poche richement ciselés et damasquinés.

Ces armes et cette faible somme ainsi placées, avaient été négligées d'abord par le capitaine Balseiro, plus empressé de voler le maître que de voler le cheval, et plus tard, les poignées d'or qu'il avait retirées des poches d'Alliaga l'avaient, non pas rassasié, mais occupé, vu qu'il ne songeait, chemin faisant, qu'à en dérober une partie aux exigences de ses associés, les autres alguazils.

Donc, quand l'escorte du capitaine eut rencontré celle de l'archevêque, quand on eut délié les mains des deux captifs, et intimé à Alliaga l'ordre de monter dans l'une des deux voitures épiscopales, celui-ci, en descendant de cheval, avait saisi vivement la bourse oubliée, ainsi que l'un des pistolets de poche, et pendant le trajet, il les avait cachés à tous les yeux, d'autant plus facilement

que ceux qui l'amenaient alors n'en voulaient point à son argent, mais à son âme.

Le prisonnier avait pensé qu'il y avait une foule d'occasions où une bourse pouvait être utile aux gens qui possédaient leur liberté, et à plus forte raison à ceux qui ne l'avaient plus. C'est alors que cette ressource lui revint à l'esprit.

Il s'empressa de se fouiller, il avait toujours sa bourse.

Il compta, calcula, et tout ce qu'il possédait n'était malheureusement pas assez considérable pour faire ouvrir les portes de sa prison. Quatre-vingts à cent réaux, il n'y avait pas là de quoi séduire ses geôliers, ni acheter la conscience d'un curé! Passe encore pour celle d'un porte-clés! Et encore!.. Il y en avait souvent qui étaient hors de prix. Quant au pistolet, qu'il examina, il lui devenait inutile; il n'était pas même chargé.

Il en était là de ses réflexions et venait de serrer sa bourse, lorsqu'il entendit s'ouvrir un guichet, donnant dans l'intérieur du bâtiment.

Il vit apparaître la tête du curé Romero, qui lui dit d'une voix paterne :

— Mon fils, je suis chargé, par le ciel qui me bénit, et par l'archevêque qui me paie, de vous convertir à la foi catholique, apostolique et romaine : y êtes-vous disposé?

— Non, mon père, tant que je serai sous les verrous. Qu'on me mette en liberté, et nous verrons.

— Ce n'est pas là la question. Êtes-vous disposé à ouvrir les yeux à la lumière et les oreilles à la vérité?

— Quand on m'aura ouvert les portes de cette prison.

— Encore une fois, mon fils, ce n'est pas là la question. Ma foi, comme chrétien, et mon devoir, comme curé de cette paroisse, m'ordonnent de vous prêcher et de vous convertir. Le saint archevêque de Valence ne m'a installé ici que pour vous montrer le chemin du ciel, et si vous ne tenez point à le gagner, moi, qui suis consciencieux, je tiens à gagner mes appointements. Je viendrai donc, durant le présent mois, vous exhorter tous les jours, pendant une demi-heure, avant mon dîner.

— Dispensez-vous de ce soin, mon père, je n'écouterai pas.

— Vous en êtes le maître. Je ne puis pas vous forcer d'écouter, mais je ne puis pas me dispenser de parler. Quand vient le temps des semailles, le bon laboureur doit semer son grain, et si le grain ne germe pas, ce n'est pas la faute du laboureur, c'est celle de la terre, qui n'était pas assez bien préparée et qu'il faudra sillonner de nouveau et déchirer par le soc de la charrue; c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

Et le curé se retira.

Le lendemain, il revint; même proposition, même réponse. Le curé Romero, sans se déconcerter, sans se fâcher, sans témoigner la moindre impatience, parla pendant une demi-heure à sa montre, pas une minute de moins, pas une de plus. Quand il eut fini, il dit à son pénitent :

— Après la nourriture spirituelle, la nourriture temporelle.

Il sonna une cloche, et un repas assez convenable, placé dans un tour, s'offrit aux regards de Piquillo.

— Merci, mon père, je vais dîner.

— Et moi aussi, dit le curé en s'éloignant vivement.

Pendant plusieurs jours tout se passa exactement de même; le captif seul, toujours seul depuis le matin jusqu'au soir, n'apercevait que le curé, lequel arrivait à onze heures et demie précises, parlait sans s'arrêter pendant une demi-heure, et, à midi sonnant, refermait le guichet, puis s'en allait dîner.

— Pardieu! se disait en lui-même Piquillo, si tout doit se passer ainsi, c'est ennuyeux, voilà tout, mais cela l'est beaucoup; et il ne savait comment occuper les heures si longues de la captivité.

L'intérieur de sa prison ne pouvait lui offrir de grandes distractions. Il avait déjà plusieurs fois fait l'inventaire de son mobilier : un lit, une table, un fauteuil en bois et une espèce de prie-Dieu, d'une forme bizarre et comme il n'en avait jamais vu encore. Ce prie-Dieu était en fer et semblait cacher quelque ressort qu'il essaya vainement de faire jouer. Il y renonça.

En élevant les yeux, il avait aperçu à quinze ou dix-huit pieds au-dessus de sa tête une petite lucarne fermée avec de larges barreaux; c'était de là que lui venait la lumière. Cette lucarne était placée du côté opposé à la porte d'entrée; donc, elle ne devait pas donner sur la cour, et le pauvre prisonnier n'eut bientôt qu'un désir : ce fut de connaître au juste la situation de ses domaines.

Pour atteindre à quinze ou dix-huit pieds, ce n'était pas facile; Piquillo plaça la table sur son lit; sur la table il mit le fauteuil, et sur le fauteuil le prie-Dieu; en y joignant sa hauteur à lui, c'était plus qu'il n'en fallait, et au risque de se casser le cou, il monta bravement à l'assaut.

Il arriva à la lucarne. On apercevait au loin les montagnes; mais sa tourelle donnait sur une espèce de plate-forme, vis-à-vis de l'église, endroit où le gazon était rare et foulé aux pieds, ce qui prouvait que c'était le lieu le plus fréquenté, peut-être même la grande place de ce misérable village.

Au moment où il s'approchait de la lucarne, un oiseau perché sur la fenêtre s'enfuit effrayé.

— Ah! s'écria Piquillo en enviant son sort et le suivant des yeux, comment, lui, qui a des ailes et la liberté, pouvait-il rester près de ces barreaux?

Il regarda plus attentivement et vit que derrière ces barreaux l'oiseau avait bâti son nid, et que ce nid renfermait sa jeune couvée. Il se douta alors qu'il reviendrait.

Il émietta sur le rebord de la lucarne le pain de son dîner, et au bout de quelques jours, le fugitif ne s'enfuyait plus, il s'était apprivoisé; Piquillo ne fut plus seul, c'était une distraction, une compagnie, un ami!

Et cependant les jours s'écoulaient avec une monotonie et surtout une lenteur qui le désespéraient. Devait-il donc passer ainsi tout le reste de sa vie?

Chaque matin le curé reparaissait à la même heure, et lui faisait la même exhortation; exhortation que Piquillo était forcé d'écouter, et qu'en dépit de lui-même, il commençait presque à savoir par cœur; triomphe dont le curé eût été bien fier, s'il l'avait connu, mais son captif se garda bien de lui donner cette satisfaction. Enfin, le trentième jour, après avoir, pour la trentième fois, répété son sermon, le curé lui dit :

— Mon frère, êtes-vous converti maintenant?

— Non, mon père.

— Voulez-vous recevoir le baptême?

— Non, mon père.

— Vous n'êtes donc pas encore éclairé?

— Pas plus qu'auparavant.

— C'est bien étonnant, dit le curé avec bonhomie. J'ai fait cependant tout ce que je pouvais. Alors, mon frère, et comme je vous l'ai expliqué, ce n'est pas la faute du laboureur, c'est celle de la terre. Il faut qu'elle soit fortement et soigneusement labourée. Nous nous en occuperons dès demain; vous ne me reverrez plus maintenant que quand vous serez converti.

— Adieu alors, mon père, et pour jamais!

— Peut-être! Mais dès que le sillon sera disposé à recevoir le bon grain, vous n'aurez qu'un mot à dire, je reviendrai.

— Je ne vous donnerai pas cette peine.

Le curé Romero alla dîner; Alliaga attendit le jour suivant avec quelque curiosité et non sans inquiétude.

A l'heure ordinaire, le guichet ne s'ouvrit pas, le curé ne parut pas. Mais une porte qui jusque-là avait toujours été fermée et qui donnait sur le corps de logis principal, cria avec force sur ses gonds, et le prisonnier vit venir à lui un moine couvert d'une ample robe brune.

C'était le colossal et farouche Acalpuco.

Il tenait à la main une longue discipline formée de plusieurs bandes d'un cuir souple et flexible; chaque bande de cuir était armée aux extrémités d'un morceau de fer ou de plomb. Il ferma la porte derrière lui, et dit d'un ton doucereux et béat qui contrastait avec son air brut et hébété:

— Mon frère, le curé Romero m'envoie vers vous, et chaque jour, pendant un mois, je viendrai vous visiter.

— Dans quel but?

— Le voici. Je suis chargé par lui et par monseigneur l'archevêque, à mon grand regret, mon frère, de vous administrer aujourd'hui, sur les épaules nues, dix coups de discipline; chaque jour j'augmenterai d'un seul coup, de sorte que, le dernier jonr du mois, j'aurai trente coups de plus à vous donner, ce qui sera bien pénible pour vous et bien fatigant pour moi, qui ne fais que cela; tandis que, d'un seul mot, vous pouvez nous épargner à tous deux ce désagrément.

— Et ce mot quel est-il?

— Déclarez que vous êtes converti, et que vous consentez à recevoir le baptême, c'est bien peu de chose, auprès de ce qne vous auriez à recevoir de l'autre manière.

— Je comprends, dit Alliaga, vous êtes le bourreau.

— Je suis, selon l'expression du curé, le frère laboureur, celui qui trace le sillon dans la mauvaise terre pour la forcer à rapporter et à produire.

— Vous aurez donc ma mort à vous reprocher; car, dussiez-vous me tuer, vous n'aurez rien de moi.

— C'est ce que nous allons voir, dit le moine; mais n'oubliez pas que vous m'y avez forcé, et que vous l'avez voulu! Le ciel m'est témoin que je ne demandais qu'à me dispenser de ce surcroît de travail; les autres me donnent déjà assez de mal.

Il s'avança alors vers Piquillo pour le saisir et le dépouiller de ses vêtements. Il était tellement fort et vigoureux, et son adversaire paraissait si faible, qu'il ne doutait pas d'en triompher à lui seul et sans avoir besoin d'appeler à son aide les autres frères rédempteurs.

Piquillo sentit une sneur froide couvrir son front. Ce moment venait de lui rappeler les supplices de son jeune âge, les horribles traitements du capitaine Baptista et de son lieutenant Caralo; aujourd'hui comme alors, il n'avait de secours à attendre de personne; mais aujourd'hui il avait le sentiment de l'honneur et de sa propre dignité.

Décidé à mourir plutôt qu'à souffrir un tel opprobre, il avait choisi un pan de la muraille, contre lequel il allait se précipiter et se briser la tête, lorsqu'une idée lui vint, un dernier moyen de salut, que dans ce moment suprême il ne risquait rieu d'employer, ou de tenter du moins.

Il tira de sa poche le pistolet que lui avait donné Yézid, et qui par malheur n'était pas chargé.

— Si tu fais un pas vers moi, dit-il au moine, je t'étends à mes pieds.

Le moine s'arrêta et pâlit.

Piquillo, jetant sur lui un regard ferme, et le tenant toujours en joue, le vit trembler de tous ses membres. Il comprit que, malgré sa force d'Hercule, le frère rédempteur était un lâche qui ménageait peu la peau des autres, mais qui tenait beaucoup à la sienne. Il lui cria d'un ton menaçant :

— Bas les armes ! ou je tire !

Le moine jeta à ses pieds la discipline aux pointes de fer dont il était armé.

Dès ce moment, Piquillo fut le maître, et Acalpuco l'esclave. Mais il ne suffisait pas de l'avoir effrayé ; il était probable qu'en sortant du cachot, le moine courrait donner l'alarme, et qu'on reviendrait en force; il s'agissait donc de le gagner.

Le prisonnier baissa son pistolet, le frère rédempteur respira, les couleurs revinrent sur ses joues pâles.

— Vous faites là un triste métier, mon frère.

— Il faut vivre.

— On vous paie donc bien cher ?

— Fort peu ! tous les bénéfices sont pour le curé Romero. Toute la peine est pour nous.

— Et pour vos prisonniers.

— Je ne dis pas non, s'écria vivement le moine; mais ils peuvent sortir d'ici quand ils veulent; ils n'ont qu'un mot à prononcer, et ils sont envoyés à Valence, dans le palais de monseigneur. Là, ils sont bien traités, bien nourris jusqu'à la fête de Pâques, et on ne les oblige à rien, qu'à communier, tandis que nous, forcés de rester en ce lieu, dont nous ne pourrions sortir sans encourir la colère de l'archevêque, et par suite, celle de l'inquisition, nous n'avons qu'un modique salaire.

— Combien ?

— Un réal par jour et nourris en ermites, en anachorètes ! du pain et des oignons !

— En vérité, dit Piquillo d'un air touché, vous êtes à plaindre !

— Bien plus que vous, mon frère; vous, au moins, vous avez du vin, et nous ne buvons que de l'eau; à peine quelquefois le dimanche, quand les prisonniers sont dociles et que l'ouvrage ne donne pas trop, pouvons-nous descendre à l'hôtellerie, située au bas de la montagne, pour nous refaire des fatigues de la semaine ; et encore faut-il pour cela que nous ayons des économies.

— Écoutez, dit Piquillo, je veux que vous en fassiez avec moi.

— Comment cela ? reprit le frère étonné.

— Je vous donnerai trois réaux par jour.

— Ce n'est pas possible !

— Nous commencerons dès aujourd'hui ; les voici.

Il les tira de sa poche et les lui mit dans la main. Le frère, encore plus étonné, les prit et fit avec les trois pièces de monnaie le signe de la croix.

— Tous les jours, poursuivit Piquillo, quand vous viendrez ici, je vous en donnerai autant; de plus, la bouteille de vin que l'on m'apporte pour mon repas et à laquelle je ne touche pas. Celle d'aujourd'hui est encore intacte, vous pouvez vous en assurer.

Le moine tenait à se convaincre que tout cela n'était pas un rêve. Il déboucha

la bouteille, qui était bien réelle, et son estomac, glacé depuis longtemps par l'eau du rocher, ne fut pas plutôt réchauffé par cette liqueur réconfortative, qu'il devint gai, causeur et bonhomme.

— Que faut-il faire ponr cela? demanda-t-il.

— Rien, répondit Piquillo. Vous viendrez tous les jours, comme frère laboureur, travailler à la terre, mais vons laisserez la terre en friche et votre charrue oisive.

— C'est facile ! ça me donnera moins de mal.

— Et à moi aussi. Vous déclarerez après cela, à la fin dn mois, que malgré le zèle que vous y avez mis, les coups de discipline n'ont pas produit plus d'effet que les exhortations du curé.

— Je comprends... et après ?

— Nous verrons ! ce sera toujours cela de gagné pour moi.

— Et pour moi ! ajouta le moine en serrant les trois pièces de monnaie sous son froc; mais cependant, dit-il avec un mouvement de crainte et d'hésitation, si cela venait à se savoir...

— C'est que vous l'aurez voulu, mon frère; on peut bien découvrir ce que je vous donne là, dit Piquillo en montrant les réaux, mais on ne peut pas découvrir ce que vous ne me donnerez pas.

— C'est juste, répondit le moine tout à fait convaincu par ce raisonnement.

Fidèle à ce qui avait été convenu, il revenait chaque jour à la même heure avec autant d'exactitude que le curé. Il touchait ses trois réaux, buvait sa bouteille de vin, et sortait enchanté de son marché; Piquillo ne l'était pas moins qne lui.

Maintenant que son bonrreau était devenu son confident et son complice, il lui avait plusieurs fois parlé d'évasion, lui promettant, s'il voulait le seconder, non pas trois réaux, mais trois ducats par jour.

Le frère rédempteur n'eût pas demandé mieux, mais cela lui était impossible.

La porte de la tourelle et celle de la première enceinte étaient fermées avec des barres de fer et de triples serrures dont les clés étaient entre les mains du curé. Les trois autres frères rédempteurs étaient dévoués à l'archevêque, sans compter que lui, Acalpuco, ne se sentait point l'audace téméraire qui porte à braver les dangers, et qu'au moindre bruit, au moindre cri d'alarme, les vingt on trente paysans qui composaient le village ne manqueraient point d'accourir, prêts à défendre leur curé, et à se faire tuer pour le saint archevêque.

Quant à une évasion par ruse, elle était encore plus impraticable : aucun moyen de sortir de la tourelle. Une porte donnait, il est vrai, sur la cour, mais une fois dans la cour, on n'en serait pas plus avancé, puisqu'il fallait franchir nne poterne. Or, le frère portier ne laissait passer personne sans un ordre exprès et par écrit dn curé ou de l'archevêque, et encore après avoir bien examiné celui qui sortait ou qui entrait.

Piquillo était désespéré; les jours s'écoulaient; sa situation ne changeait pas et pouvait empirer. Son modeste trésor diminuait chaqne jour, et avec lui devait probablement expirer le dévouement d'Acalpuco.

— Comment, lui disait-il, ne s'étonne-t-on pas au dehors de n'entendre de cette tourelle ni résistance, ni plainte, ni gémissement?

— Rassurez-vous, lui répondit le moine en lui montrant une espèce de bâillon à l'usage des prisonniers; nous avons ordre d'abord de nons servir de ceci pour que nulle parole, nul cri ne se fasse entendre, et qu'on pnisse croire au dehors que la seule éloquence du curé suffit à la conversion des plus obstinés. Quant à

la résistance, elle serait impossible, car dès que le prisonnier s'est mis à genoux sur ce prie-Dieu, voyez plutôt!

Le frère rédempteur lui apprit alors le secret qu'il n'avait pu découvrir.

En poussant un bouton de cuivre, un ressort partait qui enveloppait le patient, lui saisissait les bras et les jambes, et le forçait à courber son front vers la terre, comme s'il priait de la manière la plus fervente et la plus humble. Ce mouvement mettait à découvert ses épaules et ses reins, et il subissait, sans pouvoir se défendre, la fustigation qu'il plaisait à ses bourreaux de lui infliger.

Piquillo tressaillit à cet aspect, et toute la soirée, toute la journée du lendemain, il ne put se défendre des plus tristes et des plus sombres pressentiments.

Pour les chasser et se distraire, il fit, ce qui lui arrivait souvent quand il était seul, une visite à sa jeune couvée, c'est-à-dire qu'il établit son échafaudage, plaça sur son lit sa table, son fauteuil et le fatal prie-Dieu, qu'il ne regardait plus maintenant sans un frisson; mais il en connaissait le secret, et en montant dessus il se garda bien de toucher au ressort.

Il était parvenu à la hauteur de la lucarne, et à travers les barreaux il regardait le ciel et la cime des montagnes qui bordaient l'horizon; soudain un bruit de mandoline ou de guitare dont on râclait d'une manière effroyable, l'arracha à ses rêveries et le força d'abaisser ses regards vers la terre, d'où partait ce concert infernal et sauvage.

Il aperçut le curé Romero et une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants, formant la population déguenillée de la paroisse d'Aïgador, rangés en cercle autour de cinq ou six bohémiens qui dansaient ou jouaient de la guitare.

Ils avaient été attirés par cet horrible charivari qui aurait mis en déroute une armée entière. Pour entendre une pareille musique sans prendre la fuite, il fallait être sourd, ou comme Piquillo, renfermé sous les verrous.

Il resta donc.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque, dans le bohémien qui maniait la guitare d'une manière si extraordinaire, il crut reconnaître son ami Pedralvi : bientôt il lui fut impossible d'en douter, quand celui-ci se mit à chanter ou plutôt à crier à tue-tête, en s'accompagnant de la mandoline :

— Tra, la, la, la, la, toi qui m'entends du haut de ces créneaux, reconnais un ami !

Ces paroles étaient en arabe, et ce jargon inconnu amusait beaucoup le curé et les assistants.

— Tra, la, la, la, la, continuait Pedralvi en chantant, écoute-moi bien ! Consens, dès ce soir, à être baptisé, tra, la, la, la, la, parce qu'alors demain, de bon matin, on te conduira à l'église que tu vois d'ici... tra, la, la, la, la, et je t'enlèverai, tra, la, la, la, la, et si l'on veut s'y opposer, tra, la, la, la, nous les rosserons tous, à commencer par ce curé qui est là devant moi, et qui m'écoute en ce moment comme un imbécile, tra, la, la, la, la, la, la, la, la !

Pedralvi termina sa sarabande ou séguidille par des arpèges et des from-from de guitare si originaux et si imprévus, que le curé et tous les auditeurs applaudirent et crièrent *bis !*

C'est ce que demandait Pedralvi, et pour que Piquillo l'entendît mieux, il répéta en criant encore plus haut la chanson ou plutôt le programme qu'il désirait faire comprendre à son ami.

Quand il eut fini, il fit le tour du cercle, recueillit une somme de quelques maravédis, et en signe de remerciment il agita en l'air son chapeau en regardant du côté de la tourelle.

Une petite pierre, lancée à travers les barreaux, lui fit croire qu'on l'avait reconnu et qu'on l'avait compris.

Il descendit avec ses compagnons coucher à l'hôtellerie qui était au bas de la montagne, et, enchanté de sa journée, il passa une excellente nuit, persuadé que le lendemain il délivrerait son ami Piquillo.

Hélas! celui-ci avait bien reconnu Pedralvi ; il avait écouté de toutes ses oreilles, et devinant, qu'on lui envoyait un bon avis, il n'avait pas perdu un mot de la chanson, mais il n'en avait pas compris une syllabe, par une raison infiniment simple dont Pedralvi ne se doutait pas, c'est que le pauvre Piquillo savait beaucoup de choses, mais ne savait pas l'arabe.

Aussi, le lendemain, de bon matin, suivi de ses amis, qui, sous leurs habits de bohémiens, avaient comme lui de l'or et du fer, Pedralvi avait gravi la montagne.

Il rôda vainement pendant toute la journée autour de l'église, espérant à chaque instant que les portes de la prison allaient s'ouvrir et que le néophyte serait conduit à l'église; personne ne parut : toutes les portes restèrent closes, et le soir venu, Pedralvi désespéré fut obligé de retourner coucher à l'hôtellerie de la montagne.

Cependant le terme s'écoulait. Il y avait cinquante-neuf jours que Piquillo était prisonnier, et le dernier jour du second mois venait d'arriver.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite au curé Romero, et impatient de connaître les nouveaux résultats de l'œuvre de la Rédemption, l'archevêque de Valence avait quitté sa résidence et s'était dirigé vers le petit village d'Aïgador.

Parvenu à Madrilejos, et avant d'entrer dans la montagne, il avait pris une escouade d'alguazils qu'il avait fait demander à Josué Calzado, corrégidor mayor de la province de Tolède, et que celui-ci s'était empressé de mettre à sa disposition.

Cette escouade devait d'abord servir d'escorte à l'archevêque, et puis ramener à Valence les nouveaux convertis que Romero devait lui livrer.

Le prélat, arrivé assez tard, fut reçu au presbytère par le curé, qui lui offrit son modeste appartement; quant à l'escorte de monseigneur, qu'il était impossible de loger, elle descendit à l'hôtellerie de la montagne.

Ribeira se hâta d'interroger le curé, qui lui raconta avec satisfaction comment, par son zèle évangélique et ses pieuses exhortations, il avait arraché à l'erreur les cinq israélites qui lui avaient été confiés. Ils étaient convertis ou du moins ne demandaient qu'à l'être, et quelques mots de monseigneur suffiraient pour achever ce miracle.

Mais avec la même franchise et avec une profonde douleur, le curé était obligé d'avouer que tous ses efforts avaient été impuissants contre l'hérésie du Maure qui lui avait été amené.

Ni ses ferventes remontrances, ni les efforts et les fatigues d'Acalpuco n'avaient pu triompher de cet hérétique obstiné et endurci, dont l'âme était rebelle aux effets de la grâce, et le corps insensible aux arguments de la discipline; résistance d'autant plus étonnante qu'on était au dernier jour du mois, au moment des échéances les plus fortes ; car la veille il avait reçu trente-neuf coups de discipline, quarante le matin, et, à ce que disait le frère rédempteur chargé de ces détails, il n'y paraissait point, pas même sur sa peau!

— Quel endurcissement! répéta le prélat avec un soupir. Est-il possible, mon Dieu! qu'il y ait des hérétiques que rien ne puisse toucher? Nous verrons cela demain, dit-il au curé, disposez tout pour que je puisse l'exhorter moi-même;

je veux, s'il faut y renoncer, n'avoir du moins rien à me reprocher. Nous devons pour cela n'épargner ni nos soins, ni nos peines!.. c'est pour la foi! et Dieu nous le rendra!

Le lendemain, Piquillo, couché sur son humble grabat, rêvait à Pedralvi et à la liberté, lorsqu'on entra brusquement dans la tourelle. C'était le curé Romero et les quatre frères rédempteurs, et avant que le prisonnier, à moitié endormi, eût pu se défendre, il fut arraché de son lit, bâillonné, dépouillé de son dernier vêtement et précipité au pied du prie-Dieu fatal.

Le curé fit jouer le ressort, et Piquillo, forcément prosterné, le front contre terre, ne put opposer aucune résistance à ses bourreaux; nul espoir ne lui restait, pas même celui de mourir pour se soustraire à ce supplice infamant.

Acalpuco, tout en gémissant du devoir qui lui était imposé, se résignait à le remplir; au moins, se disait-il en lui-même, ce bon jeune homme qui m'enrichit depuis un mois comprendra que c'est malgré moi, et que je ne puis pas faire autrement :

En ce moment, l'archevêque entra; il fit signe au curé de l'attendre dans la pièce voisine, et dit aux frères rédempteurs.

— Attendez-moi, mes frères, je vous ferai avertir quand il en sera temps; je veux rester seul avec ce malheureux et lui adresser mes paternelles et dernières exhortations.

Le prélat s'assit dans le fauteuil en bois, et s'approchant de Piquillo, toujours prosterné et toujours garrotté par des liens de fer :

— Mon frère, lui dit-il, pourquoi repousser avec cette obstination les trésors de la grâce? J'espère encore vous convaincre. Vous ne me répondez pas...

Voyant alors le bâillon qui lui fermait la bouche :

— Vous ne le pouvez pas... je le vois... tant mieux! ce sont des hérésies et des impiétés que l'on vous épargne. Écoutez-moi seulement : Si l'on a fait souffrir votre corps, c'est pour sauver votre âme! Au lieu de nous en vouloir, mon frère, vous devez nous en remercier! Qu'importe, après tout, cette enveloppe périssable dont nous ne devons aspirer qu'à nous dégager?

N'agitez pas ainsi la tête avec colère, dit-il en s'interrompant, car, après tout, mon frère, ces tourments corporels, vous ne devez les imputer qu'à vous-même! ce n'est pas nous, c'est vous qui êtes votre propre bourreau dans ce monde et surtout dans l'autre. En effet, d'après les douleurs légères, passagères, que vous venez d'endurer, jugez ce que doit être l'éternité de douleurs à laquelle vous condamnerait le Dieu que vous vous obstinez à repousser et qui vous prie, par ma bouche, d'avoir pitié de vous-même!

Piquillo, qui tremblait de rage, fit un nouveau geste de fureur.

— Pitié pour vous! s'écria le prélat avec une componction qui allait jusqu'aux larmes; pitié pour vous! mon frère, je vous en conjure à mains jointes, et je vais, s'il le faut, m'agenouiller auprès de vous sur la pierre! Pitié pour le salut de votre âme!

Consentez à vous convertir et à recevoir le baptême...

Ne me répondez pas... vous ne le pouvez pas; mais faites-moi seulement signe de la tête que vous le désirez... que vous le demandez..., et je fais à l'instant tomber ces entraves qui retiennent votre corps, comme les liens de l'hérésie retiennent votre âme et l'empêchent de s'élever au ciel.

Piquillo resta immobile.

— Un geste seulement, et vous êtes libre, et je vous emmène avec moi à Valence, dans mon palais, où des délices ineffables vous attendent. Vous qui êtes

l'enfant prodigue, vous trouverez en moi un père... Vous le voulez, mon fils, n'est-il pas vrai?

Piquillo ne fit pas un geste.

— Mais si vous persistez dans l'impénitence finale, reprit le prélat avec colère, je n'oublierai point que le Dieu qui pardonne et châtie m'a remis ses pouvoirs sur la terre, et que si vous repoussez le premier de ces droits, il m'est ordonné d'user du second! Je vais appeler les frères rédempteurs... C'est vous qui l'aurez voulu! Un geste, un signe de consentement, peut m'arrêter encore.

Piquillo resta immobile, et le prélat se leva pour appeler.

IV.

L'AMITIÉ.

Cependant, après avoir attendu toute la journée aux environs de l'église, après avoir erré autour des vieux bâtiments de la Rédemption, Pedralvi, convaincu que quelque obstacle impossible à prévoir ou à surmonter avait retenu le prisonnier, Pedralvi désolé, mais non découragé, avait craint que sa présence et celle de ses compagnons n'excitassent des soupçons.

Il quitta donc à regret le presbytère, et redescendit à l'hôtel d'Aïgador, pour y réfléchir et méditer un nouveau plan de campagne.

Cette hôtellerie était l'une des plus misérables de l'Espagne, qui en compte beaucoup de ce genre-là; mais du moins il y trouvait un abri pour lui et les siens, et puis il ne s'éloignait pas de Piquillo, qu'il avait juré de délivrer; et il était à portée de profiter de tous les événements.

Vers le soir, une troupe assez considérable passa non loin de la posada, se dirigeant vers la montagne. Deux heures après, redescendirent une demi-douzaine d'alguazils venant chercher un asile à l'hôtellerie.

On leur répondit que, pour tout logement, il n'y avait qu'une seule chambre, assez vaste; mais elle était occupée par des bohémiens qui payaient bien. Quant aux provisions, si on en voulait, il fallait en apporter avec soi!.. Tel était l'usage à peu près généralement répandu en Espagne.

— Comment! s'écrièrent les alguazils avec colère, recevoir ainsi des gens de la suite et de l'escorte de monseigneur l'archevêque de Valence; c'est une indignité!

L'hôtelier, son bonnet à la main, s'excusait de son mieux, et plus il déployait d'humilité, plus ses interlocuteurs élevaient la voix et montraient d'insolence; si bien que la discussion devenant des plus vives, Pedralvi, qui avait écouté de la fenêtre et qui était au fait de la question, s'empressa de descendre et de s'interposer.

— Qu'est-ce? seigneur hôtelier, s'écria-t-il; laisser à la porte des gens de la suite de monseigneur l'archevêque de Valence? Ne pas donner à souper à l'escorte de monseigneur l'archevêque, de ce saint prélat, la lumière de la chrétienté! Ce n'est pas possible et je ne le souffrirai pas.

Tous les alguazils saluèrent.

— Je ne suis qu'un pauvre bohémien vivant de ma guitare et de mes chansons; mais j'aimerais mieux passer la nuit en plein air, au milieu de la mon-

tagne, et ne souper de ma vie, que de voir faire un tel affront à des personnes de cette importance.

— Alors! s'écria l'hôtelier, vous consentez donc à leur céder votre chambre?

— Non, dit Pedralvi, mais à la partager avec eux. Ils sont six et nous sommes cinq. La chambre est grande, on peut y tenir onze. Il y a des dortoirs de couvent où l'on est moins à l'aise.

— C'est juste! s'écrièrent les archers de la Sainte-Hermandad.

— Ces messieurs d'un côté, nous de l'autre, continua Pedralvi. Tout le monde par terre; mais à tout seigneur tout honneur; vous leur donnerez tous les matelas et tous les draps de la posada, s'il y en a six!

— Il y en a huit! répondit l'hôtelier avec orgueil, y compris ceux de ma femme et les miens.

— A merveille, dit Pedralvi, et à nous, vous nous donnerez quelques bottes de paille de la plus fraîche; nous ne sommes pas difficiles.

Les chambres à coucher furent donc ainsi réglées. Quant au souper, c'était plus difficile. Les nouveaux venus n'avaient avec eux aucune provision, l'hôte pas davantage. Mais Pedralvi et les bohémiens avaient tous leur bissac bien garni. Ils offrirent à souper aux archers, qui n'eurent garde de refuser, et à l'hôtelier lui-même, qui ne se fit aucun scrupule d'accepter, attendu qu'après tout c'était toujours chez lui que l'on soupait, et qu'il n'abdiquait ainsi ni son titre, ni sa dignité de maître de maison.

Le repas fut copieux et délicat. On y vit même circuler le vin de Valdepenas, imprudence dont ne s'aperçurent ni l'hôte ni les archers, qui n'en avaient pas l'habitude; mais le bon vin, et surtout les bons procédés, avaient rendu les convives expansifs et communicatifs, et, au bout de quelques minutes, Pedralvi savait déjà que le corrégidor mayor Josué Calzado avait donné au chef des alguazils l'ordre par écrit d'attendre à Madrilejos l'archevêque de Valence et de se tenir à sa disposition; que, de plus, l'archevêque leur avait ordonné de le conduire au haut de la montagne, au petit village d'Aïgador, et d'y retourner le lendemain matin pour y prendre et conduire à Valence les prisonniers qu'on devait leur confier.

Cette dernière phrase frappa Pedralvi; de tout le récit des archers ce fut la seule qui lui parut mériter quelque intérêt. Il avait fait circuler plusieurs fois l'outre qui renfermait le vin de Valdepenas, de sorte que les archers, après la fatigue de la journée, après un bon souper et d'abondantes libations, furent enchantés de se retirer dans la chambre à coucher commune, où ils ne tardèrent point à ronfler sur tous les tons.

Pedralvi, placé à l'autre côté de la chambre, expliqua alors à voix basse aux bohémiens ses amis ce qu'il comptait faire; ils avaient promis à d'Albérique et à son fils Yézid de rendre leur jeune maître à la liberté. Ils pouvaient y réussir par cette ruse, et si ce moyen échouait, ils étaient tous gens de cœur et bien armés, valant chacun deux archers, et il serait toujours temps d'employer la force quand on n'aurait plus d'autre ressource.

Le jour commençait à peine à poindre, que Pedralvi songea à exécuter son projet. C'était une idée que Juan Baptista lui avait donnée; mais il lui était bien permis de voler une idée à l'ennemi qui lui avait volé son or; c'était d'ailleurs faire retomber sur le capitaine la responsabilité de l'expédition et se sauver peut-être en le faisant pendre. Il n'y avait pas à hésiter, c'était double avantage.

Les Maures, étendus sur la paille, furent bien vite levés et sur pied. Leurs compagnons de chambre, qu'on avait gratifiés de matelas et de draps, s'étaient

mis plus à leur aise : tous s'étaient complétement déshabillés et continuaient à dormir comme dort le juste ou le guet à pied, deux professions où il y a plus de fatigue que de profit à acquérir.

Chacun des bohémiens, s'avançant avec précaution, s'empara du manteau, du pourpoint, du costume complet de son voisin, sans oublier le chapeau à plume noire et la rapière.

Ils sortirent sans bruit, fermèrent la porte de la chambrée à double tour. Personne n'était réveillé dans la maison, pas même l'hôte, qui se levait toujours le dernier. Ils eurent donc tout le loisir de faire leur toilette à la cuisine, et quand ils se virent complétement équipés en archers, ils s'élancèrent hors de la maison, et commencèrent à gravir la montagne d'un pas rápide.

Malgré leur marche forcée, il était grand jour quand ils arrivèrent au pied des tourelles. Pedralvi se hâta de frapper à la poterne.

— Qui va là? demanda le frère portier.

— Archers de la suite de monseigneur l'archevêque.

— Ce sont eux, cria le curé Romero, qui apparut en ce moment dans la cour; ouvrez, frère Balthazar, ouvrez!

Pedralvi et les siens se trouvèrent dans la cour. C'était un premier retranchement d'emporté. Inutile de dire que le bohémien qui, la veille, chantait sur la plate-forme du presbytère, n'avait ni le même teint, ni les mêmes cheveux, ni la même voix que le grave archer qui s'adressait dans ce moment au curé.

— Nous venons, mon père, vous demander les prisonniers que vous devez nous remettre pour les conduire à Valence.

— Nos âmes rachetées, nos nouveaux convertis, dit le curé; entrez, entrez, seigneurs archers.

Et il leur ouvrit l'intérieur du bâtiment, le corps de logis du milieu.

— Attendez-moi ici, continua-t-il, ce ne sera pas long, le temps de les délivrer. J'ai cinq néophytes tout disposés à vous suivre. Cinq israélites qui ne le sont plus... au contraire... tous bons chrétiens!

— Des israélites, dit à part lui Pedralvi; ce n'est pas là ce que nous venions chercher. N'y a-t-il donc que ceux-là, mon père? poursuivit-il tout haut.

— Il y en a bien encore un autre, mais il ne peut pas vous suivre, celui-là, c'est un Maure.

—. Un Maure! dit vivement Pedralvi.

— Un obstiné hérétique auquel on n'a pu faire entendre raison, et qui restera ici.

— C'est lui, se dit Pedralvi, qui, voyant encore une fois tous ses projets renversés, ajouta : tout est perdu!

Puis s'adressant encore au curé :

— N'y a-t-il donc, mon père, aucune espérance de l'amener à la bonne voie?

— Bien peu, dit le curé en secouant la tête; on a employé tous les moyens possibles, les plus doux comme les plus rigoureux, il a résisté.

Pedralvi avait peine à retenir son émotion.

— Ah! il a résisté? dit-il; c'est qu'on ne s'y est pas bien pris.

— Pas bien pris! répondit le curé, qui avait cru voir un reproche dans ce mot; imaginez-vous, dit-il à voix basse, que tous les jours, mon frère, on l'a déchiré jusqu'au sang! Que voulez-vous faire de mieux? Et malgré cela, il a résisté, l'enragé hérétique!

Pedralvi manqua de sauter au cou du curé et de l'étrangler.

— Enfin, croiriez-vons, poursuivit le curé d'un air d'admiration, croiriez-vous que, dans ce moment, monseigneur lui-même est là, à l'exhorter!

Et il lui montrait une porte à droite qui donnait sur la tourelle.

— Je crains bien, continua-t-il, que Sa Seigneurie n'y perde ses peines, et que ni raisonnement ni torture ne puisse réussir; mais du moins, dit monseignenr, nous n'aurions rien à nous reprocher. Je vais toujours vous chercher les autres, ceux dont les yeux se sont ouverts à la lumière. Asseyez-vous, seigneurs archers; je vous demande à peine un quart d'heure.

A peine avait-il disparu, que Pedralvi, ne pouvant contenir son impatience, s'était élancé vers la porte que le curé lui avait désignée, et qui conduisait à la tourelle. Ses compagnons le suivirent. Le spectacle qui s'offrit à eux fut celui du pauvre Alliaga bâillonné et agenouillé devant l'archevêque, qui achevait de l'exhorter! Le prélat, irrité d'avoir perdu ses frais d'éloquence, venait de se lever au moment où la porte s'ouvrit. Et voyant les habits noirs des archers, il s'écria :

— Que justice se fasse, et que le ciel soit vengé!

— Vous serez obéi, monseigneur, répondit Pedralvi en courant à Piquillo, dont il défaisait le bâillon.

— Qu'est-ce à dire! s'écria le prélat avec surprise.

Mais sans lui donner le temps de s'étonner davantage ou d'appeler à son aide, Pedralvi arrêta le cri qu'il allait proférer en fermant sa bouche entr'onverte avec le bâillon qu'il venait d'ôter à Piquillo. Libre de parler, celui-ci indiqua le ressort du prie-Dieu qu'il fallait toucher ponr le délivrer.

— Vite, s'écria Pedralvi, il n'y a pas de temps à perdre!

Et on lui jeta la défroque dn sixième alguazil, dont les bohémiens s'étaient emparés et qu'ils s'étaient partagée entre eux par prévision et par ordre de leur chef.

— Aidez-le dans sa toilette, et hâtons-nous, car on peut venir.

— Et celui-ci, dit un bohémien en montrant Ribeira, qu'en faire? où le mettre?

— A la place de Piquillo!.. Dépêchez.

Cet ordre était à peine donné, que deux des compagnons de Pedralvi s'étaient chargés de l'exécuter. Le prélat était loin d'inspirer à des Maures le même respect qu'à des Espagnols. Au contraire, ceux-ci ne voyaient en lui, comme dans le grand iuquisiteur, que les chefs de leurs bourreaux, leurs persécuteurs les plus acharnés; c'était servir Dieu et leur religion que de venger leurs frères torturés ou immolés par milliers, et l'on ne peut se figurer avec qnel plaisir, avec quelle rapldité, ils eurent, en quelques minutes, dépouillé Ribeira de ses vêtements. Ne pouvant proférer une parole ni pousser un cri, celui-ci, forcé de s'agenouiller devant le prie-Dieu, se vit en un instant renversé, garrotté, agenouillé en tonchant la terre de son front renversé.

— Bien, dit Pedralvi, advienne maintenant que pourra! sortons!

Emmenant Piquillo habillé comme eux et confondn dans leurs rangs, ils repassèrent par la pièce où le curé les avait laissés et qui occupait le bâtiment du milieu. Ils s'élancèrent de là dans la cour, et au moment où ils entraient, ils aperçurent le curé arrivant avec ses néophytes, les cinq juifs convertis malgré eux et chrétiens de fraîche date.

— Les voici, dit le curé d'un air triomphant, je vous les livre.

— Bien, dit Pedralvi, qui avait hâte de sortir, et qui gaguait à grands pas la poterne.

— Où allez-vous? dit le curé.
— Rejoindre monseigneur qui nous attend.
— Il n'est donc plus dans la tourelle?
— Non, dit Pedralvi, à qui tout était indifférent, pourvu qu'il fût dehors. Monseigneur vient de se rendre au presbytère, vous abandonnant le prisonnier, pour que vous ayez sur-le-champ à en faire bonne et prompte justice.
— Bien, fit le curé, je vais avec vous prendre les ordres de monseigneur.
— Ses ordres sont que vous vous occupiez d'abord du prisonnier, et que vous veniez après lui rendre compte de ce qui se sera passé.
— J'obéis, dit le curé, et ferai de mon mieux... Puis il cria à un des frères qui traversait la cour : Dites au frère rédempteur Acalpuco de descendre sur-le-champ, nous avons besoin de lui. Seigneur archer, dit-il à Pedralvi en faisant signe d'ouvrir la poterne, je vous rejoins dans l'instant au presbytère, vous et monseigneur... le temps d'exécuter ses ordres... Nous ferons coups doubles, s'il le faut, pour le satisfaire et lui être agréable.
La poterne s'était ouverte ; Pedralvi, ses compagnons et les néophytes défilaient un par un, feignant de se diriger vers le presbytère et prêts à descendre la montagne dès qu'ils seraient hors de vue. En ce moment le curé, en se retournant, aperçut Acalpuco qui venait à lui.
— Ah! c'est toi, s'écria-t-il, viens, suis-moi.
— Où allons-nous, monsieur le curé?
— A la tourelle, où le prisonnier nous attend.
— Pauvre jeune homme! dit le frère en lui-même.
— As-tu ta discipline?
— Toujours, monsieur le curé.
— Où en étions-nous hier?.... à la quarantaine, je crois?
— Oui... oui... monsieur le curé, dit le frère en hésitant.
— Alors, et puisque monseigneur l'exige, nous ferons mieux que cela aujourd'hui.
— O ciel!
— Dix de plus!
— Permettez, monsieur le curé...
— Paresseux!.. tu réclames...
— Pas pour moi?
— Qu'est-ce que c'est? dit le curé, en le regardant d'un air sévère ; ne t'ai-je pas dit que monseigneur l'ordonnait et le voulait?
— C'est différent, dit le frère effrayé.
C'est dans cette disposition d'esprit que le frère et le curé se rendirent dans la tourelle.
Quelques jours après, des bruits sourds et dont on ne pouvait au juste apprécier la valeur, circulaient à Tolède, à Valence et même à Madrid.
Le patriarche d'Antioche, l'archevêque de Valence, le saint et révéré Ribeira, retenu par une grave indisposition, était malade au milieu des montagnes, dans un misérable village, où quelque bonne œuvre sans doute l'avait conduit. Il n'y avait pas le moindre doute là-dessus; mais ce qui en offrait beaucoup, c'était la nature de sa maladie. Le curé Romero, dans le presbytère duquel le saint prélat était alité, avait raconté aux médecins accourus en toute hâte, que Sa Seigneurie avait glissé le long d'un précipice, où des pointes de rochers l'avaient cruellement déchirée; heureux encore que le pieux archevêque en fût quitte à ce prix; et malgré la défense du prélat, le chapitre de Valence avait absolu-

ment voulu célébrer un *Te Deum* en actions de grâce de cette heureuse aventure.

D'un autre côté, les ordres les plus sévères avaient été donnés au corrégidor mayor de la province de Tolède, Josué Calzado, de poursuivre dans toutes les directions une escouade de faux alguazils qui parcourait les grands chemins. Le corrégidor avait d'abord repoussé avec mépris une pareille assertion, tant il était sûr de la manière dont se faisait la police, mais il fut bientôt forcé de croire à cette nouvelle, lorsqu'on eut saisi plusieurs soldats de la Sainte-Hermandad complétement étrangers à cette milice, et qui n'étaient autres que les compagnons du capitaine Juan-Baptista.

Arrêtés, ainsi que leur chef, dans une posada, au moment où ils arrêtaient eux-mêmes l'hôtelier, en commençant par saisir les clés de sa cave, ils furent dirigés vers Madrid; l'ordre avait été donné de les livrer à l'inquisition comme coupables et complices d'attentat impie sur la personne d'un archevêque.

— Par saint Jacques, se disait Juan-Baptista, qui n'y comprenait rien, c'est jouer de malheur! être arrêté pour le seul crime que, peut-être, je n'aie pas commis!

Il trouvait cette décision si injuste que, dès le second jour, il en avait appelé, en s'échappant des mains de ses gardes, regrettant, nou pas ses compagnons qu'on allait brûler ou pendre, mais l'or qu'il avait volé comme alguazil à Piquillo et à Pedralvi, et que d'autres alguazils venaient de lui reprendre. En attendant, rien ne peut donner une idée de la perturbation que cet événement avait jetée dans la police de Tolède et de la Nouvelle-Castille; c'était à ne plus s'y reconnaître. Impossible de distinguer les vrais des faux alguazils, et chaque jour, par exemple, on voyait en pleine rue deux de ces messieurs se mettre mutuellement la main sur le collet et s'arrêter réciproquement de par le roi. L'emploi n'était plus tenable; aussi Baptista Balseiro s'était décidé à en changer; il avait abandonné la police pour l'armée, et portait maintenant l'uniforme de capitaine dans l'infanterie espagnole.

Pedralvi cependant et ses compagnons, sans s'inquiéter de la situation où ils laissaient l'archevêque, avaient évité le presbytère et descendaient de la montagne par un autre sentier que celui qu'ils avaient parcouru le matin; ils ne se souciaient pas de repasser devant l'hôtellerie d'Aïgador, quoiqu'ils l'eussent pu sans danger, car les archers qu'ils avaient laissés étaient hors d'état de les poursuivre, vu la brièveté, ou plutôt l'absence totale de costume où ils se trouvaient.

Ils furent même obligés, pendant deux ou trois jours, de garder l'hôtellerie, attendant les nouveaux vêtements qu'ils avaient fait demander à Tolède, et que Josué Calzado leur envoya, mais trop tard ; ils étaient tous enrhumés ! nouvelle fatalité à ajouter à toutes celles qui accablaient en ce moment le corps respectable des alguazils.

Pedralvi avait pris un chemin plus difficile, mais plus sûr, au milieu des rochers. Au bout d'une heure de marche, et à un endroit où deux ou trois routes praticables se présentaient, Pedralvi dit aux juifs qu'ils avaient jusque-là escortés en silence :

— Vous êtes libres, mes amis !

— Libres ! s'écrièrent ceux-ci ; libres !

— De ne pas être chrétiens, si cela vous convient. Il ne tient qu'à vous d'aller à Valence, cette route y conduit; ces deux autres chemins conduisent ailleurs.

Les juifs prirent les deux autres chemins et disparurent.

Quand les Maures se trouvèrent seuls :

— Mes amis! mes frères! s'écria Piquillo en se jetant dans les bras de Pedralvi et de ses compagnons; que ne vous dois-je pas!

— Tu ne nous dois rien, et nous ne sommes pas encore quittes envers toi, répondit Pedralvi. Ne nous as-tu pas donné l'exemple? N'as-tu pas délivré Gongarello? N'as-tu pas deux fois sauvé Juanita? Quand nos ennemis s'unissent pour nous opprimer, unissons-nous, mes frères, pour nous défendre et nous aimer.

Tous se prirent les mains et se les serrèrent en signe d'alliance et d'amitié.

— Maintenant, dit Pedralvi, continuons notre marche, nous ne sommes pas en sûreté ici.

Ils descendirent encore pendant près de deux heures et arrivèrent au versant de la montagne, bien avant Madrilejos, à une plate-forme environnée d'arbres et de rochers. Devant eux, à leurs pieds, on découvrait un gros bourg, circonstance heureuse pour la caravane. Leurs provisions étaient épuisées et leur appétit se faisait vivement sentir, après une longue marche entreprise de grand matin et par l'air vif de la montagne. Pedralvi détacha un des siens, garçon alerte et intelligent, qui partit, chargé d'une large besace vide, mais prudemment et avant son départ, il quitta le manteau noir, la rapière et tout son costume d'alguazil.

— Il a raison, s'écria Pedralvi, imitons-le, mes amis, et de peur de poursuites, faisons disparaître d'abord toutes les traces de notre expédition.

Il y avait derrière eux, au milieu des rochers, un précipice dont on ne voyait pas le fond et où tombait un large torrent, formé par la réunion des eaux de la montagne. C'est là que s'engouffrèrent toutes les dépouilles des arcbers, et, vu que Pedralvi et ses compagnons avaient par-dessous leurs habits de bohémiens, la métamorphose fut bientôt complète. Piquillo ne s'était point débarrassé de sa noire défroque, et pour cause. Il n'avait point d'autre vêtement. Mais un instant après, le pourvoyeur revint avec une besace bien garnie, et portant sous son bras un paquet destiné à Piquillo. C'était un habillement complet, et de plus, une robe de pèlerin, le tout acheté chez un fripier du village. La toilette ne fut pas longue, et tous, assis sur l'herbe, firent gaiement honneur au repas étalé devant eux. C'était un pâté de venaison, deux volailles rôties, du pain blanc et en outre de bon vin, qui fit plus d'une fois le tour du cercle.

Le repas terminé, la parole fut à Pedralvi, qui dit:

— Quelque plaisir que nous ayons à voyager ensemble, il faut nous séparer et retourner à Valence, chacun de notre côté; réunis, nous pourrions exciter des soupçons qu'il importe d'éloigner, sinon pour nous du moins pour le seigneur d'Albérique notre maître, et son fils Yézid, qui seraient perdus si l'on se doutait seulement qu'ils ont eu connaissance de notre expédition. Je conduis le seigneur Alliaga pendant quelques lieues encore, et je vous rejoindrai... Adieu donc, et à bientôt.

Ils prirent tous des sentiers différents et disparurent, se dirigeant vers Valence.

— Toi, frère, dit Pedralvi, quand il fut seul avec Piquillo, tu ne vas pas de ce côté, car on t'attend à Madrid.

— Qui donc? dit Piquillo avec émotion.

— La senora Aïxa!

— Aïxa!.. qui t'a dit!.. comment connais-tu ce nom?

— Par la camariera de la reine... par Juanita.

— C'est vrai... tu as vu Juanita?

— Impossible... puisque depuis deux mois, frère, je n'ai été occupé que de toi; mais j'ai écrit à Juanita, je lui ai appris notre mésaventure et ta disparition; elle en a parlé à la senora Aïxa et à sa sœur Carmen.

— Mes anges tutélaires.

— Tu as raison... car ces deux jeunes filles, surtout la senora Aïxa, ont été dans des inquiétudes, dans une douleur dont je ne te parle pas.

— Au contraire, s'écria Piquillo avec ivresse, dis-moi tout.

— Ne pouvant découvrir ce que tu étais devenu, je te croyais à Madrid dans les prisons de l'inquisition; la senora Aïxa, par ses soins, par son crédit, a enfin acquis la certitude du contraire; elle l'a appris à Juanita, qui m'en a prévenu, la suppliant de la tenir au courant de tout, offrant pour ta délivrance toutes les sommes nécessaires.

— Merci, merci! répétait en lui-même Piquillo attendri.

— Mais nous n'avions besoin de rien, poursuivit Pedralvi avec fierté, et Yézid m'avait déjà dit : Il faut tout sacrifier pour retrouver mon frère; il faut le délivrer à tout prix; n'épargne ni l'or ni les recherches. Et pendant que je cherchais, c'est lui, c'est Yézid, qui a découvert ta prison. Il avait interrogé un de nos ouvriers que Ribeira avait autrefois baptisé par force; il a appris de lui les détails de ces tortures, de ce cachot qu'ils appellent l'*œuvre de la Rédemption*. Il a soupçonné que c'était là qu'on t'avait renfermé. Il a organisé alors l'expédition, et s'il m'en a donné le commandement, c'est qu'un événement, un malheur qui nous menace tous, l'a forcé de partir pour Madrid.

— Quel événement? quel malheur? dit vivement Piquillo.

— Je l'ignore. Il te l'apprendra sans doute. Mais il était hors de lui, et d'Albérique, son père, bien plus agité encore; ses traits étaient tout bouleversés; il s'écriait : Pars à l'instant, il le faut! Et je l'ai entendu murmurer à demi-voix : Si Piquillo était là pour te seconder! Mes fils! mes deux fils! ce ne serait pas trop!

— Et tu m'assures que Yézid est à Madrid? demanda Piquillo.

— Il doit y être maintenant. Et au moment où je partais moi-même pour te délivrer, continua Pedralvi, je recevais une lettre de Juanita, qui m'écrivait : « Je ne sais ce qui arrive à la senora Aïxa; elle est depuis quelques jours dans un désespoir affreux. Carmen, qui pleure avec elle, essaie en vain de la consoler; et j'ai entendu les deux jeunes filles s'écrier : Si du moins Piquillo était là pour nous aider et nous sauver! »

— Tous ceux que j'aime avaient besoin de moi, et j'étais loin d'eux. Je pars, je pars! dit Piquillo, pâle d'émotion et pouvant respirer à peine. Adieu, frère, adieu! Retourne à Valence, où d'Albérique t'attend, car le voilà seul et privé de ses deux fils... Moi, je vais à Madrid retrouver mon frère Yézid.

— Et la senora Aïxa, fit Pedralvi en souriant.

— Oui... oui... je ne pourrais vivre sans elle!

— Comme moi sans Juanita, dit Pedralvi. Allez donc, et que le Dieu d'Ismaël vous conduise; mais auparavant laissez-moi remplir les ordres d'Yézid.

Il donna alors à son jeune maître presque tout l'or qu'il avait sur lui, de plus des armes, et lui recommanda bien, quelque diligence qu'il eût envie de faire, de prendre des chemins détournés, d'éviter les villes et les villages. Nul doute qu'on ne le poursuivît, que son signalement ne fût donné, et qu'il n'y eût ordre de l'arrêter. Son costume de pèlerin était une sauvegarde; c'était, après la robe de moine, l'habit le plus respecté en Espagne, et une fois à Ma-

drid, don Fernand d'Albayda et les protections qu'il pouvait avoir, assoupiraient cette affaire; le tout était d'arriver à Madrid sans encombre.

Enfin, après mille autres recommandations et bien des marques de tendresse, les deux amis se séparèrent.

Piquillo se dirigea vers Tolède, il en était à six ou sept lieues; de Tolède à Madrid il y en a dix-huit; il pouvait être arrivé le lendemain au soir, s'il ne lui survenait aucun accident, et il voyageait avec prudence.

Il avait dépassé Consuegra et longeait un bois dont les arbres touffus le préservaient de la chaleur du soleil. Il entendit derrière lui les pas d'un cheval. Il tourna légèrement la tête. Il vit un cavalier, un militaire qui faisait la même route que lui. Piquillo ne hâta ni ne ralentit sa marche, pour ne donner aucun soupçon à son compagnon de voyage.

Le cavalier qui était derrière lui semblait ne point vouloir fatiguer sa monture, et il n'allait qu'au pas. Il eut cependant bien vite atteint Piquillo, mais il ne le dépassa point, et se tint pendant quelque temps sur la même ligne que lui. Piquillo, enveloppé de sa robe de pèlerin, le front couvert d'un chapeau à large bord, ne disait rien, ne levait pas la tête et marchait sans faire la moindre attention au cavalier, qui, sans doute blessé du silence ou du dédain du piéton, toussa d'un air de supériorité, et laissa du haut de son cheval tomber ces paroles :

— Ami... suis-je bien ici sur la route de Tolède?

A cette voix trop bien connue et dont la vibration le faisait toujours tressaillir, Piquillo leva les yeux.

Ce militaire, paré d'un bel uniforme et portant les insignes de capitaine, avait toute l'allure et les manières de Juan-Baptista; quant à la voix, c'était la même. Piquillo baissa vivement les yeux, et répondit à la demande du voyageur par un signe de tête affirmatif.

— C'est donc bien la route de Tolède?

— Oui, dit brièvement Piquillo.

Il paraît qu'il y avait dans cette seule syllabe, ou dans la manière dont elle était prononcée, une émotion qui n'était pas naturelle; car depuis ce moment le capitaine fit tous ses efforts pour apercevoir les traits de son compagnon de voyage. Le large chapeau le gênait beaucoup. Il fit faire alors à son cheval quelques pas en avant, se retournant et se baissant pour regarder. Plusieurs fois il renouvela cette manœuvre, qui, à ce qu'il paraît, ne le satisfaisait qu'imparfaitement, et Piquillo impatienté se dit en lui-même :

— Je suis bien bon de me laisser espionner par ce misérable, qui doit avoir encore plus que moi la crainte d'être arrêté; ce nouveau déguisement même me le prouve.

Levant alors son chapeau, et tirant de sa poche un pistolet qu'il arma :

— Capitaine Juan-Baptista! s'écria-t-il.

Celui-ci à son tour tressaillit.

— Gagnez le large ou je tire sur vous; il y aura dans un instant un bandit de moins en Espagne.

A l'air ferme du jeune homme, à sa voix menaçante, et surtout au pistolet dont sa main était armée, Juan-Baptista n'eut plus de doutes.

— Au revoir! s'écria-t-il en regardant Piquillo d'un air moqueur.

Il piqua son cheval, et un instant après il disparut dans un nuage de poussière. Alliaga en était débarrassé; mais cette vue seule lui avait laissé dans le cœur une impression pénible, et dans l'esprit de fâcheux présages. Jamais le capitaine ne s'était offert à ses yeux, que cette rencontre ne fût pour lui comme

l'annonce de quelque grand malheur, et cette fois ce n'était point un vain pressentiment, ni une crainte chimérique. Le capitaine était homme à le dénoncer au prochain village, à donner du moins son signalement, qui était bien reconnaissable.

La prudence défendait à Piquillo de suivre le chemin qu'il avait pris. Il abandonna donc la grand'route et en suivit une de traverse qui s'offrait à lui. Il marcha environ trois quarts d'heure au milieu d'un pays riche et bien cultivé, et arriva à une belle forêt, traversée par cette route. Il s'y engagea sans hésiter, persuadé que cela devait conduire à quelque habitation. En effet, il se trouva, au bout d'une demi-heure, en face d'un château d'architecture gothique, demeure seigneuriale s'il en fut, avec pont-levis, corps de logis principal, deux ailes, vastes jardins et une cour immense, alors remplie de monde. C'étaient sans doute les habitants du joli village qu'on apercevait sur le coteau, et il y avait probablement quelque grande fête chez le seigneur de l'endroit. Les gens qui s'amusent sont peu dangereux, et ce rassemblement n'inspira nulle défiance à Piquillo. D'ailleurs il avait déjà été vu, et des jeunes filles s'étaient levées à l'aspect du pèlerin, et courant au-devant de lui, l'avaient entraîné à une table où l'on traitait généreusement tous ceux qui se présentaient. Or, les pèlerins ont toujours faim et soif; se montrer autrement aurait paru extraordinaire. Piquillo accepta donc, pour détourner les soupçons, le verre que lui offrait la jeune paysanne.

— A qui appartient ce château? demanda-t-il.

— A un seigneur portugais qui a des biens en Espagne, mais qui les visite rarement, à preuve qu'il n'était jamais venu ici, et que c'est la première fois que je le vois, moi, qui suis la jardinière du château.

— Et pourquoi y vient-il aujourd'hui?

— Pour se marier.

— C'est différent! dit Piquillo. Et quel est ce seigneur portugais?

— Le duc de Santarem.

V.

LE MARIAGE.

— Je comprends alors ces réjouissances et ces fêtes, dit Piquillo, puisque le propriétaire de ce riche domaine se marie. Et qui épouse-t-il?

— Une demoiselle de Madrid, répondit la jardinière. La fille d'un ancien militaire.

— Est-elle riche?

— Elle n'a rien.

— Est-elle jolie au moins?

— Charmante! quoique bien pâle et triste! elle ne rit jamais. Ça m'effraierait bien une mariée comme celle-là! Il est vrai que monseigneur n'est guère plus gai. Il regarde toujours autour de lui avec un air de terreur... comme si quelque malheur allait lui arriver! Et ce malheur... c'est sans doute son mariage, car sa fiancée ne paraît pas folle de lui. C'est une drôle de noce que celle-là!

— En vérité? dit Piquillo, qui s'intéressait malgré lui au récit de la jeune jardinière. Et quand se célèbre ce mariage?

— Dans ce moment même. N'entendez-vous pas les cloches? La chapelle du château, dont vous voyez d'ici le portail, est si petite, que tout le monde n'y peut tenir; voilà pourquoi la moitié du village reste ici sur la pelouse. Imaginez-vous, seigneur pèlerin, continua la jeune fille, enchantée de pouvoir causer, imaginez-vous que les mariés sont arrivés hier soir. La noce ne devait se faire que demain, mais il est survenu un ordre de la cour pour que le mariage eût lieu aujourd'hui même.

— C'est étonnant! dit Piquillo. Mais en êtes-vous bien sûre?

— Je tiens tous ces détails d'une jeune fille qui est arrivée ici avec la mariée, et qui l'a habillée ce matin, Juanita.

— Juanita! s'écria Piquillo avec émotion, tout en se disant en lui-même que toutes les femmes de chambre s'appelaient Juanita.

— Tenez, tenez, continua la jardinière, le bruit des cloches redouble, et j'entends les orgues; c'est sans doute le moment de la bénédiction; venez, seigneur pèlerin, approchons-nous, nous verrons peut-être de loin.

Piquillo la suivit par un mouvement machinal, et se tint quelque temps devant la porte de l'église.

Mais il ne distinguait rien, il y avait trop de monde devant lui. Tout à coup un flot de curieux venant du dehors et faisant irruption en avant, porta Piquillo d'une seule secousse presque au milieu de la chapelle, et sans un pilier qui servit de digue aux vagues mouvantes de la foule, il aurait été jusque sur les marches de l'autel.

Appuyé contre le pilier qui le soutenait, et cherchant à s'élever sur le bâton d'une chaise, Piquillo dominait en quelque sorte tous ceux qui l'entouraient. La cérémonie venait de finir. Le marié avait donné le bras à sa femme qu'il emmenait. Le suisse marchait en avant, faisant faire place avec sa hallebarde, manœuvre qui avait produit dans l'assistance les mouvements onduleux que nous venons de décrire. Piquillo, placé du côté du marié, ne pouvait d'abord voir que lui : il leva les yeux et se crut en proie à un vertige, à une hallucination : dans ce grand seigneur revêtu de riches habits de fête et décoré de plusieurs ordres, il crut reconnaître, il reconnut les traits du capitaine Juan-Baptista, qu'il avait laissé une heure auparavant, habillé en militaire et galopant sur la grande route.

— Encore lui! toujours lui! se dit-il, je le vois partout! Et il mit un instant sa main devant ses yeux.

Ce qui lui paraissait incompréhensible le sera moins pour nos lecteurs, s'ils veulent bien se rappeler que le père du duc de Santarem était également le père de Juan-Baptista. La rencontre que Piquillo avait faite le matin, et l'impression sous laquelle il se trouvait, lui avaient fait paraître plus frappante encore la ressemblance qui existait entre eux et qui était déjà très-grande.

Honteux cependant de sa faiblesse et de sa crédulité, il retira vivement la main qu'il avait portée à ses yeux, et regarda de nouveau.

Mais cette fois quels furent les battements de son cœur, quel froid glacial se glissa dans ses veines, quelle pâleur couvrit son visage! Il voyait à dix pas de lui et donnant le bras au duc de Santarem, son seul amour, son seul rêve, le bonheur de sa vie, son ange adoré, Aïxa belle et pâle, habillée en mariée, l'œil hagard et immobile, s'avançant sans rien voir et sans rien entendre.

Il voulut appeler : Aïxa! Aïxa! c'est moi! Sa langue ne put articuler une

parole. Il voulnt s'élancer... la foule l'en empêchait, et ses jambes tremblantes se dérobaient sous lui; enfin, du fond de sa poitrine oppressée sortit un long sanglot, un cri horrible de désespoir, et il s'évanouit.

Tout était fini pour lui, il avait cru mourir. Le ciel n'avait même pas daigné lui accorder ce bonheur.

Le tumulte de la foule qui se heurtait en sens divers, les cris des femmes que l'on pressait contre la porte de sortie, empêchèrent d'entendre le cri de douleur de Piquillo. Tous ceux qui l'entouraient s'éloignaient pour suivre le cortége des deux mariés. Le pauvre jeune homme se serait brisé de toute sa hauteur sur les dalles de l'église; mais soutenu d'abord par le pilier, puis par les chaises qui le reçurent au moment où il tombait, il resta là, immobile et privé de tout sentiment.

Un instant après, cette petite chapelle si tumultueuse et si pleine était devenue silencieuse et déserte. Il n'y avait plus personne autre que Piquillo; le jardinier avait refermé du dehors les deux grandes portes, empressé de courir comme tout le monde aux divertissements et aux jeux qui les attendaient.

Piquillo resta longtemps sans connaissance, et bien des heures s'étaient écoulées lorsqu'il revint à lui; il était couvert de sueur, et l'air humide et froid qui régnait dans l'église l'avait réveillé. Une nuit profonde l'environnait, et il fut quelques instants avant de pouvoir se rappeler où il était et ce qui lui était arrivé. Enfin, et peu à peu, il sentit en lui la vie renaître, et avec elle le sentiment de ses maux. Il écouta l'horloge du château qui sonnait dix heures. Il se leva avec rage, avec une jalouse fureur; il courut à la grande porte de l'église, elle était fermée.

Un léger bruit se fit entendre alors à l'autre extrémité de la chapelle, et Piquillo vit briller une petite lumière qui s'avançait lentement. Il se dirigea de ce côté. Une femme venait de s'approcher de l'autel; elle s'y était agenouillée, et priait avec ferveur. Il entendit prononcer le nom d'Aïxa.

Ce nom avait conservé pour lui un charme irrésistible. Il s'avança... Il écouta en respirant à peine cette voix qui avait deviné sa pensée et qui priait pour Aïxa! Il entendit murmurer aussi le nom de Fernand, et enfin le sien, celui de Piquillo... et lui qui, s'abandonnant à son désespoir, allait maudire le ciel et la terre, sentit tout à coup son cœur se fondre. Il tomba à genoux en sanglotant et s'écria :

— Soyez bénie, vous qui ne m'avez pas oublié! vous qui priez pour moi!

La jeune fille s'était levée effrayée, mais à cette voix bien connue, elle s'arrêta, et tremblante d'émotion et de joie, elle dit :

— Qui est là?.. qui a parlé?

— Piquillo.

— Lui!.. s'écria Carmen; car c'était elle qui, dans l'ombre et le silence de la nuit, venait prier Dieu pour tous ceux qu'elle aimait! Lui, Piquillo! Ah! quel bonheur pour la pauvre Aïxa, qui tout à l'heure encore me disait : Si je pouvais du moins le voir! le voir une seule fois avant de mourir!

— Elle a dit cela! s'écria Piquillo, tremblant maintenant de joie et d'ivresse.

— Silence! répondit Carmen en mettant sa main devant la bouche de Piquillo; pas un mot! et suivez-moi. Venez! venez!

Elle le prit par la main, ouvrit la petite porte par laquelle elle était entrée et qui communiquait avec le château. Ils s'avançaient dans l'obscurité, le long d'un vaste corridor qui semblait traverser tout le bâtiment principal. On entendait au loin le bruit et le tumulte de la noce, les éclats joyeux des villageois

qui dansaient dans la grande salle basse, et les sons de l'orchestre qui faisaient vibrer les fenêtres gothiques du château. Piquillo suivait sa conductrice en silence, sans rien lui demander. Enfin ils arrivèrent à une petite pièce, une antichambre à peine éclairée.

— Attendez-moi, dit Carmen, je vais prévenir Aïxa, car la surprise et la joie lui feraient mal.

Et elle entra dans la chambre à coucher de la mariée.

Piquillo sentait le cœur lui battre à lui ôter la respiration. Il fut obligé de s'asseoir, et il attendait, et il lui semblait que chaque minute avait pour lui la durée d'une existence.

Carmen sortit enfin.

Elle n'avait été qu'un instant.

— Entrez... entrez, lui dit-elle, je vous laisse!

Piquillo se précipita dans la chambre d'Aïxa. Elle était assise, pâle, les cheveux en désordre et à demi vêtue; près d'elle, un secrétaire était ouvert, et elle tenait à la main des papiers qu'elle laissa échapper en apercevant Piquillo. Elle poussa un cri et se jeta dans ses bras.

— Te voilà! te voilà donc enfin! tu nous es rendu!

— Oui, mais le plus malheureux des hommes puisque j'arrive trop tard... puisque je n'ai pu vous sauver!

— Je te vois du moins... je te vois... je n'espérais plus ce bonheur, lui dit-elle.

Et tout en parlant ainsi, elle le serrait contre son cœur, le couvrait de ses larmes et de ses baisers, et Piquillo, hors de lui, était prêt à succomber sous le poids d'un bonheur qu'il n'osait espérer ni comprendre, mais qui l'enivrait, qui l'égarait, lorsqu'Aïxa, suspendue à son cou, s'écria en l'embrassant :

— Mon frère!.. mon frère bien-aimé!

Piquillo la repoussa loin de lui, chancela et tomba sur le parquet, pâle, haletant, inanimé.

La foudre venait de le frapper! il éprouvait une souffrance horrible. Deux commotions si violentes et si imprévues, le passage subit d'un bonheur inouï à un extrême désespoir, surpassait les forces de sa raison. Il se releva brusquement, balbutia quelques mots sans suite, regarda Aïxa d'un air farouche et menaçant, et voulut s'éloigner.

C'était la folie qui commençait.

— Fils d'Albérique, mon frère, que vous ai-je fait! répéta Aïxa de sa douce voix. Pourquoi me fuyez-vous quand je n'ai plus que vous pour me consoler?

Cette voix enchanteresse produisit sur Piquillo son effet ordinaire. Plus puissante encore que la secousse qu'il venait d'éprouver, elle arrêta sa raison prête à l'abandonner, dissipa son égarement, le rendit à la vie et en même temps au devoir et à l'honneur, qui étaient sa vie, à lui. Se roidissant contre la douleur, il redevint homme, il retrouva cette puissance de volonté qui peut tout dompter, jusqu'à nous-même. Il fut assez fort pour commander à son trouble, pour ordonner à ses traits de sourire, à son cœur de ne plus rien éprouver, et pour dire à l'orage qui grondait en lui-même ce que Dieu dit à l'Océan : Tu n'iras pas plus loin!

— Pardon de ma faiblesse, lui dit-il. Moi qui ai tant de fois triomphé de la douleur, je viens de me laisser vaincre par la joie. Mais depuis deux jours tant d'émotions! tant de souffrances! J'étais déjà malade. J'ai la fièvre, voyez-vous, et dans la fièvre on a parfois le délire.

Il ne mentait point. Aïxa saisit sa main brûlante, le fit asseoir près d'elle et

lui prodigua les soins les plus tendres, sans se douter qu'elle redoublait encore les tourments qu'elle voulait calmer.

— Vous, ma sœur ! murmurait Piquillo d'une voix tremblante, ma sœur ! Et il répétait ce mot, maintenant son salut, son talisman et sa seule défense : Ma sœur!

Puis, tournant vers elle ses yeux tristes, où le sourire cherchait à briller au milieu des larmes :

— Ce nom n'apprend rien à mon cœur, lui dit-il ; depuis longtemps j'avais pour vous la tendresse d'un frère. Mais ce que mon cœur avait deviné, mon esprit ne peut encore le comprendre.

— Et moi, je vais te l'expliquer, s'écria Aïxa... Et voyant qu'il regardait autour de lui avec inquiétude : Ne crains rien ! M. le duc ne peut entrer ici sans mon ordre. Si je n'ai pu me soustraire à ce fatal mariage, j'ai réservé du moins mes droits et ma liberté, et nul, pas même lui, n'y peut porter atteinte !

Elle ne remarqua point l'éclair de joie qui brilla dans les yeux de Piquillo, et continua en lui tenant toujours la main :

— Tu sais, mon frère, que les Maures de Valence et de Grenade, ne pouvant supporter les maux et surtout le joug honteux dont on les accablait, se révoltèrent sous le dernier roi, Philippe II, et coururent aux armes pour défendre leur religion, leurs femmes et leurs enfants.

— Oui... dit Piquillo en pensant à Alliaga, plus d'un brave soldat perdit la vie dans les montagnes des Alpujarras.

— Trente mille des nôtres y trouvèrent un tombeau, dit Aïxa ; mais auparavant, plus de soixante mille Espagnols étaient tombés sous leurs coups, et le roi Philippe, effrayé d'une victoire qui lui coûtait si cher, devint clément par terreur. Il promit de ne plus persécuter les Maures et de ne plus les obliger par force à changer de religion. Il fut dit, par une ordonnance royale, que ceux qui refuseraient d'abjurer ne pourraient occuper aucune place, aucun emploi en Espagne ; qu'on ne pourrait les forcer à faire baptiser ceux de leurs enfants qui alors auraient plus de sept ans, mais qu'à l'avenir, tous ceux qui viendraient au monde seraient présentés au baptême au moment de leur naissance, et cela sous peine des plus cruels châtiments.

Maintenant, frère, tu vas comprendre aisément la situation de toute notre famille.

Cette ordonnance inquiétait peu le Maure Delascar d'Albérique, qui n'avait aucune envie de demander au roi d'Espagne des emplois et des dignités. Son travail et son industrie lui procuraient plus de richesses qu'il n'en désirait pour lui et les siens. D'un autre côté, son fils Yézid, ayant alors plus de sept ans, ne pouvait être contraint à recevoir le baptême et par conséquent à changer de religion. Il n'avait donc rien à craindre de ses oppresseurs, et ceux-ci, sous le coup de la terrible leçon qu'ils avaient reçue, exécutèrent pendant quelques années et assez fidèlement les promesses qu'ils avaient faites. On était alors aux dernières années du règne de Philippe II, et voilà que la compagne d'Albérique, sa femme bien-aimée, Amina, devint enceinte. Juge alors, mon frère, des angoisses et des craintes de cette pauvre famille ! Il fallait donc que l'enfant qui allait naître fût d'une autre religion que la leur ; il fallait élever autour d'eux un chrétien, un infidèle, un ennemi de leur foi, sous peine d'être dénoncé à l'inquisition, jeté dans un cachot, torturé, brûlé... que sais-je !.. Tu as vu toi-même, par Gongarello et par la pauvre Juanita, qu'on envoyait les Maures au bûcher pour bien moins que cela.

— C'est vrai ! c'est vrai ! s'écria Piquillo. Je comprends maintenant.

— Ma mère, continua Aïxa, ma mère, qui était d'une extrême dévotion, fut tellement tourmentée de cette idée, qu'elle croyait toutes les nuits entendre la voix menaçante du Prophète, ou voir l'épée flamboyante de l'ange Gabriel. Elle devint si dangereusement malade que l'on craignit pour ses jours et pour ceux de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Et après avoir longtemps hésité, voici le parti auquel on s'arrêta : ma mère, qui n'était enceinte que de quelques mois, fit un long voyage, puis revint secrètement à Grenade, chez une ancienne esclave à elle, établie mercière près de l'Alhambra. Cette brave femme, qui nous était dévouée, venait de mettre au monde un enfant qu'elle avait présenté au baptême. On prit soin de cet enfant, dont moi je pris la place. Ma mère aimait mieux se priver ainsi de ma présence que de me savoir à jamais perdue pour sa croyance et pour son Dieu. Elle préférait une séparation de quelques années à la séparation éternelle que le baptême eût établie entre nous. Il faut dire aussi qu'il ne se passait pas de semaine sans que des relations d'affaires appelassent Albérique ou sa femme dans la ville de Grenade; que souvent Palomita, la mercière, avait besoin, pour son commerce, de faire des acquisitions à Valence; qu'elle restait plusieurs jours en voyage, m'emmenant toujours avec elle, et que je recevais ainsi à la dérobée les caresses de mes vrais parents. Mais quand mon père eut perdu la pauvre Amina, plus que jamais il se mit à m'aimer, plus que jamais il eut besoin de moi. Il venait me voir si souvent, et sa tendresse était si vive qu'à chaque instant il se trahissait à mes yeux. J'avais à peine cinq ou six ans qu'il m'avait déjà avoué son secret.

— Eh bien, oui ! me disait-il, oui, ma bien-aimée Aïxa... tu es mon enfant, tu es ma fille. Mais prends bien garde que personne ne s'en doute; sans cela, vois-tu bien, ils me jetteraient dans un cachot... ils nous traîneraient sur un bûcher, moi et ton frère Yézid.

Dans ce qu'il me disait, je ne comprenais qu'une chose, c'est que, si je parlais, on tuerait mon père et Yézid; et l'on m'eût tuée moi-même plutôt que de me faire prononcer leur nom. Tu l'as vu, frère, continua Aïxa, quoique bien jeune encore, je m'étais fait de ce secret un devoir si sacré, que pas même Carmen, pas même toi, ne me l'auriez fait trahir. La vie de mon père en dépendait, et prête à parler, je me serais arrêtée, croyant entendre murmurer à mon oreille le nom de parricide !

— Eh bien ! dit Piquillo, oppressé par un douloureux souvenir, achevez, ma sœur.

Aïxa poursuivit :

— J'avais à peu près sept ans quand la reine Marguerite, à l'époque de son mariage, traversa le royaume de Valence et vint avec toute sa suite faire une visite à mon père, Delascar d'Albérique. Et il a tant de mérite, mon père, tant de savoir et de vertus ! dit Aïxa avec orgueil.

— Je le sais, je le sais, dit Piquillo; comme vous, ma sœur, je le révère et je l'aime.

— Et la reine, poursuivit la jeune fille, la reine aussi se mit à l'estimer et à l'aimer, et lui promit sa protection... *toujours;* c'est le mot dont elle se servit, c'est mon frère Yézid qui me l'a dit. Alors comptant sur l'appui de la reine, mon père devint plus hardi. Palomita, la mercière, venait de mourir; il confia à Yézid le dessein qu'il avait de me prendre ouvertement avec lui et de m'avouer pour sa fille; mais il n'osait le tenter sans prendre l'avis de la reine et sans la certitude d'être protégé par elle. Yézid partit alors pour Madrid, et, ce qui était bien difficile, il obtint une audience secrète de la reine.

— Comment cela? dit Piquillo.

— Je ne le sais pas, dit naïvement Aïxa; il ne me l'a jamais dit : ce que je sais, c'est qu'il revint effrayé, désespéré... Il avait tout raconté à la reine, et celle-ci lui avait répondu : « Dites à votre père de renoncer à son dessein et de se tenir plus que jamais sur ses gardes. On ne cherche dans ce moment qu'un prétexte pour le perdre; c'en serait un infaillible et immanquable. Si on savait qu'Aïxa est sa fille et qu'il l'a dérobée au baptême, je ne pourrais le sauver, je ne pourrais lutter, moi, la reine, ni contre le pouvoir du duc de Lerma, ni contre la haine du grand inquisiteur, qui, cette fois, aurait la loi pour lui. Dites donc à d'Albérique que, dans son intérêt, dans celui de sa fille, il s'éloigne d'elle en ce moment, au lieu de s'en approcher. »

Telles furent les paroles de la reine. Et quel parti restait à mon pauvre père! Il ne pouvait me garder auprès de lui; Palomita n'était plus; à qui me confier, moi, sa vie et son bonheur! Au milieu de ses angoisses, il songea à don Juan d'Aguilar, son noble ami, mais il craignait, en me remettant entre ses mains, de compromettre sa position, sa fortune et même ses jours.

— Tant mieux! s'écria le digne vieillard. Je pourrai donc m'acquitter envers vous. Votre fille sera la mienne; ce sera la sœur de Carmen, car je jure à toutes les deux désormais la même affection.

— Et il a tenu parole, dit Piquillo en essuyant une larme et en se rappelant les jours passés dans la maison d'Aguilar, jours d'illusions, rêves de la jeunesse, espérances de bonheur à jamais détruites maintenant!

— Je n'ai pas besoin de te dire, continua Aïxa, que, dans sa tendresse paternelle, d'Albérique croyait ne pouvoir jamais assez m'accabler de présents; moi, enfant, j'avais de l'or, des diamants, des parures, dont je ne me servais pas et qu'au contraire je cachais de mon mieux. Voilà, mon frère, dit-elle, en lui tendant la main, l'origine des richesses qui vous étonnaient. Souvent aussi, et vous l'ignoriez, on me faisait appeler chez le général, Carmen elle-même croyait que c'était pour quelques recommandations ou quelques reproches. C'était pour recevoir les embrassements de mon père ou de Yézid. Mon sort s'écoulait ainsi, en secret, et digne d'envie.

— Et le mien donc! dit à part lui Piquillo en soupirant.

— Mais, poursuivit Aïxa, quand, pour notre malheur à tous, le noble, l'excellent d'Aguilar eut fermé les yeux, il fut décidé que je suivrais Carmen chez sa tante, chez la comtesse d'Altamira... une infâme!

— Que dites-vous?

— Que pendant votre absence, que depuis deux mois, mon frère, bien des dangers nous ont environnées Carmen et moi; Carmen avait un défenseur, son fiancé, son époux, Fernand d'Albayda, dit-elle en baissant les yeux... mais moi, je n'avais point d'ami... car vous n'étiez plus là... et mon père était loin de moi. Un homme est venu alors... c'était le ministre du roi, le duc de Lerma. Il est venu me proposer un mariage à moi, qu'il croyait la fille d'un soldat tué en Irlande. Il est venu me dire que le roi voulait cette union. Que pouvais-je répondre, sinon que je demandais le temps de réfléchir ou de me consulter, ou plutôt de consulter mon père et Yézid? Je me hâtai de leur apprendre mes craintes, mes inquiétudes, demandant leurs avis et leurs conseils, enfin épanchant dans leur âme tout ce que l'âme d'une fille et d'une sœur peut renfermer d'intime et de caché; confiant ainsi mes plus secrètes pensées à un écrit que je croyais inviolable et qui devait me trahir... oui, un ministre du roi, un duc de Lerma, n'a rien respecté.

— Qu'entends-je! s'écria Piquillo avec indignation.

— Un matin, poursuivit Aïxa, je le vois entrer dans ma chambre. « Je vous ai proposé, senora, me dit-il, d'épouser le duc de Santarem, et vous êtes une fille trop dévouée et trop tendre pour refuser cette union, car en refusant vous condamnez à la prison et au bûcher votre père et tous les siens.

— Comment cela? m'écriai-je épouvantée.

— Fille du Maure d'Albérique, sœur d'Yézid Delascar, voici la lettre que vous leur avez adressée. Il ne faut pas d'autres preuves pour les condamner, et les preuves, c'est vous qui les aurez fournies. Si je livre cette lettre à don Sandoval, le grand inquisiteur, ils sont perdus tous les deux, tandis que si vous épousez le duc de Santarem...

— Vous me rendrez cette lettre?

— A l'instant même.

— Donnez-la-moi donc, m'écriai-je, je consens!

— Ce sera mon présent de noces, répondit le duc, je vous le jure! Le matin même du mariage, elle vous sera remise par le prêtre même qui bénira votre union.

— Maintenant, frère, s'écria Aïxa, tu sais tout. Pourquoi vouloir absolument me marier? Pourquoi tenir à ce duc de Santarem?.. c'est ce que j'ignore encore... mais il y a là-dessous quelque mystère que nous découvrirons. Par malheur, toi qui pouvais seul m'éclairer ou me donner conseil, tu n'étais pas là.

— Oui, par malheur! s'écria Piquillo avec rage.

— Tu m'avais caché le but et la cause de ton voyage, et c'est quelques jours après ton arrivée à Valence, que Yézid m'apprit quel était le frère que le ciel nous donnait... ce frère que je chérissais déjà! Que n'es-tu venu alors?

— J'accourais vers vous, dit Piquillo avec désespoir... vous faire part de ma joie, de mon bonheur... mais arrêté par nos ennemis... emprisonné par eux...

Et il lui racontait en peu de mots les dangers auxquels il venait d'échapper et qui le menaçaient encore; dangers que depuis quelques heures il avait oubliés, lorsqu'en ce moment un grand bruit se fit entendre dans le château. Des cris, des pas précipités retentirent au milieu de la nuit.

— Va-t'en! dit Aïxa à son frère.

— Oui, si l'on me voyait ainsi près de vous, au milieu de la nuit... ce serait vous perdre.

— Non, répondit Aïxa d'une voix ferme... je leur avouerais que tu es mon frère... Je ne crains rien pour moi... mais c'est toi peut-être qu'ils poursuivent, et je ne veux pas que tu retombes entre leurs mains.

— Ah! peu m'importe maintenant! répondit Piquillo en laissant tomber ses mains avec découragement.

— Tu oublies donc, mon frère, que j'ai besoin de ton appui maintenant, et de ton amitié toujours?

— Oui... j'étais un égoïste et un ingrat. Vous avez raison.

— Et pourquoi me dire *vous?* lui demanda-t-elle.

— Ah! l'habitude de vous respecter...

— Oui, autrefois peut-être!.. mais à présent tu n'es plus obligé qu'à m'aimer, n'est-ce pas, frère?

Le bruit redoublait dans le château et semblait se diriger vers l'appartement d'Aïxa.

— Va-t'en donc, s'écria-t-elle, pour que je puisse te revoir!

Et joignant les deux mains d'un air suppliant :

— Je t'en prie, frère... va-t'en si tu m'aimes !

— Je pars, dit Piquillo avec émotion... mais comment? mais par où? les voilà à cette porte... les entends-tu?

— Oui, dit Aïxa... mais quoique arrivée ici depuis hier seulement, cet appartement est le mien... et l'on m'en a enseigné les secrets.

Ouvrant alors un panneau de la boiserie richement sculpté :

— Tiens! tu descendras par un petit escalier tournant, jusqu'à une porte qui donne sur le parc; en voici la clé que l'on m'avait remise pour mes promenades à moi. Le parc est contigu à la forêt... et de là, la fuite est facile... Adieu donc, et bientôt à Madrid!

— A Madrid, dit Piquillo; avez-vous d'autres ordres à me donner?

— Encore un.

— Et lequel?

— De m'embrasser, mon frère!

— Adieu! adieu! s'écria Piquillo hors de lui.

Et se dégageant de ses bras, il s'élança par l'escalier dérobé, pendant que de la pièce voisine on frappait rudement à la porte de la chambre à coucher de la nouvelle mariée.

VI.

LA NUIT DES NOCES.

Le jour où le duc de Lerma s'était rendu à l'hôtel d'Altamira, le jour où, bien malgré elle, Aïxa s'était engagée à épouser le duc de Santarem, Carmen, désespérée du malheur de son amie, s'était hâtée de le raconter à celui à qui elle disait tout. Elle avait écrit tous les détails de cet événement à Fernand d'Albayda, son fiancé, alors à Lisbonne, lui demandant s'il connaissait quelque moyen de sauver Aïxa.

A la lecture de cette lettre, à la nouvelle de ce mariage, Fernand d'Albayda avait pâli, le papier s'était échappé de ses mains; puis à sa stupeur avait succédé un accès de rage contre le ministre et contre Santarem, qu'il regrettait maintenant d'avoir envoyé à Madrid et de n'avoir pas fait fusiller sur-le-champ à Lisbonne. Les preuves de ses complots étaient évidentes, il les avait adressées au ministre, et celui-ci, au lieu de punir, récompensait. Le duc de Lerma, qui avait été sans pitié pour des gens imprudents ou égarés, faisait grâce à un des chefs, devenait son protecteur et lui donnait pour femme la plus aimable, la plus jolie fille d'Espagne! C'était, selon Fernand, une injustice et une tyrannie intolérables à laquelle il était de son devoir de s'opposer; car il allait épouser Carmen, qui était presque la sœur d'Aïxa. Donc, Aïxa était de sa famille! donc, il devait la défendre, et, à force de se le répéter, il avait fini par se le persuader. La seule chose qu'il ne s'avouât pas, c'est qu'il était jaloux, c'est qu'il voulait bien, par devoir, renoncer à Aïxa, mais non la voir au pouvoir d'un autre.

Pendant qu'il changeait à chaque instant de résolution, hésitant et ne sachant quel parti prendre, le duc de Lerma, qui avait les siens bien arrêtés, pressait la conclusion d'un mariage auquel se rattachaient toutes ses espérances. Il aurait désiré que cette cérémonie ne fît aucun éclat et n'excitât point l'attention publique, ce qui était impossible à Madrid : les parents et les amis du duc de

Santarem, c'est-à-dire une partie de la cour, s'empresseraient d'assister à ce mariage. On ne manquerait point d'examiner la tenue des deux époux et d'en tirer mille commentaires dont plusieurs mettraient peut-être sur les traces de la vérité, surtout lorsqu'on verrait, quelques jours après, la duchesse de Santarem présentée à la cour.

Le duc de Lerma prit alors une de ces résolutions hardies qu'emploient toujours les ministres qui ont peur : ce fut de se cacher et de traiter cette affaire en secret d'État. Il fit venir Santarem.

— N'avez-vous pas, lui dit-il, une fort belle terre aux environs de Tolède?

— Oui, monseigneur.

— C'est là que se célébrera votre mariage.

— Pour quelle raison?

— Pour raison d'État, répondit gravement le duc.

— C'est que je n'y suis jamais allé; nul n'est averti et rien ne sera préparé.

— C'est ce que je veux. Vous n'inviterez personne de Madrid; la cérémonie aura lieu seulement au milieu de vos vassaux. Vous donnerez des ordres en conséquence dès demain; vous partirez deux jours après, et dans six jours tout sera terminé, à la condition, par vous, de n'en parler d'ici là à qui que ce soit.

— Et pourquoi cela, monseigneur?

— Je croyais vous avoir fait comprendre, répondit gravement le duc, que c'était pour des raisons...

— D'État... J'entends bien; je me conformerai aux intentions de monseigneur.

Le duc de Santarem ne demanda plus rien et obéit. Tous les préparatifs se firent en secret et dans le plus profond silence.

Quelques jours après cet incident, d'Albérique et Yézid se promenaient à Valence dans les jardins du Valparaiso et combinaient ensemble les moyens de délivrer Piquillo, alors prisonnier de l'archevêque. Yézid devait partir le lendemain pour cette expédition, qu'il voulait diriger lui-même. En ce moment on apporta à d'Albérique un billet qui ne contenait que ces mots :

« *On veut marier en secret Aïxa au duc de Santarem. Si c'est sans votre aveu et à votre insu, hâtez-vous, vous n'avez pas de temps à perdre.* »

— D'où vient un tel avis? s'écria d'Albérique effrayé, en remettant vivement la lettre à son fils.

Yézid la lut de nouveau; elle ne portait point de signature : il regarda le cachet et vit en caractères arabes le mot *toujours!* ce mot gravé sur la turquoise que Marguerite avait acceptée de lui... Il se mit alors à trembler d'émotion et de crainte, et dit au vieillard à voix basse :

— Il faut croire à cet avis. Il est certain.

— Pourquoi?

— Il vient de la reine, mon père.

— Il faut partir alors, partir à l'instant, dit le vieillard.

Yézid avait remis à Pedralvi le soin de délivrer Piquillo et était parti pour secourir sa sœur bien-aimée.

Mais déjà, et d'après les ordres du ministre, le duc de Santarem avait écrit à son intendant de tout disposer pour son mariage. Lui-même était arrivé à sa terre un samedi soir pour se marier le lundi suivant. Aïxa avait refusé l'offre de la comtesse d'Altamira, qui lui avait proposé de la conduire à l'autel. Ce mariage s'annonçait déjà sous des auspices assez tristes sans y joindre celui-là. Elle avait prié Carmen et Juanita de partir avec elle et de ne point la quitter.

Quoique résignée et forte de son courage, elle se trouvait bien malheureuse, et loin de tous les siens, loin de Yézid, de Piquillo et de son père, à qui elle ne pouvait dire le sacrifice qu'elle acceptait pour eux, Aïxa éprouvait quelque douceur à avoir auprès d'elle Carmen et Juanita, ses amies et presque ses sœurs, l'nne par l'amitié, l'autre par la reconnaissance.

Le jour même de leur départ, le duc de Lerma, qui avait entouré de ses affidés l'hôtel d'Altamira et l'hôtel de Santarem, reçut l'avis qu'un cavalier, que l'on croyait être don Fernand d'Albayda, était arrivé secètement à Madrid; sans descendre à son hôtel, ni faire part à personne de son retour, il s'était rendu directement chez le duc de Santarem et l'avait fait demander. On lui avait répondu que le duc n'était pas visible, ce qui avait paru le contrarier beaucoup, et après l'avoir attendu plusieurs heures avec les signes de la plus vive impatience, il s'était rendu chez la comtesse d'Altamira, avec laquelle il avait causé; à la suite de cet entretien, il était remonté à cheval, était sorti de Madrid, et avait pris la route qui conduisait à Tolède.

Qui pouvait amener don Fernand à Madrid, secrètement et sans permission? Pourquoi avoir quitté Lisbonne sans en prévenir le ministre?

Cette nouvelle avait inquiété le duc, et une heure après, il reçut un nouvel avis qui ne l'intrigua pas moins. Un second cavalier, que les affidés n'avaient pu reconnaître, et qui d'ordinaire n'habitait pas Madrid, était également arrivé, mais beaucoup plus tard, à l'hôtel de Santarem. Ses habits poudreux et son cheval fatigué indiquaient assez qu'il venait de loin et qu'il avait hâté sa marche. Il avait demandé à parler au duc de Santarem; le majordome avait fait la même réponse qu'à don Fernand d'Albayda : son maître n'était pas visible. « Il faut pourtant bien que je le voie, » avait répondu d'un ton menaçant l'étranger, qui se trouvait seul avec le majordome, dans une salle basse. Le majordome, peu brave de sa nature, et qui, d'ailleurs, dans l'emploi qu'il remplissait, n'était pas payé pour l'être, avait avoué que son maître n'était réellement pas à Madrid, et qu'il était parti depuis le matin.

— Tu vas alors me dire où il est allé! s'était écrié l'étranger en tirant un poignard.

Peu habitué à cette manière d'interroger, le majordome s'était hâté de donner tous les renseignements désirables, et à l'instant même, l'étranger remontant à cheval, était sorti de Madrid et avait pris la route qui conduisait à Tolède.

Cette coïncidence d'événements, ces arrivées successives de voyageurs et surtout cette manie qu'ils avaient tous de se diriger vers Tolède, avaient fait craindre au ministre quelques obstacles pour le mariage auquel il tenait tant et duquel dépendait pour lui la faveur du maître. Il avait écrit à l'instant même au duc de Santarem qne, toujours pour des raisons d'État, le roi désirait que le mariage fût avancé d'un jour : qu'ainsi donc, au reçu de la présente, il se rendit sur-le-champ à l'autel pour y être marié par frey Gaspard de Cordova, confesseur de Sa Majesté, qui avait reçu les instructions du ministre et qui lui remettrait la présente missive. Il ajoutait en forme de post-scriptum que, faute par le duc de Santarem de se conformer aux intentions de Sa Majesté, des ordres avaient été donnés aux corrégidors et officiers de justice de la province de Tolède, pour s'emparer de lui, dès le soir même, et le réintégrer dans sa prison, attendu les nouvelles preuves de culpabilité qui à chaque instant arrivaient de Lisbonne.

En même temps le ministre écrivait à un homme dont le dévouement devait lui être acquis, au corrégidor de Tolède, Josué Calzado, d'avoir à se rendre à la

terre du duc : d'abord, pour être bien sûr que le mariage serait célébré, et pour en donner sur-le-champ avis au ministre ; secondement, il lui était ordonné de veiller sur le duc de Santarem, lequel lui était expressément recommandé, et dont il répondait sur sa tête ; l'engageant par là à prendre, lui et ses gens, les précautions nécessaires pour empêcher toute embûche, guet-apeus ou même toute provocation, duel ou combat qui mettraient en danger la personne du mari qu'il était tenu de protéger et de représenter plus tard corps pour corps.

Le duc, arrivé de la veille, avait passé dans son château une très-bonne nuit. Ne comprenant que fort peu de chose à la conduite du ministre à son égard, il soupçonnait toujours quelque piége et avait répété durant toute la route son refrain ordinaire : Pourquoi ai-je été me mettre à la tête d'une conspiration ! Cependant Aïxa était arrivée au château, et depuis que le duc avait passé la soirée avec elle, ses idées avaient pris un autre cours; il trouvait Aïxa charmante ; c'était une des plus jolies femmes qu'il eût jamais vues. Son air froid et glacé lui avait paru de la réserve et de la dignité. Il commençait à trouver qu'il n'avait peut-être pas eu si grand tort de se mettre à la tête d'une conspiration; qu'après tout, la conduite du ministre avait un côté raisonnable et satisfaisant ; que si elle était obscure, c'était le propre de la politique, et que la plupart des hommes d'État étaient souvent incompris.

Le duc de Santarem était donc livré à toutes ces réflexions qui n'avaient pour lui rien de pénible, lorsqu'il avait reçu un message qui était venu mettre le comble à sa satisfaction. Aïxa le priait de vouloir bien passer chez elle. Il acheva à la hâte et avec les plus flatteuses espérances sa toilette déjà commencée. Si sa prétendue lui avait paru charmante la veille, elle lui sembla délicieuse en négligé du matin, et au premier coup d'œil jeté sur elle, il se sentit définitivement réconcilié avec la politique du duc de Lerma.

— Monsieur le duc, lui dit Aïxa gravement, j'ai cru cette entrevue nécessaire.

— Nécessaire... je l'ignore, agréable, j'en suis sûr, répondit le duc d'un air galant.

— Il m'a semblé que nous devions, avant tout, nous expliquer avec franchise, et dût la mienne vous déplaire, je la regarde comme un devoir.

Un air d'inquiétude remplaça le sourire qui errait sur les lèvres du duc.

— Je vous ai vu hier pour la première fois, et demain je vous épouse, c'est vous dire, monsieur, que ne pouvons pas nous aimer.

— Vous me permettrez, s'écria le duc, d'abord, de ne pas être de votre avis, et ensuite, d'espérer que vous-même ne serez pas toujours du vôtre.

— Au contraire, monsieur, je vous déclare que je n'en changerai jamais.

— Voilà, vous l'avouerez, dit le duc en s'efforçant de sourire, une constance bien terrible et bien fâcheuse pour moi. Puis-je savoir au moins sur quoi elle est fondée ?

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, car je vous ai promis toute la vérité, et la voici : c'est malgré moi, c'est contre mon gré que je vous épouse.

Le duc se mordit les lèvres, et dit d'un air dégagé :

— Pourquoi alors, senora, m'épousez-vous ?

— Parce qu'en refusant, monsieur, j'exposais les jours de mon père et de tous ceux qui me sont chers.

— Ah ! c'est là le motif, senora... dit le duc en ricanant; vous n'en avez pas d'autres ?

— Il me semble, monsieur le duc, qu'ils sont assez puissants. Mais si le refus venait de vous, ce ne serait point la même chose, le ministre alors ne pourrait

plus me contraindre, je serais libre et vous aussi. Voilà, monsieur, ce que je voulais vous apprendre.

— Je vous remercie infiniment, senora, et ma franchise égalera la vôtre. Je vous dirai donc que moi aussi c'est malgré moi et contre mon gré que je vous épouse.

— En vérité! s'écria Aïxa avec une expression de joie; eh bien, alors, pourquoi ne pas renoncer à ce mariage? pourquoi y consentir?

— Parce que j'y suis forcé et contraint par le ministre... parce que si je refuse... il y va pour moi de la prison et de mes jours peut-être...

— Ah! dit Aïxa avec mépris, c'est là le motif?

— Il me semble assez puissant, s'écria le duc; et vous voyez, senora, que je ne suis pas plus maître de vous rendre la liberté que de reprendre la mienne.

Aïxa garda quelques instants le silence, et reprit :

— Il y a là, monsieur le duc, un mystère que je ne puis comprendre et que peut-être vous avez pénétré.

— En aucune façon, je vous le jure.

— J'aime à le croire, répondit Aïxa, mais daignez, monsieur le duc, m'écouter encore un instant, plus qu'un instant, et vous pourrez vous retirer.

Le regardant alors d'un air ferme et assuré, elle lui dit :

— Je pensais en vous épousant sauver les jours de mon père; je vois que je fais plus encore...

— Et quoi donc, senora?

— Je préserve les vôtres, monsieur le duc. Vous devez être content de ce sacrifice; n'en demandez pas d'autre. Je me réserve la liberté de mes sentiments, et je saurais la défendre même au prix de ma vie à moi!

— Ne craignez rien, senora, dit le duc en s'inclinant; je la respecterai, je vous le jure.

— J'y compte, monsieur le duc, et maintenant, quand vous le voudrez, je suis prête à obéir aux ordres du ministre.

Avec la majesté d'une reine, elle lui fit un signe de la main de se retirer, et le duc honteux, humilié, furieux, remonta chez lui en répétant entre ses dents :

— Pourquoi, diable, ai-je été me mettre à la tête d'une conspiration!

Il cherchait en lui-même s'il n'y aurait pas quelque moyen de rompre ou du moins d'ajourner un mariage qui s'annonçait aussi mal, lorsqu'était arrivé de Madrid frey Gaspard de Cordova, confesseur du roi, apportant la lettre du ministre. Cette lettre, comme nous l'avons dit, enjoignait au futur époux de hâter la cérémonie et de se marier le jour même. Pour le coup, la colère de Santarem fut au comble, mais devant les menaces que contenait le dernier paragraphe il n'y avait point à hésiter.

— J'obéirai, mon père, dit-il au moine, j'obéirai! Veuillez prévenir la senora Aïxa, ma fiancée, et fixer avec elle, pour aujourd'hui même, l'heure qui vous conviendra le mieux, toutes me sont indifférentes. Il reprit la lettre et la relut; il était clair qu'il fallait que le jour même il fût marié ou qu'il retournât en prison; on y tenait, et il murmurait avec rage :

— Pourquoi se mettre à la d'une tête conspiration!

Son valet de chambre entra et lui annonça la visite d'un cavalier qui arrivait de Madrid.

— Sou nom?

— Don Fernand d'Albayda.

— Celui qui m'a fait arrêter en Portugal, et qui vient sans doute de la part

du ministre pour presser et surveiller ce mariage! Allons, allons, dit-il entre ses dents, le duc de Lerma avait raison, c'est une affaire d'État.

Don Fernand entra, et pendant qu'il saluait, Santarem s'écria avec impatience :

— Je sais ce qui vous amène, seigneur cavalier; il était inutile de vous déranger et de venir de Madrid pour cela; je consens à tout!

— En vérité! répondit Fernand, qui n'espérait pas réussir aussi complétement ni surtout aussi vite.

— Oui, monsieur, reprit Santarem, vous serez satisfait, et puisqu'il le faut, dans quelques heures ce mariage sera célébré.

— De quel mariage parlez-vous, monsieur le duc? demanda Fernand en pâlissant.

— Du mien avec la senora Aïxa.

— Quoi! vous y persistez?

— Eh! par saint Jacques! le moyen de faire autrement? Tout le monde le veut, à commencer par vous.

— Je veux au contraire qu'il n'ait pas lieu! s'écria Fernand, et je viens, monsieur le duc, pour m'y opposer.

— Vous!

— Moi-même.

Santarem resta stupéfait, et Fernand continua gravement :

— La personne que vous prétendez épouser est l'amie, la sœur de ma fiancée; elle est presque de ma famille et n'a que moi pour défenseur. Or, comme j'ai quelque raison de croire que ce mariage se fait contre son gré...

— J'ai mieux que des soupçons, seigneur cavalier, j'en ai la certitude. Elle me l'a avoué elle-même.

— Et vous passez outre? s'écria Fernand avec colère.

— J'ai mes raisons, répondit froidement Santarem.

— Et moi, je n'ai qu'un mot à vous dire, si vous faites ce mariage, vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre!

— A merveille! et si je ne le fais pas, s'écria Santarem furieux, ce sera exactement la même chose.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Que c'est une fatalité qui me poursuit, un labyrinthe inextricable, dont je ne puis sortir, continua Santarem, dont la colère allait toujours en augmentant.

— Expliquez-vous, de grâce, continua Fernand.

— Je n'ai point d'explication à vous donner.

— Voulez-vous vous marier?

— Je ne le veux pas! cria Santarem avec rage, et pourtant je me marierai.

— Votre intention n'est pas de vous jouer d'un gentilhomme tel que moi!

— Parbleu! seigneur cavalier, il y a d'autres gentilshommes qui vous valent bien et dont chacun se fait un jeu.

— Ils ont tort de le souffrir.

— Eh! je ne le souffrirai plus, répliqua Santarem avec hauteur; je me marierai ou ne me marierai pas, selon mon bon plaisir. Je n'en dois compte à personne, et n'ai rien de plus à vous dire.

— Que le lieu et l'heure où il me sera permis de vous rencontrer, répondit Fernand en s'inclinant.

— Un défi? s'écria Santarem enchanté de pouvoir faire enfin tomber sa colère sur quelqu'un. Un défi! c'est le premier bonheur qui m'arrive d'aujour-

d'hui. Choisissez vous-même, seigneur Fernand, tout me va, tout me convient.

— Votre mariage est, je crois, fixé à demain?

— Aujourd'hui, demain, peu importe! s'écria Santarem en pensant à la conversation qu'il venait d'avoir avec Aïxa; il n'y aura pas au monde de mari moins occupé que moi!

— A ce soir donc.

— Soit, à ce soir, huit heures... au dehors du parc, sous les murs de la tourelle... du côté de la forêt.

— Je m'y trouverai, monsieur le duc.

— Je vous y précéderai, seigneur cavalier.

Tous les deux se séparèrent.

— Par saint Jacques! se dit le duc, la belle idée que j'ai eue de me mettre à la tête d'une conspiration! Il y en a une ici contre moi, c'est évident, et je commence enfin à y voir clair. Le seigneur Fernand est l'amant de ma femme. Il l'aime, il est aimé, et moi!.. Allons, poursuivit-il avec rage, je permets au duc de Lerma de se moquer de moi, il est ministre. Mais, à d'autres, non pas; et nous verrons!

C'est sous la préoccupation de cette idée qu'il s'était rendu à l'église, et le mariage avait eu lieu, comme nous l'avons vu, en présence seulement de frey Cordova, de Carmen, de Juanita, et de tous les vassaux du duc. Puis, comme il sortait de la chapelle, était arrivé le corrégidor Josué Calzado, qui, d'après la dépêche ministérielle, se hâtait d'accourir, suivi du jeune Pacheco, son neveu et son greffier.

Le corrégidor apprit avec satisfaction que le mariage venait d'être célébré. C'était un point important de ses instructions; il se hâta d'en écrire au ministre et d'expédier la lettre le jour même à Madrid. Il s'occupa ensuite des autres dispositions qui lui étaient expressément recommandées pour la sûreté du duc de Santarem. Il fit d'abord demander au duc, par son neveu Pacheco, la permission de présenter à Sa Seigneurie ses respects, et ses compliments. Le nouveau marié tenait peu aux respects du corrégidor, et toute espèce de compliments lui étaient insupportables; il reçut donc assez mal Pacheco, le regarda à peine et fit répondre au digne magistrat que, tout entier aux devoirs que ce jour lui imposait, il lui était impossible de le voir, mais que le lendemain il aurait ce plaisir.

Josué Calzado n'insista pas et ne songea qu'à remplir avec adresse, fidélité et discrétion la missiou qui lui était confiée. Au lieu de retourner à Tolède, il s'établit pour toute la soirée et toute la nuit dans la seule hôtellerie qui existât au village et qui touchait presque les murs du parc! Il avait ordonné à une escouade de ses affidés les plus intelligents de venir plus tard le rejoindre, et dès que la nuit commença à paraître, plusieurs rondes organisées par lui exercèrent autour du château la police la plus active.

Ses instructions étaient remplies, Santarem était marié, aucun danger ne le menaçait; d'ailleurs on veillait sur lui.

Le corrégidor alla se coucher, ainsi que son neveu Pacheco, ordonnant qu'on l'éveillât au moindre incident, et il s'endormit en rêvant aux récompenses honorifiques et aux gratifications qu'il aurait droit de demander au duc de Lerma.

Cependant, et dès qu'il avait vu la nuit venir, Fernand s'était dirigé vers le lieu du rendez-vous. Il s'était tenu caché toute la journée à quelques lieues de là, et quoique Carmen fût au château, il n'avait point voulu s'y présenter. Il aurait fallu expliquer le motif de son arrivée, et, si le ciel le secondait, s'il

sortait vainqueur de ce combat, il désirait que personne, pas même Aïxa, ne sût ce qu'il avait tenté pour elle; il lui suffisait, à lui, de l'avoir arrachée au danger qui la menaçait, et quant à sa récompense, il n'en voulait... il n'en espérait même aucune; il est vrai que le sort pouvait lui être fatal, qu'il pouvait succomber dans ce duel, mais c'était pour Aïxa! et jamais, il faut le dire, il n'avait moins tenu à la vie que dans ce moment. Il cherchait à se rappeler le lieu du combat; Santarem avait dit: « Sous les murs de la tourelle, en dehors du parc, du côté de la forêt. » Il traversait donc ce parc solitaire, et s'avançait dans une allée qui devait le conduire à la forêt, sans songer à l'adversaire et au péril qui l'attendaient: ses pensées n'étaient pas là; elles erraient près de Carmen et d'Aïxa; il rêvait à l'une, si dévouée, si tendre, si digne d'être aimée, et à l'autre, qu'il aimait tant! Il trouvait dans son cœur tant de trouble et d'hésitation, son bonheur lui semblait désormais tellement impossible qu'il désirait presque la mort, et peut-être, grâce au ciel, allait-il la rencontrer! En proie à ces idées, il s'arrêta au milieu du bois. Il avait quitté l'allée sans s'en apercevoir et s'était égaré. Il entendit marcher et vit passer auprès de lui un homme enveloppé dans un manteau.

— Seigneur cavalier, lui dit-il, êtes-vous du château?

— Oui, certes!.. Je suis invité, je suis de la noce; je m'y rends en ce moment.

— Pourriez-vous m'indiquer de quel côté est la tourelle du parc?

— Très-aisément, dit l'inconnu en rabattant son chapeau sur ses yeux.

— Et le plus court chemin pour m'y rendre?

— Celui-ci, répondit l'homme au manteau en désignant de la main une allée à laquelle il tournait le dos, et qui devait promptement éloigner de lui don Fernand.

Mais au moment où ce dernier se préparait à suivre cette indication, la lune sortit radieuse des nuages et lui fit voir à cent pas de lui, dans une direction tout opposée, la tourelle qu'il cherchait.

— Que me dites-vous donc, seigneur cavalier! s'écria-t-il avec impatience, en se tournant vers son prétendu guide. Mais celui-ci venait de s'éloigner à toutes jambes, et Fernand ne put distinguer de loin que son manteau noir et la plume rouge qui flottait sur son feutre gris.

Sans chercher à deviner quelle pouvait être l'intention de cet homme, Fernand s'avança vers la tourelle.

Il était le premier au rendez-vous. Personne n'était encore arrivé. Il attendit en se promenant. Aucun bruit ne frappait son oreille. Aucun cavalier ne s'avançait vers lui, et cependant la lune, qui continuait à briller dans tout son éclat, lui permettait d'apercevoir au loin tous les objets qui l'entouraient. Depuis longtemps, la grande horloge du château avait sonné huit heures, et la cloche du village lui avait répondu en sonnant l'*Angelus!* Enfin, et après une heure d'attente, il se leva, ne pouvant s'expliquer un pareil retard. Décidé à en connaître le motif, il rentra dans le parc et se dirigea comme il le put et à peu près au hasard du côté du château. Il avait à peine fait deux cents pas dans les allées, qu'il vit un homme étendu à terre. Il courut à lui, il était sans mouvement; le sable de l'allée, foulé récemment par plusieurs pieds, indiquait que cet endroit avait été le théâtre d'une lutte ou d'un combat acharné; il releva le malheureux qui venait de succomber, et les rayons de la lune, éclairant un visage pâle et livide, Fernand poussa un cri de terreur; il venait de reconnaître le duc de Santarem. Il essaya vainement de le secourir; il ne respirait plus. Un coup d'épée lui avait traversé la poitrine! Fernand, saisi d'effroi et livré à toutes

les conjectures que lui inspirait cet horrible spectacle, ne savait à quelle idée s'arrêter.

Le duc avait-il succombé en duel? Quel adversaire avait pu le précéder, lui, Fernand, et prendre ainsi sa place? Le duc avait-il été victime d'un meurtre? Il se rappela alors l'homme au manteau noir et au feutre gris qu'il avait rencontré une heure auparavant. Il venait, il est vrai, et autant qu'il pouvait se le rappeler, d'un côté tout opposé à celui où il se trouvait alors. Et d'ailleurs comment le poursuivre maintenant?.. comment même transporter le corps au château? Impossible! Fernand était seul, au milieu d'un parc immense dont il ne connaissait ni les sentiers ni les issues, et quand la lune cessait de l'éclairer, il marchait au hasard et ne pouvait se reconnaître au milieu de ces arbres séculaires et de ces épais massifs. Après s'être sans doute beaucoup éloigné de l'endroit où il avait laissé le pauvre Santarem, Fernand arriva enfin à une des grilles du parc qui donnait sur le village. Il frappa vainement à plusieurs portes, personne ne répondit.

Tous les habitants, hommes, femmes, et surtout jeunes filles, étaient à danser dans la grande salle du château, où un bal champêtre à grand orchestre avait été organisé par les soins du majordome; s'il faut même l'avouer, une grande partie des gens du corrégidor, de ses affidés les plus fidèles, voyant que tout était tranquille, avaient pris part aux réjouissances générales. Ils buvaient, ils mangeaient avec les gens du château, et plusieurs même dansaient aussi bien et aussi gaiement que peuvent danser des alguazils. Cela explique comment le village était désert; il était au château, et Fernand n'apercevait de lumière à aucune fenêtre, excepté à une seule, celle d'une hôtellerie.

Il se mit à frapper à grands coups, et l'hôtelier ouvrit sa croisée en lui criant :

— Silence donc, vous qui frappez ainsi, vous allez réveiller le corrégidor et son neveu, qui m'ont fait l'honneur de loger chez moi et d'y dormir.

— Vous avez chez vous un corrégidor?

— Celui de Tolède, rien que cela! Le corrégidor mayor.

— C'est justement ce qu'il me faut. Prévenez-le.

— Mais il dort.

— On ne dort pas quand on est corrégidor. Réveillez-le. Il faut absolument que je lui parle, moi, don Fernand d'Albayda.

L'hôtelier ordonna à ses garçons d'aller ouvrir à don Fernand et se rendit de sa personne dans la chambre du corrégidor.

Celui-ci rêvait en ce moment que le duc de Lerma, enchanté de sa conduite, en avait parlé au roi, qu'on le faisait venir à Madrid, qu'on le nommait conseiller à l'audience de Castille, qu'on lui donnait le choix entre une pension de trois mille ducats et le titre de chevalier dans l'ordre d'Alcantara, et il s'écriait :

— Les deux, sire!.. les deux!

En ce moment, on ouvrit brusquement la porte; l'hôtelier entra, suivi l'instant d'après de don Fernand.

— Qu'est-ce? s'écria le corrégidor, en portant machinalement la main à son cou, pour y sentir le ruban et la croix de l'ordre; qu'y a-t-il?

— Il y a, seigneur corrégidor, que le duc de Santarem, le maître de ce château, n'est plus; il vient d'être tué d'un coup d'épée.

Le corrégidor poussa un cri perçant, un cri de douleur! Ce coup d'épée venait de tuer le conseiller à l'audience de Castille et le chevalier d'Alcantara.

— Ce n'est pas possible, continua-t-il, c'est une erreur; vous vous trompez, seigneur cavalier.

— Je le désire autant que vous... mais je l'ai vu.

— Où?

— Dans le parc.

— A quel endroit?

— Je n'en sais rien... car ce parc... je ne le connais pas... mais nous allons le parcourir ensemble.

— Il a trois cents arpents, dit le corrégidor désolé, en se jetant à bas du lit et en appelant Pacheco, son neveu. Et tous mes gens qui devaient être sur pied, où sont-ils?

— Ce qu'il y a de plus important, s'écria Fernand, est de poursuivre et de saisir le meurtrier.

— Le meurtrier! répondit le corrégidor avec désespoir, vous êtes donc sûr que le duc n'est plus?

— Mais oui, monsieur, je vous l'ai déjà attesté.

— Et moi je ne puis le croire! Si vous saviez combien j'y tenais! Je répondais de lui et de ses jours sur ma tête. C'était l'ordre exprès du duc de Lerma... et s'il se trouve qu'il est mort...

— C'est terrible.

— Pour moi, seigneur cavalier, pour moi!

— Du reste, dit vivement Fernand, je vous répète qu'il est facile de saisir son meurtrier; il y a à peine une heure que le crime a été commis, et en envoyant tout votre monde battre les environs...

— C'est juste, cria le corrégidor à son neveu, cela te regarde. Va vite.

— Et pourquoi ne pas courir vous-même? demanda Fernand.

— Je voudrais avant tout m'occuper du duc et lui donner mes soins.

— Mais puisqu'il n'est plus.

— Cela ne m'est pas prouvé, et tant que je n'en serai pas matériellement sûr... Du reste, soyez tranquille, Pacheco, mon neveu, est intelligent et courageux, c'est un autre moi-même... N'est-ce pas, mon garçon, tu me réponds de tout?

Pacheco, malgré l'intelligence que lui soupçonnait son oncle, le regarda d'un air hébété et effrayé, à l'idée de parcourir la nuit la forêt et ses environs. Pacheco était brave, mais surtout le jour, et il eût préféré dormir. Il sortit cependant et courut rassembler les alguazils disponibles, ceux qui n'étaient pas au bal.

Le corrégidor cependant s'était habillé, il était prêt à suivre don Fernand. Il fut décidé qu'on se rendrait d'abord au château où le bal et les réjouissances continuaient toujours. Avant de semer l'alarme et d'ébruiter cette nouvelle, il était convenable de l'annoncer à madame la duchesse de Santarem; c'est elle qu'il fallait prévenir la première, ne fût-ce que pour demander son avis et ses ordres.

Précédés par quelques gens du château, ils étaient arrivés à la porte d'Aïxa. De là provenait le bruit qu'elle venait d'entendre et qui l'avait effrayée pour Piquillo. Elle attendit que celui-ci eût disparu, et quand elle eut calculé qu'il devait avoir descendu l'escalier et se trouver maintenant dans le parc, elle ouvrit à ceux qui frappaient.

En apercevant don Fernand d'Albayda et le corrégidor, la surprise d'Aïxa fut grande, plus grande encore à la nouvelle qu'on venait lui apprendre; et Josué Calzado, soit qu'il se crût obligé de donner des consolations à cette jeune marié déjà veuve, soit qu'il voulût lui faire partager une conviction qu'il cherchait à se donner à lui-même, ne cessait de répéter :

— Ne vous désolez pas, senora, il est possible que ce ne soit pas; rien n'est encore prouvé, le seigneur don Fernand a pu se tromper.

— Je l'espère encore, monsieur, mais votre position et la mienne, lui répondit gravement Aïxa, nous imposent des devoirs qu'à tout événement nous devons remplir. Ils nous prescrivent les recherches les plus actives et les plus sévères; s'il existe un coupable, il doit être puni. Je le veux, je le demande; c'est à moi de le poursuivre, et je le ferai rigoureusement.

— Comme une noble dame que vous êtes, dit Fernand, et je suis prêt à vous seconder de mon crédit et de mon pouvoir.

En ce moment on vit entrer Pacheco, qui semblait avoir couru vivement, tant il était essoufflé.

— Qu'y a-t-il? s'écria le corrégidor; as-tu vu le noble duc? existerait-il encore?

— Je n'en sais rien, mon oncle, dit le jeune homme en reprenant haleine.

— Que venez-vous donc nous annoncer? dit Fernand, avez-vous trouvé le coupable?

— Je ne sais pas si c'est celui-là, répondit Pacheco, mais je crois que j'en ai un.

— Qui vous le fait croire?

— Voici les faits, continua le jeune greffier, comme s'il posait déjà en qualité de témoin devant quelque cour de justice : moi, Inigo Pacheco, âgé de vingt-trois ans, greffier du corrégidor de Tolède, j'étais sorti par l'ordre de mon oncle, ledit corrégidor, pour courir à la recherche de ses gens, lesquels étaient dans la grande salle du château à boire et à danser, ce que je certifie véritable, l'ayant vu de mes yeux. Mais avant d'entrer au château, je rencontrai un paysan, un charron, nommé Antonio, avec un paquet de linge et de charpie, lequel, interrogé par moi, répondit qu'il rentrait à son logis avec ces objets pour panser un blessé qui, perdant tout son sang, lui avait demandé l'hospitalité à lui et à sa femme, il y avait près de deux heures.

Fernand tressaillit et se dit :

— Ce doit être lui!

— J'ai pensé alors, continua Pacheco, que ledit individu pouvait être pour quelque chose dans la cause dont il s'agit, ne fût-ce qu'à titre de renseignement et de témoin. Je suis entré dans la salle du bal où j'ai trouvé nos gens, les gens de mon oncle, qui dansaient un bolero. J'ai dit tout bas à quatre d'entre eux de descendre dans le village chez Antonio, le charron, d'y saisir un prétendu blessé ou qualifié tel, et de l'amener ici.

— Très-bien! dit tristement le corrégidor.

— Et si vous voulez, mon oncle, dit Pacheco, vous pouvez dresser du tout un procès-verbal.

— Comme tu voudras, répondit Calzado accablé, toi, pendant ce temps, tu iras avec nos gens et des flambeaux parcourir le parc dans toutes les directions pour tâcher de découvrir le corps du pauvre duc, si toutefois c'est bien lui; et si décidément il n'est plus, s'écria-t-il avec un mouvement de rage, nous nous en vengerons sur ses meurtriers, à commencer par celui qu'on amène et que rien ne pourra soustraire à notre justice.

En ce moment tous les yeux se levèrent sur un jeune homme qui marchait avec peine et que soutenaient quatre alguazils. Des linges tachés de sang indiquaient que sa blessure était entre la poitrine et l'épaule gauche.

Il leva avec fierté son front pâle et calme, et que devint Fernand, que devint surtout Aïxa, quand ils reconnurent, l'un son ami, l'autre son frère : c'était Yézid!

Un alguazil remit à son chef les papiers saisis sur le prisonnier, et le corrégidor dit brusquement :

— Approchez et répondez.

— Répondre, s'écria Aïxa toute tremblante, il ne le peut... Il n'est pas en état... c'est évident!

— Eh oui, sans doute, ajouta Fernand, la marche qu'il vient de faire l'a épuisé... vous le voyez bien!

— Il va se trouver mal, dit Aïxa en lui approchant un fauteuil.

— Et s'il perd connaissance, vous ne pourrez rien en tirer.

— C'est juste, pensa le corrégidor, et cela nous retarderait encore.

Il fit signe à Pacheco d'aller exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Pacheco, à qui cette commission convenait peu, sortit lentement.

— Monsieur le corrégidor, reprit Fernand, faites mettre deux de vos gens dehors, à cette porte, pour veiller sur le prisonnier. C'est plus qu'il n'en faut, sans compter que je reste ici et que je réponds de lui.

— Et moi, dit Aïxa, qui venait de prendre un flacon et le faisait respirer au blessé, je vous préviendrai quand il pourra subir votre interrogatoire.

— Très-bien, murmura le corrégidor en parcourant les papiers qu'on venait de lui remettre...

Je vois déjà par la suscription de ces lettres qu'on nomme l'accusé Yézid d'Albérique, et qu'il demeure à Valence.

Aïxa tressaillit d'effroi, et Fernand s'écria avec impatience :

— Dans un instant, monsieur le corrégidor, nous examinerons tout cela ensemble.

— Comme vous voudrez, monseigneur; en attendant, je puis toujours, ainsi que le proposait mon neveu, commencer mon procès-verbal; auriez-vous pour cela une pièce où je ne dérangerais point madame la duchesse?

— Ici, monsieur, ici..., dit vivement Aïxa, en ouvrant un petit salon attenant à sa chambre à coucher et dont les croisées donnaient sur le parc. Vous trouverez là tout ce qu'il faut pour écrire.

Le corrégidor et deux ou trois de ses gens entrèrent dans le petit salon où ils s'établirent, et enfin Yézid se trouva seul avec Fernand et Aïxa, et celle-ci s'écria avec désespoir :

— Toi! Yézid! toi! mon frère!

A ce nom de frère, Fernand fit un geste de surprise.

— Oui, mon ami, lui répondit Yézid en le regardant et en serrant la main d'Aïxa; ma sœur bien-aimée, que je n'ai pas voulu laisser immoler, et que je venais défendre.

— Toi aussi! s'écria Fernand.

— Ah! dit Aïxa en rougissant... c'est donc pour cela, seigneur Fernand, que vous avez quitté Lisbonne?

— Oui... oui... senora, j'ignorais alors que vous eussiez un frère, et je pensais que le mari de Carmeu pouvait vous en servir...

— Je comprends, dit Yézid en parlant avec peine; je comprends maintenant. J'arrivais de Madrid où je n'avais pas trouvé ce duc de Santarem... Il était près de sept heures, je voulais lui parler... Une jeune fille m'a répondu : « Monseigneur ne reçoit personne, il n'a pas même voulu voir le corrégidor... mais voilà monseigneur qui sort du château et qui va sans doute faire sa promenade du soir dans le parc; » alors j'ai doublé le pas et j'ai rejoint le duc. Nous nous trouvions tous deux dans une allée solitaire.

— Pour épouser une jeune fille, monseigneur, il faut avoir le consentement de ses parents, et vous ne m'avez pas demandé le mien.

— Qui êtes-vous ?

— Le frère d'Aïxa.

— Que m'importe !

— Il importe que vous ne ferez point ce mariage.

— Il est fait devant Dieu et devant les hommes !

— Eh bien ! ce que Dieu et les hommes ont laissé faire, moi je le déferai. Et je tirai mon épée.

— Vous venez trop tard, m'a-t-il répondu ; un autre vous a devancé, il m'attend près de la tourelle, hors des murs du parc, et je lui dois la préférence. Vous après !

Je me mis devant lui et lui barrai le passage.

— Moi d'abord, lui dis-je.

— Impossible ! on m'attend.

— Je vous empêcherai bien de faire un pas de plus. Et je le frappai au visage. Furieux, il tira son épée ; il m'attaqua avec vigueur, et le combat dura longtemps. Je me sentis blessé, et mes forces m'abandonnaient... mais j'ai pensé à toi, ma sœur, j'ai pensé à mon père qui m'avait dit : délivre ta sœur... Alors je me suis élancé sur mon adversaire, je l'ai frappé, je l'ai tué... J'ai rempli ma promesse... tu es libre, ma sœur.

— Et tu es perdu ! s'écria la jeune fille en sanglotant; tu t'es battu en duel, et ce corrégidor connaît ton nom... Yézid, fils du Maure d'Albérique.

— Et les Maures, dit Fernand, ne peuvent ni porter d'armes ni se battre en duel; les lois de Philippe II le leur défendent.

— Je le sais bien, dit Yézid ; je le savais quand je l'ai défié... Il y a peine de mort pour celui de nous qui tue un chrétien ! Et nos ennemis, le duc de Lerma et le grand inquisiteur, ne manqueront pas de faire valoir... la loi !

— Mais nous aurons aussi des protecteurs ! s'écria Fernand.

— Peut-être, répliqua Yézid en secouant la tête d'un air de doute.

— Moi, j'en suis sûre, dit Aïxa ; nous obtiendrons ta grâce, pourvu que tu ne tombes pas entre leurs mains et que tu ne sois pas livré à l'inquisition ; sans cela, tout est perdu.

— Elle a raison, s'écria Fernand ; si nous pouvions le dérober aux premières recherches, le tenir caché dans quelque endroit impénétrable !

— J'en connais bien un, murmura Yézid.

— Où donc?

— Chez mon père ! Je défierais l'inquisition de m'y trouver.

Et il pensait au souterrain qui renfermait leurs richesses.

— Mais pour cela, répondit Aïxa, il faudrait sortir d'ici... Et te voilà prisonnier du corrégidor.

— Il faudrait qu'il pût se rendre à Valence, ajouta Fernand ! et dans l'état où il est, comment fuir assez vite pour échapper aux poursuites?

— Si nous avions seulement vingt-quatre heures d'avance...

— Et nous n'en avons pas une, pas même quelques minutes ! ma sœur, continua Yézid en souriant. Il faut donc nous résigner. Le corrégidor va revenir. Je lui avouerai tout.

— Non, non, je t'en conjure, mon frère, n'avoue rien encore !

— Et à quoi bon ?.. Je voudrais en vain cacher la vérité, on la saura toujours.

— Silence ! s'écria Fernand, on revient.

C'était Pacheco, pâle, tremblant. Ses dents se choquaient les unes contre les autres, et cependant au milieu de sa frayeur perçait un air de satisfaction.

— Mon oncle ! mon oncle ! dit-il en entrant.

— Qu'est-ce? demanda Fernand, que venez-vous annoncer au corrégidor?

— Qu'il avait raison ! monseigneur le duc de Santarem n'est pas mort.

— A cette nouvelle, Aïxa pâlit, Fernand porta la main à son épée, Yézid se souleva sur son fauteuil !

— Vous l'avez trouvé dans le parc, dit Fernand en cherchant à cacher son trouble, il était revenu à la vie...

— Non... je viens de le voir descendre le grand escalier! Il marchait si vite qu'il a manqué me renverser.

— Ce n'était pas lui.

— C'était lui! je ne l'ai vu qu'un instant ce matin, mais je l'ai bien reconnu, je ne me suis pas trompé. La preuve, c'est que je l'ai arrêté par son manteau en lui disant : Monsieur le duc! et il m'a répondu avec impatience : Qu'est-ce? que me voulez-vous?

— Il vous a répondu! s'écria Fernand avec émotion.

— Oui, il m'a dit brusquement : J'ai à sortir, je reviens... laissez-moi. Et en effet, il se dirigeait vers la grande porte du château, et je me suis écrié : Ce n'est pas possible, monseigneur, il faut que mon oncle le corrégidor vous voie et vous parle en ce moment...

— Le corrégidor, a-t-il repris en tressaillant, je n'ai pas affaire à lui.

— Mais lui a affaire à vous... à cause de son procès-verbal. Il ne me pardonnerait pas de vous laisser sortir, et comme il insistait encore, j'ai fait signe à deux de nos gens, en demandant bien pardon à monseigneur de la liberté que je prenais, et malgré sa résistance on l'amène ici devant madame la duchesse et devant mon oncle... où est-il mon oncle?

— Là, dans cette pièce, dit Aïxa en montrant le petit salon.

Pacheco s'y élança, et au même moment parut à la porte principale de la chambre à coucher un homme traîné par deux alguazils; il était enveloppé d'un manteau noir, et sa tête était cachée par un feutre gris où se balançait une plume rouge.

— C'est l'homme du parc, dit Fernand, ma rencontre de tout à l'heure, j'en suis certain.

A ce mot, l'inconnu fit un brusque mouvement pour échapper à ses deux gardes. Dans ce moment son chapeau tomba, et à l'instant partit un cri d'étonnement et de terreur poussé à la fois par Aïxa, par Yézid et par Fernand.

C'était le duc de Santarem!

C'étaient du moins la taille, les traits, la physionomie de Santarem.

Pour quelqu'un moins préoccupé ou moins ému, il était facile de voir que le duc actuel était plus âgé, plus fort, plus carré que l'ancien ; que dans les traits du nouveau venu il y avait quelque chose d'ignoble et de commun, au lieu de l'afféterie et de la fatuité que l'on remarquait dans l'autre, et qui donnaient à sa physionomie un air de distinction et d'homme comme il faut.

Toutes ces remarques, qui avaient échappé au greffier Pacheco, don Fernand les avait faites en un instant. Il fit signe aux deux alguazils de s'éloigner, s'approcha rapidement de l'inconnu, et lui mettant dans la main une bourse pleine d'or, il lui dit vivement :

— Ce soir et jusqu'à demain soutenez hardiment au corrégidor que vous êtes le duc de Santarem, et votre fortune est faite.

Avant que l'inconnu eût pu répondre, la porte du petit salon s'ouvrit. Le corrégidor, rayonnant de joie, sortit, suivi de son neveu et de ses trois affidés...

— Pacheco ne m'a-t-il pas trompé? s'écria-t-il; est-il vrai que M. le duc de Santarem nous soit rendu?

— Oui, monsieur le corrégidor, dit l'inconnu, sans se déconcerter. Et il tendit avec une certaine dignité sa main au magistrat, qui s'empressa de la serrer dans les siennes, comme pour s'assurer encore mieux de la présence réelle de monseigneur.

— Vous seul aviez raison, monsieur le corrégidor, dit Fernand en souriant, et je prie monsieur le duc de vouloir bien, ainsi que vous, me pardonner mon erreur.

— Erreur d'autant plus fatale, s'écria le corrégidor, qu'elle pouvait causer à madame la duchesse le saisissement le plus dangereux.

— Je n'en suis pas encore remise, dit Aïxa, pâle et tremblante.

— Et, continua le magistrat, il n'a pas fallu moins que la présence de votre mari pour vous rassurer entièrement.

— Comme vous dites, monsieur le corrégidor.

— Et maintenant, s'écria celui-ci, que la reconnaissance a eu lieu, que M. le duc est réellement vivant et bien vivant, et que nous voilà tous revenus de nos terreurs, à commencer par moi, expliquons-nous, car la justice veut des explications; elle ne vit que de cela, et je suis obligé, pour monseigneur le duc de Lerma, de consigner la vérité sur mon procès-verbal.

Et le digne magistrat, qui avait déjà repris toute sa belle humeur, et qui rêvait de nouveau la place de conseiller et l'ordre d'Alcantara, ajouta en riant :

— Si la vérité était exilée de la terre, c'est dans les procès-verbaux qu'il faudrait l'aller chercher. Vous d'abord, seigneur don Fernand, comment avez-vous pu croire que M. le duc de Santarem était mort? et comment le seigneur Yézid d'Albérique, qui est blessé...

Au nom de Yézid d'Albérique, l'inconnu leva la tête et regarda le jeune homme avec attention. Le corrégidor, qui avait remarqué ce geste, se mit à rire, et s'adressant à l'étranger :

— Oui, monseigneur, on accusait ce jeune homme de vous avoir tué, et il se trouve au contraire que, grâce au ciel, vous vous portez à merveille, et que c'est lui qui est blessé... Comment m'expliquera-t-on tout cela?

— Très-aisément, monsieur le corrégidor, dit Fernand avec un aplomb qui effraya Yézid et Aïxa et qui intrigua beaucoup l'inconnu.

Chacun redoubla d'attention.

— Ce soir, monsieur le corrégidor, je suis arrivé assez tard de Madrid pour parler à M. de Santarem de la part du duc de Lerma...

— Je comprends, dit le corrégidor.

— En essayant de rejoindre dans le parc le maître du château, qui faisait, m'a-t-on dit, sa promenade du soir, j'ai heurté la nuit sous mes pas un homme étendu à terre et sans connaissance; j'ai cru tout naturellement que c'était le duc de Santarem que je cherchais... vous l'auriez cru comme moi.

— C'est très-juste, dit le corrégidor.

— J'ai essayé vainement de le rappeler à la vie. Et alors, je l'ai cru mort.

— C'est tout simple, dit le corrégidor.

— En voulant appeler et chercher du secours, je me suis égaré dans le parc, et c'est après deux heures de marche que je suis enfin arrivé à l'hôtellerie, où vous dormiez...

— Je me le rappelle parfaitement.

— Pendant ce temps, qu'avaient fait les deux combattants? car c'était un duel, monsieur le corrégidor, nous sommes obligés de vous l'avouer... Des deux adversaires, l'un... M. le duc de Santarem, qui était vainqueur, rentrait tranquillement chez lui, dans son château, l'autre, le seigneur Yézid, qui enfin était revenu à lui, s'était traîné, quoique dangereusement blessé, chez le charron Antonio, où vos gens l'ont saisi. Voilà toute la vérité.

— La vérité tout entière, répéta l'inconnu avec noblesse.

— C'est en effet bien simple, dit le corrégidor, et je ne l'aurais jamais deviné.

— Je dois cependant, continua le faux Santarem, ajouter un mot au récit de Fernand d'Albayda, mon ami : c'est que j'étais rentré chez moi pour envoyer des secours à mon noble et vaillant adversaire, et pour ne pas le compromettre, je m'étais décidé à les lui porter moi-même. C'est un devoir que j'allais remplir... quand vos gens m'ont empêché de sortir de chez moi...

— Ah! monseigneur! fit Pacheco en s'inclinant.

— Insolence que je comptais châtier, et dont maintenant je rends grâce au ciel! Quant au sujet de notre combat, ajouta-t-il en regardant le corrégidor, j'espère que personne ne m'en demandera compte. Il est des secrets qu'il n'est pas permis de trahir, même quand on le voudrait; celui-ci est de ce nombre...

— Je ne demande rien de plus, s'écria le corrégidor avec respect.

— Le plus important dans ce moment, dit Aïxa en montrant Yézid, est de donner des soins à ce jeune gentilhomme.

— J'espère, répliqua l'inconnu avec un accent chevaleresque, qu'il daignera accepter un appartement dans mon château. Ce serait m'offenser que de loger ailleurs.

Yézid s'inclina en signe d'assentiment.

Fernand proposa de lui donner le bras.

— Et moi, messeigneurs, dit Aïxa, si M. le duc daigne me le permettre, et elle regarda l'inconnu, je vais vous indiquer l'appartement qui vous est destiné.

L'inconnu approuva de la main et du regard, adressa un salut gracieux à don Fernand et à Yézid, puis se jetant dans un excellent fauteuil près de la cheminée, il contempla, d'un air d'aisance et de protection, Josué Calzado.

— Eh bien! corrégidor, que je ne vous gêne pas; achevez votre procès-verbal.

Pendant ce temps, le cœur oppressé par la joie et respirant à peine, les trois amis sortaient de l'appartement; mais au lieu de monter le grand escalier qui conduisait aux chambres d'honneur, ils se dirigèrent vers la cour.

— Es-tu en état de marcher quelques minutes? demanda Fernand à Yézid.

— Je ne souffre plus, dit celui-ci.

— Eh bien! la voiture qui m'a amené de Madrid doit m'attendre depuis longtemps à cinquante pas sur la route... Elle est douce, excellente et faite exprès pour un blessé. Nous roulerons toute la nuit sur la route de Valence.

— Maintenant, ma sœur, dit Yézid, nous avons devant nous les vingt-quatre heures que tu demandais.

— Oui, tu seras en sûreté quand la vérité se découvrira; et grâce à l'audace et à l'esprit de cet aventurier, elle ne se découvrira pas de longtemps.

— Qu'il soit Santarem jusqu'à demain, c'est tout ce qu'on exige de lui, dit Fernand.

— Et demain, reprit Aïxa, fidèle à vos promesses, je lui paierai généreusement l'imposture qui nous sauve... Adieu, frère! adieu! que le ciel et l'amitié te conduisent!

Elle se jeta dans les bras d'Yézid, et, avec un regard de reconnaissance, elle tendit la main à Fernand.

Celui-ci se crut payé de toutes ses peines. Quelques minutes après, les deux amis roulaient sur la grande route, Aïxa rentrait au château, et au moment où elle arrivait au haut du grand escalier, elle rencontra Pacheco le greffier, qui lui dit :

— M. le duc de Santarem fait demander madame la duchesse.

Aïxa tressaillit, son frère n'était pas encore en sûreté, et, craignant que quelque incident fâcheux ne fût survenu de la part du corrégidor, elle se hâta de se rendre dans sa chambre à coucher.

Le duc de Santarem avait jeté sur un meuble son manteau et son feutre ; il s'était, comme nous l'avons vu, étendu dans un bon fauteuil, les pieds au feu, à son aise, et comme chez lui. Le corrégidor, assis devant une petite table, terminait son procès-verbal.

— Par saint Jacques, mon cher Calzado, vous faites là un état que je n'aimerais guère.

— Vous avez raison, monseigneur, il vaut mieux être duc que corrégidor... surtout quand on a, comme vous, une femme charmante.

— Oui... elle n'est pas mal, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas marié, monsieur le corrégidor?

— Heureusement! toujours absent de chez moi, le jour et souvent la nuit, vous le voyez...

— Vous êtes donc bien occupé?

— C'est inouï!.. A Pampelune, où j'exerçais, il y a quelques années, ce n'était rien, c'était un métier de chanoine; mais depuis que j'ai été nommé à Tolède, je n'ai pas un moment à moi. Je suis accablé d'honneurs et de fatigues. D'abord voici le premier ministre qui m'ordonne... de veiller sur vous, monsieur le duc, j'ignore pourquoi, mais vous le savez sans doute?

— Pas plus que vous, corrégidor.

— C'est étonnant... car il m'a expressément recommandé de ne point vous quitter et de vous protéger envers et contre tous.

— Mission que vous avez remplie d'une manière extraordinaire, j'en suis témoin.

— N'est-ce pas? Et au moment où il me prescrit de ne pas vous perdre de vue, monseigneur de Ribeira, archevêque de Tolède, m'ordonne de poursuivre jour et nuit, et à outrance, un infâme bandit nommé Juan-Baptista.

— En vérité? dit le duc en riant.

— Qui n'a pas craint d'emprunter l'habit honorable de l'un des miens pour porter une main sacrilége sur le saint prélat.

— Parbleu, dit le duc avec impatience, voilà ce que je ne comprends pas... expliquez-moi cette affaire.

— Elle est inexplicable... et l'on n'en parle qu'à voix basse. Il paraîtrait que l'archevêque aurait reçu lui-même quelques coups de discipline sur les épaules...

— C'est original, dit le duc.

— De la main de ce Juan-Baptista, déguisé en alguazil, et qui voulait convertir monseigneur.

— C'est absurde! s'écria le duc avec colère.

— Voilà du moins ce que m'ont appris les rapports les plus véridiques et les plus détaillés qui m'aient été faits sur cette affaire. Il y a aussi un Maure, un

nommé Piquillo, qui est mêlé à tout cela. Il s'est enfui, le misérable, au moment où il allait être converti, et j'ai ordre de le poursuivre.

— Vous ferez bien, dit le duc, je vous le recommande spécialement.

— Il me suffirait de votre recommandation, monseigneur, pour redoubler de zèle, mais il m'est déjà ordonné de l'arrêter, partout où je le trouverai, et de le renvoyer à monseigneur l'archevêque Ribeira, car il faut qu'il soit chrétien, mort ou vif; ce sont les expressions du saint prélat.

— Ce n'est pas moi qui m'y opposerai !.. au contraire! mais dites-moi, corrégidor, est-ce que vous n'auriez pas une idée que j'ai?

— Laquelle, monseigneur?

— Celle de souper!

— C'est trop d'honneur pour moi, monseigneur.

Aïxa rentra dans ce moment, et le duc s'écria :

— Voici, madame la duchesse, ce pauvre corrégidor qui meurt de faim, et moi aussi; n'y aurait-il pas moyen de souper ici au coin du feu?.. si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion? dit-il en se levant.

— Restez, monsieur, restez, de grâce, répondit-elle vivement en le retenant, car il lui semblait entendre encore le bruit des roues de la voiture

— Je resterai certainement, et tant que vous le voudrez, madame la duchesse... mais daignez alors vous occuper de ces détails... car moi je ne peux pas...

— C'est juste, dit Aïxa, qui aimait autant que les gens de la maison ne vissent point le nouveau duc.

— Je prie monseigneur, dit le corrégidor, de ne point se gêner pour moi... il reste là en uniforme... et en bottes, quand j'ai vu dans la chambre à côté où j'étais tout à l'heure, sa robe de chambre de brocart brodée en or et ses pantoufles fourrées en bon cuir de Cordoue...

— Je n'oserai jamais, dit le duc en s'inclinant.

— Devant votre femme et chez vous, ce serait trop extraordinaire, s'écria en riant le corrégidor.

Et Aïxa effrayée se hâta de répondre :

— Il me semble, en effet, que monsieur le duc est le maître.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois. Il prit une bougie et passa dans la pièce voisine, qu'il examina soigneusement et en détail. Aïxa profita de son absence pour faire servir quelques viandes froides, et renvoya les domestiques. Le corrégidor, à qui l'exercice et l'heure avancée de la nuit avaient donné un vif appétit, attendit cependant avec respect la rentrée de M. le duc; il ne tarda pas à paraître... en pantoufles, en robe de chambre élégante, et le défunt lui-même serait revenu en personne dans ce moment qu'il l'aurait pris pour le vrai duc, à plus forte raison le corrégidor.

Le véritable amphitryon,
Est l'amphitryon où l'on *soupe!*

a dit Plaute, et depuis lui Molière; et Josué Calzado soupait d'un si bon appétit qu'il en aurait donné à quelqu'un qui n'en aurait pas eu. Grâce au ciel, ce n'était pas là ce qui manquait au noble châtelain. Tous deux à l'envi sablaient le porto et l'alicante. Le temps s'écoulait vite pour eux, et Aïxa, se promenant dans la chambre, les yeux fixés sur la pendule, comptait les minutes, et se disait:

— Une heure! une heure d'avance! Voilà une heure qu'ils sont partis!

Elle était tellement préoccupée de l'idée unique qui dans ce moment l'absorbait tout entière, qu'elle fit à peine attention au corrégidor. Celui-ci se levait et disait au duc :

— Je crains, monseigneur, d'être indiscret... mais à cette heure-ci il me sera bien difficile de retourner à l'hôtellerie du village...

— Aussi j'espère bien que vous logerez au château.

Le duc prit un flambeau qu'il mit dans la main de Josué Calzado, et s'approchant de la porte, il cria au dehors :

— Conduisez M. le corrégidor à son appartement.

— Qu'est-ce? dit Aïxa en sortant de la rêverie où elle était plongée.

— Rien, madame, ne faites pas attention, dit le duc en fermant la porte principale, dont il retira la clé, c'est M. le corrégidor qui se rend chez lui.

Aïxa jeta autour d'elle un regard d'effroi. Elle se trouvait seule, la nuit, avec cet homme qu'elle ne connaissait pas. Elle n'avait, il est vrai, aucune raison de se défier de lui; au contraire, il venait de la servir avec zèle, dévouement et surtout intelligence.

Et cependant Aïxa tremblait.

Elle se rassura peu à peu en le voyant revenir près de la cheminée et s'asseoir tranquillement. D'ailleurs on entendait encore dans le château le bruit des domestiques qui montaient, descendaient et traversaient les corridors, le bruit des portes qui se fermaient, en fin tout le mouvement qui, même après l'heure du repos, règne longtemps encore dans une vaste et nombreuse maison. Aïxa se hasarda à adresser la parole à l'étranger :

— Vous venez, monsieur, de nous aider bien généreusement.

— Oui, la scène a été chaude.

— Et difficile.

— Surtout quand on n'est pas prévenu et qu'on est obligé d'improviser...

— Je ne vous demanderai pas, monsieur, comment vous vous êtes trouvé là... si à propos pour nous rendre ce service...

— Franchement, madame, je l'aime autant.

— Et pourquoi?

— Parce que je vous demanderais comment il s'est trouvé que vous ayez besoin qu'on vous rendît service... et ce serait peut-être indiscret.

— Non pas... mais trop long à vous raconter.

— Vous avez raison, madame. Il est tard... vous avez sans doute besoin de dormir..... et moi aussi !.. surtout quand on a bien soupé.

— Oui, monsieur... mais permettez-moi de vous dire...

— Ne faites pas attention à moi... je suis très-bien dans ce fauteuil.

— Vous seriez encore mieux dans cette pièce, dit Aïxa en lui montrant la chambre à côté.

Mais déjà l'inconnu paraissait ne plus l'entendre. Il s'était enfoncé dans le fauteuil, sa tête était tombée sur sa poitrine, et un ronflement d'abord léger, puis plus fortement accentué, prouva qu'il serait sourd aux observations et explications d'Aïxa, et qu'il n'était nullement disposé à y faire droit.

La jeune femme se serait bien retirée elle-même dans l'appartement qu'elle désignait au faux duc de Santarem, mais le fauteuil occupé par lui était devant la porte et fermait le passage. Elle s'arrêta. Elle n'osait l'éveiller. D'ailleurs, tant qu'il dormirait ainsi, elle n'aurait rien à craindre. Elle alla donc s'asseoir à l'extrémité de la chambre, le plus loin de lui possible, et ne le quittant point des yeux. Il lui sembla que de temps en temps l'inconnu entr'ouvrait les siens.

Il ne dormait donc pas!.. elle commença à avoir peur.

Une heure et plus se passa ainsi; le bruit qui régnait dans le château avait peu à peu diminué, puis il s'était entièrement éteint. Partout le plus profond silence; chacun dormait. Il était probable que l'inconnu avait attendu ce moment pour s'éveiller, car il leva la tête, ouvrit les yeux, et aperçut en face de lui ceux d'Aïxa, qui, brillants et flamboyants, ne perdaient pas un seul de ses gestes.

— Eh quoi, madame, vous ne dormez pas!

— Non, seigneur cavalier, j'attendais votre réveil pour vous prier de vouloir bien passer dans l'appartement voisin et me laisser celui-ci, qui est le mien.

— Ah! dit l'inconnu avec un sourire moqueur, vous oubliez que, ce soir, quand je voulais sortir de ce château, on m'a retenu, que vous-même tout à l'heure encore m'avez dit : « Restez... restez, de grâce. » Je l'ai promis, et je tiens ma parole.

— Je ne vous empêche pas de la tenir, dit Aïxa, pourvu que ce soit, non pas ici... mais là-bas.

Et du doigt elle lui montrait la porte de l'autre chambre.

— A merveille! on n'a plus besoin de moi et l'on me renvoie. Voilà la reconnaissance des grands seigneurs et des grandes dames!

— Je ne suis point ingrate, dit Aïxa. Le noble cavalier Fernand d'Albayda vous a promis de faire votre fortune. Je me chargerai d'acquitter sa promesse. Que voulez-vous?

— Ce que je veux! dit-il en la regardant.

Et il fit un pas vers elle.

Dès le premier moment où l'inconnu était entré dans cette chambre, il était resté comme ébloui et fasciné devant cette belle jeune fille dont les yeux noirs lançaient des éclairs. Par un triomphe dont elle eût été peu flattée, sa vue avait produit sur le bandit le même effet que sur les nobles seigneurs. Ce n'était pas de l'amour, c'était plus, car il l'eût préférée à l'argent, à l'or, aux diamants, ses seules amours à lui. Et quand il se trouva tout à coup être son mari, quand tout le monde lui donna ce titre, qu'elle-même acceptait et ne repoussait point; quand il se vit seul, dans sa chambre à elle, et avec elle, il éprouva un frisson de joie qui parcourut tout son être et effleura presque son cœur, mouvement inconnu et involontaire qui fit bientôt place à une frénésie passionnée et furieuse.

Il s'était donc approché d'elle et répéta :

— Ce que je veux! je veux ce qui m'est dû, ce qui m'appartient!

— Rien ici ne vous appartient.

— Ne suis-je pas le duc de Santarem, votre mari!.. Je suis ici chez moi, et tout est à moi, à commencer par vous!

Aïxa voulut s'élancer vers la sonnette. Il l'arrêta et lui dit :

— Qu'allez-vous faire? appeler vos gens! ils ne viendront pas! mais ils viendraient, qu'ils s'arrêteraient à cette porte. Vos cris mêmes ne leur donneraient pas le droit de la franchir. Je suis votre mari, vous-même l'avez reconnu; ils le savent, et ils s'éloigneront à ma voix, car vous êtes ma femme... vous l'avez dit!

— Plutôt la mort! répondit Aïxa en regardant avec angoisse autour d'elle. Elle ne vit aucune arme, aucun moyen de se défendre, ni même de mourir.

— A moi!.. à mon aide! seigneur Josué! seigneur corrégidor! cria-t-elle en réunissant toutes ses forces.

— Et si ce corrégidor venait, vous perdriez celui que vous aimez... ce

Yézid, ce Maure qui est votre amant et que j'ai sauvé ! On irait le saisir là-haut dans sa chambre, le traîner blessé et sanglant...

— Plût au ciel qu'il fût là pour me défendre et pour te châtier, toi qui n'es qu'un infâme !

— Un infâme ! soit ! un infâme qui t'aime ! qui bravera pour toi la mort et les bourreaux !

Il voulut l'envelopper dans ses bras. Elle lui échappa, et, plus rapide qu'une flèche, elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, ouvrit une fenêtre et se précipita. Le brigand poussa un cri d'effroi ; il l'avait suivie, il était près d'elle. D'une main vigoureuse il la saisit à moitié penchée au-dessus de l'abîme où elle allait rouler ; comme un rival furieux et jaloux, il l'enleva au trépas qu'elle lui préférait, et serra contre son cœur sa victime pâle, brisée, à moitié évanouie.

— Dieu de mes pères, secourez-moi ! dit-elle.

— Dieu n'est pas ici, dit le bandit en riant, il demeure trop haut pour nous entendre.

En ce moment, et comme pour répondre à son blasphème, une explosion terrible retentit. Le brigand poussa un cri de rage et de douleur. Son bras gauche était fracassé. Il se retourna, et, à la lueur des flambeaux qui brûlaient encore dans l'appartement, il vit Piquillo, pâle et les cheveux hérissés, lui présentant à la poitrine un second pistolet. Il recula, épouvanté à la fois, et de l'apparition, et de l'arme qui le menaçaient.

— Dieu, que tu défiais, m'envoie à toi, capitaine Juan-Baptista ! car j'avais d'anciennes dettes à te payer.

Aïxa, cependant, s'était jetée au cordon de la sonnette. Au coup de feu qui avait retenti dans le château, au bruit de cette sonnette d'alarme, les domestiques, le corrégidor et ses gens avaient été réveillés et descendaient en tumulte le grand escalier. Aïxa, prenant la clé que le capitaine avait placée sur la cheminée, avait couru ouvrir la porte. Le corrégidor s'était précipité le premier dans l'appartement, et, apercevant Juan-Baptista dont le sang coulait, il s'écria avec désespoir :

— M. le duc de Santarem blessé ! et moi qui devais le protéger !

— Épargnez-vous ce soin, lui dit froidement Aïxa ; ce n'est point le duc de Santarem.

— A d'autres, senora ! où serait donc alors le véritable duc ?

— Dans le parc, dit Piquillo. Envoyez vos gens près le troisième massif de la grande allée ; vous le trouverez mort... mort depuis hier soir !

— Ce n'est pas possible ! dit le corrégidor en pâlissant. Allez, Pacheco, allez voir. Que serait donc alors celui-ci (et il montrait Juan-Baptista), celui-ci que mon neveu, que madame la duchesse, que tout le monde a reconnu ?

— Celui-ci, poursuivit Piquillo, est un fourbe, un imposteur, le capitaine Juan-Baptista.

— Juan-Baptista ! cria le corrégidor en le regardant avec étonnement ; lui que l'archevêque de Valence m'a ordonné d'arrêter !

— Lui-même, continua Piquillo ; lui qui, sachant qu'il y avait ici une noce, une fête, ne s'est introduit dans ce château qu'avec des idées de vol ou d'assassinat ! lui, dans ce moment, capitaine d'infanterie et dernièrement alguazil

— Alguazil ! s'écria le corrégidor, ainsi que tous les alguazils véritables qui l'environnaient. C'est bien cela ! c'est lui qui a osé se jouer de ce qu'il y a de plus respectable au monde, des archevêques !

— Et des alguazils ! s'écrièrent ses compagnons.

Juan-Baptista vit qu'il était perdu, que ce dernier crime-là surtout serait sans rémission.

Mais il n'était pas homme à abandonner la partie sans vengeance.

— Eh bien oui, s'écria-t-il, puisqu'il ne me reste qu'un bras disponible et que je ne peux vous étrangler tous, damné corrégidor, vous et vos acolytes, c'est moi, Baptista ! qui suis encore assez généreux pour rendre un service, car si je ne prenais pas de temps en temps la peine de faire votre état, vous ne pourriez jamais vous en tirer. Celui qui est mort et bien mort est le duc de Santarem ; son meurtrier, qui dort là-haut tranquillement, est Yézid d'Albérique, et celui-ci (il montrait Piquillo), je vais vous apprendre qui il est. Nous jouons dans ce moment une partie ensemble..... une partie dont il a gagné la première manche, dit-il en regardant celle de son habit qui était ensanglantée, mais je le retrouverai et je compte bien gagner la seconde. Pour commencer, apprenez, corrégidor stupide, que c'est le Maure Piquillo.

— Lui ! dit Calzado, dont l'étonnement redoublait à chaque instant.

— Lui ! qui s'est enfui au moment d'être converti, reprit en riant le capitaine ; lui, dont votre incompréhensible archevêque veut faire un *chrétien, mort ou vif.*

— Ce n'est pas vrai ! dit Aïxa, effrayée du danger auquel Piquillo s'était exposé pour elle... ce n'est pas vrai, monsieur le corrégidor, cet homme vous trompe encore ; c'est un imposteur qui veut vous compromettre par de fausses démarches.

— C'est ce que nous verrons, dit le corrégidor, qui dans ce moment ne savait plus ce qu'il devait croire. Son trouble redoubla encore, quand il vit entrer son neveu en désordre et les traits bouleversés.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore !.. parle, parle donc !

— Cette fois ce n'est que trop vrai, dit le jeune greffier avec une horreur indéfinissable ; j'ai constaté moi-même le fait. Ils étaient deux... deux ducs de Santarem existant, dont un est mort...

— Qu'est-ce que je vous disais ? s'écria Juan-Baptista. Par saint Thomas, votre patron, me croirez-vous enfin, incrédule corrégidor ?

— Je ne croirai plus rien que mes yeux et mes oreilles, et encore !.. Venez avec moi, dit-il aux alguazils et à son neveu. Allons d'abord voir et interroger ce jeune homme d'hier, ce Yézid.... Mais avant tout... je ne laisserai point ces deux hommes ensemble. Celui-ci, qui est blessé (et il montrait Juan-Baptista), conduisez-le dans la pièce voisine de celle-ci.... Bien. Fermez la porte à double tour, et donnez-moi la clé... à moi... elle ne me quittera pas. Quant à vous, senora, daignez me conduire vous-même à l'appartement occupé par le seigneur Yézid d'Albérique.

— Je suis à vos ordres, monsieur le corrégidor, dit Aïxa en cherchant à cacher son inquiétude et ses craintes, non pour Yézid, qui ne risquait plus rien, mais pour Piquillo ; je suis prête à vous conduire, mais j'espère qu'avant tout vous allez rendre à la liberté ce jeune homme, qui est un ami, un protégé de don Fernaud d'Albayda.

— Madame la duchesse, dit le corrégidor, nous allons d'abord en causer avec le seigneur don Fernand, puis j'en écrirai au duc de Lerma en lui envoyant dès ce matin ce jeune prisonnier.

Aïxa tressaillit. Piquillo était perdu.

— D'ici là, poursuivit le magistrat, je prierai le jeune cavalier de vouloir

bien, avec votre permission, madame la duchesse, nous attendre dans cette chambre, dont nous allons, par précaution, fermer la porte sur lui.

Aïxa respira, Piquillo était sauvé.

— Je n'ai rien à répondre, dit la jeune fille; partons, monsieur le corrégidor.

Avant de sortir, elle tourna les yeux vers Piquillo, et ensuite vers la boiserie à l'endroit où était la porte secrète, puis elle adressa à son frère, à celui qui venait de la sauver, un regard d'éternelle amitié. C'était le seul remerciment qui lui fût possible.

Piquillo entendit se fermer la porte principale.

Tout le monde était parti. Il était seul. Il regarda autour de lui et contempla pendant quelques instants la chambre d'Aïxa, ce lieu où il avait éprouvé un bonheur si grand et une si horrible douleur. Le bonheur avait passé comme un éclair, et la douleur devait durer toute sa vie. Mais il ne se plaignait plus de son sort; il bénissait le ciel, qui lui avait permis, dans ce lieu même, de sauver de la honte et du déshonneur son amie, sa sœur... oh! plus encore peut-être!.. Mais il ne voulut point s'arrêter à cette idée, et se rappelant le dernier regard, le dernier ordre d'Aïxa, il fit glisser le panneau de la boiserie, descendit l'escalier, ouvrit la porte qui donnait sur le parc, et s'élança à grands pas dans la campagne aux premiers rayons du jour qui commençait à paraître.

Nous dirons plus tard ce qui l'avait forcé à revenir sur ses pas et l'avait ramené ainsi au secours d'Aïxa. Nous ne pouvons quitter le château de Santarem sans avoir le résultat des recherches du corrégidor.

Il était monté avec Aïxa à un des appartements d'honneur du second étage; il entra dans la chambre où devait reposer le seigneur Yézid. Il ne l'y trouva pas; l'appartement de don Fernand était également désert, et au grand étonnement du corrégidor, il fut impossible de trouver dans tout le château la moindre trace de leur séjour ou de leur passage. Privé ainsi d'un prisonnier sur lequel il comptait, le désappointé Josué Calzado redescendit à la chambre à coucher d'Aïxa pour s'emparer au moins de Piquillo et l'appréhender au corps; mais celui-ci avait également disparu. Alors, et dans le dernier degré de la fureur, le magistrat ordonna à son neveu Pacheco, le greffier, et à ses gens de traîner devant lui sa seule capture, son seul dédommagement, le capitaine Juan-Baptista, sur lequel allait retomber tout le poids de sa colère et de sa justice. Au bout de quelques minutes, le jeune greffier rentra avec l'air hébété et étonné qui lui était habituel.

— Eh bien, mon neveu? dit le corrégidor en se dressant devant lui comme un point d'interrogation.

— Eh bien, mon oncle, personne!

— Personne! répéta le magistrat anéanti et comme frappé d'un coup au-dessus de ses forces. Soudain il regarda son neveu. Un rayon d'espoir brilla dans ses yeux. On l'entendit murmurer le mot : Imbécile! puis s'écrier : Si on ne voyait pas tout par soi-même! et il s'élança dans l'appartement voisin.

La chambre où l'on avait emprisonné momentanément le capitaine avait deux croisées donnant sur le parc. Malgré la douleur horrible que devait lui causer sa blessure, il avait arraché les longs et solides rideaux de damas qui décoraient cet appartement; avec son bras droit et avec ses dents, il les avait attachés au balcon de fer, qui n'était pas très-éloigné du sol, et s'était ainsi laissé glisser jusqu'à terre, en s'aidant d'un seul bras; mais auparavant, et pour établir sans doute un lest convenable, il avait eu soin de décrocher la montre, les bagues, les bijoux, tout ce qui se trouvait dans l'appartement qu'il aban-

donnait. Il y a une comédie de Calderon intitulée : *De trois choses en ferez-vous une?* Josué Calzado, qui vivait de son temps, la lui a peut-être inspirée. Des trois prisonniers qu'il espérait (Juan-Baptista, Piquillo et Yézid), le corrégidor n'avait pu en réaliser aucun; en revanche, le jeune duc, le nouveau marié sur lequel il devait veiller, était bien décidément mort. C'est ainsi que le corrégidor mayor de Tolède exécuta la mission extraordinaire et importante pour laquelle le ministre l'avait envoyé exprès au château de Santarem.

VII.

LE COUVENT.

On a vu, dans le chapitre précédent, que la nuit était déjà avancée quand don Fernand et le corrégidor, frappant à l'appartement d'Aïxa, avaient forcé Piquillo à s'éloigner. Celui-ci, muni de la clé que sa sœur lui avait remise, s'était trouvé au milieu du parc, et avait naturellement suivi l'allée principale qui s'offrait à lui. Elle était fort longue et il s'avançait en regardant avec précaution autour de lui, quand il découvrit près d'un massif l'horrible spectacle qui avait déjà frappé les yeux de don Fernand d'Albayda.

C'était un homme baigné dans son sang, et les rayons de la lune lui montrèrent des traits qu'il connaissait trop bien.

D'abord, le matin, à l'église, au moment de ce fatal mariage, il avait vu le duc, et puis sa ressemblance si grande et si frappante avec Juan-Baptista ne pouvait lui laisser aucun doute. Sans s'expliquer les causes d'un pareil événement, il comprenait de quelle importance il était d'en informer d'abord et avant tout sa sœur Aïxa. Et malgré les dangers qui le menaçaient lui-même, il revint sur ses pas. Une des fenêtres de l'appartement de la nouvelle duchesse donnait sur le parc; il vit cet appartement éclairé et distingua à travers les rideaux les ombres de plusieurs personnes. Il n'osa pas alors se servir de la clé qu'il avait gardée ni pénétrer par le petit escalier de la chambre d'Aïxa. Il attendit, errant dans le parc, se cachant dans les massifs épais, revenant de temps en temps regarder à la fenêtre si les lumières étaient éteintes, si Aïxa était seule, s'il pouvait sans bruit arriver jusqu'à elle.

Tout à coup il vit cette fenêtre s'ouvrir, et une femme, pâle et échevelée, s'élancer pour se précipiter. C'était Aïxa! Et derrière elle il vit Juan-Baptista! Piquillo gravit le petit escalier, ouvrit le panneau dans la boiserie, et se trouva en un instant près de sa sœur pour la défendre, pour la sauver. On sait le reste.

Maintenant il se trouvait seul, rêvant aux événements de la nuit, se demandant ce qu'il allait devenir. Quels seraient désormais son but et sa vie? Son but jusqu'alors avait été l'amour d'Aïxa. Son existence, c'était elle! il ne lui restait rien, pas même l'espoir! Le même jour avait vu la jeune fille esclave et libre; ce mariage, formé par la contrainte, était brisé. Elle était de nouveau maîtresse d'elle-même!

— Mais qu'importe! s'écriait Piquillo en sanglotant.. perdue à jamais... perdue pour moi! Et alors il voulait de lui-même se livrer à ses ennemis et aux bourreaux qui le poursuivaient. Il voulait mourir! et puis il rougissait de sa lâcheté et de sa faiblesse, il se disait que ses jours, inutiles à lui-même, pou-

vaient être utiles à Aïxa, à Yézid, à d'Albérique, à tous les siens. En ce moment même Yézid n'était-il pas en danger?.. Si, comme l'avait dit devant lui Juan-Baptista (et tout lui prouvait que c'était la vérité), si Yézid s'était battu avec le duc de Santarem et l'avait tné, il n'y avait point ponr lui de grâce à espérer, il y allait de sa vie, et Piquillo jurait de la défendre, oubliant que ses jours à lui-même et sa liberté étaient menacés. — Oui, se disait-il, c'est pour Yézid, c'est pour mon frère que je dois me dévouer... c'est pour le sauver qu'il faut vivre. Et il rêvait qu'il lui serait facile d'arriver à Madrid, de s'y cacher... où?.. dans quel lieu? dans quel asile? Cet asile, il pensa qu'il pourrait pendant quelques jours le trouver chez la senora Urraca, sa grand'mère; qu'il attendrait là, en secret et en sûreté, le retour d'Aïxa ou de Fernand d'Albayda, et qu'il irait leur demander alors : Quel péril faut-il braver pour sauver Yézid?.. me voici! envoyez-moi!

Tout entier à ces idées, il marcha d'un bon pas une partie de la journée. Il ne craignait plus de rencontrer Juan-Baptista, qu'il savait prisonnier du corrégidor et dont il se croyait délivré. Il s'était cependant prudemment défait de sa robe de pèlerin qu'il avait jetée dans un fossé, car il était probable que Josué Calzado, en exécution des ordres rigoureux de l'implacable archevêque, lancerait à sa poursuite toute son armée d'alguazils. Pour cette raison il évita d'entrer dans Tolède, ce qui l'aurait conduit plus directement à Madrid. Il préféra faire un détour, prit sur la droite par Ocana et Aranjuez, qu'il traversa le lendemain, puis se dirigea sur un gros bourg nommé Pérolès.

Il lui avait semblé que depuis quelque temps on l'épiait. Deux ou trois voyageurs, des espèces de marchands forains qui avaient cherché à entrer avec lui en conversation, suivaient la même route et s'arrêtaient aux mêmes endroits que lui. Ces compagnons de voyage lui paraissaient suspects. Il s'était établi dans une hôtellerie à Pérolès et avait commandé son dîner, quand, dans la salle à côté de la sienne, il entendit arriver des voyageurs. Il regarda par une fente de la cloison. C'étaient les trois marchands, fatigués de la chaleur du jour et de la marche qu'ils venaient de faire; ils déposèrent les ballots qu'ils portaient sur leurs épaules, ouvrirent les surtouts de camelot jaune qui recouvraient leurs poitrines, et Piquillo vit briller l'uniforme noir qu'il connaissait si bien, celui d'alguazil. Il sut alors à quoi s'en tenir, et, pour qu'il ne lui restât pas le moindre doute :

— Es-tu sûr que ce soit *lui?* dit l'un d'eux.

— Ma foi, non.

— On disait qu'il avait un habit de pèlerin, il ne l'a plus.

— L'habit ne fait pas le moine, dit le troisième. Le reste du signalement est conforme.

— C'est juste... aussi mon avis est de l'arrêter.

— Arrêtons toujours.

— Et si ce n'est pas celui que nons cherchons?

— C'est sa faute! pourquoi lui ressemble-t-il?.. ça lui apprendra!

— Est-il ici?

— Il vient d'arriver et de commander son repas.

— Très-bien... Pendant qu'il dînera... c'est le bon moment. On ne se défie de rien quand on dîne.

Piquillo n'en entendit point davantage. Il n'attendit point son dîner, descendit doucement l'escalier, ne sortit point par la grande porte de l'hôtellerie, mais par un petit jardin dont il franchit la haie, disparut derrière un bouquet

de bois, gagna la campagne, et après avoir longtemps marché à travers champs, aperçut enfin le clocher d'une ville importante. On lui dit que c'était Alcala de Hénarès.

Il était encore à quatre ou cinq lieues de Madrid, mais la nuit était venue, il était harassé de fatigue, et de plus il n'avait pas dîné. Il s'arrêta à l'hôtellerie de Saint-Pacôme, se fit servir un bon souper, puis demanda une chambre, un lit, et s'endormit, après avoir, par précaution, fermé sa porte en dedans aux verrous.

Il se réveilla en pensant que l'oncle de Juanita, le barbier Gongarello, qu'il avait sauvé du bûcher de l'inquisition, avait été relégué à Alcala de Hénarès, qu'il y avait transporté ses pénates et ses rasoirs, et que c'était lui qui faisait la barbe à la population de cette ville. Je suis sauvé! se dit-il; me voici un ami, une protection! Je serai mieux chez lui que dans une hôtellerie, où l'on est exposé à toutes sortes de rencontres, et puis il me donnera les moyens de me rendre sûrement et directement à Madrid. Il se leva, ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur la grande place, huma quelques instants l'air du matin, puis se retira vivement. Un café était voisin de l'hôtellerie, et devant la porte de ce café, au milieu d'un groupe de bourgeois qui parlaient des variations de l'atmosphère et de la politique, Piquillo avait vu deux yeux se lever sur lui. Ces yeux étaient ceux d'un militaire qui avait le bras gauche en écharpe et qui s'appuyait de la main droite sur une canne. Toujours préoccupé du souvenir de Juan-Baptista, Piquillo avait cru voir encore ses traits dans ceux du vieux militaire, supposition qu'avait fait naître sans doute le rapprochement de ce bras en écharpe avec la blessure que lui-même avait faite l'avant-veille au bandit. Mais il lui paraissait impossible que Juan-Baptista, qui avait été saisi par le corrégidor et jeté probablement par lui dans les prisons de Tolède, fût, deux jours après, à fumer tranquillement sa pipe sur la grande place d'Alcala de Hénarès. Pour mieux s'en assurer, et tout en riant de sa vaine frayeur, il s'avança de nouveau à son balcon et regarda. Le groupe avait disparu.

Il fit appeler son hôte et lui demanda s'il connaissait dans la ville le barbier Gongarello.

— Tout le monde le connaît... tous ceux du moins qui ont de la barbe au menton. Votre Seigneurie veut-elle qu'on le fasse avertir? ce n'est pas loin...

— J'irai chez lui. Voulez-vous m'indiquer sa boutique?

— Je vais vous donner un de mes garçons pour vous conduire.

— Très-bien.

Piquillo paya son hôte, acheva de s'habiller et vit entrer un petit marmiton qui, sous son bonnet de coton, portait un air sournois qui lui déplut.

— Qui es-tu?

— Troisième marmiton de l'hôtellerie Saint-Pâcome.

— Tu veux pour boire?

— Je ne venais pas pour cela, mais c'est égal.

Il tendit la main, Piquillo y jeta quelques maravédis; l'enfant remercia en disant :

— Le patron donne si peu! jamais de bénéfices; ce qui fait qu'on en trouve où l'on peut. Je suis prêt à vous conduire, seigneur cavalier.

Piquillo suivit l'enfant, qui marchait devant lui en s'accompagnant d'un air de fandango avec deux castagnettes faites aux dépens de la vaisselle de l'hôtellerie. Ils traversèrent plusieurs rues tortueuses, et Piquillo s'arrêta en disant :

— On prétendait que ce n'était pas loin. Est-ce que nous n'arrivons pas?

— Patience, dit le marmiton avec un sourire mauvais, ça ne peut pas tarder.
Ils s'arrêtèrent enfin devant une maison de sombre apparence.

— C'est ici, dit l'enfant, montez.

— Je ne vois ni l'enseigne du barbier, ni ses palettes, ni sa boutique, qui est toujours peinte en bleu.

— La couleur n'y fait rien... ça ne vous empêchera pas d'être rasé. Montez toujours.

— Gongarello n'est donc plus en boutique... il est en chambre?

— Vous l'avez dit... Montez donc.

Au haut d'un petit escalier, l'enfant s'arrêta comme par respect et laissa passer Piquillo devant lui. Celui-ci entra dans une chambre nue et sans meuble; mais à peine y eut-il mis le pied qu'il entendit la porte et la serrure se fermer sur lui.

— Il est pris, s'écria le marmiton au dehors, et il ne se doute pas que je l'ai conduit dans un corps-de-garde d'alguazils! Donnez-moi, monsieur le militaire, le réal que vous m'avez promis.

— En voici deux, reprit joyeusement une voix que Piquillo reconnut pour celle du capitaine Juan-Baptista, et la même voix cria du haut de l'escalier:

— Seigneur Garambo della Spada, vous commandez le poste, prenez quatre de vos plus braves, montez saisir le prisonnier, et n'oubliez pas de partager avec moi les cent ducats que monseigneur l'archevêque a promis à qui s'emparerait du Maure Piquillo.

— Me voici, cria du rez-de-chaussée le seigneur Garambo della Spada; au lieu de quatre hommes, j'en prends huit.

— Très-bien, dit Juan-Baptista, je me joindrais à vous, si ce n'était la blessure que j'ai reçue à l'armée des Pays-Bas, et qui n'est pas encore cicatrisée; mais hâtez-vous, je garde la porte.

— Nous montons.

En entendant ces paroles et les pas des alguazils qui retentissaient sur les marches de l'escalier de bois, Piquillo regarda autour de lui avec effroi. Une chambre nue et sans meubles, les quatre murailles crayonnées au charbon par les pensées en vers ou en prose et surtout par les noms de tous les prisonniers qui y avaient précédé Piquillo. C'était une salle d'attente où l'on déposait provisoirement ceux que ramassaient les patrouilles de jour et de nuit, jusqu'au moment où on les transportait dans les prisons de la ville ou de l'inquisition. Une seule porte, celle par laquelle on allait entrer. Une seule fenêtre, donnant sur une rue populeuse et marchande, dont presque tous les bourgeois étalent assis dans leur boutique ou debout sur le pas de leur porte. Aucun espoir de salut, de tous côtés il serait immanquablement arrêté, et cependant, par un instinct de conservation qui nous porte à nous défendre jusqu'au dernier moment, en entendant la clé tourner dans la serrure, Piquillo s'élança par la fenêtre, qui était à une quinzaine de pieds du sol, et tomba sans se faire de mal au beau milieu de la rue. Il avait déjà pris sa course, et le seigneur Garambo della Spada criait de la fenêtre:

— Arrêtez! arrêtez!

A ce cri, les marchands sortirent de leur boutique, et ceux qui étaient sur le pas de leur porte, montrant du doigt Piquillo qui s'enfuyait, répétaient de loin:

— Arrêtez! arrêtez!

Mais Piquillo venait brusquement de tourner par une petite rue à droite, puis par une autre à gauche, et il avait déjà gagné une avance d'une cinquan-

taine de pas lorsque les bourgeois et les alguazils se décidèrent à le poursuivre. Jeune, alerte et animé par la crainte, qui donne des ailes, il leur eût peut-être échappé; par malheur il ne connaissait pas la ville, et après quelques minutes d'une course rapide, il s'était dirigé vers une vaste rue, la plus belle sans doute de la ville d'Alcala; poursuivi alors seulement par les bourgeois, il se croyait sauvé, lorsque du bout de cette rue il vit arriver l'escouade des alguazils, qui, mieux au fait des localités, avaient pris une rue de traverse pour lui fermer la retraite. Alors, et comme le cerf aux abois que des chasseurs impitoyables et une meute furieuse viennent de forcer et d'acculer dans ses derniers retranchements, le pauvre Piquillo regarda avec désespoir autour de lui. Aucune rue transversale par laquelle il pût échapper. Seulement en face de lui, une vaste cour dont la grille en fer était entr'ouverte, au fond de cette cour un long et magnifique bâtiment qui ressemblait à un palais; au fronton étaient écrits en lettres d'or sur une tablette de marbre noir ces mots :

COUVENT DES RÉVÉRENDS PÈRES DE LA FOI.

Sans réfléchir, sans se demander s'il n'allait pas de lui-même se livrer à ses ennemis et tomber peut-être de Charybde en Scylla, Piquillo se précipita dans la cour du couvent, dont il referma sur lui la grille à moitié ouverte, et cria à plusieurs moines qui sortaient du réfectoire :

— Asile ! asile !.. Sauvez-moi !

— Ne craignez rien, dit l'un d'eux, qui, sous un air de bonhomie, cachait un œil fin et un sourire narquois; ce couvent a droit d'asile, et le frère Escobar ne laissera point violer les priviléges de son ordre.

Dans ce moment, les bourgeois et les alguazils arrivaient essoufflés et s'arrêtèrent de l'autre côté de la grille.

— Livrez-nous le prisonnier ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Qu'a-t-il fait, mes frères? dit Escobar aux bourgeois.

Ceux-ci se regardèrent et répondirent :

— Nous n'en savons rien, mais ce doit être un voleur ou un meurtrier!

— C'est mieux que cela, mes pères, dit le chef des alguazils, c'est un hérétique! c'est un Maure!

— Qui invoque le droit d'asile, dit Escobar.

— Mais il est réclamé par monseigneur Ribeira, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, qui a promis cent ducats à celui qui le livrerait mort ou vif.

— Et qu'en veut faire monseigneur de Valence? dit Escobar.

— Le convertir à la foi catholique.

— Et nous aussi, dit Escobar avec une orgueilleuse humilité, nous pouvons, grâce au ciel, nous vanter de quelques conversions, et celle-ci peut-être ne serait pas au-dessus de nos forces.

— Non pas, dit vivement l'alguazil, comme un homme qui craint qu'on ne lui dérobe son bien, celui-ci appartient à monseigneur! c'est une conversion à lui... Il l'a commencée !

— Dans ce cas-là, mon frère, commencer n'est rien, le tout est de finir, et il paraît que monseigneur n'en est pas venu à ses fins.

— Parce que cet hérétique et ce mécréant s'est enfui.

— Pour me soustraire à la torture et aux mauvais traitements qu'on me faisait subir! s'écria Piquillo.

— Vous l'entendez, mes frères, dit Escobar d'une voix paterne; je ne m'é-

tonne plus du nombre des conversions qu'on enregistre tous les ans à Valence, si pour les obtenir on emploie des moyens pareils. Ce n'est point par la violence, s'écria-t-il à voix haute et regardant le peuple, que nous forçons les brebis d'entrer au bercail. L'enfant égaré est venu à nous de lui-même, et nous lui ouvrons nos bras et nos portes, mais nous ne prétendons pas le retenir malgré lui. Nous le laissons libre de retourner à Valence ou de rester parmi nous.

Piquillo, à qui aucun des deux partis ne convenait, hésitait, en proie à de mortelles angoisses, et il gardait le silence.

— Frère, dit Escobar au portier du couvent, ouvrez les grilles et que le captif choisisse.

— Je reste, mes pères ! je reste ! s'écria Piquillo.

Un murmure d'étonnement circula dans la foule.

— Vous le voyez, s'écria le moine triomphant... Nous ne le forçons point, nous ne forçons personne de venir à nous... Emmenez-le, mes frères, dit-il aux autres moines, en leur montrant Piquillo.

— Un instant, reprit Garambo della Spada, vous allez me donner acte de la remise de mon prisonnier et comme quoi vous en répondez, car il ne peut sortir de votre couvent que pour être livré à monseigneur l'archevêque de Valence ou à la sainte inquisition.

— C'est trop juste, seigneur alguazil, répondit Escobar en regardant Piquillo, nous nous y engageons. Veuillez entrer au parloir, où je vais vous donner un reçu en bonne forme d'un hérétique appartenant à monseigneur de Valence, et que vous nous laissez en vertu de notre droit d'asile, déclarant de notre côté que nous en répondons, et nous nous portons forts de le représenter en temps et lieu à qui de droit.

— C'est cela même, dit l'alguazil, et nous allons dresser du tout un petit procès-verbal que nous signerons, vous et moi, mon père.

— Et le révérend frère Jérôme, supérieur de ce couvent, dit Escobar.

L'alguazil entra au parloir, les bourgeois retournèrent à leurs boutiques, le marmiton à ses fourneaux, et Piquillo fut conduit par les bons pères dans une cellule propre, riante, bien éclairée et approvisionnée de tout ce qui peut rendre la vie commode et agréable.

— C'est bien, se dit-il en regardant autour de lui avec inquiétude, mais avec tout cela me voilà encore prisonnier, et même, si je l'ai bien entendu, je ne pourrai sortir d'ici que pour être livré à l'archevêque ou à l'inquisition. Je ne me soucie pourtant pas de rester éternellement dans ce couvent, encore moins de me laisser convertir et baptiser, car c'est leur espoir, je le vois. Mais moi, qui ai résisté à Ribeira et à ses bourreaux, je saurai bien déjouer les projets des révérends pères ; moi, qui me suis échappé des tourelles d'Aïgador, je saurai bien franchir les grilles et les murailles de ce couvent.

Et il oublia sa position, ses peines, ses dangers, pour penser à ceux de Yézid, pour rêver à sa sœur Aïxa et aux moyens de lui faire connaître ce que lui, Piquillo, était devenu.

Escobar, cependant, avait rendu compte de tout ce qui venait d'arriver à son supérieur, le père Jérôme. Celui-ci était enchanté d'engager cette lutte avec l'archevêque de Valence, et s'ils triomphaient où Ribeira avait échoué, quel échec pour la réputation du saint prélat ! quelle gloire pour les bons pères ! mais il fallait réussir !

— Nous réussirons, dit Escobar en souriant.

— Cela ne paraît pas facile; il a résisté aux menaces, aux tortures; c'est un hérétique obstiné et inattaquable.

— Bah! il a bien quelque côté faible.

— Lequel?

— Je n'en sais rien encore... nous verrons! je l'étudierai. Tous les hommes ont au fond du cœur une pensée dominante qui finit par devenir une passion, à commencer par vous et par moi.

— Et quelle est la mienne? dit le père Jérôme.

— D'être cardinal!

— C'est vrai, dit le supérieur.

— Voyez-vous, mon révérend, continua Escobar, la raison et la foi peuvent être impuissantes, les passions ne le sont jamais... les mauvaises surtout, et c'est pour nous livrer les hommes que Dieu, dans sa prévoyance infinie, a inventé les péchés capitaux; ce sont nos plus utiles auxiliaires!

— Par malheur, murmura le père Jérôme avec un soupir, il n'y en a que sept.

— C'est bien peu, dit Escobar, mais l'adresse peut suppléer au nombre.

Dès les premiers mots qu'Escobar avait échangés avec Piquillo, avec ce jeune homme qu'il croyait sans expérience, ce Maure qu'il supposait sans instruction, il avait été étonné du nombre et de la variété de ses connaissances.

— Ce n'est pas un homme ordinaire, se dit-il; et désormais il le traita en conséquence.

Piquillo, placé sous sa surveillance, occupait une cellule qui communiquait avec la sienne. Comme il ne pouvait rester dans l'intérieur du couvent avec l'habit laïque, on exigea de lui qu'il prît l'habit de novice et qu'il fît couper ses cheveux.

Piquillo accepta la première proposition et refusa la seconde. On n'insista pas, on ne le contraignit point. Au contraire, toutes les attentions, tous les égards lui étaient prodigués, tous les livres du couvent étaient mis à sa disposition; il passait des matinées entières dans la bibliothèque des bons pères, bibliothèque riche et curieuse. C'était pour le jeune homme la plus agréable et la plus douce des prisons, mais c'était une prison! Ce mot seul le rendait insensible à toutes les prévenances d'Escobar et sourd à toutes ses insinuations. Quand le moine hasardait quelques attaques détournées, Piquillo souriait, le regardait d'un air railleur et gardait le silence.

— Il a de l'esprit, se dit Escobar, il se défiera de toutes nos ruses : il a du cœur, on ne le trompera que par la franchise.

— Vous n'avez qu'une pensée, lui dit-il un jour, c'est d'échapper à notre surveillance et de vous évader.

— C'est vrai, dit le jeune homme.

— Et moi, répondit Escobar, je vous l'avouerai, je n'ai qu'un but, c'est de vous convertir à la foi catholique. Je le désire ardemment, autant pour vous sauver que pour humilier l'archevêque de Valence.

— Je le sais, dit Piquillo; je l'ai bien vu.

— Oui, nous voulons vous convaincre, non pas, comme lui, par la violence ou les tortures, mais par la seule force de la raison, et je ne consentirais à vous donner le baptême qu'autant que vous viendriez vous-même me supplier de vous l'accorder... Voilà où je veux vous amener... et vous y viendrez.

— Jamais, mon père!

— Vous y viendrez, je vous le jure!

— Qui peut vous le faire croire?

— La rectitude de votre esprit et la justesse de votre intelligence, qui vous empêcheront d'imiter ce que vous blâmiez dans Ribeira.

— Comment cela! dit Piquillo étonné.

— S'il était absurde en voulant vous imposer une religion que vous ignoriez, ne le seriez-vous pas autant que lui en repoussant une vérité que vous ne connaissez pas?

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Que nous vous demandons non point de suivre nos préceptes, mais de les discuter; non pas d'embrasser notre sainte loi, mais de l'écouter. Si vous me parliez ainsi, mon fils, si vous me vantiez votre croyance...

— Vous m'écouteriez, mon père?

— J'examinerais, du moins, et j'accepterais si elle me paraissait la meilleure. Juger sans voir est d'un insensé, condamner après avoir vu est d'un sage. Je ne vous demande pas autre chose.

Piquillo, obligé de reconnaître qu'Escobar n'était pas si déraisonnable, répondit :

— Eh bien! soit, je verrai.

C'était un premier pas.

Les ouvrages d'Escobar attestent un profond savoir, une érudition immense et surtout de prodigieuses ressources dans l'esprit. Ces ressources, qu'il n'a presque jamais déployées que pour la défense de l'erreur ou du sophisme, il les employa alors pour faire luire aux yeux de Piquillo d'éternelles et sublimes vérités que, mieux que personne, il devait connaître, car il avait passé sa vie à les combattre.

Quant à Piquillo, qui n'était ni chrétien ni musulman, il n'avait jamais lu l'Évangile ni le Coran, à peine en savait-il quelques versets de routine et par cœur. Jamais ses études ne s'étaient tournées de ce côté. Ce fut Escobar qui lui fit connaître les deux textes. Il les lisait, les analysait, les discutait avec lui. Le jeune Maure, qui à un sens droit joignait une vive et rare intelligence, luttait vainement contre l'habile théologien et surtout contre la cause qu'il défendait. Pour convaincre Piquillo, les pensées qui venaient du cœur étaient les meilleurs arguments. Malgré lui, il se sentait ému aux saintes croyances du christianisme, et quand il comparait les prescriptions puériles et minutieuses du Coran à la morale de l'Évangile, l'amour du prochain, le pardon des injures, comment nier des vérités qu'il sentait innées en lui? Comment ne pas croire à des préceptes qu'il pratiquait déjà?

— Oui, oui, se disait-il tout bas, leur croyance peut être la véritable, mais l'autre est celle d'Aïxa, l'autre est celle de mes pères, et plus que mon jugement, mon cœur m'ordonne d'y rester fidèle.

— Eh bien, répétait Escobar en le voyant hésiter, qu'avez-vous à répondre?

— Que toutes ces vertus sont trop grandes pour être renfermées dans une cellule ou dans une prison; que c'est en plein air et sous la voûte des cieux qu'elles doivent éclater, et si j'étais libre, maître de mon corps et de mon âme, peut-être finirais-je par les adopter, mais tant que je serai prisonnier, je ne puis que les repousser.

— Et tant que vous les repousserez vous serez prisonnier... à moins que cette prison où vous êtes si libre, ne vous semble intolérable, et que vous ne vouliez absolument voir ces portes s'ouvrir. Vous n'avez qu'à parler, je vous l'ai dit. Mais alors, nous l'avons signé, nous nous y sommes engagés, nous

sommes obligés de vous livrer à l'archevêque de Valence et à l'inquisition!..

— Jamais! jamais! s'écriait Piquillo.

Et Escobar, qui le voyait ébranlé, saisissait ce moment avec adresse pour lui montrer le sort brillant qui l'attendait dans le monde avec ses talents, son esprit, son instruction...

Mais Piquillo était inaccessible à la vanité.

Son tentateur avait beau lui parler de la fortune qu'il pouvait faire, des honneurs et des dignités auxquels lui, chrétien, aurait droit d'aspirer, Piquillo n'était ni avide ni ambitieux. Escobar déployait alors à ses yeux les jouissances légitimes, permises, et cependant si douces, qui pouvaient embellir sa vie... un heureux intérieur... une compagne jeune et charmante; Piquillo restait impassible, nul amour ne pouvait plus lui sourire... Il avait perdu Aïxa!

— Quoi! si jeune encore et pas une seule passion! s'écriait Escobar, dont le système se trouvait en défaut; pas une mauvaise pensée, disait-il au père Jérôme, dont on puisse tirer parti pour achever sa défaite!

— S'il en est ainsi, lui demandait le révérend, que ferez-vous?

— Eh bien! nous agirons en sens contraire, nous nous adresserons, pour nous en servir contre lui, à quelque vertu, à quelques généreux instincts; cette fois, du moins, nous n'aurons que l'embarras du choix, et nous sommes sûrs de réussir.

— Vous espérez donc encore réussir?

— Toujours, mon révérend. Il ne me faut pour cela que deux choses.

— Lesquelles?

— Du temps et une occasion, et le Maure converti viendra se jeter dans nos bras.

— De lui-même?

— De lui-même! pour le triomphe de la foi, et pour la confusion de l'orgueilleux archevêque de Valence!

— Si vous faites cela, Escobar, vous serez le flambeau et la gloire de notre ordre.

— C'est ma pensée à moi, mon révérend, comme la vôtre d'être cardinal!

Convaincu, mais non persuadé, Piquillo reprit ses lectures. Comme il ne suivait aucun des offices, et qu'il n'était astreint à aucune des règles du couvent, il avait du temps à lui pour étudier et pour rêver. C'était son unique occupation durant les longues promenades qu'on lui permettait de faire dans le cloître du couvent. Ce cloître était ombragé d'arbres et environné de hautes murailles. Il y rêvait à la liberté et à Aïxa; sa pensée errante s'élançait au delà du possible, et pour être heureux, pour être réuni à elle, il se créait des miracles.

Un jour, tout à coup, il s'arrêta en pâlissant et en portant la main à son cœur. Si Escobar eût pu le deviner, il aurait été content, car une mauvaise pensée venait presque de s'y glisser. — Si cependant, se disait-il, si Albérique Delascar n'était point mon père, si j'étais fils du duc d'Uzède! Aïxa ne serait pas ma sœur; or, c'est au duc d'Uzède que d'abord ma mère m'avait adressé. Qui peut savoir, excepté Dieu, quel sang coule dans mes veines? Parce que le duc m'a repoussé et chassé de son hôtel, ce n'est pas une raison pour que je ne lui appartienne pas. Moi, qui me rappelle ses traits, je sais bien qu'à la première vue, j'ai été frappé de la ressemblance qui existait entre nous... et dans le doute, cette ressemblance est beaucoup... c'est une présomption... c'est une preuve! Oui, oui, se disait-il avec chaleur et en cherchant à rassembler ses souvenirs, il me semble le voir encore.

Et levant en ce moment ses yeux qu'il tenait baissés vers la terre, il aperçut, appuyé contre un des piliers du cloître, un seigneur richement vêtu qui, depuis quelques instants, le contemplait avec attention.

Il jeta un cri, et fit un pas vers lui en étendant les bras. Mais le cavalier le repoussa d'un geste de dédain, détourna la tête et s'éloigna. .

C'était le duc d'Uzède qui se rendait chez le révérend père Jérôme; dans quel but? c'est ce dont nous parlerons plus tard.

Cependant Piquillo était resté immobile, le front couvert de rougeur, et de la main qu'il tenait cachée dans sa poitrine, il froissait son cœur en proie au remords :

— Ingrat, se disait-il en comparant le duc d'Uzède à Albérique, tu allais renier celui qui t'a reconnu et adopté! Quand tu avais besoin de lui, quand il t'accablait de sa tendresse et de son or... tu le nommais ton père, tu étais heureux et fier de lui appartenir! et lorsque ton intérêt... l'intérêt de ton amour et de ton bonheur exige que tu l'abandonnes, tu te persuades qu'il ne t'est plus rien, que vos liens sont rompus! tu n'es plus son fils!.. tu lui préfères un infâme qui te méprise et qui te repousse!.. Ah! s'écria-t-il en se jetant à genoux, Albérique, mon père, Yézid, mon généreux frère, pardonnez-moi! Aïxa est ma sœur! elle doit l'être; c'est comme telle qu'elle s'est jetée dans mes bras! et vous tous, mes seuls amis, ma vraie famille, que je sois à vous par le sang ou par la reconnaissance, il ne m'est plus permis de vous abjurer.

Piquillo rentra lentement dans sa cellule, s'y enferma, et, regardant autour de lui, s'aperçut alors avec désespoir qu'il était seul. Il était si accablé, si malheureux, qu'il avait besoin d'épancher son cœur et de dire ses peines. Si Escobar eût été là, il lui eût tout avoué, tout raconté; car chaque jour le moine gagnait peu à peu dans son estime et dans sa confiance. Piquillo était donc assis près de son prie-Dieu. Un livre était là sous sa main, c'était l'Évangile, ce livre qu'Escobar lui avait dit être le livre de l'éternelle vérité. Le jeune novice l'ouvrit, et sur un morceau de papier il lut ces mots, écrits d'une main tremblante, et presque illisibles: « *Défiez-vous des bons pères et surtout d'Escobar!* »

Qui donc lui envoyait ce conseil salutaire et mystérieux? On était donc, en son absence, entré dans sa cellule? mais on ne pouvait y pénétrer que par celle d'Escobar... C'était donc quelqu'un de la maison, et dans tout le couvent il ne connaissait personne qui lui voulût du bien, excepté Escobar, dont on lui disait de se méfier. Il rêva toute la journée à cet incident, et ses soupçons s'arrêtèrent sur un frère coupe-choux, Ambrosio, espèce d'hébété qui nettoyait les réfectoires et les cellules, et qui parfois sortait pour la quête ou pour les provisions. Il n'était pas impossible que Pedralvi, averti par Aïxa ou par Juanita, n'eût suivi ses traces et découvert sa retraite. Piquillo connaissait le courage, le zèle, l'activité du jeune Maure. Celui-ci avait peut-être abordé et questionné le frère Ambrosio dans ses sorties du couvent, peut-être même l'avait-il déjà gagné, et c'était par là que lui était parvenu ce bon avis, dont il ne risquait rien de profiter. Il se tint sur la réserve avec Escobar, et chercha à rencontrer le frère coupe-choux; mais celui-ci ne se trouvait pas sur le chemin de la bibliothèque, il n'y mettait jamais les pieds.

Piquillo se disait cependant que celui qui avait pénétré dans sa cellule y pouvait pénétrer encore, et qu'il irait d'abord visiter le livre qui avait servi déjà de messager; il mit alors au même endroit, à la même place, en guise de signet, un petit papier sur lequel il écrivit ces mots :

« *Qui que vous soyez, donnez-moi des nouvelles de Yézid et d'Aïxa.* »

Il sortit, se rendit à la bibliothèque, y resta quelques instants, puis, comme à l'ordinaire, se promena dans le cloître, excepté que ce jour-là il trouva l'horloge du couvent d'une lenteur désespérante. Enfin, au bout d'une heure, il se glissa, le cœur plein d'espoir et de crainte, dans la cellule d'Escobar, qu'il fallait traverser pour entrer dans la sienne !.. Personne ! le révérend venait de s'habiller, il était à vêpres. Rien dans la cellule de Piquillo n'avait été dérangé, mais on avait touché au livre saint. Il l'ouvrit et trouva ces mots :

« Yézid est arrêté et condamné. Aïxa est dans les prisons de l'inquisition. Ne « songez qu'à vous. Silence, et attendez ! »

Ce billet était écrit d'une main plus ferme que le premier. On voyait que celui qui l'avait tracé avait eu ou moins peur, ou plus de temps à lui, ce qui s'expliquait par l'absence d'Escobar.

— Attendre ! dit Piquillo avec rage. Attendre ! rester sous les verrous d'une prison, quand tout ce que j'aime est en danger ; ce n'est pas possible... Je m'évaderai à tout prix : ce qui peut m'arriver de plus terrible, c'est d'être pris et de partager leur sort, et c'est tout ce que je demande.

Il descendit dans la cour du couvent. Plusieurs frères se promenaient. Il ne les regarda pas ; il regardait les murs, et de l'œil calculait leur hauteur. Vingt-cinq à trente pieds pour le moins et aucun moyen d'arriver au chaperon. Il y avait bien d'un côté de la cour une fenêtre au troisième étage qui donnait sur un petit toit, et ce toit arrivait au bord du mur. Il y avait de quoi se briser les os, et puis, arrivé au haut de ce mur, il fallait redescendre les trente pieds du côté de la rue.

Piquillo pensa à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, à Pampelune ; et se rappelant cette première aventure de son enfance, il se disait :

— Si Pedralvi pouvait, comme alors, arriver cette nuit à mon aide avec une échelle !..

Vaine espérance ! ses yeux se reportèrent vers la terre avec découragement, et il aperçut dans un coin frey Ambrosio qui balayait la cour.

— Est-ce le ciel qui me l'envoie ?

Il s'approcha de lui, et dit à voix basse :

— Voyez-vous, frey Ambrosio, l'endroit du mur sur lequel le toit s'appuie ?

— Oui, je le vois, seigneur novice.

— Dites à Pedralvi que c'est le seul endroit praticable.

— Praticable, à quoi ? demanda frey Ambrosio.

— Il vous comprendra, dit Piquillo ; ne connaissez-vous pas Pedralvi ?

Frey Ambrosio le regarda d'un air tellement hébété qu'il devait être vrai.

— Me serais-je donc trompé ? dit Piquillo avec inquiétude.

En ce moment un homme traversait la cour, sortait de chez le révérend père Jérôme, et se dirigeait vers la loge du frère portier. Une petite veste de velours vert, ornée d'une profusion de boutons d'argent, serrait sa taille, et de chacune de ses poches sortait le coin d'un mouchoir blanc ; ses culottes, de la même étoffe que sa veste, avaient deux rangées de boutons depuis la hanche jusqu'aux genoux. Ses cheveux grisonnants étaient enveloppés dans une résille ; il portait à la même main un plat à barbe, où étaient couchés une serviette, une savonnette et une paire de rasoirs, et quoique seul, il parlait en marchant.

— C'est Gongarello ! se dit Piquillo, muet de joie et de surprise, et sans songer à ce qu'il faisait, il courut à lui. Gongarello venait de franchir la grille, mais en se retournant, il aperçut de l'autre côté des barreaux le novice qui lui ten-

dait les bras. Le barbier effrayé lui fit un geste qui voulait dire : Silence ! vous nous perdez !

Et il s'enfuit.

— C'était lui ! plus de doute ! s'écria Piquillo. Comment ne l'avais-je pas deviné !

Il apprit, en effet, du premier frère qu'il interrogea, que Gongarello, autrefois persécuté par les dominicains et par l'inquisition, avait eu pour cela même la pratique du couvent; que, pour distinguer les révérends pères de la foi des dominicains et des autres ordres religieux, le père Jérôme, par une innovation hardie, avait décidé qu'ils auraient le menton uni et rasé. Et chaque frère se conformait par lui-même à la règle établie, excepté le supérieur et le prieur, qui, vu leurs nombreuses occupations, avaient le privilége de se faire faire la barbe. Aussi, tous les deux jours, le seigneur Gongarello, dont les matinées étaient consacrées aux pratiques de la ville, se rendait avant ou après vêpres dans la cellule d'Escobar et du père Jérôme. Tout était expliqué pour Piquillo. Il n'avait pas encore vu Gongarello, parce que l'heure de sa visite était celle où lui, Piquillo, travaillait dans la bibliothèque; mais le barbier l'avait aperçu, ou avait appris son aventure, laquelle devait s'être répandue dans la ville d'Alcala de Hénarès. Le barbier, avant d'accommoder Escobar ou après l'avoir rasé, s'était probablement trouvé seul un instant et en avait profité pour entrer dans la cellule de Piquillo et lui écrire à la hâte le peu de mots qu'il avait trouvés dans ce livre de prières. Il était désolé de n'avoir pu parler à Gongarello, qui, vu ses habitudes et son dévouement, n'aurait pas demandé mieux, mais peut-être était-ce un bonheur; cet entretien en plein air et dans la cour du couvent eût fait naître des soupçons. D'un autre côté, et puisque le barbier ne venait que tous les deux jours, il devait encore attendre quarante-huit heures, lui qui n'avait pas de temps à perdre; force lui fut de prendre patience.

Le surlendemain il se garda bien d'aller à la bibliothèque, et, en effet, il entendit le barbier entrer en fredonnant un alleluia dans la cellule d'Escobar; mais celui-ci, soit par défiance de voir Piquillo rester chez lui, ou soit seulement par décence et sentiment de pudeur, ferma la porte de communication pendant tout le temps que dura sa toilette, et congédia le barbier sans que ce dernier, malgré tous ses efforts, pût trouver un prétexte pour pénétrer dans la cellule du novice. Il voulait, avant de sortir, y serrer les affaires de barbe du révérend père; mais Escobar l'arrêta, lui défendant de déranger le jeune frère, qui sans doute était resté pour travailler, puisqu'il en avait oublié sa visite ordinaire à la bibliothèque.

Piquillo, qui avait entendu cette conversation, en conclut que s'il restait encore le surlendemain dans sa cellule, il exciterait infailliblement les soupçons du prieur, et cependant il ne pouvait attendre plus longtemps. Il fallait qu'il vît Gongarello et qu'il s'entendît avec lui par mots, par regards ou par gestes. Il prit alors un grand parti.

— Mon frère, dit-il à Escobar, j'ai refusé, il y a une quinzaine de jours, de me laisser couper les cheveux... Je crois que j'ai eu tort et je change d'idée.

— A merveille, s'écria Escobar avec joie. Le bon grain commence donc enfin à germer... Vous avez là une bonne pensée pour nous !

— Vous pourriez vous tromper...

— Non ! je vois ce que cela veut dire.

— Cela veut dire que ces cheveux sont d'une longueur démesurée et me tiennent trop chaud en tombant sur mes épaules.

— Ah! dit Escobar d'un air triomphant, vous ne voulez point céder encore, et vous cherchez des prétextes. Très-bien... très-bien! Nous admettons les restrictions et les capitulations..... Peu nous importe! pourvu que vous vous rendiez, et vous vous rendrez, mon cher fils.

— Je ne le crois pas, mon révérend.

— Vous viendrez à nous, et comme je le désire... de vous-même!

— Ce ne sera pas de sitôt, du moins, et en attendant, je vous prie, veuillez avertir pour demain le barbier du couvent.

— Votre volonté sera faite, mon fils.

Piquillo ne dormit pas de la nuit, et la matinée du lendemain lui parut bien longue. Enfin deux heures sonnèrent, et pour comble de bonheur, Escobar avait quitté sa cellule. Piquillo se trouvait seul dans la sienne, il pourrait donc entretenir le barbier à loisir et sans témoin. Des pas retentirent dans le corridor. Il entendit ouvrir la porte de la chambre d'Escobar; dans son impatience, il courut ouvrir la sienne, et sa physionomie joyeuse s'allongea singulièrement, en voyant entrer Escobar, qui lui dit d'un air grave :

— Le révérend père Jérôme vous attend à deux heures et demie dans son oratoire, il désire vous parler.

— Sur quel sujet, mon père?

— Nous avons encore une demi-heure d'ici là, et dans votre intérêt, je vais vous prévenir en confidence de ce dont il s'agit.

Piquillo tressaillit d'impatience et de rage. Le révérend prit tranquillement un fauteuil en bois, et il allait s'asseoir quand Gongarello entra. A la vue du prieur, il parut aussi contrarié que Piquillo.

— Ah! dit Escobar en apercevant le barbier. Je l'avais oublié... Mais que je ne vous dérange pas, faites comme si je n'étais pas là.

Il s'assit et prit un livre, qu'il se mit à lire attentivement, s'interrompant seulement de temps en temps pour voir si l'ouvrage du barbier avançait.

Gongarello, qui s'était muni de tout ce qui était nécessaire, avait enveloppé le corps et les bras du novice dans un peignoir, et tout en s'occupant de cette opération, il tournait le dos au prieur et regardait avec désolation Piquillo, dont les yeux lui disaient :

— Quel malheur qu'il soit là!

— Est-ce qu'il ne s'en ira pas? disaient les yeux du barbier.

— Non, répondaient ceux de Piquillo.

Le barbier, désolé, et toujours tournant le dos au prieur, montra lestement une petite lettre qu'il cachait dans sa main. Mais comment la prendre? Piquillo, embarrassé dans son peignoir, n'était plus maître de ses mouvements, et ses mains surtout n'étaient pas libres.

— Eh bien, dit Escobar en levant les yeux, nous hâtons-nous? le révérend père Jérôme va nous attendre.

— Nous voici à l'œuvre, répondit le barbier.

Les boucles de cheveux commencèrent à tomber sous ses ciseaux; elles roulaient sur les épaules de Piquillo et de là jusqu'à terre; mais la lettre restait toujours entre les mains de Gongarello, qui, placé derrière le novice, avait juste en face de lui Escobar. Celui-ci lisait, il est vrai, mais à chaque instant il levait les yeux, et il eût pu surprendre le moindre geste, ce qui déconcertait horriblement le barbier, lequel était peureux, comme on sait, et quand il avait peur, il était maladroit. Il comprit son insuffisance, il sentit qu'il n'aurait jamais la présence d'esprit, le sang-froid et l'agilité nécessaires

pour glisser cette lettre en présence même et sous les yeux du prieur; et comme les généraux qui désespèrent d'enlever une position, il prit le parti de la tourner.

Il quitta brusquement Piquillo, qu'il tenait par les cheveux, et courut à une petite table placée dans un coin de la cellule, pour prendre son peigne qu'il y avait laissé. Sur cette table était une écritoire, des papiers épars et un large sablier qui marquait les heures. En feignant de bouleverser les papiers pour trouver l'arme qu'il cherchait, il leva d'une main le sablier, et de l'autre glissa dessous le billet qu'il tenait.

Piquillo, qui le suivait des yeux, ne perdit pas un seul de ses mouvements.

Escobar, enfoncé dans son fauteuil, lisait toujours.

Le barbier ravi revint à son ouvrage. Il avait retrouvé son peigne, qu'il tenait fièrement à la main et qu'il affectait de montrer.

Escobar leva les yeux, et les rebaissa tranquillement sur son livre.

Au bout de quelques minutes de silence, le barbier s'écria :

— C'est fini !

— Tant mieux, dit le prieur à Piquillo, venez vite, car le révérend père Jérôme nous attend.

— Vous croyez? dit Piquillo avec anxiété.

— J'en suis sûr. La demi-heure est écoulée... voyez plutôt à ce sablier.

— Vous avez raison, s'écria Piquillo avec effroi, en voyant le prieur avancer la main vers l'horloge de sable qui cachait son secret; et se levant vivement :

— Je suis prêt à vous suivre !

— Le prieur et le novice sortirent les premiers; le barbier les suivit et descendit avec eux l'escalier. Tous les trois traversèrent la cour : Piquillo et son guide pour se rendre chez le supérieur, Gongarello pour retourner à sa boutique; mais avant de franchir la grille, il jeta sur son jeune ami un dernier coup d'œil qui lui recommandait de nouveau la prudence et la discrétion.

Le père Jérôme, renfermé dans son oratoire, fit attendre assez longtemps Piquillo, dont rien n'égalait l'impatience; enfin on donna ordre de le faire entrer.

Le père Jérôme était de médiocre stature, de la même taille à peu près que Piquillo, mais l'habitude du commandement le grandissait. Son front grave et sévère était ridé par la méditation. Il y avait dans ses yeux baissés une humilité orgueilleuse; dès qu'il les levait, l'orgueil dominait.

Il regarda quelque temps avec satisfaction la robe que portait Piquillo et surtout ses cheveux nouvellement coupés.

— C'est bien, mon frère, dit-il lentement, très-bien! Pourquoi faut-il qu'à ces éloges je sois forcé d'ajouter un reproche... ou plutôt un conseil?

— Lequel, mon père? dit vivement Piquillo, qui avait hâte d'en finir et de retourner chez lui.

— Vous avez hier tenté de détourner de son devoir un de nos frères qui, grâce au ciel, est incorruptible. Dieu, dans sa bonté, ne l'a doué d'imbécillité que pour le mettre à l'abri de toute captation.

— Frey Ambrosio, je vous le jure, m'a mal compris!

— Il n'a rien compris, mon fils. Il est venu seulement me raconter ce que vous lui avez dit. J'ai cru y voir de votre part un projet d'évasion... je désire me tromper. Mais si telle est votre pensée, j'ai dû vous prévenir des dangers auxquels elle vous exposait.

— Je vous écoute, mon père, dit Piquillo, désolé de l'onction paternelle ou

plutôt de la lenteur avec laquelle le révérend lui parlait. Celui-ci continua :

— Les membres du saint-office, les dominicains, nos frères et nos ennemis en Dieu, ne se contentent point de la promesse que nous leur avons faite en vous donnant asile; ils ont tellement peur que nous ne vous laissions échapper, que ce couvent est constamment entouré par leurs affidés. Et tenez, dit-il en le menant à une fenêtre de son oratoire qui donnait sur la rue, ne voyez-vous pas cette esconade d'alguazils qui, même en plein jour, fait sa ronde autour de nos murs, à plus forte raison la nuit?

Piquillo frémit, car le révérend disait vrai. Le révérend poursuivit :

— J'espère que le frère Escobar a rempli mes intentions; il a dû vous dire, et je m'empresse de le répéter, que vous n'avez besoin de chercher à gagner ni frey Ambrosio, ni aucun de nos frères; si la captivité où nous vous tenons vous paraît intolérable, si à la règle paisible et studieuse de notre convent, si à nos soins paternels, vous préférez les tortures de l'inquisition, vous êtes libre, vous n'avez qu'un mot à dire, ces grilles vont s'ouvrir devant vous.

— Mon père, dit Piquillo, qui avait hâte de terminer l'entretien, je n'hésite point... je n'ai jamais hésité entre vous et mes persécuteurs, entre ceux qui voulaient me donner la mort et ceux qui m'ont donné asile. J'aurais trouvé peut-être plus généreux, plus digne de vous, que cette hospitalité ne fût pas achetée au prix de ma liberté et de ma croyance.

— Et telle n'est pas notre volonté, s'écria vivement le père Jérôme; nous avons dû, dans les intérêts du ciel et dans les vôtres, chercher à vous attacher à nous; l'archevêque de Valence avait employé deux mois à vous torturer, nous avons demandé le même espace de temps pour vous éclairer et vous instruire. Nous voici à la moitié de ce terme; dès qu'il sera écoulé, si nous n'avons pas su par la persuasion vous amener à nous, aucune tentative, je vous le jure, ne sera faite pour ébranler votre foi et vous en faire changer; si alors vous restez encore ici, ce sera comme notre hôte, notre ami, et autant que le soin de votre liberté vous rendra cet asile nécessaire.

En achevant ces mots, il tendit la main au jeune homme, qui la saisit avec reconnaissance, la porta à ses lèvres, et lui dit avec émotion :

— Pardon, mon père, de vous avoir méconnu. Je vous remercie de vos généreuses promesses, et j'y compte.

Il s'empressa de regagner sa cellule, où par bonheur Escobar n'était pas. Il s'enferma, souleva le sablier, y vit la lettre que Gongarello avait cachée, la prit d'une main tremblante, et respirant à peine, lut ce qui suit :

« MON FILS! »

Ému et attendri, il se hâta de regarder la signature; c'était celle de Delascar d'Albérique.

« Mon fils, voici la première fois que je vous écris, et c'est pour vous associer à mes douleurs! Tout m'accable à la fois. J'ai appris par Gongarello, qui vous remettra cette lettre, votre captivité au couvent d'Alcala. Pour avoir tué en duel un chrétien, pour avoir défendu sa sœur, Yézid, votre frère, est condamné; et Aïxa, plongée dans les prisons de l'inquisition comme complice de la mort du duc de Santarem, suivra peut-être son frère au bûcher. Je ne vous parle pas de moi, le sort de mes enfants sera le mien; mais pendant que je pleurais sur eux, est venu à moi un prêtre des chrétiens, celui qui commande dans notre province et qu'ils nomment l'archevêque de Valence, ce Ribeira que vous avez mortellement offensé. « Je suis

« membre du saint-office, m'a-t-il dit, je sauverai vos deux enfants, si en expia-
« tion vous me livrez le troisième, c'est à lui de vous racheter tous. Et voici
« à quelles conditions : Non-seulement il recevra le baptême qu'il a repoussé,
« mais il se consacrera au Seigneur par des vœux éternels. »

« Voilà ce qu'il a osé dire, mon fils, et je ne voulais pas d'abord vous l'ap-
« prendre, mais j'ai pensé que plus tard vous me maudiriez peut-être de vous
« l'avoir caché. On vous demande plus que vos jours; on demande votre culte
« et votre foi; on veut que vous soyez coupable et parjure. Fidèle aux lois de
« ses ancêtres, votre père n'a rien à vous dire!.. il pleure et il attend! Mais
« dans le désespoir de son cœur, il demande au Dieu de ses pères, comme au
« Dieu des chrétiens, si celui dont le crime est de sauver tous les siens n'est
« pas béni sur terre et pardonné dans le ciel! « DELASCAR D'ALBÉRIQUE. »

Que devint Piquillo en lisant cette lettre! Pâle et inanimé, il tomba sur une chaise et y resta longtemps sans pouvoir même réfléchir; il ne voyait rien... tout était nuage et confusion à ses yeux et dans son cœur... Il n'avait plus d'idées... il ne pensait plus! il ne souffrait même pas encore... car il ne vivait pas. Enfin avec le sentiment de la vie il retrouva celui de la douleur, il relut cette lettre et commença à comprendre toute l'étendue de son malheur. Puis, peu à peu, toute sa raison lui revint, il sonda alors d'un coup d'œil effrayé la profondeur de l'abîme qu'il n'osait pas même contempler d'abord.

Lui qui, au prix de sa vie voulait délivrer Aïxa et Yézid, avait leur salut dans ses mains. Il n'avait qu'un mot à dire... mais ce mot qui les sauvait le perdait à jamais! Il voulait bien donner ses jours, mais donner son âme et sa conscience à ses persécuteurs... partager leurs principes, marcher dans leurs rangs, prononcer des vœux éternels, devenir le ministre du Dieu des chrétiens, de ce Dieu qui avait ordonné le massacre de ses frères, et qui dans ce moment le condamnait au malheur! Mais Yézid, à qui il devait tant! mais Aïxa qui était sa sœur!.. Ah! bien plus encore... Aïxa allait donc marcher au bûcher?..

Succombant à ses douleurs, il cacha sa tête dans ses mains et se mit à sangloter. Puis, repassant dans sa pensée tous les maux qui l'avaient assailli depuis son enfance; la honte et la misère auxquelles il avait été voué en naissant; les brigands qui l'avaient adopté et élevé dans le crime; la fatalité qui partout semblait le poursuivre :

— Je suis donc maudit! s'écria-t-il, maudit et abandonné de Dieu!..

A peine avait-il prononcé ce blasphème qu'il lui sembla entendre une voix qui murmurait ce mot : Ingrat!

Il tressaillit, et soit dans le trouble de ses sens, soit dans le délire que lui donnait la fièvre à laquelle il était en proie, il lui sembla voir sa cellule s'éclairer d'une lumière ardente et soudaine. Il entendait le craquement du bois, le bruissement de la flamme; il sentait sa poitrine oppressée par la fumée; il voyait le feu s'élever en tourbillonnant et envelopper un chêne immense, et sur ce chêne, sur ce bûcher un enfant éploré levant les bras et les yeux vers le ciel, et il entendait distinctement ces paroles qui retentissaient à son oreille : « Mon Dieu! mon Dieu! si vous me permettiez d'échapper à ce
« danger qui m'environne, si vous veniez m'arracher à ces flammes qui déjà
« m'atteignent, je croirais en vous, ô mon Dieu, et je vous servirais! Et ces
« jours que vous m'auriez conservés, je les emploierais non pour moi, mais
« pour mes amis et mes frères. Je ferais pour eux ce que vous auriez fait pour
« moi. Je ne vivrais que pour les sauver, je le jure! »

— Oui, oui, s'écria Piquillo, ces paroles, je les ai dites; ce serment, je l'ai fait... et Dieu, qui alors m'a entendu, me trace aujourd'hui mon devoir. Ma vie n'est rien, elle ne m'appartient pas, elle appartient aux miens! Yézid et Aïxa, vous vivrez!

A une secousse aussi forte, à une agitation aussi violente succédèrent le calme et l'accablement, et Piquillo considéra avec plus de sang-froid et sa situation actuelle et le sacrifice qu'il acceptait. Aïxa ne pouvait plus être à lui; les liens du sang s'y opposaient. Que lui importaient alors les nouveaux obstacles que Dieu et les hommes élevaient entre eux! Par lui Aïxa vivrait; par lui Yézid serait la gloire et la consolation de son père; il s'acquittait envers le vieillard qui lui avait ouvert les bras et l'avait adopté. Il donnait plus qu'il n'avait reçu, et puis cette religion qu'on lui imposait, il l'avait appréciée; son cœur et sa raison lui disaient qu'elle était sublime, charitable et consolante, qu'elle secourait le pauvre et protégeait l'opprimé. Si on persécutait, si on torturait en son nom, le crime était non pas à elle, mais à ses ministres, et il y avait pour lui encore un noble rôle à remplir, celui de lutter contre ses bourreaux et de leur arracher leurs victimes. Dieu même l'envoyait peut-être dans les rangs ennemis pour y porter des paroles de paix et de clémence et pour servir ses frères plus utilement encore que s'il fût resté parmi eux.

Soutenu par ces pensées et surtout par l'idée d'avoir fait son devoir, Piquillo s'endormit, et dans ses rêves, il crut entendre la voix du vieillard qui le bénissait et lui disait : Merci, mon fils! Il crut voir Aïxa et Yézid se pencher vers lui et lui dire : Tu as racheté nos jours au prix de ton bonheur... et ce bonheur, notre affection te le rendra.

Le lendemain pâle, et défait, mais le cœur plein de courage et décidé à son sacrifice, il se rendit chez le père Jérôme, où Escobar se trouvait, et d'une voix ferme, il leur dit :

— Je veux être chrétien.

Les deux prêtres tressaillirent de joie.

— Ah! je vous le disais bien, s'écria le prieur, la grâce vous a touché plus encore que mes soins, et vous voilà comme je le désirais, venant de vous-même vers nous pour nous demander le baptême!

— Je veux plus, je veux me consacrer au service des autels.

Escobar poussa un cri de joie, et lui sauta au cou en lui disant :

— Mon fils! mon fils! vous faites bien, et Dieu, qui vous inspire, vous en récompensera. La route qui s'ouvre devant vous est la seule par laquelle on arrive, et tous ceux chez qui brille l'intelligence ou l'esprit se hâtent de la prendre. On verra peut-être luire un siècle privilégié qui est bien loin encore, où l'instruction et le mérite permettront d'aspirer à tous les emplois et de parvenir à toutes les sommités; mais, de nos jours, le moine peut seul jouir de cet avantage, le moine est le seul qui n'ait pas besoin de naissance et puisse se passer d'aïeux. Le moine, fils du laboureur ou du muletier, voit tous les grands de la terre se prosterner à ses pieds. Le moine qui se distingue dans son couvent, devient prieur, devient abbé, devient général de son ordre. Dès lors, il est admis au conseil de Castille, il peut aspirer à tout. Ce sont les rois qui s'inclinent devant lui et qui le consultent.

Cette carrière, cette destinée sera la vôtre!.. je vous le prédis, et vous verrez qu'Escobar ne se trompe point!

Piquillo, qui l'avait à peine écouté, continua froidement :

— Je veux prononcer des vœux..... à une condition, c'est qu'aujourd'hui

même et devant moi, vous allez annoncer cette résolution à monseigneur Ribeira, archevêque de Valence.

— A l'instant, s'écria le père Jérôme, qui voyait se réaliser ainsi ses rêves les plus ardents, l'élévation de l'ordre, l'humiliation de l'archevêque, et une autre promesse encore qu'il avait à cœur de remplir.

En ce moment on annonça le duc d'Uzède; il lança sur le pauvre novice un regard de courroux et d'indignation : « Encore lui! » murmura-t-il. Piquillo répondit à cette nouvelle insulte par un regard d'indifférence et d'oubli, et rentré dans sa cellule, il y resta plusieurs jours sans voir personne, seul avec lui-même ou plutôt avec Dieu, lui demandant maintenant la force d'accomplir son sacrifice.

Le duc d'Uzède, en le voyant sortir, se tourna vers les deux prêtres avec un air d'impatience et de dédain.

— Eh bien, mes pères, où en sommes-nous? en finissons-nous?

— Tout est fini, monseigneur, lui dit le supérieur en se frottant les mains d'un air de triomphe. Nous vous l'avions promis.

— Vous raillez, mon père... ce n'est pas possible!

— C'est réel, monsieur le duc, vous voilà délivré d'une paternité douteuse! Ce prétendu fils ne viendra plus par sa présence rappeler à Votre Seigneurie un passé pénible, et ne pourrait plus, même quand il le voudrait, faire le scandale que vous redoutiez. Il ne sortira plus de ce couvent où il va s'engager. Il prononce ses vœux.

— Allons donc! dit le duc d'un air d'incrédulité; lui qui avait résisté à toutes les séductions de l'archevêque de Valence!

— Il cède à notre éloquence persuasive, et je m'empresse d'en prévenir le saint prélat, dit le père Jérôme en lui montrant la lettre qu'il venait de commencer pour Ribeira.

— Et qui a pu produire une pareille conversion... je veux dire un pareil prodige?

Le père Jérôme se retourna et désigna du doigt Escobar.

— Vous, mon père? s'écria le duc avec étonnement et respect.

Escobar s'inclina avec humilité, et aux questions multipliées du duc il fallut bien répondre en déroulant le plan tracé, exécuté et suivi par le révérend père Escobar pour la plus grande gloire du ciel et surtout celle de l'ordre. Humilier Ribeira, l'emporter sur lui, amener ce Maure, cet hérétique, à se faire chrétien, c'était bien; mais l'amener à se faire moine! cela tenait du miracle. Voilà pourquoi l'habile prieur l'avait tenté. Outre le mérite de la difficulté vaincue, c'était gagner à leur ordre un sujet distingué, un homme d'instruction et de talent qui pourrait leur faire honneur (et dès ce temps-là déjà, ils cherchaient à attirer à eux tous les genres de mérite); et puis cela rendait service, par occasion, au duc d'Uzède, leur allié, qui, par fatuité, ne doutait point de sa paternité, mais qui, pour mille raisons de rang et de convenances, aimait mieux placer un bâtard à lui dans un couvent que dans le monde.

Un instant Escobar avait cru échouer dans ses projets. Piquillo ne lui offrait aucune prise et il ne savait plus par quel côté l'attaquer. Le hasard, père des succès, lui était venu en aide. Un jour que le barbier Gongarello traversait la cour du couvent pour aller raser les bons pères, il aperçut un jeune novice, la tête baissée, les bras croisés, qui passait sans voir personne, et se dirigeait vers la bibliothèque. Dans sa surprise, Gongarello manqua de *laisser tomber à terre* son plat à barbe en faïence, car dans ce novice si mélancolique et si rêveur, il

avait cru reconnaître Piquillo. Il s'était empressé de faire part de cette découverte à sa nièce Juanita, celle-ci à Pedralvi, et Pedralvi à son bon maître Delascar d'Albérique.

En attendant leur réponse, Gongarello cherchait, sans en venir à bout, le moyen de prévenir Piquillo, qu'il n'apercevait jamais, et dont la cellule touchait cependant celle du prieur.

Un matin que le barbier était occupé à raser Escobar, celui-ci s'absenta un instant et revint, mais en rentrant, il crut voir que le rasoir et la main du barbier tremblaient. Il remarqua que la porte qui conduisait chez Piquillo était entr'ouverte. Or, un moment avant, elle était fermée. Le barbier était donc entré chez le novice.

En effet, Gongarello se voyant seul, n'avait pu résister au désir de jeter un coup d'œil dans la chambre de son jeune ami, il espérait l'y trouver et n'avait trouvé personne. Mais il avait voulu du moins, et sans se compromettre, tenir Piquillo en défiance contre les piéges du révérend père Escobar. Celui-ci, après avoir renvoyé le barbier, était entré dans la cellule du novice, avait tout examiné et n'avait pas eu de peine à trouver dans le livre de prières ces mots tracés en tremblant par Gongarello :

« *Défiez-vous des bons pères et surtout d'Escobar.* »

Le premier mouvement du prieur avait été de déchirer cet écrit. Puis il avait pensé avec raison qu'en le laissant où il était, ce premier message, qui ne lui apprenait rien, en amènerait peut-être d'autres qui lui apprendraient beaucoup.

Il avait raisonné juste. Piquillo, plein de confiance, avait répondu par ces mots remis au même messager :

« *Qui que vous soyez, donnez-moi des nouvelles d'Yézid et d'Aïxa.* »

Escobar s'était emparé du message. Quel était donc ce Yézid, cette Aïxa auxquels Piquillo portait tant d'intérêt, et auxquels il pensait plus qu'à lui-même, plus qu'à sa liberté? Il avait questionné à ce sujet le duc d'Uzède. Celui-ci, instruit par le ministre, son père, lui avait raconté que Yézid, fils du Maure Albérique, était poursuivi en ce moment par l'inquisition pour avoir tué en duel le duc de Santarem, mais qu'il s'était soustrait à toutes les recherches et qu'on n'avait pu le découvrir. Quant à Aïxa, le duc savait par la comtesse d'Altamira tout le dévouement que Piquillo lui portait; on ignorait, il est vrai, à quel titre. Mais n'importe! on ne risquait rien d'effrayer le prisonnier et de le faire trembler pour les objets de son affection. C'est ce qu'avait fait Escobar, attendant les événements et de plus amples renseignements, que Gongarello n'avait pas manqué de lui fournir.

Le jour où le digne barbier était venu couper les cheveux du novice, on se rappelle qu'Escobar était présent à cette cérémonie. Ses yeux, en apparence fixés sur un livre de prières, suivaient tous les mouvements du barbier; il lui avait vu montrer vivement une lettre, puis plus tard la placer sous un sablier. On se souvient qu'à l'instant même il avait emmené Piquillo chez le père Jérôme, où il l'avait laissé; il était revenu précipitamment à la cellule, avait soulevé le sablier, et telle était la lettre qu'il y avait trouvée :

« Mon fils,

« Voici la première fois que je vous écris, et c'est, grâce au ciel, pour vous « envoyer de bonnes nouvelles, pour vous apporter espoir et consolation. Nous « avons appris par Gongarello, qui vous remettra cette lettre, et votre captivité « au couvent d'Alcala, et les piéges qui vous environnent. Résistez et ne crai-

« gnez rien. Votre frère Yézid est toujours poursuivi, il est vrai, mais il est en « lieu sûr, on ne peut le découvrir, et j'ose espérer pour lui de puissantes « protections qui obtiendront sa grâce. Aïxa, votre sœur, veuve et libre, est « retournée à Madrid. Ce n'est plus la fille du Maure ni l'enfant adoptif de « don Juan d'Aguilar, c'est la duchesse de Santarem qui emploie ses amis et « son crédit à votre délivrance. Vous avez, m'écrit-elle, de redoutables adver- « saires, l'archevêque de Valence, Ribeira, que vous avez mortellement offensé; « mais elle ne désespère point du succès; le zèle ne lui manquera pas, ni l'or « non plus, je vous l'atteste. Prenez donc courage, votre nouvelle famille ne « vous abandonnera jamais. Résistez aux embûches que l'on veut vous tendre, « restez fidèle à notre croyance, au Dieu de nos ancêtres, et pensez à votre père, « qui vous aime et vous bénit. DELASCAR D'ALBÉRIQUE. »

Cette lettre, qui eût désespéré tout autre qu'Escobar et lui eût démontré l'inutilité de ses efforts, lui avait fait entrevoir au contraire la possibilité du succès. Elle lui apprenait d'abord des liens de parenté qui lui semblaient en contradiction avec ceux que redoutait le duc d'Uzède, mais il n'était point chargé de débrouiller un mystère dans lequel la Giralda elle-même n'avait osé se prononcer; il lui suffisait que cette parenté, fausse ou véritable, eût créé dans le cœur de Piquillo une affection tendre et profonde, un dévouement de frère et de fils; c'est là-dessus qu'il fallait calculer. Cet écrit lui apprenait ensuite que, récemmont admis dans la famille du Maure, Piquillo n'avait encore reçu de lui aucun message, aucune lettre... c'était la première! Il ne connaissait donc point l'écriture de d'Albérique. C'était un grand point. S'appuyant alors de toutes ces circonstances et surtout de la haine que Ribeira portait au jeune novice et qui déjà lui était connue, Escobar s'était hâté de composer et de transcrire une autre lettre, celle que Piquillo avait lue. Pour quiconque connaissait, comme Escobar, le cœur du jeune homme, son âme ardente et généreuse, son abnégation de lui-même et son dévouement au devoir, cette lettre était un chef-d'œuvre, c'était la plus adroite, la plus infernale et la plus rare des combinaisons! combinaison douteuse ailleurs et qui, ici, était immanquable; on avait spéculé sur l'honneur et la vertu! Piquillo devait en être dupe.

Tout s'apprêta pour la cérémonie; mais pour des raisons que l'on devine aisément, au lieu de donner un grand éclat à leur triomphe, au lieu de compléter par la publicité la défaite de l'archevêque de Valence, les bons pères, par une affectation de modestie et d'humilité chrétienne, dont ils comptaient bien se dédommager plus tard, voulurent que tout se passât sans bruit et sans faste, entre eux, dans l'intérieur du couvent, et sans appeler à cette solennité les fidèles du dehors.

Pour Piquillo, nous l'avons dit, il avait demandé à ne voir personne.

Il pleurait et il priait!

Le frère Escobar vint frapper doucement à la porte de sa cellule. Piquillo n'ouvrit pas.

— Mon frère, dit le prieur, le révérend père Jérôme m'envoie vous demander si vous consentez à ce que la cérémonie ait lieu d'aujourd'hui en quinze?

— Le plus tôt possible, mon frère, répondit Piquillo d'une voix tremblante.

— La volonté de Dieu soit faite et la vôtre aussi, mon frère! dit Escobar; ce sera donc pour dans huit jours, le jour de la Saint-Louis.

Piquillo ne répondit point.

— Qui ne dit mot consent, pensa Escobar, et il descendit annoncer au révé-

rend père Jérôme, que le novice avait lui-même choisi le jour de la Saint-Louis pour recevoir le baptême et prononcer des vœux éternels!

VIII.

INTRIGUES DE COUR.

Le duc de Lerma, en apprenant du corrégidor de Tolède la mort du duc de Santarem, avait été furieux et désolé. Cette mort renversait tous ses projets. En faisant épouser Aïxa au duc, il avait un mari à sa dévotion, à ses ordres, qui, dès le lendemain du mariage, eût présenté sa femme à la cour; mari d'autant plus commode que, docile, on le comblait de faveurs, et que, rebelle ou récalcitrant, on l'éloignait à l'instant même sans pouvoir être taxé d'arbitraire et sans tyrannie; car, après la part active et prouvée qu'il avait prise à la conspiration de Lisbonne, l'exil était encore de la clémence.

Mais lui mort, Aïxa devenait bien plus libre encore qu'auparavant. Jeune fille, elle dépendait de la comtesse d'Altamira; veuve, elle ne dépendait plus que d'elle-même.

Le duc, fidèle à ses promesses, lui avait fait remettre, le matin de son mariage, par frey Gaspard de Cordova, la lettre d'elle qu'il avait interceptée et qui pouvait compromettre tous les siens. Il n'avait donc plus aucun moyen de l'amener à la cour, comme il l'avait juré au roi son maître; et le roi, plus impatient et plus amoureux que jamais, lui répétait à chaque instant : Quel jour madame la duchesse de Santarem me sera-t-elle présentée? Je ne veux que sa vue, sa présence... mais je la veux... vous me l'avez promise...

Il fallut bien alors annoncer au monarque que ce bonheur devait être encore différé, Aïxa ne pouvant être présentée à la cour par son mari, et apprendre à Sa Majesté le léger obstacle qui s'y opposait... la mort du duc de Santarem!

A cette nouvelle, à l'idée qu'il fallait attendre encore, le roi éprouva un tel dépit et se montra d'une telle humeur contre son ministre, que celui-ci comprit aisément que désormais sa faveur allait dépendre de l'exécution de sa promesse, et que toutes les questions se résumaient en une seule : Amener à tout prix Aïxa à la cour; la décider, n'importe à quel titre, à y paraître; sinon c'en était fait pour le duc de Lerma de son influence et de son pouvoir.

Il promit donc tout ce que désirait le monarque, et celui-ci retrouva sur-le-champ sa belle humeur et son sourire; le beau temps était revenu. Mais pour qu'il fût durable, il s'agissait de contenter le roi, qui était pressé, et d'employer des mesures promptes et énergiques.

Le ministre commença par destituer le corrégidor mayor Josué Calzado; c'était bien. Mais en le renvoyant, cela ne faisait pas venir Aïxa à la cour. Il ordonna les poursuites les plus sévères contre celui qu'on soupçonnait être le meurtrier du duc de Santarem. Mais aucun alguazil n'avait pu encore découvrir ni ses traces ni le lieu de sa retraite; et cependant il n'y avait pas de temps à perdre pour satisfaire l'impatience du roi.

Dans le champ de l'intrigue, il faut tout cultiver; car tout peut rapporter et produire. Le duc de Lerma se rappela la part que don Fernand d'Albayda

avait prise à cette affaire. Quoiqu'il ignorât complètement dans quel but et dans quel sens, il savait que Fernand d'Albayda était le fiancé et serait bientôt l'époux de Carmen d'Aguilar; que Carmen d'Aguilar était l'intime amie, la sœur d'Aïxa. On pouvait effrayer la jeune fille sur son fiancé, qui avait quitté son poste sans permission, qui s'était mêlé à une ténébreuse affaire et qui avait ainsi encouru la colère du monarque, c'est-à-dire du ministre. On pouvait ensuite montrer en perspective à Carmen le pardon de cette faute; bien plus, la faveur du roi, de nouvelles grâces, de nouvelles dignités venant accabler son mari, Fernand d'Albayda. Et pour tout cela, on ne lui demandait qu'une chose, déterminer son amie, sa sœur Aïxa, la duchesse de Santarem, à se laisser présenter à la cour avec elle, Carmen. C'était un moyen à tenter, et il y avisa.

Cependant les deux jeunes filles s'étaient hâtées de quitter le château de Santarem et de revenir à Madrid. Aïxa avait tout raconté à sa compagne, et n'ayant aucune nouvelle des fugitifs, elles tremblaient pour Yézid souffrant et blessé, et puis pour ce pauvre Piquillo, à qui elles devaient tant!

— Et Fernand, s'écriait Carmen avec inquiétude, ce pauvre Fernand qui n'était pas ton frère et qui pourtant s'exposait pour toi, qui venait se battre pour toi!.. tu ne le plains pas... tu n'y penses pas?

Carmen peut-être se trompait.

— Pourvu, se disait-elle, qu'il ne lui arrive pas malheur et qu'on n'aille pas l'accuser.

— Sois tranquille, dit Aïxa; en arrivant à Madrid, nous parlerons pour eux... nous les défendrons.

— Et comment, répondait la jeune fille, que rien ne rassurait; quelle protection avons-nous?

— Eh! mais... la comtesse d'Altamira, ta tante... et puis qui sait?.. d'autres encore!

Aïxa pensait à la reine, son seul espoir. Elle avait chargé en secret Juanita de tout lui raconter et d'implorer sa bonté.

En effet, au premier moment où la jeune cameriera se trouva seule avec sa souveraine, elle dit à demi-voix :

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui parler de la fille du Maure Albérique... de la pauvre Aïxa?

— De la duchesse de Santarem?

— Elle est bien malheureuse...

— Que lui est-il donc arrivé?

— Elle est dans la douleur! Le duc de Lerma l'avait unie à ce duc de Santarem contre son gré, contre celui de sa famille, et son frère, le noble, le généreux Yézid, averti... je ne sais comment, de ce mariage...

— Ah! il avait été averti, dit la reine en cherchant à cacher son trouble.

— Oui, madame, une main inconnue l'avait prévenu de ce mariage. Et pour défendre sa sœur, pour l'arracher à un joug odieux, il est accouru, mais trop tard... ce mariage était fait. Alors il a défié ce duc... un duel, la nuit, dans le parc... un événement affreux...

— Mort! dit la reine, mort!

— Oui, madame... Ah! mon Dieu! s'écria la jeune fille en voyant la reine pâlir, qu'a donc Votre Majesté?

— Rien, dit la reine, dont les lèvres étaient blanches et les mains tremblantes. Je conçois la douleur d'Aïxa... Yézid n'est plus!

— Eh non, madame! dit vivement Juanita; ce n'est pas lui... c'est l'autre!

— Ah! dit la reine, dont les joues venaient de reprendre leurs couleurs, c'est l'autre!.. c'est bien.

— Comment, madame, c'est bien! s'écria Juanita étonnée.

— Non, reprit vivement la reine! je veux dire... c'est différent.

— Cela n'empêche pas que le duc de Santarem n'ait été tué en duel, et par qui? par Yézid. Il est permis aux chrétiens de tuer des Maures, cela paraît tout simple; mais quand c'est un de nos frères qui tue un chrétien, il y a des lois qui les condamnent, et voilà ce qui désole cette pauvre Aïxa.

— Est-ce que son frère est entre les mains de ses ennemis?

— Non, madame... il leur est échappé; il paraît même qu'il est caché dans un endroit où on ne saurait l'atteindre, et que personne ne connaît...

— Je comprends, dit la reine...

Elle pensa alors au souterrain que Yézid lui avait montré dans la maison de son père; secret qu'elle seule possédait et qu'elle lui avait promis de ne jamais trahir. Plongée dans ces souvenirs, elle garda quelque temps un silence que Juanita n'osait troubler, mais la jeune fille se disait en elle-même :

— C'est étonnant! notre reine, qui était tout à l'heure si pâle, est maintenant toute rouge et tout émue... qu'a-t-elle donc? Si bien, madame, reprit-elle à voix haute...

La reine se réveilla à ces mots et parut sortir d'un songe.

— Si bien, continua Juanita, que ce pauvre jeune homme va être obligé de se cacher toujours et de passer sa vie en prison, sans voir ni sa sœur, ni ses amis, ni personne!.. C'est terrible, c'est ce qui désole Aïxa, et elle m'envoie implorer Votre Majesté.

— Moi? dit la reine.

— Et la supplier de demander la grâce de son frère...

— A qui donc?

— Eh mais... au roi... ou au ministre.

— Jamais! jamais! dit la reine effrayée.

— Quoi! ce n'est pas possible à Votre Majesté, qui est si bonne, si généreuse!.. qui m'a sauvée du bûcher, moi et mon oncle Gongarello, et qui chaque jour encore demande la grâce de tant de monde!

— Oui, tu as raison, mais pour lui c'est impossible!

— Et pourquoi, madame?

— Je n'oserais pas, dit la reine avec une expression que Juanita ne put comprendre.

— Ce pauvre jeune homme va donc mourir?

— Mourir! reprit la reine avec terreur; ne m'as-tu pas dit qu'il était en sûreté?

— N'est-ce pas mourir, que de ne plus voir un rayon de soleil, que de passer sa vie dans quelque cachot! Allez, allez, je sais ça; autant être rayé du nombre des vivants! et s'il n'y peut pas tenir, s'il veut absolument entrevoir la lumière du jour, et mieux encore, revoir ceux qu'il aime...

La reine tressaillit.

— S'il se hasarde à sortir et qu'il soit pris, il faudra donc qu'il meure, et je dirai donc à sa sœur que Votre Majesté a refusé de le sauver, qu'elle l'a abandonné à ses bourreaux!

— Non, non, dit la reine, cherchant vainement à cacher son trouble; mais comment faire?

On annonça le duc de Lerma.

— Ah! dit Juanita à voix basse, vous voyez bien que le ciel vous envoie la grâce de Yézid. Le ministre ne pourra la refuser à Votre Majesté.

Juanita ne comprenait pas que le difficile était de la demander.

Le duc entra. Il venait prendre les ordres et les invitations de la reine, pour le spectacle de la cour. On devait donner pour la dernière fois un ouvrage nouveau de Calderon, monté avec la plus grande magnificence, car le duc ne savait quel moyen employer pour amuser le roi, le distraire de sa passion et lui faire pendant quelques instants oublier Aïxa.

Jamais la reine, qui du reste était assez froide avec le ministre, n'avait été pour lui plus prévenante, plus affable et plus gracieuse ; mais, à la grande surprise de Juanita, qui était restée debout à l'écart dans un coin, elle n'abordait point la question principale et ne parlait point d'Yézid!

— Je sais, monsieur le duc, combien vous protégez la littérature et les arts. Je me plais à reconnaître qu'ils vous doivent beaucoup... et que jamais ils n'ont brillé de plus d'éclat que sous votre administration.

— Votre Majesté est trop bonne, dit le ministre en s'inclinant.

— Je voulais vous demander, monsieur le duc...

— Enfin, se dit Juanita, nous arrivons à Yézid.

— Je voulais vous demander... continua la reine avec embarras... si ce n'est pas à vous... à vos encouragements que nous devons Calderon de la Barca.

— Oui, madame... j'ose me flatter de l'avoir attiré à la cour, où il a passé les plus belles années de sa jeunesse et composé ses plus beaux ouvrages. Nos grands seigneurs et nos grandes dames lui ont fourni non-seulement des spectateurs, mais encore les personnages et souvent même le sujet de ses pièces.

— Et quelle est celle qu'on donne demain... quel en est le titre?

— *Le Feu caché sous la cendre* ou *l'Amour secret*, dit le ministre.

— Je vous remercie, monsieur le duc, dit la reine, qui paraissait plus embarrassée que jamais... je voulais vous demander aussi...

— Quoi donc, madame?

— Enfin nous y voici, dit Juanita, qui aurait voulu pousser la reine et lui donner du courage.

— On prétend, continua la reine, que si ce pauvre Cervantes a joui de quelques loisirs, c'est à vous qu'il en est redevable?

— Oui, madame, et c'est même au comte de Lémos, mon beau-frère, qu'il a dédié son *Don Quichotte*.

— En vérité, dit la reine, voilà ce que je ne savais pas!.. Mais c'est très-beau, très-noble...

— Votre Majesté a-t-elle autre chose encore à me demander?

— Moi, monsieur le duc... mais non, je ne crois pas!

— Et Yézid? se disait Juanita étonnée.

Le duc, charmé des gracieusetés de la reine, ne savait à quelle cause attribuer cette faveur inusitée, et se promettait bien de l'entretenir de son mieux.

— En cas de disgrâce ou de froideur de la part du roi, se disait-il, c'est une alliée à ménager, et un point d'appui pour attendre et regagner une position perdue.

Il vit dans ce moment entrer la comtesse d'Altamira. Elle salua le ministre avec un air de plaisir et de contentement qui lui parut suspect. La comtesse n'était jamais plus joyeuse que lorsqu'elle apportait quelque fâcheuse nouvelle

— Je dérange monsieur le duc, dit la comtesse, il faisait sans doute sa cour à la reine.

— Oui, madame la comtesse, heureux d'exprimer à Sa Majesté mon respectueux et éternel dévouement.

— Respectueux, c'est possible ! éternel, dit la comtesse en riant, c'est différent !

— Qu'est-ce à dire ? madame ! s'écria le ministre.

— Tout dépend des définitions. Qu'entendez-vous par éternel ?

— Celui qui dure et durera toujours, dit le duc en s'inclinant.

— Toujours... vous entendez par là... matin et soir.

— A coup sûr.

— Et si on avait le matin un dévouement et le soir un autre, comment cela s'arrangerait-il, je ne dis pas avec votre conscience, monsieur le duc, mais avec votre définition ?

— Je ne vous comprends pas, madame la comtesse.

— Je vous parle cependant, monseigneur, d'une anecdote récente, sujet très-piquant que j'aurais déjà donné à Calderon, s'il avait pu le traiter.

— Et qui l'en empêcherait ? dit la reine.

— C'est, répondit la comtesse, que le héros de l'ouvrage est justement celui qui lui fait une pension de mille ducats.

— Eh mais, dit la reine en se tournant vers le ministre, ne me disiez-vous pas tout à l'heure, monsieur le duc, que vous accordiez à Calderon de la Barca votre protection...

— Protection bien fatale en ce moment, s'écria la comtesse, et qui nous privera d'une comédie charmante en trois journées !.. Votre Majesté peut en juger elle-même, je lui en donnerai l'analyse en quelques lignes...

Et voyant le duc qui commençait à la regarder avec inquiétude, elle continua gaiement :

— Première journée !.. le théâtre représente un palais. Dans ce palais est un roi qui s'ennuie, quoiqu'il ait une femme charmante, adorable ; il cherche des distractions et s'adresse à son premier ministre.

— Madame ! s'écria le duc avec colère.

Mais la comtesse, sans y faire attention, continua froidement :

— Il y a un ministre... c'est fâcheux, on ne peut pas s'en passer, il faut qu'il joue un rôle ; celui-ci, donc, propose à son auguste maître, comme objet de distraction... une de ses sujettes... roturière qu'on anoblit et dont on fait une duchesse, en attendant mieux... tout cela pour avoir le droit de la présenter à la cour ; mais, et voilà où l'intrigue se noue, par caprice ou par spéculation de coquetterie, la nouvelle duchesse ne veut pas être présentée...

— Vous me permettrez de vous dire, madame la comtesse, s'écria le duc en s'efforçant de rire, que voilà une donnée bien invraisemblable.

— Ici... à la cour... c'est vrai, dit la reine.

— Et voilà justement ce qui en fait le charme et le piquant, reprit la comtesse ; et elle continua sur le même ton :

Deuxième journée : Que fait alors Son Excellence désolée ? La nouvelle duchesse qui ne voulait pas être favorite, avait une amie intime, une jeune fille charmante et de bonne maison, comme qui dirait, par exemple, Carmen d'Aguilar, ma nièce...

A ce nom, le ministre pâlit.

— Cette jeune fille avait un fiancé qu'elle allait épouser... bien mieux encore, qu'elle aimait !.. Et un matin, le ministre lui propose d'élever le futur époux en honneurs et en dignités, ou de le disgracier complétement ; selon que la pauvre jeune fille sera favorable ou contraire aux projets de Son Excellence...

— Ce n'est pas possible, dit la reine.

— Je pense comme Sa Majesté, dit le duc froidement; la jeune fille aura sans doute mal compris, ou peut-être avait-elle auprès d'elle quelque grand parent, une tante, par exemple, qui l'aura aidée à mal interpréter...

— Vous croyez! dit amèrement la comtesse.

— Ou qui, familiarisée avec ces sortes d'intrigues, aura cru en voir où il n'y en avait pas.

— Non, non, monsieur le duc, la proposition était bien formelle et bien précise; il fallait que cette jeune fille engageât, exhortât son amie à se laisser présenter à la cour, en d'autres termes, à devenir la maîtresse du roi, à prendre la place de la reine !.. Et, attendez donc, monsieur le duc, continua la comtesse, ne vous récriez pas, ne vous indignez pas, nous ne sommes qu'au second acte. Troisième journée!

— Tout cela est absurde! s'écria le duc, tout cela est faux!

— C'est juste, dit la comtesse en souriant et en s'adressant à la reine... Je me trompais! Ce n'est pas une autre journée, c'est la même! Oui, vraiment, le ministre venait le même jour, presqu'au même instant, faire sa cour à la reine et protester d'un dévouement *éternel*... Je demanderai maintenant à Votre Majesté ce qu'elle pense de la définition de ce mot, si elle l'entend comme M. le duc.

La comtesse fit une grande révérence, et se retira, laissant le duc accablé sous le coup imprévu que venait de lui porter sa redoutable ennemie. Il voyait fondre sur lui l'orage du côté par où il l'attendait le moins. Il voyait tous ses projets renversés, et la promesse qu'il avait faite à son maître impossible désormais à réaliser. Sous quelque prétexte qu'il voulût maintenant présenter Aïxa à la cour, la reine s'y opposerait. La reine, prévenue par la comtesse, refuserait de recevoir sa rivale; bien plus, le faible monarque, accablé de justes reproches, et ne sachant que répondre, se vengerait de la colère de sa femme et de la perte de sa maîtresse, sur le ministre qui n'avait su ni garder son secret, ni faire réussir ses amours.

Tout cela était infaillible, immanquable. C'était une disgrâce certaine; et le duc, tenant ses yeux baissés vers le tapis de la chambre, semblait y lire l'arrêt de sa chute. Enfin, décidé à soutenir de son mieux l'orage qu'il ne pouvait éviter, il composa son maintien, chercha à se donner un air d'assurance, et avec un sourire de cour, sourire intraduisible, qui dit tout et qui ne dit rien, il se hasarda à jeter un regard sur Sa Majesté.

Ce qu'il vit dérangea de nouveau toutes ses prévisions et déconcerta totalement sa perspicacité. Au lieu du courroux et de l'indignation qu'il s'attendait à trouver sur les traits d'une femme et d'une reine irritée, il lui sembla voir briller un air de satisfaction et de triomphe; un sourire à moitié joyeux, à moitié railleur, errait sur les lèvres de Marguerite; elle regardait le ministre en silence, mais de manière à l'encourager; elle semblait presque attendre qu'il parlât le premier.

Il se hâta de profiter des avantages qu'on lui offrait.

— J'espère, dit-il en balbutiant, que Votre Majesté ne me jugera pas sans m'entendre... si je suis coupable en cette occasion... si du moins j'en ai l'apparence... c'est par l'interprétation que l'on donne à l'action la plus simple.

— En vérité, dit la reine avec enjouement, expliquez-moi cela, de grâce.

— Le cercle de la reine, poursuivit le duc, est très-respectable... Il est composé de femmes charmantes... qui sont reconnues telles depuis longtemps... depuis trop longtemps peut-être... et je voulais, imprudent que j'étais, et sans

penser aux haines que j'allais amasser sur moi, je voulais... embellir cette guirlande toujours fraiche, de quelques fleurs... plus fraiches encore.

— Je comprends, dit la reine avec le même ton de dignité, rajeunir le personnel de ma maison... Vous avez raison... Cela ne fera pas de mal... Et ces dames, à commencer par la comtesse, vous accusent de faire, dans l'intérêt de mon mari, ce que vous faites dans le mien.

— J'espère, s'écria vivement le duc, que Votre Majesté n'ajoute pas foi à toutes ces calomnies.

— Je n'en crois pas un mot, dit gravement la reine... vous, monsieur le duc, à votre âge!.. un personnage sérieux et le frère du grand inquisiteur! et puis vous avez tant d'autres occupations... tant de choses à faire!

Le ministre avait trop d'esprit pour ne pas voir que la reine n'était pas sa dupe, et en même temps trop de tact pour ne pas comprendre qu'elle ne demandait pas mieux que de lui pardonner; dans quelle intention? c'est ce qu'il ne pouvait s'expliquer; mais dans ce moment, peu lui importait, et il poursuivit avec chaleur :

— Voilà pourquoi, madame, j'ai voulu que la fille de don Juan d'Aguilar fût dernièrement présentée; voilà pourquoi j'insistais auprès de cette jeune fille pour que son amie la duchesse de Santarem le fût également.

— Elle est donc bien jolie! demanda la reine avec un sourire malin.

— Mais oui... madame, dit le duc avec embarras... elle n'est pas mal.

— Cela ne suffit pas pour nos jeunes recrues, et d'après le système que vous me développiez tout à l'heure... il faut qu'elle soit tout à fait bien.

— Elle est bien, dit le duc froidement.

— Je voudrais mieux encore!.. Je voudrais qu'elle fût très-jolie, très-remarquable.

— Eh mais, dit le duc, qui craignait quelque piége, beaucoup de gens la trouvent telle... mais moi...

— Oh! vous, monsieur le duc, vous ne pouvez vous y connaître. Nous, c'est différent; et je veux en juger.

— En vérité! dit le ministre effrayé.

— On prétend qu'elle est veuve? continua la reine sans faire attention à l'inquiétude du duc.

— Oui, madame.

— Je ne vois pas alors comment elle pourrait m'être présentée et faire partie de ma cour sans un titre quelconque et sans être attachée à ma personne, ce ne serait pas convenable. Vous lui direz, monsieur le duc, que je l'admets au nombre de mes dames d'honneur, si toutefois elle veut bien accepter ce titre.

A ce nouveau coup de théâtre plus inattendu, plus surprenant que tous les autres, le duc restait muet de surprise et de joie... joie mêlée de doute et d'incertitude; car il osait croire à peine à ce qu'il venait d'entendre.

Après s'être cru abattu, le ministre se voyait tout à coup relevé, et replacé au pinacle par celle qui devait le perdre.

Tout ce qu'il avait promis au roi, tout ce qu'il cherchait à obtenir, sans en venir à bout, tout ce qu'il pouvait espérer, en un mot, par ses machinations et ses intrigues, l'entrée d'Aïxa à la cour, la reine venait elle-même le lui offrir d'une façon décente et honorable qui imposait silence à toutes les calomnies!.. mais quelle était l'idée de la reine? car elle en avait une pour agir ainsi... et le ministre, ni Juanita, ni personne au monde ne pouvait la deviner.

C'était peut-être ce que voulait Marguerite.

Le ministre s'inclina et dit :

— Je préviendrai dès aujourd'hui madame de Santarem de l'honneur que Votre Majesté daigne lui faire.

— Si elle y consent, dit la reine... car il faut qu'elle y consente... ne l'oubliez pas : je ne prétends forcer personne.

Le duc sortit, au comble de la joie, et la reine dit à Juanita, qui pendant ce temps était toujours restée à l'écart :

— Toi, petite, cours à l'instant chez Aïxa, et dis-lui de refuser!

—Comment, madame! dit la jeune fille étonnée. M. le duc va lui proposer de vivre près de vous, de ne plus vous quitter, faveur qui comblerait tous ses vœux...

— Et surtout ceux du ministre.

— Et il faudra qu'elle refuse, qu'elle dise *non!*

—Obstinément... à moins que le duc ne lui accorde et ne lui signe la grâce de son frère Yézid.

— Je comprends, je comprends maintenant! dit Juanita. Et vous croyez que le ministre l'accordera?

— A l'instant même... sur-le-champ!..

— C'est bien, c'est bien, reprit Juanita en baisant les mains de Marguerite.

Elle sortit, et la reine, restée seule, regarda autour d'elle et se dit à voix basse :

— *Il* sera libre, *il* sera sauvé... et ce n'est pas moi qui l'aurai demandé!

Impossible de décrire la rage et l'étonnement de la comtesse lorsqu'elle apprit, quelques jours après, le dénoûment de la scène qu'elle avait si bien préparée; mais malgré sa haine, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'ennemi qu'elle détestait. Comment avait-il pu sortir d'une pareille situation et en sortir victorieux? Par quelle ruse, quelle infamie, quel trait de génie avait-il d'abord prouvé à la reine son innocence, et ensuite comment avait-il obtenu qu'elle devînt la protectrice de sa rivale? c'était à confondre, et pour la première fois la comtesse fut forcée de s'avouer que le duc de Lerma était un grand ministre! aveu qui redoublait sa colère et son désir de le renverser; aussi dès ce moment elle chercha plus haut et plus loin les moyens d'y parvenir.

Le duc cependant était triomphant; et, comme bien des généraux vainqueurs par hasard, enivré d'un succès qu'il ne comprenait pas, il avait couru fièrement près du roi, et lui avait annoncé la réussite de leurs projets; Aïxa venait à la cour, elle y serait présentée, et ne la quitterait plus; il lui raconta qu'elle avait hésité un instant à accepter, et qu'elle y avait mis pour condition une grâce...

— Qu'il fallait lui accorder, dit le roi.

— Et c'est ce que j'ai fait, sire, en votre nom : c'était un Maure, un nommé Yézid, qui s'était battu en duel, et à qui nous expédierons des lettres de grâce le plus tôt possible, c'est-à-dire dans huit jours... elle tient à les avoir avant de paraître devant vous.

— Et pourquoi?

— Pour vous en remercier, sire, le premier jour qu'elle vous rencontrera chez la reine... car la voilà attachée à la personne de Sa Majesté.

Et le ministre s'étendit alors complaisamment sur l'adresse profonde et sur la diplomatie ingénieuse qu'il avait déployées pour amener la reine à choisir, à demander elle-même Aïxa pour dame d'honneur; ce qui donnait à la duchesse de Santarem une position, ce qui détournait tous les soupçons, et ce que

le roi regardait comme le coup d'État le plus habile et l'événement le plus important de son règne.

Aussi, enchanté de voir cette grande affaire heureusement terminée, le roi, retiré dans son cabinet et assis dans son grand fauteuil, se frottait les mains. Il partageait en ce moment l'opinion de la comtesse d'Altamira et se disait à lui-même : en vérité, j'ai un grand ministre !

On lui annonça le grand inquisiteur Royas de Sandoval et l'archevêque de Valence, les deux principaux membres du saint-office.

Le grand inquisiteur et l'archevêque de Valence ne pouvaient arriver dans un moment plus favorable, s'ils avaient quelque chose à demander; et en effet le grand inquisiteur se hâta de raconter à Sa Majesté que tous les droits et priviléges de l'Inquisition avaient été scandaleusement violés dans la personne du saint prélat; qu'un néophyte qu'il avait daigné prêcher et enseigner lui-même, lui avait été enlevé par les intrigues des pères de Jésus, et qu'on le gardait illégalement au couvent d'Alcala de Hénarès sous prétexte de donner asile à un prétendu fugitif; que la sainte inquisition reconnaissait la première le droit d'asile dans les églises et dans les couvents, mais que ce droit ne pouvant pas être illimité, il convenait d'en borner la durée; que le conseil du saint-office, présidé par lui, venait, sur la proposition de l'archevêque de Valence, de décider que ce temps ne pourrait excéder une ou deux semaines tout au plus; qu'en conséquence le couvent d'Alcala de Hénarès eût à renvoyer de l'enceinte de ses murs ou à livrer à qui de droit le néophyte retenu par lui depuis plus d'un mois, lequel serait sur-le-champ remis aux officiers du saint-office, etc.

C'étaient ces deux actes que l'inquisiteur et l'archevêque apportaient à la signature du roi, et ils s'apprêtaient à les soutenir par tous les arguments que pourraient leur suggérer l'intérêt de la foi et le ressentiment de Ribeira; mais le roi ne leur permit pas de donner de plus longs développements à leur éloquence.

— Donnez, mes pères, dit-il, donnez ! dès que cela vous semble juste et de votre devoir, le mien est de signer sans discussion tout ce que vous voudrez, tout ce qui vous plaira, seigneur archevêque.

Et il chercha une plume sur son bureau.

— C'est toujours le même, le saint roi Catholique! dit Ribeira.

— Le bouclier et l'épée de l'Église! ajouta le grand inquisiteur.

Telles étaient les paroles qu'ils prononçaient à voix haute; mais en même temps ils se regardaient, et leurs yeux se disaient :

— C'est toujours ce roi sans caractère et sans énergie qui décide sans voir, signe sans lire, et dont nous ferons toujours tout ce que nous voudrons.

Le roi, qui signait rarement et qui n'écrivait jamais, avait peu de plumes sur son bureau; aussi, pendant qu'il en cherchait une de la main, ses yeux parcouraient, presque sans le vouloir, les papiers qu'on venait de lui remettre, et il vit à un alinéa que ce fugitif destiné aux cachots et aux tortures de l'inquisition, se nommait *Piquillo Alliaga*...

— Piquillo... Alliaga... dit-il en répétant ce nom qui ne lui était pas inconnu et qui lui rappelait de doux souvenirs; eh oui ! c'est celui que don Augustin de Villa-Flor avait promis de découvrir...

— Nous l'avons découvert, dit Ribeira, il est au couvent d'Alcala.

— C'est lui que nous voulons saisir, reprit Sandoval.

— Que nous voulions châtier, ajouta l'archevêque avec rage.

— Et moi, je ne le veux pas ! s'écria le roi avec chaleur.

— Eh, mon Dieu! sire, se dirent les deux prélats étonnés, qu'est-ce que cela signifie?..

— Que je ne le veux pas! s'écria le roi avec force.

— Mais Votre Majesté n'y pense pas!

— J'y pense si bien qu'il n'entrera point dans les prisons de l'inquisition! je l'ai promis! et s'il y était, je l'en ferais sortir sur-le-champ, je l'ai promis!

— Et à qui donc, sire?

— A qui?..

Il hésita et dit :

— A moi-même! et il me semble que les promesses faites au roi sont aussi sacrées que les autres.

— Sans contredit, sire! mais Votre Majesté connaît donc ce Piquillo Alliaga?

— Du tout!

— Elle l'a vu au moins?

— Jamais!

— Et pour quelle raison, sire, le protéger contre nous?

— Parce que je le veux!

Ces mots, prononcés d'une voix nette et ferme, retentirent sous les voûtes du cabinet qui semblaient presque étonnées de les entendre. Les deux prélats effrayés se regardèrent cette fois avec un sentiment bien différent, et dans ce nouveau dialogue leurs yeux se disaient :

— Je n'y comprends rien!

— Ni moi non plus.

— Qu'est-ce qu'il a donc?

— Est-ce qu'il aurait de l'énergie?

— Du caractère?

— Et une volonté?

— Et s'il s'avise d'être toujours ainsi...

— Où allons-nous?

— Qu'allons-nous devenir?

Le roi, durant cette conversation muette, avait écrit un ordre de lui-même, de sa main, et, sans le montrer aux deux prélats, sans les consulter, il dit :

— Non-seulement il n'ira pas en prison, mais j'ordonne qu'on le fasse sortir à l'instant même du couvent d'Alcala de Hénarès, où vous dites qu'il est prisonnier.

Il sonna. Un huissier de la chambre parut.

— Y a-t-il quelque officier dans le premier salon?

— Un seul, sire, don Fernand d'Albayda, qui a reçu du ministre l'ordre de quitter Lisbonne pour venir rendre compte de sa conduite.

— Il répondra au ministre plus tard; il faut d'abord qu'il m'obéisse, à moi.

Sandoval regarda de nouveau le roi pour s'assurer qu'il n'était point malade et qu'il était bien réellement dans son bon sens.

Pendant ce temps, Fernand d'Albayda était entré.

— Monsieur, lui dit le roi, vous allez vous rendre sur-le-champ à Alcala de Hénarès, à cinq lieues d'ici; vous irez au couvent des révérends pères de la Foi, et vous leur ordonnerez, en vertu de cet acte signé de moi, de remettre à l'instant même en liberté le nommé Piquillo Alliaga.

— Piquillo! dit Fernand avec étonnement.

— Vous le connaissez?

— Oui, sire.

— Vous êtes plus avancé que moi.

— C'est un jeune homme plein de cœur, de mérite, de talent, s'écria Fernand.

— Vous l'entendez, mes pères ! dit le roi.

— Et digne en tout point de la protection de Votre Majesté.

— Vous entendez, mes pères !.. Partez, monsieur... ah ! attendez, dit-il en se remettant à écrire; puis il s'arrêta et reprit : Non, non, cette lettre-là, ce n'est pas vous qui la porterez.

Fernand s'inclina et sortit.

Le roi écrivait toujours. Il traçait le billet suivant :

« Le roi s'est empressé de tenir la promesse que don Augustin de Villa-Flor « avait faite à la belle Aïxa. Dès ce soir, Piquillo Alliaga sera remis en liberté. »

Puis levant les yeux sur Sandoval et Ribeira qui restaient debout et immobiles devant lui :

— Je ne vous retiens plus, mes pères, leur dit-il.

Les deux grandes dignités ecclésiastiques du royaume, consternées et humiliées, descendaient côte à côte l'escalier du palais; elles descendaient, et dans ce moment le duc de Lerma montait. Sandoval lui raconta avec effroi ce qui venait d'arriver... Ribeira le lui répéta en faisant le signe de la croix.

— C'est inexplicable...Je ne comprends plus rien au roi.

— Ni moi à la reine, dit le ministre.

— En vérité, dit Sandoval à voix basse, je crois que notre auguste souverain est fou.

— Non, dit le ministre en soupirant, mais il est amoureux.

Fernand, cependant, fidèle aux ordres du roi, galopait sur la route d'Alcala, enchanté d'aller délivrer Piquillo, et ravi d'une mission qui le dispensait de son audience avec le ministre. En recevant l'ordre de se rendre à Madrid, il s'était douté que les événements du château de Santarem allaient lui valoir quelque disgrâce, et la confiance dont le roi l'honorait en ce moment lui semblait une compensation de la mau- vaise humeur du ministre.

Il arriva vers le milieu du jour à Hénarès, et sans s'arrêter, sans se reposer, il alla droit au couvent; il remit son cheval au valet qui le suivait, et demanda au frère portier le supérieur du couvent, le révérend père Jérôme.

— Impossible de le voir en ce moment.

— Dites à lui ou au prieur que j'ai à leur parler de la part du roi, moi, don Fernand d'Albayda.

Le frère portier revint un instant après, et remit un petit billet non cacheté : il était d'Escobar.

« Le père Jérôme me charge de présenter ses respects et ses excuses au « seigneur don Fernand d'Albayda, et le prie de vouloir bien l'attendre quel« ques instants. Une importante cérémonie retient en ce moment à la cha« pelle le supérieur et ses frères. Le prieur, Frère Escobar. »

— C'est donc une grande fête, une grande solennité? dit Fernand.

— Une ordination !.. rien que cela ! dit le frere portier. Écoutez plutôt.

— En effet, toutes les cloches du couvent sonnaient à grande volée; les orgues se faisaient entendre, ainsi que les voix des frères.

— J'ai ordre, seigneur cavalier, de vous conduire au parloir.

— Je vous suis, mon frère.

Fernand entra au parloir et attendit.

Un silence profond régnait dans les bâtiments et dans les cours du couvent. C'était le repos, mais le repos de la tombe. On eût dit que ces lieux étaient abandonnés, si de temps en temps un chant lointain et monotone n'eût retenti sous les voûtes du cloître. Fernand se sentit effrayé du calme qui l'environnait ; lui qui, dans le monde, parvenait parfois à se distraire et à s'étourdir par le bruit, par l'agitation, par les devoirs de chaque jour, il se trouvait seul, ici, avec lui-même, seul avec l'image d'Aïxa et les pensées qu'il s'efforçait de fuir!.. Ah! que je plains, se disait-il, ceux qui viennent dans la solitude du cloître pour y chercher la consolation et l'oubli! on n'y trouve au contraire que la douleur et le souvenir! Il se félicitait du moins d'arracher Piquillo à ces hautes et sombres murailles, de le ramener au sein du monde, aux plaisirs de son âge, aux douceurs de l'amitié... à Carmen, à Aïxa, qui l'attendaient.

En ce moment de longues files de moines, le capuchon baissé et les mains croisées sur la poitrine, sortirent de la chapelle et rentrèrent dans leur cellule. Fernand se fit conduire à l'appartement du supérieur.

Le père Jérôme avait avec lui le frère Escobar et un jeune moine qui, agenouillé dans un coin, semblait absorbé dans une sainte extase ou dans une profonde douleur, car il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

— Mon révérend, dit le jeune militaire au supérieur... Je viens vers vous de la part du roi...

A cette voix d'un ami, à cette voix qu'il avait entendue pour la première fois, auprès d'Aïxa et de Carmen et sous le toit hospitalier de Juan d'Aguilar, le moine leva vivement la tête.

— Piquillo! s'écria Fernand.

Le moine se jeta dans ses bras, et, comme si toutes ses larmes, depuis si longtemps comprimées, se fussent fait tout à coup un passage, il éclata en sanglots, et n'eut que la force de s'écrier :

— Vous! vous, Fernand! ah! parlez-moi d'elle... de mes amis... de Yézid!..

— Allons! allons! calmez-vous, lui dit Fernand en souriant, vous allez bientôt les revoir, je vous emmène. Mon père, dit-il au supérieur, daignez lire cet ordre du roi qui vous enjoint de me remettre Piquillo, votre prisonnier.

— Piquillo n'existe plus, répondit froidement le supérieur, nous n'avons ici que le frère Luis d'Alliaga.

— Que voulez-vous dire? s'écria Fernand en reculant d'un pas.

— Qu'aujourd'hui, jour de la Saint-Louis, ce jeune frère a prononcé ses vœux.

— Ce n'est pas possible! il y a ici quelque trahison... et je proteste au nom du roi qui m'envoie.

— Prenez garde à vos paroles, seigneur cavalier, dit le père Jérôme avec calme. C'est d'elle-même que cette âme égarée est venue à nous ; c'est à genoux que l'enfant prodigue est venu nous supplier de le réconcilier avec le ciel!

— Serait-il vrai? dit Fernand en se retournant vers Alliaga.

— Oui, oui, il l'a fallu, répondit celui-ci, pâle et baissant les yeux... Apprenez-moi du moins, c'est ma seule consolation, que mon sacrifice n'a pas été inutile. Yézid est-il arraché à ses bourreaux?

— Yézid n'a jamais été en danger, dit Fernand avec étonnement. Sauvé par moi et dérobé à toutes les recherches, il vient d'obtenir sa grâce.

— Aïxa était donc seule menacée? s'écria Alliaga. Dites-moi qu'elle est sortie de son cachot, qu'elle est rendue à la liberté.

— La duchesse de Santarem a toujours été libre et respectée... elle vient d'être nommée dame d'honneur de la reine...

Le jeune moine se mit à trembler, et avec une agitation convulsive, il chercha sur lui un papier en disant :

— Cette lettre, cependant, cette lettre... tenez, tenez... c'est de Delascar d'Albérique... d'un vieillard... de mon père ! il n'a pu me tromper, celui-là ! lisez ! lisez !..

Fernand, élevé avec Yézid, connaissait trop bien l'écriture du vieillard pour s'y méprendre un instant, et, du premier coup d'œil, il s'écria :

— Ceci n'est point de la main d'Albérique !

— En êtes-vous bien sûr? dit Piquillo avec la pâleur de la mort.

— Et même, continua Fernand, en comparant cette écriture avec celle du petit billet qu'il venait de recevoir, il ne serait pas impossible d'en connaître l'auteur. Tenez ; voyez vous-même si ce ne serait pas la main du frère Escobar.

A cette vue, à ce nom, le jeune moine poussa un cri horrible, un cri de malédiction et de vengeance, et tomba sur le plancher roide et sans connaissance. Fernand le crut mort et courut à lui. Escobar voulut l'aider.

— Laissez-le, laissez-le ! dit Fernand en le repoussant. C'est vous qui l'avez tué, et je vous disais bien, mes pères, qu'il y avait ici quelque trahison dont vous répondrez devant Dieu et devant les hommes ; mais Piquillo est libre, et, d'après l'ordre du roi, je l'emmène à l'instant, si toutefois, comme je l'espère, il est en état d'être transporté.

— Il ne sortira point d'ici ! s'écria le père Jérôme en se plaçant entre Fernand et son ami. Le roi avait des droits sur Piquillo, il n'en a aucun sur frey Luis d'Alliaga, moine de ce couvent, et qui ne dépend plus que de moi, son supérieur. Puis, s'adressant à plusieurs frères qui étaient accourus au bruit : Enlevez-le dit-il en leur montrant le pauvre jeune homme toujours sans connaissance, et portez-le dans sa cellule.

— Je ne le souffrirai pas ! s'écria Fernand.

— La violence serait inutile, répondit le supérieur, et vous perdrait vous-même, seigneur cavalier.

Fernand comprenait trop bien que le moine avait raison, et il s'écria :

— Je proteste du moins contre la ruse et la trahison dont il est victime... Je proteste contre des vœux qui sont nuls !

— Qui sont réguliers ! s'écria Escobar pendant qu'on emportait Alliaga ; ces vœux ne lui ont pas été imposés, ils ont été sollicités par lui...

— Tout a été violé à son égard ; il était ici comme prisonnier.

— Comme novice !

— Il y a un mois à peine !

— Un mois et demi, dit Escobar.

— Il faut un an de noviciat.

— Un an au plus ! trois mois au moins ! répondit Escobar ; tel est le texte du règlement.

— Eh bien ! s'écria Fernand avec fureur, vous convenez vous-même qu'il n'a passé qu'un mois et demi...

— Et deux mois dans *l'œuvre de la Rédemption*, ainsi que l'atteste lui-même l'archevêque de Valence. Cela fait bien, si je ne me trompe, trois mois et demi de noviciat... C'est donc quinze jours de trop !

Fernand, hors de lui, s'élançait pour étrangler le moine.

— Faites, mon frère, s'écria Escobar avec une résignation évangélique. Aussi

bien, je le vois, il vous sera plus facile de m'étrangler que de me répondre.

Fernand, suffoqué de rage, se précipita vers la porte, s'élança sur son cheval, et reprit ventre à terre la route de Madrid.

IX.

LE PETIT SOUPER.

Alliaga resta longtemps sans connaissance. Quand il revint à lui, quand il aperçut les murs de sa cellule, cette croix, ce prie-Dieu, et surtout le père Jérôme debout près de son lit, il s'écria avec terreur :

— Fernand!.. Fernand, où êtes-vous? Fernand, ne m'abandonnez pas!

— Il n'est plus ici, dit le moine.

— Ce n'est pas possible!.. Il ne m'aura pas laissé au milieu de mes ennemis.

— De vos frères! dit pieusement le supérieur.

— Vous, mes frères; vous que je renie et que je déteste! Vous!.. vous plus lâches et plus cruels que Ribeira lui-même, car il n'employait que la violence, et vous employez la trahison; je pouvais par le courage résister à mes bourreaux, mais comment se défendre contre les ruses et les piéges dont vous et Escobar vous m'avez entouré?

— Mon fils, calmez-vous et écoutez-moi; il fallait vous faire connaître l'éternelle vérité.

— Et vous avez commencé par le mensonge!

— Qui veut la fin veut les moyens. Le but que l'on se propose sanctifie tout, et nous avons voulu vous faire arriver au ciel.

— Par le chemin de l'enfer!

— Les bords de la coupe sont amers, mais ils renferment un salutaire breuvage.

— Un poison qui tue!

— Quand ce serait vrai! nous vous aurions donné en échange la vie éternelle... mais ce courroux tombera. Vous voilà des nôtres.

— Jamais!..

— Et quand vous serez resté quelque temps parmi nous...

— Je n'y resterai pas! Je suis libre, je veux ma liberté!

— Vous l'avez engagée devant Dieu!

— Devant Dieu, qui lit dans nos cœurs et qui sait à quelle condition je m'engageais, et si, comme vous le prétendez, votre Dieu est un Dieu de justice...

— Sans contredit.

— Il sait que je ne suis pas à lui; il sait que mes vœux sont nuls, il vous ordonne de les briser, et si vous me retenez ici de force et malgré moi, c'est vous qui outragez ce Dieu dont vous me parlez!

— Permettez, mon frère, dit le jésuite avec sang-froid; il y a les lois de Dieu, mais il y a aussi celles du couvent, qui sont la loi de Dieu sur la terre. Or, nous sommes sur la terre dans ce moment. C'est donc au couvent qu'il faut obéir d'abord, non pas que cela soit la seule juridiction, mais c'est la première

et la plus immédiate; c'est donc par elle qu'il faut commencer, sous peine de manquer à toutes les autres. Or, que dit la règle du convent? Aucun moine ne sortira sans la permission du supérieur; donc...

— Si l'on me retient de force, j'emploierai la force pour m'arracher de vos mains, je proclamerai en tous lieux comment vous peuplez vos couvents; j'irai dire à Ribeira quels moyens vous employez pour convaincre les âmes...

— Et moi, mon frère, dit le supérieur avec un peu d'impatience, je n'ai plus qu'un mot à vous répondre. Vous nous opposez sans cesse le saint archevêque de Valence, Ribeira; vous affectez de l'exalter et de l'élever au-dessus de nous pour nous humilier sans doute; mais nous aussi, nous reconnaissons avec vous que ses pieuses pratiques ont du bon, que ses moyens de conviction ne sont pas à dédaigner, et pour certaines occasions nous avons adopté son système.

— Que voulez-vous dire? s'écria Alliaga.

— Système que nous avons perfectionné; et je vous déclare que nous avons ici, sans que l'on s'en doute, certains cachots modèles, où nous avons soin de reléguer ceux qui, par obstination ou endurcissement, resteraient sourds à la voix du ciel, et surtout qui, par malice ou méchanceté, voudraient décrier notre ordre et le calomnier!

— Le calomnier! s'écria Alliaga furieux, le calomnier! est-ce que cela est possible!.. est-ce que votre fourberie et votre méchanceté ne dépassent point tout ce que l'on pourrait inventer! Et vous avez pu espérer que je resterais dans vos rangs, que je vous appellerais mon frère!.. Écoutez-moi, car je ne vous ressemble pas... je ne veux tromper personne, pas même un ennemi! A vous et à Escobar, à vous et à tout votre ordre, je déclare dès ce jour une haine mortelle!.. Ce serment-là, je le fais bien de moi-même, et je le tiendrai... Et maintenant que vous me connaissez, appelez vos geôliers et ordonnez-leur d'ouvrir vos cachots...

— Plus tard, dit froidement le père Jérôme, je ne dis pas non... c'est possible! mais dans ce moment vous avez la fièvre. Nous attendrons que vous soyez guéri, et je vais vous envoyer pour cela le frère médecin, en le priant d'employer tous ses soins à hâter votre guérison.

Il sortit, et un quart d'heure après arriva un frère élève de Saint-Pacôme.

Il trouva, en effet, Piquillo en proie à une fièvre chaude que rien ne pouvait calmer, et qui dura plusieurs jours. Pendant quelque temps on surveilla le jeune frère avec soin, puis on s'en occupa moins, puis on le laissait seul des heures entières, luttant contre la maladie, dont les accès, quoique moins fréquents, revenaient encore.

Un soir, en proie à un délire ardent, à moitié fou de rage et de douleur, et conservant cependant assez de raison et de mémoire pour se rappeler toutes les trahisons dont il avait été victime : — Il n'y a donc ici-bas, s'écria-t-il, ni loi, ni justice!.. Eh bien, c'est moi qui serai la loi! c'est moi qui serai la justice! C'est à moi de châtier les coupables que les hommes laissent impunis!.. Oui... oui, continua-t-il avec exaltation, Dieu me confie cette mission, et je la remplirai! je commencerai par Escobar... et par le père Jérôme!

Il s'était levé... il s'était habillé complétement.

— Ils m'ont donné cette robe de moine, disait-il... ils ont bien fait. Me voici désormais, comme eux, ministre de Dieu!.. d'un Dieu vengeur. Allons, maintenant à l'œuvre! et que le ciel me conduise!

Enveloppé dans sa robe, le front caché par son capuchon, il s'élança dans

la cellule d'Escobar. Celui-ci était absent, par bonheur pour lui, car nul doute que, dans sa rage, Alliaga, dont les forces étaient doublées par la fièvre, n'eût, de ses propres mains, étranglé le bon père.

— Ah! il n'est pas là! dit-il avec égarement, le ciel le protége encore... mais ce ne sera pas toujours ainsi... il reviendra... et en attendant il y en a d'autres encore à punir et à immoler... Allons chez le père Jérôme!

Il descendit l'escalier d'un pas ferme, et traversa la cour. La nuit était venue. On sonnait l'*Angelus*; mais au lieu de suivre les autres frères à la chapelle, il continua sa marche jusqu'à la cellule du supérieur. Un moine en sortait un panier vide. C'était Paolo, le frère, ou plutôt le valet de chambre de confiance du père Jérôme. Il fit un geste de surprise en voyant un moine dont il ne pouvait distinguer les traits s'avancer aussi résolument vers l'appartement dont il venait de fermer la porte. Il voulut parler, Alliaga lui saisit brusquement la main, et lui dit d'une voix sourde :

— Silence!

— Ah! vous êtes de ceux qu'il attend.

— Oui... celui que Dieu envoie.

Il vit la porte fermée, et regardant frey Paolo qui tenait une clé, il ajouta :

— Ouvre!

Il entra dans la cellule, dont la porte se referma sur lui. Il se trouva dans l'obscurité; et après avoir fait le tour de l'appartement :

— Et lui aussi, se dit-il, n'est pas chez lui! Oui... oui, j'ai entendu sonner l'*Angelus*... il y est, je l'attendrai... il espérait se dérober à ma vengeance, mais il ne m'échappera pas; Dieu va me l'amener... je l'attends!.. je l'attends!..

Il se leva du fauteuil qu'il avait rencontré et sur lequel il s'était jeté. Il se mit à marcher de nouveau à grands pas dans la chambre. Nous avons dit qu'elle n'était point éclairée; et au milieu de l'obscurité, il vit une faible lueur sortir de dessous un panneau et glisser sur le parquet.

— Ah! dit le jeune moine... chez eux la lumière ne vient pas d'en haut, mais d'en bas.

Et il s'approcha de ce qu'il croyait une porte. C'était un tableau, un portrait en pied de saint Jérôme, qui ornait la cellule du supérieur. Ce portrait couvrait et masquait tout un panneau ou plutôt une porte secrète qui glissait sous un ressort, et qui, d'ordinaire, était si exactement jointe au reste de la boiserie, qu'on ne pouvait soupçonner aucune solution de continuité. Frey Paolo, qui venait de sortir, n'avait pas probablement rapproché complétement le tableau de la muraille, puisqu'il s'en échappait un rayon de lumière, et si faible que fût cette lueur, elle servit à guider Alliaga. Il porta la main sur le panneau, qui glissa, et le pauvre insensé fut tout à coup ébloui par la masse de bougies qui l'illuminèrent.

Dans un réduit, dans un petit salon simplement orné, était préparée une table couverte de linge bien blanc richement damassé. Sur la table était une collation composée de viandes froides, de pâtisseries, de fruits et de confitures de toutes sortes. Des vins rafraîchissaient dans des vases de glace. Il y avait quatre couverts qui attendaient les convives. Des flambeaux à plusieurs branches garnies de bougies brillaient aux deux bouts. Les chaises et les fauteuils, doux, soyeux et commodes, semblaient inviter à s'asseoir, et on apercevait, au fond de l'appartement, dans un enfoncement, un large canapé saintement rembourré et embelli de coussins d'un pieux édredon. C'était là que le révérend père supérieur venait se reposer et faire sa sieste dans les grandes

chaleurs. De chaque côté du canapé était un cabinet ayant une ouverture à hauteur d'homme fermée par un rideau de taffetas vert.

Alliaga s'était arrêté à cette vue, interdit, stupéfait, et regardant autour de lui avec étonnement. Soit que ce passage subit d'une obscurité complète à un jour éclatant eût donné une secousse à son cerveau affaibli, soit que l'accès de fièvre qui avait jusqu'alors surexcité toutes ses facultés diminuât peu à peu et fût arrivé à sa fin, il porta la main à son front, puis interrogea lentement du regard les lieux où il se trouvait. Ses souvenirs, d'abord vagues et confus, se dessinèrent avec plus de netteté, et il se rappela, comme on se rappelle au sortir d'un rêve pénible, le délire auquel il venait d'être en proie. Oui, c'était dans le dessein d'immoler le père Jérôme qu'il avait quitté sa cellule et qu'il était venu dans celle-ci. Pour se venger d'une trahison, il allait commettre un meurtre et punir un crime par un crime plus grand encore. Mais, grâce au ciel, son égarement était passé, la fièvre était tombée, il ne se sentait plus que de la lassitude dans tous les membres et une grande faiblesse. Il voulut alors, avant que personne pût soupçonner son dessein, se hâter de retourner dans sa cellule ; mais celle du père Jérôme était fermée à clé en dehors.

Alliaga était donc prisonnier, et comment justifier sa présence en ces lieux? quel prétexte donner à sa visite à une pareille heure? et puis le réduit mystérieux tenant à la cellule du supérieur, ce salon élégant dont Piquillo ne se doutait point et que les autres frères ignoraient sans doute, ce secret enfin dont le hasard l'avait rendu maître, tout cela n'offrait-il pas dans sa position plus d'un danger? Il calculait toutes ces chances, quand il entendit marcher dans le corridor. Sans réfléchir et dans l'espoir seulement d'échapper aux premiers regards, il se précipita dans le petit salon et referma sur lui le tableau de saint Jérôme au moment même où l'on ouvrait la porte du supérieur. Mais à peine il sortait d'un danger, il comprit qu'il venait de se jeter dans un autre.

Il était impossible cette fois qu'on ne le vît pas, et il y avait plus d'inconvénient pour lui à être trouvé dans ce lieu que dans la cellule du révérend père. Un seul asile lui était offert : dans le renfoncement occupé par le canapé, il y avait, comme nous l'avons dit, deux cabinets ; il se jeta dans le premier qui s'offrit à lui. C'était une espèce de garde-robe où étaient accrochés de chaque côté les soutanes, les surplis, les étoles, les habillements ecclésiastiques du père Jérôme, habillements très-soignés et très-riches ; le révérend y mettait de la coquetterie, et toutes les grandes dames, ses pénitentes, se disputaient l'honneur de travailler pour lui. Un fauteuil se trouvait dans ce cabinet, fort à propos pour les jambes d'Alliaga, que l'émotion et la maladie faisaient chanceler.

On venait d'entrer dans le petit salon. Deux personnes parlaient. Ce n'était point la voix du supérieur. C'étaient d'abord celle d'Escobar... et, à la grande surprise de Piquillo, une voix de femme, une voix qui ne lui était pas inconnue, celle de la comtesse d'Altamira. Craignant de se tromper, le jeune moine entr'ouvrit à peine le rideau de taffetas qui fermait la petite croisée ronde pratiquée dans la porte, et en face de lui il vit distinctement la comtesse, qu'Escobar venait d'amener et de faire asseoir.

— Quoi! dit la comtesse, nous sommes les premiers au rendez-vous?

— Oui, senora, c'est le révérend qui se fait attendre.

— Le supérieur du couvent! lui qui doit le bon exemple, lui qui doit être pour la règle et l'exactitude!

Puis, regardant autour d'elle, elle s'écria :

— En vérité, mes frères, c'est trop de recherche, c'est trop de frais! je viens pour causer d'affaires, et vous me donnez une collation.

— Nous avons pensé que la senora, arrivant de Madrid et venant de faire cinq lieues, aurait besoin de prendre quelques rafraîchissements.

— Oui, vraiment... un fruit... un biscuit... un repas de convent... mais un souper complet... un petit souper... c'est trop mondain! Et puis tout est ici d'une élégance... on dirait d'un boudoir.

— Celui de madame la comtesse est bien autre chose.

— C'est possible... mais on n'y parle pas d'affaires... d'affaires à trois... Il est vrai que, grâce au père Jérôme, qui se fait attendre, nous voilà seuls.

— C'est juste, dit frère Escobar en rougissant un peu.

— C'est *presque* un tête-à-tête! s'écria la comtesse.

— *Presque!* reprit Escobar étonné; il me semble cependant que nous ne sommes que deux.

— Et votre vertu qui est en tiers! ajouta gaiement la comtesse; votre vertu que vous ne comptez pas, mon père, et qui cependant, je l'espère, doit compter pour quelque chose.

— Certainement, dit avec embarras Escobar, qui n'avait pas l'habitude de conversations pareilles.

— Et quand j'y pense, continua la comtesse, il est heureux que vous ayez eu l'idée de vous faire moine; vous auriez été trop redoutable dans le monde, vous qui avez le talent de persuader et de convaincre.

— Le danger n'eût pas été si grand que vous voulez bien le dire. Ma vue eût détruit, grâce au ciel, l'effet de mes paroles.

— Peut-être! dit la comtesse avec coquetterie; il y a des gens qui écoutent et qui ne regardent pas.

— Je suis de ceux-là, senora, et bien m'en prend en ce moment, dit Escobar en abaissant ses regards vers la terre.

— C'est juste, mon père!.. je suis sûre que vous n'avez jamais jeté les yeux que sur vos livres.

— Jamais, répondit gravement le moine.

— C'est original! et il eût été piquant de vous faire oublier vos in-folio et votre bréviaire.

— C'est difficile, il est toujours là devant moi... ouvert sur ma table... et j'ai juré de ne jamais le fermer.

— Et cependant, dit la comtesse en riant, si, moi, par exemple, je vous en priais... que deviendrait votre serment? le tiendriez-vous?

— Oui, senora.

— Vous me refuseriez? dit la comtesse d'un air railleur.

— Non, senora.

— Comment alors arrangeriez-vous cela? car enfin il faut qu'un livre soit ouvert ou fermé.

— Je mettrais un signet, dit le moine en souriant.

— Ah! s'écria la comtesse en riant aux éclats, le terme moyen est admirable, et il n'y a que vous, mon père, pour concilier ainsi, à la fois, vos serments et les convenances.

En ce moment, le père Jérôme entra, surpris de la gaieté de la comtesse.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en fronçant le sourcil.

— Je vous le dirai, mon père... ou plutôt, non... je ne vous le dirai pas! Cela vous apprendra à arriver si tard! Qui vous a donc retenu?

— Des papiers importants... des nouvelles que je viens de recevoir de France, et dont je vous parlerai tout à l'heure, dit gravement le moine.

Il regarda autour de lui et il ajouta :

— Je ne vois pas monseigneur le duc d'Uzède.

— Il n'a pu m'accompagner, comme je l'espérais, répondit la comtesse ; il y avait ce soir réception à la cour, et il y est resté pour des raisons que je vous raconterai aussi tout à l'heure.

— J'ai cru qu'il était arrivé, reprit le supérieur. Frey Paolo m'avait dit tout bas, en passant près de moi à l'*Angelus*, que quelqu'un était déjà ici et m'attendait.

— C'était moi, répondit Escobar.

— Alors, reprit le père Jérôme, mettons-nous à table, et causons en soupant, si madame la comtesse le veut bien.

— Il y a sûreté au moins? dit celle-ci en riant.

— Le couvre-feu vient de sonner, répondit le supérieur, et tout le monde dort déjà dans le couvent, dont toutes les portes sont fermées.

— J'espère qu'on les rouvrira pour moi cette nuit, s'écria gaiement la comtesse ; je ne pourrais pas la passer dans ce saint lieu sans me compromettre !

— Ne craignez rien, madame, dit Escobar, je vous reconduirai par où vous êtes venue, par le petit corridor souterrain qui conduit à la petite porte du cloître.

— Mon cocher m'y attendra.

— C'est un garçon sûr? demanda le prieur avec inquiétude.

— Discret comme ses mules.

— Causons donc, dit Escobar.

— Causons, dit la comtesse, car les circonstances sont graves

— Très-graves, reprit le supérieur en versant à la comtesse du vin d'Alicante.

Alliaga écouta de toutes ses oreilles, ce qui était facile : du cabinet où il était assis, on ne perdait pas une parole, même celles dites à demi-voix, et quand il entr'ouvrait le léger rideau de taffetas, il voyait en face de lui la comtesse en grande parure, brillante et belle encore, placée entre le supérieur et le prieur, qui la regardaient tous deux d'un air béat, et déployaient pour elle toutes les prévenances de la galanterie monastique.

— L'important, dit le père Jérôme, est d'assurer avant tout...

— La chute du duc de Lerma ! s'écria la comtesse.

— L'existence et l'influence de notre ordre, répondit le jésuite.

— Je remarque, dit la comtesse, que quand il s'agit de mes affaires, vous commencez toujours par les vôtres.

— Pour y revenir plus sûrement ! s'écria le père Jérôme... Elles se tiennent étroitement, et c'est un détour qui nous avance.

— La ligne droite, dit Escobar, est rarement la plus courte. C'est un préjugé dont on commence à revenir.

— Il s'agit donc, reprit le père Jérôme, de nous établir complétement, *franchement* et *ostensiblement* en Espagne.

— En fraude, c'est permis, dit Escobar; mais *ostensiblement*, est-ce possible ?

— Je l'espère bien ! s'écria le supérieur.

— Moi, je ne le pense pas, dit gravement Escobar, et je crains même que nous ne puissions jamais y réussir. L'Espagne n'est pas un pays qui nous convienne et nous ne lui convenons pas. L'inquisition va mieux aux Espagnols,

qui, sombres et graves, ne demandent qu'à croire et ne tiennent pas à raisonner. Avec ses formes absolues, et qui n'admettent pas de doute, le saint-office est justement ce qu'il leur faut. Le saint-office leur cause une frayeur mêlée d'intérêt, et ils courent à ses auto-da-fé et à ses processions comme aux combats de taureaux. Pour nous autres,qui régnons non par la violence, mais par l'adresse, ils ne nous comprennent pas. Il nous faut à nous un peuple qui ait de l'esprit, de la finesse, ou qui croie en avoir. La France nous convient mieux. Il n'y a là ni bûcher ni force brutale; on nous y attaque par des plaisanteries ingénieuses et de piquantes épigrammes, mais on nous laisse faire, et pendant qu'ils se félicitent et se réjouissent de leur esprit, nous nous servons du nôtre.

— Aussi, dit le père Jérôme, c'est toujours de l'autre côté des Pyrénées qu'est établie pour nous la métropole; la mère patrie; mais cela n'empêche pas, dans l'intérêt même de l'ordre, de travailler à la propagation de nos doctrines, à l'agrandissement de nos ressources, et de chercher, en un mot, à étendre nos conquêtes. La France nous y aidera; elle nous y aide dès ce moment. Je viens de recevoir des dépêches en chiffres du plus puissant et du plus habile de nos frères, car, pour avoir conquis l'estime et la faveur d'un roi tel que Henri IV, il faut bien de l'adresse.

— Il faut mieux que cela, dit Escobar.

— Et quoi donc?

— Un talent et une vertu réels..... Un roi tel que Henri ne se laisse pas prendre aux apparences, et s'il a donné sa confiance au père Cotton, c'est qu'il la mérite.

— Et vous avez raison, Escobar; le père Cotton est tout dévoné au Béarnais, j'en ai la preuve; car toutes ses lettres, ses dépêches, ont pour but de l'éclairer et de le servir.

— En vérité? dit la comtesse.

— Le roi Henri avait des traîtres jusque dans son conseil. Villeroi, vieux ligueur, donnait avis de tout ce qui s'y passait à Nicolas l'Hoste, son commis principal, qui le transmettait au duc de Lerma. C'est le père Cotton qui a tout découvert et tout dit à son maître.

La reine de France, Marie de Médicis, et ses confidents, Éléonore Galigaï et Concini, étaient en correspondance secrète avec l'Espagne. Bien plus, la maîtresse du roi, la marquise de Verneuil, le trahissait et était vendue à don Balthazar de Zuniga, ambassadeur d'Espagne, créature du duc de Lerma; c'est le père Cotton qui a tout deviné, tout déjoué et mis en garde le Béarnais.

— Et contre l'ordinaire des princes, dit Escobar, celui-ci n'a pas été ingrat. L'édit de Rouen a rappelé nos frères de l'exil.

— Enfin, continua le supérieur, pour en venir à ce qui nous regarde, l'année dernière, j'ai eu le bonheur et le talent d'apprendre, par une de mes pénitentes, une intrigue où était mêlé un amant à elle, intrigue qui n'allait rien moins qu'à livrer la ville de Marseille aux Espagnols. Louis de Meyraigues, premier magistrat de la ville, s'entendait pour cela avec le duc de Lerma, par le moyen d'un secrétaire de la légation espagnole. J'en ai informé le père Cotton, qui en a instruit le roi. Celui-ci, qui n'est pas comme le nôtre et qui sait agir, s'est assuré par lui-même de la réalité du complot, et sur-le-champ il a donné ordre d'arrêter le secrétaire de légation et de trancher la tête au comte de Meyraigues, comme coupable de haute trahison (1).

(1) Charles Weiss, t. 1, p. 277.

Mais toutes ces intrigues secrètes, tous ces complots tramés dans l'ombre, car c'est là la seule politique du duc de Lerma et surtout de l'inquisiteur Sandoval, son frère, toutes ces tentatives, qui démontraient clairement au roi Henri le mauvais vouloir de l'Espagne, l'ont enfin lassé et irrité, et ne prenant conseil que de lui même, il a résolu d'en finir et d'abattre d'un seul coup l'Espagne et son ministre.

— Ah! dit la comtesse, voilà qui nous intéresse.

— Je vous disais bien que nous allions y venir.

— Et cela devient sérieux?

— Très-sérieux, reprit le révérend en lui servant une aile de volaille froide. Puis il continua son récit.

— Le roi Henri IV n'entreprend rien à l'étourdie, à la légère. Il prépare ses entreprises d'avance, de longue main, sans rien donner au hasard; et d'après les dépêches que je viens de recevoir du père Cotton, son plan est admirable, immense, immanquable, et quand même en ce moment le duc de Lerma en serait instruit, il ne pourrait plus s'y opposer... il est trop tard.

— Qu'est-ce donc? dit Escobar.

— Longtemps Philippe II et les provinces qui lui étaient soumises, c'est-à-dire presque toute l'Europe, ont formé une grande croisade catholique contre les protestants; aujourd'hui le Béarnais se met à la tête de tous les peuples protestants contre l'Espagne. La Hollande, la Suède, tous les princes luthériens d'Allemagne, Venise, la Suisse et la Savoie le reconnaissent pour chef et marchent sous ses drapeaux.

— C'est une guerre formidable! dit la comtesse.

— Bien plus, reprit Escobar, c'est une révolution qui va changer toute la face de l'Europe, et je ne vois pas, en effet, comment le duc de Lerma pourra y résister.

— Rien n'est préparé pour la défense : pas une place forte en état, pas une armée sur pied et pas un maravédis dans le trésor royal. Le roi Henri, au contraire, d'après ce que m'annonce le père Cotton, a une armée de cinquante mille hommes de pied et huit mille de cavalerie, tous vieux soldats, commandés par des officiers habitués aux combats et formés par le Béarnais pendant les guerres de la Ligue. Il a en outre un train d'artillerie supérieur à tous ceux qu'aucun souverain a jamais fait paraître en campagne, et des munitions de guerre pour cent mille coups de canon. De plus, et par l'économie et la sage administration du duc de Sully, son ministre, qui n'est point un duc de Lerma, il a amassé des trésors tels qu'il pourrait tenir sur pied, pendant dix ans, des forces militaires aussi redoutables, sans rien demander à ses sujets et sans créer aucun impôt extraordinaire. Jamais l'Europe n'aura vu de si grands préparatifs ni de si vaste entreprise.

— C'est admirable! s'écria la comtesse.

— Quel roi que ce Henri IV! dit Escobar.

— Homme de tête et de cœur, ajouta le père Jérôme, il réunit toutes les qualités qui font les grands princes; il les a toutes!

— Il aime les femmes, dit la comtesse.

— Il protége les jésuites, dit le supérieur.

— C'est-à-dire, il s'en sert, reprit Escobar, ce qui est bien différent; mais n'importe, imitons-le! servons-nous de lui, et si ce que le révérend nous apprend est authentique...

— Je tiens tous ces détails du père à Cotton, qui, son tour, m'en demande

quelques autres sur la situation intérieure de l'Espagne, et c'est à vous que je m'adresse, madame la comtesse.

— Vous les aurez, s'écria celle-ci.

— Par qui? demanda Escobar.

— Par le duc d'Uzède, répondit froidement le supérieur.

— Qui les obtiendra de son père le duc de Lerma, dit la comtesse, c'est plus sûr.

— C'est juste, dit Escobar; cela devient une affaire de famille et d'intérieur.

— Et le jour où le roi de France entrera en campagne, ce qui ne peut tarder, continua le supérieur, le duc de Lerma, qui n'a rien prévu et qui ne peut s'opposer à rien, le duc de Lerma, qui n'aura su défendre ni son roi ni le royaume qui lui était confié, ne pourra plus rester au pouvoir ni conserver les rênes de l'État. C'est un homme perdu, renversé de fait et de droit, sans que nous ayons besoin de nous en mêler. Avec lui tombe Sandoval, son frère.

— Avec Sandoval l'influence de l'inquisition, dit Escobar.

— A la place du saint-office, la Compagnie de Jésus.

— Et à la place de Gaspard de Cordova, qui n'est rien, frère Jérôme, qui sera tout, frère Jérôme, confesseur du roi, aussi puissant en Espagne que le père Cotton l'est en France; n'est-ce pas, mon révérend?

— Eh mais, dit Jérôme en souriant, cela est possible.

— Et qui, un beau matin, continua Escobar, nous saluera de son chapeau de cardinal.

— Si toutefois il salue personne, dit la comtesse, quand il portera ce chapeau-là. Mais il y a un seul obstacle à tous ces projets, à tous ces rêves.

— Lequel?

— Ils sont impossibles.

— Comment cela, s'il vous plaît? dit le supérieur en posant sur la table un verre de xérès qu'il allait porter à ses lèvres.

— C'est que vous allez travailler pour d'autres, c'est que, le duc de Lerma renversé, ce n'est pas vous qui hériterez de son pouvoir et de son influence.

— Et qui donc?

— Je vais vous le dire : le roi est amoureux.

— Nous le savons.

— Mais non pas de celle que nous voulions lui donner pour maîtresse, non pas de Carmen, ma nièce...

— Hélas! oui, dit Escobar, et c'est dommage.

— Le duc d'Uzède nous a tout raconté, reprit le père Jérôme.

Piquillo redoubla d'attention.

— Le roi, continua la comtesse, le roi, qui n'aimait rien, et que je croyais incapable d'aimer, est en proie en ce moment à un amour ou plutôt à une passion... à un délire inouï... et cela sans raison, sans motif.

— C'est bien singulier, dit le père Jérôme.

— Vous qui vous y connaissez, madame la comtesse, ajouta Escobar, expliquez-nous cela.

— Ce n'est pas possible! si cela s'expliquait, ce ne serait plus de l'amour.

— Je ne comprends pas, dit froidement Escobar; mais puisque vous le dites, ce doit être.

— Et, ajouta Jérôme, si cet amour est en effet aussi violent, il y a au moins un espoir, c'est qu'il ne durera pas longtemps.

— Vous auriez raison si cette femme était sa maîtresse, si elle était à lui, et plût au ciel que cela fût ainsi!

— Le ciel nous en fera la grâce, dit Escobar.

— Eh non ! c'est un amour pur, chaste, platonique. Le roi n'avait osé jusqu'ici jeter les yeux sur aucune femme. Il serait comme vous, Escobar... s'il aimait les livres. Tout ce que voulait Sa Majesté, c'était que cette beauté fût présentée à la cour, pour qu'il eût le bonheur de la voir et de l'admirer tous les soirs. Ses vœux n'allaient pas plus loin. Le duc de Lerma s'était chargé de les satisfaire, et moi d'y mettre obstacle.

— C'était bien.

— J'ai couru prévenir la reine et tout lui dire.

— Encore mieux !

— Je lui ai prouvé que le duc de Lerma avait le dessein d'amener à la cour une maîtresse, une favorite du roi, une rivale, en un mot...

— Eh bien, dit vivement Jérôme, qu'a fait la reine ?

— La reine... dit la comtesse avec dépit, la reine, qui ne se mêle de rien, a, je crois, plus d'esprit que nous tous ! loin de se fâcher, loin d'accabler le ministre que je lui livrais, loin de faire une scène de ménage à son auguste époux, la reine a choisi elle-même et demandé pour dame d'honneur la belle Aïxa !

— Ce n'est pas possible ! s'écrièrent à la fois Escobar et le prieur.

Leurs exclamations bruyantes empêchèrent d'entendre un profond et douloureux soupir qui partait du cabinet à droite. Alliaga avait réuni toutes ses forces pour commander à son trouble et à son émotion. De ses deux mains, il comprimait les battements de son cœur, et avançait sa tête vers la porte pour ne rien perdre de ce qui se disait.

— Oui, vraiment, continuait la comtesse, la reine a attaché Aïxa à sa personne. Depuis ce moment qu'est-il arrivé ? Le roi, qui, presque jamais, n'apparaissait chez la reine, y vient maintenant tous les soirs. De son côté, Marguerite a déjoué les projets de son mari en les devançant ; elle a fait de la jeune fille sa favorite, sa compagne, son amie ; elle lui témoigne tant d'afection que celle-ci désormais ne peut plus la trahir ; cela paraîtrait ingrat et odieux... même à la cour. Le roi, sans se douter des obstacles que cette facilité apparente apporte à ses desseins, en paraît ravi, enchanté, et semble le plus heureux des hommes ; il voit tous les jours Aïxa, il cause avec elle, et quoiqu'il soit facile de voir à quel point il en est épris, il n'exige rien de plus. J'ignore combien de temps cela durera ; mais en attendant, Aïxa, aimée de la reine, adorée du roi, jouit dans ce moment d'un crédit immense, d'un pouvoir dont elle ne se doute pas, et dont elle ne pense pas encore à se servir. Cependant, si elle le voulait, et elle le voudra, tout fléchirait devant elle. Le duc de Lerma lui-même serait brisé comme un roseau. Ce n'est donc plus lui qui est à craindre, c'est elle. Lui renversé, le ministre qui arrivera au pouvoir, le confesseur qui obtiendra la confiance du roi, sera celui qu'elle protégera et qu'elle désignera.

— Eh ! mais alors, dit le père Jérôme avec un peu d'embarras, rien n'est désespéré. Cette jeune fille, après tout, paraît jusqu'ici fort estimable...

— On pourrait, continua Escobar, savoir qui dirige sa conscience, et peut-être arriver par là...

— Oui, vraiment, répliqua la comtesse, qui avait déjà deviné les desseins des bons pères, prêts tous deux à l'abandonner pour se tourner vers la nouvelle favorite ; oui, vraiment, rien n'est plus facile.

— Eh bien ! reprit Escobar, s'il est facile de la gagner, s'il y a moyen de réussir...

— Pour tout le monde, reprit froidement la comtesse, excepté pour moi et pour vous!

— Comment cela! s'écrièrent les deux jésuites.

— Moi... parce que je suis son ennemie mortelle et déclarée, parce qu'il s'est passé entre nous des choses qu'on n'oublie pas.

— Vous, comtesse, c'est possible; mais nous... dit Escobar.

— Vous, mon père, c'est différent; vous et le révérend père Jérôme l'avez offensée dans ce qu'elle a de plus cher.

— Allons donc!

— Et vous n'avez d'elle ni merci ni clémence à attendre.

— Expliquez-vous, de grâce, dit Escobar en attachant sur elle un regard qui semblait chercher la vérité, non dans ses paroles, mais dans ses yeux et jusqu'au fond de son âme.

— M'y voici, mes pères. Vous connaissez un jeune moine nommé autrefois Piquillo?

— Oui, dit le supérieur, aujourd'hui frère Luis d'Alliaga, en mémoire de saint Louis, son patron, sous l'invocation duquel il a été baptisé.

— C'est le dernier novice reçu dans ce couvent, dit Escobar.

— Reçu! reprit la comtesse; il paraît que vous l'avez un peu forcé d'entrer.

— Que la volonté de Dieu soit faite! s'écria Escobar; et n'importe comment, pourvu qu'elle se fasse!

On se doute que depuis quelques instants l'attention de Luis d'Alliaga avait redoublé.

— Eh bien, continua la comtesse, le jeune Fernand d'Albayda, mon neveu, un très-joli cavalier...

— Nous le connaissons, dit le supérieur en commençant à regarder Escobar d'un œil inquiet; un charmant gentilhomme qui a un peu trop de vivacité, un peu trop de franchise.

— Il ne vous fait pas le même reproche, mon père; car il est arrivé, il y a quelques jours... furieux... hors de lui, raconter chez moi... dans mon hôtel, à ma nièce Carmen et à son amie Aïxa, que, par une trahison indigne... infâme... au moyen d'une lettre interceptée... ou contrefaite... que sais-je!

— Passons, dit Escobar. Nous connaissons l'anecdote.

— Je m'en doute, reprit la comtesse. Il paraît donc que cet Alliaga, entraîné dans le piége, a prononcé des vœux indissolubles, et que depuis ce temps, et de peur du scandale qu'il pourrait faire, vous le retenez prisonnier dans ce couvent.

— Quand ce serait vrai? dit le père Jérôme.

— Vous en êtes bien le maître, reprit la comtesse; ce Piquillo était un sot que je n'ai jamais pu souffrir, un censeur hautain et sévère, un amateur d'in-folio, un savant qui lisait du matin au soir sans s'arrêter, et sans avoir même jamais l'idée de mettre un signet, dit-elle en jetant sur Escobar un regard railleur.

— Eh bien! murmura le père Jérôme avec impatience, quel rapport entre Piquillo et la favorite, et qu'y a-t-il de commun entre eux?

— Quel rapport? répondit la comtesse... c'est son frère!

— Son frère! s'écria le supérieur effrayé... ca n'est pas possible!

— Si vraiment, dit Escobar à demi-voix... Un Yézid... une Aïxa, il y avait de tout cela dans la lettre...

— Qu'il a lue?

— Non!.. qu'il aurait dû lire! mais je ne croyais pas que cette Aïxa dont on parlait fût celle pour qui Sa Majesté perdait la tête.

— Et ce Piquillo est son frère! répéta le père Jérôme d'un air consterné.

— Oui, vraiment, ce n'est plus un secret; le jeune moine Luis d'Alliaga est un Maure, un bâtard, un roman tout entier, mais Aïxa porte à ce frère naturel l'affection la plus vive et la plus tendre... à la nouvelle de ce guet-apens monastique dans lequel il était tombé, je n'ai jamais vu de douleur plus profonde; elle a d'abord éclaté en menaces et en imprécations contre vous, mes pères; puis, fondant en larmes, elle s'est jetée à genoux et s'est écriée en étendant les bras: Mon frère!.. mon sauveur, toi qui t'es perdu pour nous, je te vengerai... je te le jure!

Ici la comtesse s'arrêta en regardant les moines interdits et confondus.

— Maintenant, mes pères, continua-t-elle, croyez-vous encore pouvoir la gagner?

— Peut-être, dit Escobar.

— Et comment?

— Par Luis d'Alliaga; on peut combiner telle ruse... (Dieu nous l'inspirera sans doute) qui le touche et qui le désarme!

— Ne l'espérez pas, dit le père Jérôme... je l'ai vu... je l'ai entendu; il nous a juré une haine mortelle, à vous, Escobar, et à moi...

— Juste comme sa sœur! dit la comtesse.

— Cela n'empêche pas, reprit Escobar en rêvant, et je trouverai bien moyen de le décider à prendre la défense et les intérêts de la Compagnie de Jésus, quand on devrait l'élever aux premières dignités de notre ordre, et lui montrer en perspective sa sœur Aïxa reine un jour d'Espagne. Mais pour cela il faudrait qu'il fût des nôtres...

— N'est-il pas engagé dans votre ordre, dit la comtesse étonnée, n'est-il pas jésuite comme vous?

— Eh non, dit Escobar avec colère; pas encore! d'après la dernière bulle du pape Paul V, trois mois de noviciat suffisent pour être prêtre, et les vœux de Piquillo sont valides et inattaquables. Mais on peut être prêtre sans être jésuite, et jésuite sans être prêtre; cela n'a aucun rapport. Or, les règlements de la Compagnie de Jésus exigent rigoureusement *deux ans* de noviciat, donc ce d'Alliaga n'est pas encore des nôtres.

— Et n'en sera jamais, dit le supérieur. D'après ce que je sais de lui, il n'y consentira pas!.. et la rigueur seule... le cachot peut-être... et les fers.

— La rigueur! dit la comtesse en souriant.

— Oui... c'est le seul moyen!

— Et sa sœur! reprit la comtesse; sa sœur qui, si vous le faites disparaître, vous demandera compte de ses jours et de sa liberté! sa sœur, qui réclamera du roi vengeance contre vous...

— C'est vrai, dit Jérôme.

— Et le roi ne lui refuserait rien, je vous le jure! rien! pas même une injustice... à plus forte raison...

— C'est vrai, dit Escobar.

— Et elle sera secondée dans sa haine par le duc de Lerma, qui tient à conserver sa position, par Sandoval et Ribeira, qui tiennent à vous faire perdre la vôtre. Ce sera une ennemie constante, implacable, qui travaillera à chaque instant du jour... Dieu est bien haut, les Français sont encore loin, la favorite est bien près, et avant que le ciel ou la France vous soit en aide, la belle Aïxa

aura fait fermer votre couvent et exiler de l'Espagne la Compagnie de Jésus... Que vous en semble, mes pères, et qu'en dites-vous?

Les deux révérends pères se regardaient et semblaient se consulter du regard.

— La comtesse a raison, murmura le père Jérôme après un instant de silence.

— Parfaitement raison, répondit Escobar.

— Il n'y a pas moyen, je le reconnais, de désarmer une ennemie pareille.

— Ni de la gagner.

— Oui, dit le supérieur avec fierté; ce serait s'avilir.

— Et pour rien! ajouta Escobar... C'est là que serait l'humiliation! Il faut donc chercher un autre moyen.

— Je n'en connais qu'un seul, s'écria la comtesse, c'est de la renverser.

— De la perdre! dit le père Jérôme.

— Et je suis prête à vous servir, continua la comtesse avec rage, à vous seconder de toutes les manières.

— De toutes? dit froidement le supérieur.

— Oui, mes pères.

— Et quand viendra le moment, madame la comtesse, vous ne tremblerez point? vous n'hésiterez point?..

— Hésiter à perdre une rivale... une ennemie!.. vous ne me connaissez pas! Parlez, parlez, mes pères!..

Et le cœur de la comtesse battait d'émotion et de colère, et ses yeux semblaient lancer des éclairs.

— Ah! elle est belle ainsi! s'écria le père Jérôme.

— Très-belle, dit froidement Escobar; mais vous disiez, mon révérend?

— Je disais...

Et le supérieur, regardant toujours la comtesse, parlait lentement, s'arrêtait presque à chaque mot, et semblait vouloir moins fixer l'attention qu'irriter l'impatience de celle qui l'écoutait.

— Je disais... que, pour se défaire d'un ennemi... redoutable... et qu'on ne peut vaincre... il y a peu de moyens... A vrai dire... il n'y en a même qu'un seul.

— Lequel? demanda la comtesse.

— Les saintes Écritures nous en offrent de nombreux exemples, répondit Escobar.

— Nous y voyons, continua le supérieur, des femmes pieusement intrépides, et que l'on traite d'héroïnes, tout braver pour perdre l'ennemi commun.

— Quelles sont ces femmes, ces héroïnes? demanda la comtesse.

— Eh mais, dit le père Jérôme en ayant l'air de chercher dans sa mémoire, sans aller plus loin... Judith!

La comtesse se tut et regarda tour à tour les deux moines comme pour sonder toute l'étendue de leur pensée. Les deux pères baissèrent les yeux, et pendant quelques instants un silence profond régna dans la salle.

Ce silence, la comtesse le rompit en répétant d'une voix brève et incisive.

— Judith? mes pères!

— L'exemple est mal choisi, s'écria le supérieur, car des armées ne sont point en bataille, et il ne s'agit point de tirer le glaive... j'ai voulu dire seulement...

— Je comprends... je comprends, dit la comtesse. Et vous pensez, mes pères, continua-t-elle en parlant lentement, vous pensez donc que cela est permis?..

— Distinguons! s'écria vivement Escobar. Se défaire d'un ennemi... mé-

chamment, par haine, et seulement pour lui nuire, le ciel le défend. Mais quand c'est pour repousser ses attaques, quand c'est pour se préserver soi-même, quand c'est dans le cas de légitime défense, le ciel le permet et l'autorise. J'ai fait un livre sur cette matière, mon livre des *Cas de conscience*, je le donnerai à lire à madame la comtesse.

— Je vous remercie, dit celle-ci. Le père Jérôme partage-t-il vos doctrines à ce sujet?

Le révérend s'inclina en signe d'approbation.

— Ainsi, mon père, ce que vous conseillez... vous le feriez... vous en partageriez toutes les chances? dit-elle lentement.

Le révérend fit de nouveau un geste affirmatif.

— Et moi, je ferais plus encore, dit Escobar.

— Quoi donc?

— Je vous donnerais à tous les deux, et sans crainte, l'absolution!

— C'est quelque chose, dit la comtesse.

— C'est le principal! s'écria Escobar, car je vous dégage ainsi de toute responsabilité, je l'assume tout entière sur moi, et m'en charge à tout jamais dans le ciel.

— Si ce n'était que le ciel, dit la comtesse, je serais tranquille. Dès qu'il sera désarmé par vous, je n'aurais plus à craindre son courroux ni sa justice... mais il en est une autre... moins redoutable, il est vrai, mais qui cependant existe.

Le père Jérôme la regarda en souriant, et jeta un coup d'œil à Escobar, qui, en ce moment, haussait les épaules d'un air de dédain et de pitié.

— Croyez-vous donc, madame la comtesse, s'écria le révérend, croyez-vous donc qu'on aille niaisement s'exposer aux dangers que vous avez la bonté de redouter?

— Comme les hommes sont presque tous sujets à l'erreur, dit Escobar, comme ils ne peuvent, la plupart du temps, apprécier les intentions ni comprendre les motifs, cela fait qu'ils s'égarent et se trompent souvent dans leurs jugements; aussi, il ne faut pas s'y fier.

— Ni s'y soumettre, dit le révérend.

— Ni même s'y exposer, ajouta Escobar, et c'est facile.

— Comment cela? demanda vivement la comtesse.

— Dieu seul, dit Escobar, peut lire dans le fond des cœurs. Les hommes ne vont point si avant... ils ne voient que l'apparence.

— Et en n'en laissant aucune, continua le supérieur, en ne laissant aucune trace, leur pouvoir ou leur malice est forcé de s'arrêter, et ne peut aller plus loin.

— Et le moyen, dit la comtesse, de parvenir à ce que vous me dites là, et d'effacer aux regards terrestres jusqu'à la moindre trace de ces projets que le ciel approuve et que les hommes pourraient blâmer?

— Le moyen!.. dit le révérend en souriant; je croyais que vous, comtesse, qui êtes une femme supérieure, vous en aviez au moins quelque idée...

— Aucune, mon père.

— Ah! c'est que nos travaux assidus ont fait luire pour nous des lumières qui ne brillent pas à tous les yeux.

— Oui, dit Escobar, nos études scientifiques nous ont donné des connaissances qui ne sont jusqu'à présent que le partage du petit nombre. Nous avons entre autres une science qu'on eût autrefois appelée la magie ou la sorcellerie, et que maintenant l'inquisition ne serait pas éloignée de traiter comme telle!..

Nous autres savants nous l'appelons tout uniment la chimie... Nous lui devons des résultats étonnants et des secrets merveilleux!

— Vous allez en juger, dit le supérieur. Frère Escobar, prenez dans mon nécessaire ce petit flacon rose... vous savez... celui en cristal de roche, qui se referme avec un couvercle en or surmonté d'une émeraude.

— Oui, mon révérend, répondit Escobar en se dirigeant vers le cabinet où était Piquillo.

Celui-ci tressaillit, et sentit une sueur froide inonder son visage.

— Non, non, s'écria le révérend en se retournant. Où va-t-il? où va-t-il? pas dans celui-ci... dans l'autre!

— C'est juste, dit Escobar; je ne sais plus où j'ai la tête.

Et il entra dans le cabinet, où il resta quelques instants.

— C'est la vérité, dit le supérieur, le frère Escobar a ce soir des distractions, des préoccupations, que du reste j'explique aisément.

— Comment cela, mon père?

— Eh mais... par le tête-à-tête où je l'ai trouvé ici avec madame la comtesse... Je ne l'y exposerai plus.. dans l'intérêt de son âme... Le voici, ce bon frère.

Escobar rentrait en ce moment avec un petit flacon de cristal de roche d'une forme charmante, et qui contenait une liqueur d'une teinte rose.

— Tenez, dit le supérieur, en le lui prenant des mains, tenez, madame la comtesse, regardez bien et écoutez : On jetterait quelques gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau, dans une boisson quelconque, que l'on ne s'en apercevrait point au goût, car elle n'en a aucun.

Bien plus elle ne produirait d'abord aucun effet... Des semaines, un mois entier s'écoulerait sans apporter aucun changement; mais peu à peu, jour par jour, heure par heure, une sourde et lente décomposition se ferait sentir dans tous les organes. Sans souffrance, sans secousse, au bout de trois ou quatre mois, peut-être moins, suivant la dose, on arriverait par une maladie de consomption et de langueur, au terme de ses jours, sans que l'œil même le plus exercé en pût soupçonner la cause.

— En vérité, dit la comtesse en saisissant le flacon, qu'elle regardait avec curiosité, cela produit de pareils effets... vous en êtes sûr?

— A n'en pouvoir douter... trop d'exemples l'attestent.

— Et lesquels? s'écria la comtesse.

— Philippe II connaissait le secret que je viens de découvrir, dit le supérieur à demi-voix. C'est ce qui fait que don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante et des Pays-Bas, don Juan dont l'ardente ambition et surtout les exploits, importunaient et inquiétaient son royal frère, don Juan d'Autriche est mort à trente ans, au milieu de ses projets et de sa gloire... d'une maladie de langueur dont vous tenez la cause dans vos mains. Madame la comtesse, comprenez-vous maintenant?

— Très-bien! mon père; me voilà rassurée d'un côté. Mais vous me répondez que de l'autre... que du côté du ciel...

— Cela nous regarde, ma sœur.

— Je vous garantis le ciel, dit Escobar, et ne craignez rien. Dieu qui vous guide et vous inspire saura bien se manifester à vous.

— Comment cela?

— Oui sans doute, s'écria le révérend; si Dieu condamne notre dessein et ne veut pas qu'il s'exécute, il aura soin que l'occasion ne s'en présente pas.

Mais si telle est sa volonté, soyez sûre qu'elle viendra d'elle-même et par son ordre s'offrir à vos yeux.

En ce moment l'horloge du couvent sonna minuit.

Frère Escobar tenait à la main un biscuit qu'il allait porter à sa bouche. Minuit venait de sonner. Une nouvelle journée commençait; il fallait qu'il fût à jeun pour dire la messe et chanter matines dans deux heures.

— Comme le temps passe! dit le supérieur.

— Quand on parle de Dieu, reprit Escobar, et qu'on s'occupe de lui.

— Je pars, dit la comtesse; je retourne à Madrid, et personne n'aura pu se douter de ma visite au couvent.

— Je vais vous reconduire, dit Escobar, et de là me coucher.

— Moi de même, dit le supérieur... car il y a peu de temps d'ici à matines. Aidez-moi auparavant à éteindre toutes ces bougies, car en ce moment frey Paolo doit dormir et viendra demain soir, à la nuit, desservir et serrer tout cela.

En un instant toutes les bougies furent éteintes. L'appartement rentra dans l'obscurité. Piquillo entendit le tableau de saint Jérôme glisser dans le panneau, et l'ouverture qui conduisait à la cellule du supérieur fut hermétiquement fermée. Seulement alors le jeune moine se hasarda à sortir de sa cachette, en craignant de heurter dans l'ombre quelque meuble ou quelques débris du festin, car frère Jérôme venait de rentrer dans sa cellule, probablement pour s'y coucher, et, soit réalité, soit imagination, Alliaga crut au bout d'un quart d'heure l'entendre ronfler.

— Il dort! se dit-il... il peut dormir après les projets qu'il vient de former!.. et moi, je tremble encore seulement de les avoir entendus!

Toutes ses craintes alors se renouvelèrent plus vives que jamais; les jours d'Aïxa étaient menacés par des ennemis implacables, sans conscience et sans remords! Et non-seulement il était prisonnier de ces mêmes ennemis, mais, à supposer qu'il pût s'échapper de leurs mains, sa liberté désormais engagée ne lui permettrait plus d'être, comme autrefois, à toute heure auprès de sa sœur, pour la défendre et veiller sur elle.

Avant tout, comment sortir de cette chambre où lui-même était venu s'enfermer? Il en avait d'abord remercié le ciel, qui lui avait donné ainsi le moyen de connaître les projets de ses persécuteurs; mais maintenant il s'agissait de les déjouer et de prévenir leurs tentatives, et comment y réussir, s'il devait, ainsi que le révérend père Jérôme l'en avait menacé, être jeté dans un cachot?

— Non, non, s'écria-t-il, il faut reconquérir ma liberté, il faut être libre... Je le serai... je le veux... Je ne suis pas obligé de rester dans leur ordre... je le sais maintenant... je l'ai entendu de leur bouche... et pour me venger d'eux, pour les combattre, pour leur rendre le mal qu'ils m'ont fait, pour défendre Aïxa, j'irai plutôt me jeter dans un autre couvent...

Oui, mais, ajoutait-il en regardant autour de lui et en sentant la réflexion succéder à la colère, il faudrait d'abord sortir de celui-ci.

Il se rappela que les matines devaient sonner, que le supérieur devait s'y rendre, et que pendant ce temps il pourrait sortir de l'appartement où il se trouvait et de la cellule du père Jérôme. Il fallait encore attendre. Il se résigna. Tout à coup un grand bruit se fit entendre dans la pièce à côté. On ouvrait brusquement la porte.

— Qu'est-ce? qui vient là? cria le supérieur d'une voix haute.

— Moi, encore moi, mon révérend.

— Et qui vous amène, Escobar, quand il y a à peine une heure que je dors?

— Un incident extraordinaire et terrible!

Alliaga colla son oreille contre le tableau de saint Jérôme.

— En revenant de conduire la comtesse, qui est partie, bien partie, et qui roule sur la route de Madrid, j'ai voulu, avant de me coucher, voir comment allait notre jeune frère, notre malade. J'ai entr'ouvert doucement la porte qui conduit dans la cellule de frère Luis d'Alliaga.

— Eh bien?

— Eh bien... il n'y était plus! mon révérend. Enfui! disparu!

— Miséricorde! s'écria le supérieur en se levant sur son séant. Seraient-ce déjà la vengeance de sa sœur et les persécutions qui commencent? Aurait-on, par ordre du roi, osé violer les droits de notre couvent et pénétré par force dans nos murs?

— C'était ma peur! je craignais que ce scandale-là ne fût arrivé pendant que nous étions à souper. Rassurez-vous, de ce côté du moins. Je viens de réveiller le frère portier : personne n'est entré; mais il paraît qu'on est sorti, et il n'y a rien de bouleversé dans le couvent, il n'y a qu'un frère de moins.

— C'est important! celui-là surtout! Mais il ne peut être dehors; nos murailles sont trop hautes, nos portes et nos grilles ferment trop bien. Il ne peut être que caché pendant la nuit dans quelque coin du cloître.

— Pourvu qu'il ne m'ait pas vu reconduire la comtesse!

— Il ne manquerait plus que cela... une femme dans notre couvent... s'il le savait!

— La favorite le saurait bien vite. C'est pour le coup qu'il faudrait, et pour sa vie, le tenir dans un cachot.

— Certainement! mais pour cela il faut d'abord découvrir le coupable et nous en emparer.

— C'est bien. Nous ordonnerons au point du jour une recherche générale.

En ce moment, on entendit sonner la cloche qui annonçait les matines. Les deux religieux sortirent.

Les angoisses d'Alliaga étaient devenues plus grandes encore. Devait-il maintenant essayer de quitter sa retraite? S'il en sortait, s'il était rencontré, les frères s'empareraient de lui, et leur intention, qu'il connaissait, était de le jeter dans un cachot. D'un autre côté, en restant où il était, il ne pouvait manquer d'être découvert un peu plus tard. Auquel des deux dangers donner la préférence? Il vit bientôt qu'il n'avait même plus l'embarras du choix; il s'était approché du tableau de saint Jérôme et avait essayé de l'ouvrir. Le panneau était fermé de l'autre côté par un verrou. Impossible de s'éloigner; il fallait donc demeurer dans sa prison actuelle, qui, après tout, valait mieux, et il se mit de nouveau à réfléchir.

D'après ce qu'avait dit le prieur, il était probable qu'il n'avait rien à craindre de la journée. Frey Paolo viendrait seulement à la nuit enlever les débris du festin; d'ici là tous les frères parcourraient le couvent du haut en bas, et tout serait soigneusement visité, excepté la cachette où il se trouvait; c'était donc encore pour lui l'asile le plus sûr.

Il était exténué de faim et de sommeil, et dans l'état d'accablement où il se trouvait, il ne pouvait prendre aucun parti; une occasion de fuir lui aurait été offerte, qu'il n'aurait pu en profiter : il se soutenait à peine. Il commença par manger un peu, puis s'étendit sur l'excellent canapé du père Jérôme, et malgré les dangers qui le menaçaient, lui et ce qu'il avait de plus cher, malgré les inquiétudes et les tourments auxquels il était en proie, la fatigue l'emporta, il

s'endormit profondément; un long sommeil lui fit oublier ses maux et répara ses forces.

Quand il se réveilla, il se sentit tout autre que quelques heures auparavant. La fièvre l'avait quitté, et toutes ses facultés lui étaient revenues. Il ignorait, par malheur, combien de temps il avait dormi et ne savait pas à quelle heure de la journée il se trouvait. Le salon qu'il occupait était toujours dans l'obscurité. Il y avait bien une fenêtre dont les volets et les persiennes étaient fermés. Il n'osait les ouvrir, d'abord parce qu'on pouvait l'entendre, et puis parce qu'il ignorait sur quel endroit du couvent donnait cette croisée. Le peu de rayons qui se glissaient à travers les fentes des persiennes semblaient si pâles et si faibles, qu'il fallait ou que le jour vînt à peine de paraître ou qu'il fût déjà sur son déclin. Or, Piquillo sentait au bien-être qu'il éprouvait, à ses forces et à son appétit revenus qu'il avait dû dormir depuis bien longtemps: donc il devait se trouver au soir du second jour, donc la nuit allait bientôt arriver et avec elle frey Paolo.

Il se mit à examiner attentivement ce petit salon, obscur pour tout autre et non pour lui, dont les yeux étaient déjà façonnés et habitués à cette obscurité. Il en distingua parfaitement l'ameublement et toutes les parties. Des couteaux brillaient sur la table, il en saisit un vivement. C'était une arme; mais pouvait-il s'en servir contre ceux qui viendraient l'arrêter, pauvres moines obéissant passivement aux ordres de leur supérieur? Meurtre inutile d'ailleurs, puisqu'il serait toujours accablé par le nombre.

Un instant il eut la pensée de tourner cette arme contre lui-même : c'était échapper à une prison éternelle peut-être et à bien d'autres douleurs encore. Mais qui donc sauverait Aïxa? qui veillerait sur elle? qui détournerait de ses lèvres le poison qui lui était destiné? Déjà même il était bien tard, peut-être! Non, il ne lui était pas permis d'attenter à des jours qui ne lui appartenaient plus et qu'il avait voués à tous les siens. Une idée alors lui vint, idée hardie, périlleuse, et dont la réussite était presque impossible; mais il n'avait pas la liberté de choisir.

Que risquait-il, d'ailleurs, et quelle crainte pouvait l'arrêter? Rien ne donne plus d'audace et de sang-froid qu'un péril certain et inévitable. Il avait aperçu la veille, dans le cabinet où il s'était réfugié, les robes, les ornements et les insignes remarquables que portait d'ordinaire le père Jérôme, abbé du couvent. Alliaga, nous l'avons dit, était à peu près de la taille du supérieur, et la robe et le froc vont à tout le monde. Il revêtit les habits du jésuite, passa autour de son cou le large ruban bleu des abbés d'Alcala de Hénarès, au bout duquel pendait une croix en bois de cèdre, en mémoire du morceau de la vraie croix dont la chapelle avait été dotée par Ferdinand le Catholique, et qui brille parmi les nombreuses reliques dont jouit le monastère. Il attacha au cordon de sa robe un chapelet bénit par le pape, et que souvent le supérieur laissait pendre à sa ceinture; il prit à la main un missel que le bon père ne lisait jamais, mais qu'il portait presque toujours; il croisa sa robe, abaissa son froc et attendit. Le faible rayon de jour qui éclairait à peine la chambre avait totalement disparu, il était nuit, et l'*Angelus*, qu'Alliaga entendit sonner, l'avertit que frey Paolo ne tarderait pas à venir.

En effet, on ouvrit la porte de la cellule. Piquillo s'élança à côté du panneau mobile, et, respirant à peine, il resta debout, appuyé contre la boiserie; on eût dit d'une figure de moine appliquée sur la muraille dans le cadre d'un tableau ou d'une tapisserie. Le panneau glissa sans bruit, et frey Paolo

parut, portant d'une main un grand panier vide, et de l'autre une lanterne, laquelle lui permettait de distinguer les objets qui étaient en face de lui, et l'empêchait d'apercevoir ceux qui étaient à sa droite et à sa gauche.

A peine avait-il fait quelques pas dans la chambre que Piquillo se glissa doucement derrière lui, et une fois dans la cellule, poussa le panneau et tira le verrou. Peu lui importait alors que le moine l'entendît; mais celui-ci, au milieu du bruit des assiettes et des couverts qu'il desservait et mettait dans son panier, ne tourna seulement pas la tête, et lorsque, quelques minutes après, il voulut sortir, il crut, en se voyant prisonnier, que le supérieur lui-même venait de refermer le tableau, et il n'osa ni crier ni appeler, de peur de compromettre le père Jérôme, qu'il supposait n'être pas seul.

Piquillo cependant n'avait fait que traverser la cellule; une fois dans le corridor, il n'hésita point sur le parti à prendre. Il n'y en avait qu'un qui pût le sauver. Il descendit rapidement l'escalier et traversa la cour espérant que l'*Angelus* ne serait pas encore chanté, et que les frères seraient encore à la chapelle.

Ils en sortaient dans ce moment. N'importe, il n'y avait pas à reculer. Alliaga se dirigea hardiment vers la cellule du frère portier. Deux ou trois frères qui se trouvaient près de là se rangèrent avec respect pour le laisser passer et le saluèrent profondément.

Alliaga leur rendit leur salut, et non sans que le cœur lui battît avec violence, il s'élança dans la cellule où demeurait le gardien du couvent. Celui-ci, à la lueur de sa lampe, qu'il venait d'allumer, était occupé à coller sur un livre de prières des images découpées de saints et de saintes, travail qui absorbait toute son attention.

A la vue du supérieur, il se leva brusquement et murmurant entre ses dents :

— C'est singulier ! je ne l'avais pas vu rentr...

Un geste impérieux ne lui permit pas d'achever cette phrase. Sans le regarder, sans lui adresser la parole, Alliaga lui avait fait un signe du bras dans la direction de la porte, et comme par un mouvement mécanique, comme par un seul ressort, on avait vu en même temps la tête du frère portier s'incliner, et son bras droit tirer le cordon.

Ah ! quand Alliaga vit s'ouvrir cette porte, et tomber la dernière barrière qui le retenait captif, quand il sentit l'air du dehors, l'air de la liberté qui venait déjà dilater sa poitrine et rafraîchir ses poumons, il éprouva dans tout son être, une de ces sensations qu'on ne peut rendre, un frisson de bonheur indicible ; et, avide de saisir la liberté qui lui était offerte, tremblant encore qu'elle ne lui fût ravie, il se hâta de poser le pied sur le seuil. Il en avait encore un dans le couvent dont il allait sortir, quand se présenta pour entrer un homme vêtu d'une robe de moine et portant en sautoir le ruban bleu des abbés d'Alcala. Que devint Piquillo ! C'était le père Jérôme !

A la vue d'un second abbé qui lui était si pareil de taille et d'habit, à l'aspect d'un autre lui-même, le père Jérôme était resté stupéfait et la bouche béante. De surprise, il fit un pas en arrière. Piquillo en avait fait un en avant. Il avait compris du premier coup d'œil le danger de sa position. La porte du couvent n'était pas encore refermée ; le véritable abbé pouvait appeler ; on allait accourir à sa voix, et il lui était facile de se faire connaître, de réclamer son nom, son titre et ses droits, sans compter sa robe et ses insignes ; déjà il s'était écrié :

— Qui êtes-vous ?



— Silence! lui avait dit Piquillo en rabattant son capuchon sur ses yeux.

— D'où venez-vous?

— De la part de la comtesse d'Altamira, avait-il murmuré tout bas à l'oreille du supérieur, ce qui lui permettait d'abord de déguiser sa voix, et ensuite d'arrêter celle du supérieur, qui, surpris et effrayé de cette communication mystérieuse, lui répondit sur le même diapason:

— Parlez.

Et il voulait le faire rentrer dans le couvent.

— Pas ici! s'écria le faux abbé avec une terreur qui n'était pas feinte, et qui redoubla celle du père Jérôme.

A l'instant et sans lui donner le temps de lui répondre, Alliaga passa son bras sous celui du révérend, et l'entraîna vivement et à grands pas loin des murs du couvent.

X.

LA BOUTIQUE DU BARBIER.

Le supérieur le suivit pendant quelque temps, aussi ému qu'essoufflé et sans prononcer un seul mot, persuadé que le message qu'on lui apportait était d'une importance telle que les murs du couvent ne devaient pas l'entendre; mais quand il s'en vit à une cinquantaine de pas, par la nuit qui déjà était sombre, et prêt à entrer dans une rue de la ville:

— Parlez, dit-il, maintenant.

Piquillo lui fit signe de la main qu'il y avait encore trop de danger, et ils se remirent en marche. Quelques minutes après, le supérieur s'écria:

— Mais parlez donc!.. pourquoi venir à cette heure?.. pourquoi sortir du couvent vêtu de ce costume et de ces insignes qui sont les miens?

Piquillo renouvela le même geste qui voulait dire:

— Pas encore!.. Attendez.

Enfin, et au bout de quelques minutes de marche, le supérieur s'arrêta. Les deux moines, ou plutôt les deux pèlerins étaient alors dans un carrefour où aboutissaient plusieurs rues; la ville d'Alcala, à cette époque, n'était point éclairée de nuit, et le supérieur s'écria:

— Ici, monsieur, personne ne peut nous voir ni même nous entendre. Apprenez-moi enfin le message dont la comtesse vous a chargé pour moi.

Alliaga se trouvait alors assez loin du couvent pour qu'il fût impossible au supérieur d'appeler ses frères. Alliaga saisit avec force la main du moine, et s'approchant de son oreille:

— La comtesse m'a dit de vous dire, mon père, que vous étiez un infâme!

Et laissant le supérieur stupéfait, atterré, foudroyé, Alliaga s'élança dans la première rue qui s'offrit à lui, se doutant bien, ou que l'abbé n'oserait le poursuivre, ou que ses jambes de soixante ans ne pourraient lutter avec celles du jeune homme.

Alliaga courut ainsi jusqu'à l'extrémité de la rue, en prit une autre à sa droite, et alors seulement il ralentit sa marche pour ne point donner de soupçons. Il écouta. Aucun cri, aucun pas ne se faisait entendre, il n'était point poursuivi. Il réfléchit alors sur ce qu'il avait à faire: courir à Madrid au plus



vite pour avertir et protéger Aïxa. Mais il ne pouvait faire, cette nuit, à pied, les cinq lieues qui le séparaient de Madrid; il sortait de maladie, et les émotions qu'il venait d'éprouver avaient épuisé cette force factice que lui avait donnée le danger. Il le sentait bien; et s'il allait en route se trouver mal, rester sur le grand chemin, et au point du jour être reconnu... être repris! Mais à qui demander protection et secours? à qui s'adresser? Il pensa au barbier Gongarello; il s'agissait de retrouver sa boutique, qui, ainsi que la ville d'Alcala, lui était totalement inconnue. Les rues étaient presque désertes, et il fut quelque temps sans rencontrer personne; enfin, au détour d'une rue, il se trouva nez à nez avec un homme d'assez bonne mine vêtu d'un manteau noir.

— Pourriez-vous, seigneur cavalier, m'enseigner la boutique du barbier Gongarello?

— Rien de plus facile, mon frère, la seconde rue à gauche, la dernière boutique à votre main droite.

Alliaga remercia et s'éloigna, enchanté d'avoir si peu de chemin à faire; car il sentait les forces lui manquer.

Il compta la première rue, puis la seconde à sa gauche, et en entrant dans celle-ci, il lui sembla qu'il était suivi. Il se retourna vivement et ne vit personne. Il s'était trompé sans doute; il arriva, ou plutôt il se traîna jusqu'à la boutique du barbier. Elle était fermée. Il frappa. On ne répondit point. Il frappa fort; une petite fenêtre s'ouvrit.

— Qui va là?

— Un ami.

Gongarello hésitait, car il venait de voir une robe de moine.

— J'ai beaucoup d'amis, répondit-il, autant que de pratiques; mais je ne rase pas à cette heure-ci, par mesure de prudence : on risque de couper ses clients.

Et il se retirait de la croisée.

— Gongarello! s'écria de nouveau le pauvre jeune homme.

— Eh! que voulez-vous? répéta avec impatience le prudent barbier.

— Asile.

— A vous?

— A moi! ne me reconnais-tu pas... moi, Piquillo?

A ce nom, le barbier referma vivement sa fenêtre, mais ce fut pour ouvrir sa porte.

— Entrez, entrez!

Et au moment où enfin Alliaga mettait le pied dans la boutique du barbier, il crut entendre distinctement marcher dans la rue près de la porte; mais peu lui importait alors, il était en sûreté.

Gongarello lui avait sauté au cou. Il l'accablait de caresses et de questions.

— Vous voilà donc! c'est donc vous, mon sauveur, mon libérateur, que je peux sauver à mon tour! que s'est-il donc passé?

Alliaga le lui raconta.

— Vous! moine! moine à tout jamais! s'écria Gongarello avec désespoir; vous si bon, si généreux, si honnête!.. ah! vous ne méritiez pas cela! Et c'est moi qui en suis cause... c'est ma maladresse; cet Escobar m'aura vu au moment où je glissais la lettre sous le sablier... il l'aura prise!.. il l'aura changée, et c'est par ma faute!.. et c'est moi qui aurai contribué à faire un moine!.. Notre Dieu ne me le pardonnera pas!

— Allons... allons, dit Alliaga en essuyant lui-même une larme, console-toi, je suis hors de leurs mains, grâce à Dieu et grâce à toi ! Maintenant il faudrait, et le plus tôt possible, me rendre à Madrid.

— Nous partirons au point du jour. J'ai une carriole et une mule que j'ai appelée *Juanita*, pour me consoler de l'absence de ma nièce, qui autrefois me tenait compagnie et qui surtout me tenait tête... la pauvre enfant ! et dès que vous aurez dormi quelques heures...

— Oui, si tu veux me donner un lit...

— Le mien ! le mien ! s'écria le digne barbier; mais auparavant vous souperez, je vous tiendrai compagnie.

— Mais ton souper, peut-être, était fini?

— Je recommencerai !.. dès qu'il s'agit d'un ami! Vous avez fait bien autre chose pour moi.

Gongarello se mit sur-le-champ à l'ouvrage ; le couvert fut dressé, le repas fut servi, et le barbier paraissait si heureux de l'hospitalité qu'il exerçait, que Piquillo en était ému.

— A votre santé ! à votre bonheur ! à votre heureux voyage ! s'écria Gongarello en lui versant de son meilleur vin, une bouteille de valdepenas.

— Tu veux donc bien encore trinquer avec moi, lui dit Piquillo, moi qui vous ai abandonnés, moi qui suis un moine !

— Moine par l'habit, mais non par le cœur! Vous êtes toujours un Maure, un de nos frères...

— Tu l'as dit ! s'écria Piquillo.

— Et vous l'avez prouvé ! C'est pour sauver d'Albérique et les siens que vous vous êtes immolé ! Nos frères le sauront tous, je m'en charge ! Dès qu'il ne faut que parler, vous pouvez compter sur moi.

Le barbier prouvait en même temps qu'il savait agir pour ses amis; car rien ne fut oublié pour soigner son hôte : bon repas et bon lit, et pendant qu'Alliaga dormait, il veillait; il s'occupait de tous les préparatifs du départ. Avant le jour, la carriole était en état, la mule pansée et attelée, et il alla réveiller son jeune ami.

— En route, en route ! lui dit-il.

— Il n'est pas encore jour.

— Nous voyagerons de nuit... comme dans la sierra de Moncayo, vous rappelez-vous? cette nuit où j'ai fait tant de chemin en dormant, sans pourtant être somnambule... Allons, allons ! sur pied !

— Me voici, dit Alliaga, qui en un instant fut habillé.

Ils montèrent dans la carriole, dont le barbier prit les rênes.

— Sauras-tu bien me conduire jusqu'à Madrid ?

— Je vous le jure ! s'écria le barbier.

Mais, par malheur, il ne devait pas tenir son serment.

A peine la modeste voiture avait-elle fait un tour de roue, que trois ou quatre hommes à cheval l'arrêtèrent et l'entourèrent.

— Descendez ! dirent-ils au barbier.

— Et pourquoi, seigneurs cavaliers, voulez-vous que nous descendions ?

— Vous seulement... le révérend père voudra bien rester : nous nous chargeons de lui servir d'escorte.

Celui qui parlait ainsi monta dans la carriole à côté de Piquillo, et fit partir la mule au grand trot; les trois autres cavaliers le suivirent au galop et eurent bientôt disparu.

Le barbier, encore tout étourdi de l'aventure, n'eut pas la force de jeter un cri. Il se dit seulement en luimême et avec désespoir :

— Ah ! le pauvre jeune homme !.. c'est décidément moi qui lui porte malheur !

— C'est fait de moi !.. je suis perdu ! se dit Piquillo; j'aurais dû penser que le père Jérôme et Escobar, connaissant mes relations avec Gongarello, feraient cerner et surveiller sa maison ; la maison d'un ami était le dernier endroit où j'aurais dû chercher un asile. Et maintenant... surtout après ce qui s'est passé, je n'ai plus ni pitié ni miséricorde à attendre... Je sais leur secret... ils doivent s'en douter... Ce n'est plus un cachot... une prison éternelle qu'ils me destinent... c'est la mort. Soit ! je suis prêt et ne me plaindrais pas si j'avais pu seulement sauver Aïxa.

La voiture cependant roulait toujours, et le frère Luis d'Alliaga commençait à s'étonner de n'être pas encore arrivé, car, après tout, la ville d'Alcala n'était pas si grande, ni le couvent si éloigné. Son compagnon de voyage ne lui disait pas un mot. D'une main il tenait les guides, de l'autre il fouettait toujours. La pauvre mule ne reconnaissait point la touche de son maître, et jamais n'avait couru si vite ni si longtemps. Le jour, qui commençait à paraître, permit d'apercevoir une grande route, des arbres et de vastes plaines tant bien que mal cultivées. On était loin d'Alcala de Hénarès, et bientôt on vit les premières maisons des faubourgs de Madrid. Six heures sonnaient à toutes les paroisses quand la carriole s'arrêta devant un palais de sombre apparence que Piquillo reconnut sans peine. C'était celui de l'inquisition, qu'il avait eu le temps de contempler le jour où, monté sur une borne, il avait vu défiler le cortége dans lequel figuraient, bien malgré eux, Juanita et Gongarello. Frey Alliaga, stupéfait, ne comprenait rien à ce mystère que nos lecteurs s'expliqueront aisément.

L'archevêque de Valence et le grand inquisiteur, en quittant le cabinet du roi, dont ils étaient sortis fort mécontents, n'avaient pas pensé à communiquer à leurs agents l'ordre de Sa Majesté, par lequel la liberté était rendue à Piquillo. Une mauvaise nouvelle arrive toujours assez tôt. D'ailleurs, à quoi bon, puisque Fernand d'Albayda partait lui-même pour le délivrer? Ribeira et Sandoval avaient à s'occuper de tant d'autres choses plus importantes, l'une à Valence, l'autre à la cour, que l'affaire de Piquillo fut tout à fait oubliée, et que le corrégidor et la police d'Alcala continuèrent à rester sur pied et à observer, aux frais du gouvernement. L'homme au manteau noir à qui Piquillo s'était adressé pour demander la boutique du barbier, était un alguazil, par la raison qu'à cette heure-là tous les bourgeois étaient rentrés chez eux, et que les alguazils seuls rôdaient et faisaient le guet. Celui-ci s'était étonné de voir, la nuit, un révérend père s'informer de la demeure du barbier...

Il l'avait alors suivi de loin, machinalement et par habitude, plutôt que par dessein arrêté. L'alguazil ne raisonne pas, il observe ou écoute, et en se glissant le long de la muraille, celui dont nous parlons avait entendu Piquillo décliner son nom pour obtenir l'hospitalité.

L'alguazil avait prévenu trois de ses compagnons, qui, ravis de gagner la récompense promise par l'archevêque, n'avaient point fait part à d'autres de la découverte, mais avaient surveillé la maison du barbier et fait toutes leurs dispositions pour que, le lendemain de grand matin, leur capture fût remise entre les mains de Manuelo Escovedo, sous-officier de la sainte inquisition, préposé à la réception et à l'écrou des prisonniers.

Acte en bonne forme fut donné aux quatre alguazils du dépôt qu'ils venaient

de faire, et Escovedo procéda aussitôt après leur départ à un petit interrogatoire sommaire.

— Vous êtes Piquillo, Piquillo Alliaga?

— Oui, mon père.

— Et je dois vous incarcérer à la demande de monseigneur l'archevêque de Valence pour refus de baptême.

— J'ai été baptisé.

— Ah! ah! dit le greffier étonné, voilà qui est singulier... Alors je dois vous incarcérer pour avoir, vous laïque, porté l'habit religieux, l'habit de moine, sous lequel vous avez été pris.

— Mais j'ai prononcé des vœux, je suis religieux, je suis moine, dit Alliaga.

— Ah! ah! c'est encore plus singulier, dit le greffier; alors je dois vous incarcérer comme vous étant échappé du couvent des jésuites dont vous faites partie.

— Mais je ne suis point jésuite et ne veux point m'engager dans leur ordre.

— Par saint Jacques! dit le greffier impatienté, il faut pourtant bien que je vous incarcère pour quelque chose... et il écrivit: Incarcéré comme n'étant pas des nôtres.

— Au contraire, s'écria Piquillo, je viens vous demander à en être. Je serai, si vous le voulez, de l'ordre des dominicains.

— Est-il possible!

— Celui-là ou un autre, peu importe, pourvu que je sois libre à l'instant même.

— Je vais inscrire votre demande, dit le greffier, et vous serez dominicain; mais libre... je ne peux pas vous en répondre. Vous avez été amené ici pour être incarcéré; bien plus, je viens d'écrire que vous l'étiez: voyez vous-même .. Il ne peut y avoir de ratures sur mes registres. Il faut que j'en réfère à l'autorité supérieure.

— Et moi, il faut que je sois libre! s'écria Piquillo avec désespoir.

— Cela finira par là, mais je dois soumettre l'affaire au conseil suprême du saint-office, qui la soumettra au grand inquisiteur.

— Et combien cela durera-t-il?

— Un mois au plus, vu que nous avons peu d'affaires courantes. C'étaient les auto-da-fé qui nous en donnaient le plus, et ils sont en souffrance en ce moment; il faut espérer que cela reprendra.

— Un mois! s'écria Alliaga sans écouter la fin de la phrase du greffier, un mois!.. Et pendant ce temps, se disait-il en lui-même, la comtesse... et Aïxa... Il serait trop tard... je ne pourrais plus les sauver!

— Mon frère, dit-il à voix haute, il faut que je sorte à l'instant même; il y va d'une affaire de la dernière importance... de la vie de quelqu'un!

— L'inquisition ne se mêle pas de cela.

— Eh bien! reprit Alliaga, frappé d'une idée soudaine, faites dire au grand inquisiteur que je demande à voir le duc de Lerma. J'ai une révélation à lui faire... à lui, à lui-même! révélation qui intéresse le salut de l'État et le sort du ministre.

— Ah bah! dit le greffier étonné, racontez-moi donc cela.

— Je vous ai déclaré que je ne pouvais le confier qu'à lui-même... vous voyez donc bien qu'il faut que je sorte, ou que du moins on me conduise vers lui... dans le palais, et si vous ne le faites pas, c'est vous, seigneur greffier, qui serez responsable de tous les malheurs qui arriveront.

— C'est différent, s'écria Manuelo Escovedo... vous m'annoncez là une chose qui mérite considération. Emmenez le prisonnier, dit-il aux familiers du saint-office... pour la forme seulement et pour la régularité de mes écritures... car dès qu'il aura signé sa demande, ce jeune frère peut se considérer comme de l'ordre de Saint-Dominique. Je vais référer de tout cela à nos bons pères... Adieu, mon frère, dit-il en saluant Alliaga de la main... à bientôt!

Mais toute une semaine se passa avant que le greffier eût parlé aux assesseurs, qui en parlèrent aux juges, lesquels en firent un rapport au conseil suprême, et Piquillo attendait dans les murs du saint-office, et les jours d'Aïxa étaient menacés!

XI.

LA FAVORITE.

Aïxa, à son retour de Tolède, n'avait plus voulu demeurer chez la comtesse d'Altamira. Veuve, maîtresse d'elle-même, et duchesse de Santarem, c'est elle qui à son tour avait offert à Carmen asile et protection dans son hôtel. Carmen devait demeurer avec sa sœur et amie jusqu'à son mariage avec Fernand d'Albayda, qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été rappelé de Lisbonne par le duc de Lerma, et ce mariage, c'était Aïxa qui l'avait fixé elle-même à la fin du mois dans lequel on venait d'entrer. Nous avons vu comment, dès le premier jour de son arrivée, Aïxa avait été nommée dame d'honneur de la reine, et comment son acceptation avait eu pour condition la liberté d'Yézid.

Le premier usage qu'en avait fait celui-ci avait été de se rendre à Madrid près de cette sœur dont il avait été si longtemps éloigné, et qu'à présent enfin il lui était permis de voir; c'était à lui, d'ailleurs, dans ce moment plus que jamais, à veiller sur elle et à la protéger. Aïxa, que sa nouvelle dignité appelait à la cour, se rendait presque tous les soirs au cercle de la reine, et jamais Marguerite n'avait vu son royal époux aussi assidu et aussi empressé auprès d'elle. Le plaisir que le roi éprouvait à causer avec Aïxa était si pur, et l'estime qu'elle lui inspirait était si vraie, qu'il ne craignait pas de les avouer hautement. La vertu la plus craintive n'aurait pu s'offenser d'une passion muette et profonde que tout semblait attester, mais que rien ne trahissait. Si Aïxa avait pu se laisser séduire, c'est ainsi, à coup sûr, qu'on aurait réussi près d'elle, et sans artifice comme sans calcul, le roi avait pris le meilleur moyen de gagner son amitié. Placée entre le roi qui l'aimait, et la reine, sa bienfaitrice, Aïxa n'avait pas éprouvé un instant d'embarras. N'ayant ni ambition, ni arrière-pensée, sa conduite loyale et franche avait détourné sur-le-champ toute idée de coquetterie et de trahison, et jamais favorite ne s'était élevée par de semblables moyens à une double faveur, aussi prompte et aussi haute. Le roi ne pouvait vivre sans la voir, et la reine ne pouvait se passer d'elle.

Le cercle du soir se ressentait de la rigoureuse étiquette de la cour d'Espagne; mais le matin la reine recevait chez elle dans l'intimité et la simplicité allemande Aïxa et Carmen, qui étaient inséparables. Yézid, qui amenait sa sœur au palais ou qui venait l'y chercher, était presque toujours admis dans ce petit cercle, ainsi que Fernand d'Albayda, le fiancé de Carmen. Parmi les

gens du palais, Juanita, la femme de confiance de la reine, veillait seule pendant ces réunions, pour en éloigner les importuns ou les profanes. Jamais la pauvre reine n'avait vu autour d'elle autant d'amis; maintenant seulement elle se sentait vivre, et, avare de ces jours heureux qui s'écoulaient si vite, elle aurait voulu les arrêter.

Carmen ne rêvait, ne songeait qu'à Fernand; son bonheur l'embellissait, son bonheur était sa vie, son bonheur était si grand que le pouvoir même et l'affection de la reine n'y pouvaient rien ajouter; aussi Marguerite se disait: « Elle n'a pas besoin de moi; » et une sympathie secrète l'attirait vers Aïxa. Il y a des souffrances qui s'entendent et se comprennent.

Il était souvent question du mariage de Carmen, qui devait avoir lieu dans une quinzaine de jours, et dont la reine s'occupait beaucoup.

— Et toi, duchesse de Santarem, lui dit-elle, un matin qu'elles étaient seules, ne songes-tu point à te remarier?

— Non, madame.

— Tu n'aimes donc personne?

— Non, madame.

Mais Aïxa, surprise par cette question imprévue, rougit tellement que la reine détourna les yeux pour ne pas l'embarrasser, et examina un tableau de Murillo qui ornait son oratoire. Aïxa se remit de son trouble et dit:

— J'ai deux frères, madame, deux frères qui m'ont sauvé l'honneur et la vie, deux frères qui seront mes seules amours, et comme ni l'un ni l'autre ne se mariera, je ferai comme eux, pour ne pas les quitter, et pour leur donner ma vie entière.

— Deux frères? dit la reine, je ne t'en connaissais qu'un...

La reine ne prononça pas son nom.

— Oui, madame... Yézid, mon vrai frère... mon frère légitime, et l'autre...

— Qui ne l'est pas...

— Mais avec lequel j'ai été élevée... le cœur le plus noble, le plus généreux, et qui m'est dévoué.

— Et pourquoi ne se marie-t-il pas? dit la reine. Il me semble qu'avec ma protection, et surtout la tienne, ajouta-t-elle en souriant, nous effacerions bientôt cette tache de naissance.

— Hélas! madame, dit Aïxa, qui le jour même avait appris par Fernand ce qui venait de se passer au couvent d'Alcala, pour sauver mes jours et ceux d'Yézid, qu'il a crus menacés, il s'est fait chrétien, il a prononcé des vœux. Son bonheur, son avenir, il a tout donné pour moi... Ne lui dois-je pas mon amitié et ma vie en dédommagement!

— Je comprends, dit la reine... je comprends, en effet, que celui-là ne puisse pas se marier... Mais ton autre frère?..

— Yézid, madame?

— Oui.

— Oh! celui-là, madame, c'est autre chose!.. Il y a dans sa vie un mystère que nous ne comprenons pas.

— En vérité!.. Dis-moi cela, duchesse, à moi qui suis curieuse.

— Mon père l'a souvent pressé de se marier, et moi aussi. Il a toujours répondu à mon père: Plus tard! plus tard! mais à moi, il m'a dit: jamais!

— Et pourquoi?

— C'est la seule chose qu'il ne m'ait jamais confiée... malgré toutes mes instances. Alors je ne lui en parle plus... je crois avoir deviné.

— Et qu'est-ce donc? dit la reine, dont la curiosité redoublait.

— Je crois, madame, qu'il a au fond du cœur un amour malheureux et sans espoir, auquel il veut rester fidèle.

— En vérité? reprit la reine avec émotion... Sans espoir! tant mieux, il finira par l'oublier.

— Yézid n'oublie pas, madame...

— Mais toi et ses amis devriez essayer de le guérir.

— Il y a des amours dont on ne guérit pas, dit Aïxa en baissant les yeux.

— C'est vrai, murmura la reine... Mais il y a du moins une chance.

— Et laquelle? dit vivement Aïxa.

— On en meurt.

— Et Marguerite, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, resta livrée à de sombres réflexions.

— Pauvre reine! dit la jeune fille; le malheur aussi a passé par là. Et contemplant avec respect, presque avec reconnaissance, le silence et la douleur de Marguerite :

— Quelle confiance pour une reine! se dit-elle, elle ose penser et souffrir devant moi!

Le cœur d'Aïxa était aussi déchiré par bien des souffrances; mais la plus vive en ce moment provenait du sort de Piquillo. Elle connaissait l'Espagne et savait que ni pouvoir ni protection, quelque grande qu'elle fût, ne pouvaient briser des vœux religieux; que si, parfois, le pape avait accordé une faveur pareille (à l'archiduc Albert, par exemple, beau-frère du roi), ce n'avait été jusqu'alors que pour des princes, et pour des raisons de haute politique. Mais pour un simple particulier, pour Piquillo, pour un Maure surtout... il n'y avait pas à y penser.

Ce qu'elle cherchait du moins, c'était un moyen de l'arracher au père Jérôme et à Escobar, dont elle redoutait les intrigues et les mauvais desseins; elle ne voulait pas le laisser livré à ceux qui l'avaient déjà si indignement trompé. Une existence pareille était intolérable. Le père Jérôme avait répondu à Fernand d'Albayda que, comme supérieur de la Compagnie de Jésus, il avait désormais tout pouvoir sur Piquillo. Mais déjà, dans son zèle, Aïxa s'était informée... elle avait consulté, interrogé, et elle avait appris, à n'en pouvoir douter, ce que nous savons déjà : c'est que, pour être jésuite, il ne suffisait pas d'être prêtre, et que, pour entrer dans la Société de Jésus, il fallait deux années consécutives d'un rigoureux noviciat. Telle était la règle expresse de son fondateur, Ignace de Loyola.

Fort de ces nouvelles données, muni des instructions d'Aïxa, et furieux d'avoir été lui-même joué par les bons pères, Fernand d'Albayda était retourné, quelques jours après, à Alcala de Hénarès, et sonnait à la grille du couvent, qui bientôt lui fut ouverte.

Jérôme et Escobar pâlirent à sa vue.

Fernand s'expliqua en peu de mots et d'un ton sévère : on n'avait pas craint de faire outrage à lui, porteur des ordres du roi; on avait avec lui, comme avec Piquillo, employé la ruse et l'imposture, qui paraissaient être la règle du couvent; mais il connaissait enfin la vérité, il avait le droit d'emmener Piquillo, et il venait le réclamer.

Les deux moines se regardèrent avec inquiétude.

— Je vous jure, mon frère... s'écria Escobar.

— Un serment! dit Fernand, vous allez me tromper.

— Non, je vais vous dire la vérité. Notre frère Luis Alliaga n'est plus ici.

— Je m'y attendais ! s'écria Fernand, et pour ne pas me le rendre, vous allez me soutenir qu'il s'est évadé... échappé !

— C'est justement cela, dit Escobar.

— A d'autres, mes pères ! la ruse est trop grossière, et je ne m'y laisserai pas prendre... Ou Alliaga languit dans vos cachots, ou vous avez employé, pour vous assurer son silence, des moyens encore plus odieux.

Le père Jérôme poussa un cri d'indignation et fit le signe de la croix. Escobar se contenta de lever les yeux au ciel.

— Ces suppositions, je puis les faire. Votre conduite passée m'en donne le droit. Mais si Alliaga ne m'est pas rendu, elles deviendront des certitudes pour moi et pour tous ceux qui s'intéressent à lui ; alors c'est au roi et à la sainte inquisition que nous nous adresserons pour avoir justice de vous, mes pères, et de votre ordre ; et vous ne pourrez accuser que vous-mêmes des maux que vous aurez attirés sur lui.

— Il n'a que trop raison ! s'écria le père Jérôme après son départ.

— Impossible de le persuader, ne pas vouloir nous croire !..

— Même quand nous lui disons la vérité.

— Il y a de quoi en dégoûter, dit froidement Escobar.

— Maudit soit ce Piquillo !

— Et le jour où il est venu nous demander asile !

— C'est l'enfer qui est entré avec lui dans notre couvent !

— Il y était déjà, mon père, dit Escobar, le jour où ce duc d'Uzède est venu nous parler de ses intérêts, qui n'étaient pas ceux de notre ordre. C'est en partie pour lui complaire que nous nous sommes chargés de la conversion de ce Piquillo.

— C'est vous qui l'avez voulu, Escobar.

— C'est vous, mon père... ou plutôt lui, d'Uzède. Il faut donc qu'il nous vienne en aide, et qu'il se hâte.

— Qu'il se concerte avec la comtesse pour nous délivrer de la favorite ! c'est d'elle que nous viennent déjà ces persécutions, et si elle veut venger ce frère qui s'est évadé...

— Qui s'est peut-être tué... exprès... pour nous nuire...

— Il en est bien capable.

— Elle fera fermer notre couvent.

— Elle nous fera exiler d'Espagne !

— Allons, il n'y a pas de temps à perdre.

Le duc d'Uzède et la comtesse, qui étaient désormais dans la dépendance des bons pères, reçurent donc leurs instructions, pour ne pas dire leurs ordres. Le supérieur demandait que l'on en finît au plus vite avec la favorite, et, en dédommagement de toutes les peines qu'il s'était données et des désagréments sans nombre qu'il avait éprouvés dans cette affaire, Escobar, déjà prieur du couvent et recteur de l'Université d'Alcala, Escobar demandait une place d'aumônier de la reine, qui venait d'être vacante, place à laquelle il tenait, moins pour lui que pour les services qu'elle lui permettrait de rendre à tous ses amis.

Tout fut promis par le duc d'Uzède et par la comtesse ; il ne s'agissait que d'exécuter ces promesses.

Don Fernand avait fait part de ses nouvelles craintes à Aïxa, et celle-ci, tourmentée par l'idée que Piquillo était prisonnier ou mourant, n'avait pu fermer l'œil de la nuit. En proie à une insomnie horrible, elle n'avait pensé qu'aux

moyens de le délivrer. Dans tout autre pays que l'Espagne, on se serait adressé aux lois et aux magistrats, on eût ordonné de visiter le couvent même de force; mais ici les monastères avaient leurs priviléges, que l'inquisition elle-même eût respectés pour qu'on respectât les siens. Dans son trouble, dans son inquiétude, la jeune fille résolut de se confier à la reine, sa protectrice, et de lui demander, sinon son appui, du moins ses conseils. Le jour parut; mais il fallait attendre l'heure de se présenter chez la reine. Ce ne pouvait être que vers midi, et Aïxa entendit enfin sonner l'heure qu'elle attendait avec tant d'impatience.

Il faisait ce jour-là une chaleur accablante, et le soleil d'Espagne dardait ses rayons les plus ardents. N'importe! Aïxa sortit, seule, à pied, et se dirigea vers Buen-Retiro. Elle entra, comme d'habitude, par les jardins et par une petite porte qui donnait sur les appartements particuliers de la reine.

— Sa Majesté n'y est pas, lui dit Juanita.

— Ah! mon Dieu, s'écria Aïxa avec douleur, moi qui tenais tant à lui parler! Et elle lui raconta toutes ses craintes.

— Rassurez-vous, dit Juanita, la reine, qui vient de perdre son aumônier, ne s'est point, comme à l'ordinaire, fait dire la messe dans son oratoire; elle s'est rendue ce matin à la chapelle du roi... elle va revenir.

— Alors, dit Aïxa en s'asseyant sur un long et large canapé, je l'attendrai. Aussi bien, il fait ici une fraîcheur délicieuse.

Les deux jeunes filles étaient alors dans une salle basse communiquant avec les appartements de la reine, mais donnant aussi sur les jardins. C'était par là que Marguerite descendait, quand elle voulait se promener dans le parc réservé pour elle. Une brise légère, venant des allées ombragées, se jouait dans les cheveux d'Aïxa et rafraîchissait son front.

— Qu'il fait chaud, Juanita! disait-elle en s'éventant avec un mouchoir de fine toile de Hollande.

— La senora veut-elle que je lui donne un verre d'orangeade excellente? c'est moi qui l'ai faite, et la reine n'en boit jamais d'autre!

— Volontiers, ma bonne Juanita!.. dit la jeune fille en la remerciant, va vite.

Juanita sortit et ne fut pas lontemps. Quelques minutes après, elle revint, portant sur une assiette d'argent un verre de cristal plein d'orangeade glacée. Elle s'arrêta en voyant Aïxa qui, gracieusement couchée sur le canapé, venait de fermer les yeux.

— Pauvre fille! dit Juanita; elle qui n'a pas dormi de la nuit, à ce qu'elle vient de me dire, ne la dérangeons pas, respectons son sommeil.

Elle plaça doucement, sur un petit guéridon qui était à côté du canapé, l'assiette et le verre, pour qu'Aïxa les aperçût à son réveil; puis elle se retira sur la pointe du pied.

Aïxa dormait; un doux rêve lui montrait Piquillo, son frère, étendant les mains vers elle, pour la défendre et la protéger.

Des pas légers se firent entendre sur le sable, l'étoffe d'une robe froissa le feuillage d'un massif... Aïxa ne se réveilla pas... Une femme parut à la porte qui donnait sur le jardin: c'était la comtesse d'Altamira. Elle s'arrêta à la vue d'Aïxa, la regarda plusieurs instants, puis tout à coup pâlit et devint tremblante, agitée qu'elle était par une idée horrible.

— Si Dieu le veut... et elle répétait tout bas les dernières paroles du père Jérôme, il ne manquera pas de vous offrir une occasion!

— En voici une, se dit-elle, et jamais elle ne pouvait se présenter plus favorable et plus sûre.

On n'avait point vu la comtesse entrer dans les jardins. Aïxa dormait, elle était seule... et ce verre... auprès d'elle!..

La comtesse regarda bien attentivement. Personne!.. elle écouta : aucun bruit, pas même celui de la brise... tout se taisait, excepté son cœur, dont elle croyait entendre les battements... il lui semblait qu'eux seuls pouvaient la trahir. Elle se hâta... elle saisit le flacon qu'elle portait toujours sur elle... l'ouvrit... et de nouveau la main lui trembla... Mais elle regarda Aïxa; elle était si admirablement belle dans son sommeil, que cette vue, qui aurait désarmé toute autre, rendit à la comtesse sa colère et tout son courage.

Elle versa dans le verre une goutte, et puis plusieurs... plusieurs encore. Elle erra à l'autre bout du parc, s'y promena quelque temps, rencontra des personnes de la cour, des dames d'honneur qui attendaient comme elle que la reine revînt de la chapelle, et ramenée malgré elle du côté des massifs où était la salle basse, elle s'approcha... regarda à travers le feuillage. Aïxa dormait toujours... et le verre, plein jusqu'au bord, était toujours près d'elle.

— Elle ne se réveillera donc pas! dit la comtesse avec rage; et elle était tentée d'agiter les branches qu'elle serrait d'une main convulsive; mais la prudence la retenait, et craignant d'être ainsi surprise à observer son ennemie, elle s'éloigna de nouveau, monta dans les appartements du palais, soutint avec le comte de Lémos une conversation qui lui parut éternelle, et fut tout étonnée, en regardant la pendule, de voir que cinq minutes à peine s'étaient écoulées. Tout ce que ses forces lui permirent fut de prolonger encore son supplice pendant un quart d'heure; mais enfin, n'y tenant plus, elle descendit de nouveau dans le parc; et le cœur serré par une horrible étreinte, elle s'approcha de la salle basse... y jeta un regard furtif...

Aïxa n'y était plus... et le verre était vide!

XII.

L'INCONNU.

Quelques jours après cette scène. le greffier Manuelo Escovedo reçut une lettre ainsi conçue :

« Vous ferez signer sur les registres de l'ordre le jeune frère qui a, dites-« vous, des révélations à faire au premier ministre; vous le conduirez ensuite « et le laisserez au palais, chez M. le duc de Lerma, que j'ai prévenu et qui « l'attendra.

« Le grand inquisiteur, SANDOVAL Y ROYAS. »

Alliaga, à l'arrivée de cette lettre, vit donc enfin s'ouvrir devant lui les portes de l'inquisition. Tous les tourments qu'il avait jusqu'alors soufferts dans sa vie n'étaient rien à côté des angoisses qu'il avait éprouvées depuis huit jours.

Il était près d'Aïxa et ne pouvait la secourir!.. La mort était suspendue sur sa tête et il ne pouvait la détourner!.. Mais enfin il était libre!.. il allait veiller sur elle!

Il signa tout ce qu'on lui présenta, et le nouveau frère de Saint-Dominique arriva avec le greffier du saint-office au palais du roi; car c'était là que

demeurait le duc de Lerma, non par orgueil, mais par prudence, et pour tenir toujours sous sa main son esclave couronné.

On n'entrait pas facilement dans la demeure royale, et il fallut montrer la signature du grand inquisiteur aux gardes de la porte ainsi qu'aux officiers de l'escalier. Un huissier du palais reçut la lettre d'audience que lui présenta frey Alliaga, et fit entrer celui-ci dans un vaste vestibule qui servait de salle d'attente.

Piquillo, qui croyait avoir un long entretien particulier avec le duc de Lerma, fut étrangement désappointé en voyant la foule de solliciteurs qui l'avait précédé et qui attendait comme lui.

Des gens de robe, des gens d'église, des militaires et des grands seigneurs encombraient cette vaste antichambre. Des dames mêmes s'y montraient en grand nombre, et n'étaient ni les moins intrépides ni les moins opiniâtres.

La foule était considérable surtout vers la porte du cabinet du duc de Lerma; chacun s'y pressait dans l'espoir de passer des premiers. Quelques vieux solliciteurs plus expérimentés se tenaient à l'autre extrémité de la salle, à la porte en face, par laquelle devait entrer le ministre pour se rendre dans son cabinet.

On pouvait lui glisser ainsi au passage quelques flatteries, quelques pétitions, ou quelques mots adroits desservant d'avance un concurrent.

L'audience devait commencer à dix heures, et midi venait de sonner à la grande horloge du palais. L'impatience était grande, la chaleur encore plus.

On avait ouvert de grandes portes vitrées qui donnaient de la salle d'attente sur les jardins du roi.

Quoique l'air fût doux et pur, les arbres en fleur et les gazons verdoyants, personne n'était tenté d'en profiter et de se promener dans ce parc magnifique, qui déroulait vainement à tous les yeux ses vastes allées et ses épais ombrages.

La cupidité ou l'ambition les retenait tous entassés dans le même endroit, à la même place, tant ils avaient peur de perdre un mot, un regard, une minute, de l'idole qu'ils attendaient et qui tardait bien à paraître.

Enfin la porte s'ouvrit.

A un brouhaha de satisfaction générale succéda un léger murmure de désappointement sur-le-champ réprimé.

Piquillo vit paraître un homme richement habillé, d'une taille noble et élégante; l'intelligence et l'esprit brillaient dans son regard autant que la fierté et l'impertinence. Il portait la tête haute, et même, quand il s'inclinait, avait l'air de recevoir plutôt que de donner un salut.

Ce qui étonna surtout Piquillo, c'était son air de jeunesse: il paraissait avoir tout au plus trente-six ans.

— Quoi! demanda-t-il tout bas à l'un de ses voisins, un vieux chevalier de Calatrava, quoi! c'est là le duc de Lerma?

— Vous ne le connaissez donc pas?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Eh bien! ce n'est pas lui, mais un autre lui-même; celui qui fait tout dans sa maison, son majordome politique.

— Qui donc?

— Son secrétaire intime, don Rodrigue de Calderon, comte d'Oliva. Le duc n'aura pas pu donner audience, ce qui lui arrive souvent. Dans ce cas-là, c'est Rodrigue de Calderon qui s'en charge.

— Ce n'est pas la même chose, s'écria Piquillo interdit.

— Exactement, répondit le chevalier. En fait de pétitions pour emplois, titres et honneurs, le secrétaire écoute, accorde ou refuse selon son bon plaisir, certain d'avance d'être approuvé par son maître le duc de Lerma, lequel l'est toujours par le roi Philippe III, notre auguste souverain.

Le sous-favori s'avançait lentement, se dirigeant vers son cabinet et saluant de la main la foule qui l'entourait.

— Pardon, messeigneurs, de vous avoir fait attendre.

— En effet, dit avec hauteur un fier hidalgo qui avait peine à cacher son impatience, voilà près de deux heures de retard, et je prierai monsieur le secrétaire du duc de Lerma de me recevoir avant tout ce monde, car on m'attend chez le roi.

— Qui êtes-vous?

— Le comte de Bivar! s'écria l'hidalgo avec un orgueil qui lui sortait par tous les pores.

— Je ne connais pas, répondit Calderon avec le flegme le plus impertinent.

— Si monsieur Calderon avait lu l'histoire, il aurait vu qu'un de mes aïeux, Rodrigue de Bivar, surnommé le Cid, avait été autrefois à la tête des armées du roi, et moi, je suis dans son antichambre.

— J'ai lu l'histoire, monsieur le comte, répondit Calderon en s'inclinant d'un air moitié respectueux, moitié railleur, et j'y ai vu que les Bivar avaient été mis à leur place.

Un sourire d'approbation circula dans l'assemblée; le descendant du Cid se mordit les lèvres, et le secrétaire d'État continua sa marche.

Au milieu de la foule qui se pressait à la porte de son cabinet, Calderon aperçut un simple soldat, un invalide, qui de loin et de la main semblait lui faire quelques signes de reproche ou de colère.

— Permettez-moi, messeigneurs, dit-il, d'écouter d'abord ce soldat qui désire me parler. Vous me pardonnerez ce passe-droit, c'est mon père.

Et il entra avec le vieillard dans son cabinet en lui disant :

— Eh bien! seigneur mon père, qu'avez-vous à m'annoncer?

— Tu n'y prends pas garde, mon fils, si tu savais tout ce que l'on dit de toi, ce que je viens d'entendre tout à l'heure encore dans cette salle d'attente.

— Eh bien! mon père...

— Ça ne peut pas durer; ça finira mal; il t'arrivera malheur.

— Bien, bien, mon père!

— Tu es trop audacieux, tu es trop insolent : tu parles en maître à des gens qui ont des aïeux, toi qui es fils d'un soldat et d'une servante flamande, la pauvre Marie Sandelen, ma défunte!

— Oui, oui, mon père, mes parents n'étaient rien, et moi je suis beaucoup. C'est le contraire chez le comte de Bivar et bien d'autres grands seigneurs.

— Qui pourront bien te renverser, mon fils.

— Soit! Mais non pas m'abattre. Ne craignez rien, mon père, rentrez à l'hôtel, buvez, mangez et tenez-vous en joie.

Puis, se retournant vers l'officier de service :

— Guzman, lui dit-il, où est la liste de ceux qui attendent? Quel est le premier?

— Le seigneur Bernardo, un riche épicier de Madrid, pour un chargement qui lui arrive de la Vera-Cruz. La seconde personne, dona Antonia, veuve d'un officier...

— Bien... bien... Et le comte Bivar?

— Le dixième sur la liste, mais on peut commencer par lui.

— Non ! A son rang, c'est-à-dire à son tour.

Et l'audience commença.

Je n'oserais pas, après l'immortel auteur de *Gil Blas*, esquisser une des audiences de Rodrigue de Calderon, ce favori d'un favori, ce fier parvenu qui, fils d'un soldat, avait eu la faiblesse de renier son père et le courage de s'en repentir ; qui l'avait placé près de lui, à la cour, comme expiation de sa faute, et comme souvenir continuel de son origine ; ce Calderon, un des plus curieux caractères que puisse étudier le moraliste ou l'historien.

Lesage ne pouvait et ne devait l'envisager qu'au point de vue de l'auteur comique.

Ce qu'il n'a pas dit et ce que l'histoire ajoute, c'est que Rodrigue de Calderon soutint l'adversité plus fièrement encore qu'il n'avait supporté la fortune ; c'est qu'il se montra réellement digne de sa grandeur et de ses titres le jour où il lui fallut les perdre ; c'est que, chrétien et philosophe, sa longue captivité fut plus héroïque et sa mort plus sublime que sa prospérité n'avait été insolente.

Mais alors il était au plus haut point de cette prospérité, et Piquillo, contemplant avec effroi la masse de solliciteurs qui devaient passer avant lui, calculait déjà que Calderon, en accordant seulement cinq minutes à chacun d'eux, ne pourrait jamais donner audience à tout le monde.

D'ailleurs, ce n'était pas à Calderon, c'était au duc de Lerma qu'il voulait parler. On avait beau lui dire que c'était exactement la même chose, il ne pouvait confier à Calderon, à un favori en sous-ordre, le secret de l'État, et surtout un autre secret bien plus important pour lui, celui qui concernait Aïxa.

Préoccupé de cette idée, frey Alliaga était sorti, sans s'en apercevoir, de la salle d'attente. Dans l'agitation où il était en proie, il marchait toujours devant lui, et se trouva, sans s'en douter, au milieu des jardins du palais.

Une caisse d'oranger contre laquelle il se heurta le fit revenir à lui. Il était à l'entrée d'une grande allée, près d'un parterre où croissaient les fleurs les plus rares.

Un homme d'une taille moyenne et d'un air distingué cueillait en rêvant ces fleurs et en faisait un bouquet ; sa préoccupation égalait au moins celle de Piquillo, car il ne l'avait pas même entendu venir.

Sur l'exclamation du jeune moine, il se releva et s'écria vivement :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Et voyant la robe de Saint-Dominique, il s'arrêta et s'inclina profondément.

— Pardon, seigneur cavalier, dit Alliaga ; je viens, je crois, de me perdre dans ce parc, et si vous êtes, comme je le pense, du château...

— Oui, oui, j'en suis, dit l'inconnu en souriant.

— Daignez alors m'indiquer mon chemin pour retourner à la salle d'audience.

— Ah ! vous avez audience au palais... aujourd'hui ?

— C'est-à-dire j'aurais voulu au prix de tout mon sang en obtenir une, et je ne le puis pas.

— Et pourquoi donc ?

— Il y a tant de monde, c'est si difficile !

— Si je pouvais vous aider... répondit l'inconnu.

— Quoi ! seigneur cavalier, vous auriez ici quelque crédit ?

— Pas beaucoup !.. mais enfin ce que j'ai est à votre service.

— Merci ! merci mille fois !.. Eh bien ! pourriez-vous me faire parler en ce mo-

ment, non pas à Rodrigue de Calderon, mais au duc de Lerma... au duc lui-même ?

— En ce moment, c'est difficile, mais je puis, si vous le voulez, vous faire parler au roi.

— Ah! dit Alliaga, ce n'est pas la même chose !

L'inconnn rougit et dit :

— Pardon, mon père, c'est tout ce que je peux faire.

— C'est égal ! c'est égal ! s'écria vivement Piquillo, j'accepte! Et même, maintenant que j'y pense, je l'aime mieux.

— Cela se trouve bien, répondit l'inconnu en souriant.

— Oui ! oui! s'écria-t-il, il y a une chose que le roi seul doit savoir.

— Venez alors, dit l'inconnu, suivez-moi.

Et ils se dirigèrent du côté des appartements du roi.

XIII.

L'AUMÔNIER DE LA REINE.

— Quel est votre nom, mon père? dit l'inconnu pendant qu'ils marchaient côte à côte dans une longue allée ombragée par de vieux arbres.

— Luis Alliaga.

— Alliaga... reprit l'inconnu en s'arrêtant; seriez-vous parent d'un Piquillo Alliaga auquel je porte le plus vif intérêt?

— C'est moi-même, seigneur cavalier!

— Vous!..

L'inconnu regarda alors Piquillo avec une attention qui déconcerta le jeune frère. Il n'aurait jamais cru qu'un nom aussi obscur que le sien pût produire autant d'effet.

— C'est vous que les révérends pères de Jésus ont fait moine malgré lui, à ce que m'a raconté Fernand d'Albayda ?

— Oui, seigneur cavalier, dit Piquillo interdit; mais je ne me rappelle pas avoir jamais vu Votre Seigneurie.

— Jamais, c'est la première fois.

— D'où vient donc l'intérêt dont vous daignez m'honorer?

— Eh mais! dit l'inconnu en souriant, Fernand d'Albayda, en qui j'ai toute confiance, est votre ami... et puis vous connaissez la duchesse de Santarem.

— C'est d'elle que je veux entretenir le roi.

— Est-il possible! Parlez, parlez! dit vivement l'inconnu; de quoi s'agit-il?

— De la protéger, de la défendre! on en veut à ses jours!

— Et qui aurait cette audace! s'écria l'inconnn, dont le visage devint pourpre et dont les yeux étincelèrent de colère. Malheur à qui l'oserait tenter!

— Ah! se dit Piquillo enchanté, je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'à ce digne cavalier... Oui, continua-t-il, ce sont des personnes puissantes, dangereuses... les plus élevées de la cour...

— Silence, mon père! dit l'inconnu en lui serrant la main.

Il venait d'apercevoir dans une des allées latérales un groupe d'officiers et de jeunes seigneurs qui s'inclinèrent respectueusement.

— Fernand d'Albayda, dit l'inconnu à l'un deux, en lui faisant signe de la main, venez ici.

A ce nom, Alliaga avait frémi de surprise, et Fernand tressaillit de joie en retrouvant dans le palais de Buen-Retiro l'ami dont il déplorait la perte.

— Piquillo! s'écria-t-il, Piquillo auprès de Votre Majesté!

— Le roi! dit Alliaga stupéfait.

— Lui-même! répondit Philippe en rentrant dans l'allée converte, où l'on ne pouvait plus les entendre. Je vous ai promis de vous faire parler au roi, et je tiens ma parole. Parlez donc; mais rappelez-vous que personne, pas même le duc de Lerma, ne doit connaître ce que vous allez m'apprendre. C'est vous et Fernand d'Albayda qui seuls exécuterez mes ordres.

— Qu'y a-t-il donc, sire? demanda Fernand avec émotion.

— Il y a, monsieur, qu'un indigne complot a été ourdi contre nous!

— Contre vous, sire!

— C'est la même chose! contre une amie intime de la reine, contre une personne que j'estime, que j'honore! la duchesse de Santarem; on veut la tuer!

— Aïxa! s'écria Fernand pâle de terreur.

— Oui, dit Piquillo, ses jours sont en danger.

— Qui donc ose les menacer? dit Fernand en portant la main à son épée Parlez, sire, ordonnez; où faut-il courir?.. tout mon sang, s'il le faut...

— Bien, Fernand, bien! je te remercie, dit le roi en lui prenant la main; mais calme-toi; voilà tes traits bouleversés et ta main est glacée. Toi, du moins, tu es de ceux sur qui je puis compter, et que rien n'effraiera, car il s'agit, à ce que m'a dit ce jeune moine, de s'attaquer à des personnes des plus haut placées.

— Qu'importe! nous les démasquerons! s'écria Fernand.

— Nous arracherons Aïxa à ses ennemis! continua Piquillo.

— Oui... oui, nous la sauverons! dit le roi avec chaleur.

Pour quelqu'un qui aurait pu lire au fond des cœurs, c'était une étrange et curieuse situation que celle de ces trois hommes, de positions et de rangs si différents, qu'animaient en ce moment la même pensée, les mêmes craintes et le même amour; ces trois hommes qu'une seule idée rapprochait, qu'un seul nom venait de rendre alliés, et qu'un mot de plus peut-être eût désunis et rendus ennemis.

— Parlez, parlez, répétaient le roi et Fernand à Alliaga, nommez-nous le coupable.

— Quel que soit son rang ou sa famille, ajouta le roi, je signe à l'instant l'ordre de l'arrêter.

— Et moi, disait Fernand, je l'exécuterai, cet ordre, au milieu même de la cour; et quand vingt épées devraient briller pour défendre le coupable, parlez! parlez! nommez-le!

Et Piquillo se taisait.

En entendant Fernand s'exprimer ainsi, une foule d'idées auxquelles il n'avait pas pensé d'abord étaient venues l'assaillir. Ces coupables qu'on le pressait de nommer, ce n'étaient pas seulement le père Jérôme et Escobar, qui avaient conseillé le crime, c'étaient encore la comtesse d'Altamira et le duc d'Uzède, qui s'étaient chargés de le commettre. La comtesse était la tante de Fernand d'Albayda et de Carmen; c'était la sœur de don Juan d'Aguilar.

L'accuser, c'était livrer à la honte et au déshonneur la famille à laquelle, lui, Piquillo, devait tout! Et quant au duc d'Uzède, complice de la comtesse,

quelque coupable qu'il fût, Dieu seul pouvait savoir si Piquillo, en le faisant condamner, ne devenait pas plus criminel que lui.

— Sire, dit-il, et vous, Fernand, daignez m'écouter. J'espère que vous ne douterez point de la vérité de mes paroles. J'atteste, comme homme, et comme prêtre, ajouta-t-il en tressaillant, puisque les vœux que j'ai prononcés m'en imposent les devoirs, j'atteste devant Dieu et devant vous que je connais tous ceux qui ont tramé ce complot, et que je ne puis les nommer.

— Eh! qui donc vous en empêcherait? s'écria Fernand avec colère.

Alliaga regarda son ami et lui répondit :

— Mon devoir... des raisons sacrées!..

— Auriez-vous appris ce secret par la confession? dit le roi.

— Oui... oui, sire, s'écria Piquillo en saisissant cette idée; c'est ainsi que j'ai connu ces projets.

— Comment alors protéger Aïxa? reprit Fernand.

— Qui veillera sur la duchesse? s'écria le roi.

— Moi!.. moi seul! répondit Piquillo, si vous daignez le permettre. Je jure de la sauver ou de mourir!

— Et qui donc êtes-vous pour elle? demanda le roi d'un air inquiet.

Fernand alors expliqua à Philippe les liens de parenté qui existaient entre Aïxa et le jeune moine; l'affection du roi en redoubla pour celui-ci, et il s'écria :

— Je vous donnerai un acte signé de moi approuvant d'avance les mesures que vous prendrez pour déjouer et combattre les ennemis de la duchesse.

— L'essentiel, répondit Piquillo, c'est que je sois sans cesse près d'elle, afin de veiller à tous les instants, et cette surveillance devient impossible si les vœux que j'ai prononcés m'obligent à rentrer dans un couvent, si de nouveau je suis enfermé sous les grilles d'un cloître...

— J'entends qu'il soit libre! dit le roi.

— Qu'il réside ici, à la cour, ajouta Fernand.

— Pour cela, continua le monarque, il faudrait un titre qui ne le rendît dépendant que de moi...

— Qui l'attachât à la chapelle de Votre Majesté... à votre aumônerie.

— Il n'y a point de place vacante, et en créer une nouvelle, ce serait exciter les réclamations du grand inquisiteur, ce serait toute une guerre à soutenir... sans compter que cela éveillerait les soupçons.

— Il y a une place dans la maison de la reine, dit vivement Fernand; son premier aumônier est mort.

— C'est vrai, c'est vrai! répéta le roi avec joie... Mais, poursuivit-il d'un air découragé, cela dépend toujours du grand inquisiteur, et surtout du duc de Lerma, qui nomme à tous ces emplois-là... Or, je sais qu'il a déjà promis formellement cette place au duc d'Uzède, son fils, pour je ne sais quel protégé.

— Si ce n'est que cela, reprit timidement le jeune moine, je me fais fort de l'obtenir.

— Vous, Piquillo! s'écria Fernand.

— Vous! dit le roi; forcer le duc de Lerma à manquer de parole à son fils, et surtout lui faire faire ce qu'il ne veut pas! je n'oserais le tenter, moi... le roi!

— Et moi, continua Piquillo toujours d'un air timide et modeste, si Votre Majesté le permet, j'espère réussir.

Le roi et don Fernand le regardèrent avec étonnement.

— Soit, dit Philippe, vous pouvez sur-le-champ vous mettre à l'œuvre...

Voyez-vous au bout de cette longue allée ce grave personnage qui vient à nous?.. c'est le duc de Lerma qui sort de son appartement.

— Où il s'est reposé, se dit Piquillo en lui-même, pendant que son secrétaire Rodrigue de Calderon donnait pour lui ses audiences.

Le duc avançait lentement et cherchait à deviner quelles étaient les deux personnes qui s'entretenaient aussi intimement avec le roi. Il avait déjà reconnu de loin don Fernand d'Albayda et fronça le sourcil. Tout porte ombrage à un favori. A l'égard du jeune moine, la perspicacité du ministre fut en défaut, et son front se rembrunit encore en voyant un nouveau visage.

— Mon cher duc, lui dit le roi en s'avançant vers lui, voici un jeune religieux qui a une demande à vous faire, demande que nous vous recommandons.

Il salua de la main le duc, qui s'inclina d'un air gracieux, et le roi continua sa promenade en causant avec Fernand. Ils suivirent l'immense allée qui s'étendait au loin, et ne revinrent sur leurs pas que quand ils en eurent atteint l'extrémité.

Le duc, resté avec Piquillo, le contemplait en silence d'un œil sombre et inquiet, qui eût déconcerté tout autre solliciteur. Aucun de ceux qui connaissaient les manières habituelles du duc de Lerma ne se fût hasardé, en pareil cas, à présenter sa supplique. Piquillo aussi regardait le duc, mais d'autres pensées le préoccupaient : ce ministre si puissant, ce souverain *de fait* de la monarchie espagnole, qu'il voyait pour la première fois, n'était peut-être pas un étranger pour lui. Le même sang peut-être coulait dans leurs veines. Et pendant que le duc, impatienté de son silence, lançait sur lui un regard où respiraient la colère et le dédain, Piquillo, le contemplant d'un air ému et indécis, se disait :

— Si c'était mon aïeul!

— Eh bien! fit le duc, voyant que Piquillo ne parlait pas.

— Eh bien! monseigneur, puisque Sa Majesté vous l'a dit, je venais demander à Votre Excellence...

— Cela ne se peut pas! grommela brusquement le duc, qui ne l'avait pas même écouté.

— Je n'ai pas dit ce que je demandais, monseigneur.

— C'est une place?

— Oui, monseigneur.

— Elles sont toutes données.

— Alors, monseigneur, je vous demanderai...

— Quoi encore?

— La permission de vous rendre un immense service.

— A moi?

— A vous-même.

— Qui êtes-vous? dit le duc étonné.

— Le frère Luis Alliaga.

— Piquillo Alliaga! reprit le duc en l'examinant lentement de la tête aux pieds.

— Encore ce nom, pensa en lui-même le jeune moine, qui produit son effet.

— C'est vous qui m'aviez fait demander une audience pour une révélation importante?

— D'où dépend votre salut, monseigneur.

— Eh bien! Calderon ne vous a-t-il pas reçu? Cela suffit, il me dira ce dont il s'agit.

— Il ne pourra rien dire à Votre Excellence, car je ne lui ai pas parlé, je ne l'ai pas vu.

— Et pourquoi?

— Je suis venu, j'ai attendu plus de deux heures dans son antichambre, c'est-à-dire dans la vôtre, et je me suis en allé.

— Vous voulez parvenir, et vous ne savez pas attendre!

— Je ne veux pas parvenir.

— Que voulez-vous donc?

— Je vous l'ai dit: vous rendre service.

— Et ce que vous vouliez me révéler, reprit le duc avec dédain, vous venez de le raconter au roi.

— A personne, monseigneur; cela ne regardait que vous.

Le duc s'adoucit tout à coup. Un éclair de bienveillance brilla sur son front assombri. Il fit signe à Piquillo de marcher à côté de lui, et tous deux continuèrent à causer en se promenant, mais du côté de la grande allée opposé à celui où était le roi.

— Parlez, mon frère, je vous écoute.

— Depuis longtemps, monseigneur, un complot se trame contre vous. On veut vous renverser, on veut se mettre à votre place; il n'y a là rien de nouveau ni d'extraordinaire; ce qui l'est peut-être, ce qui vous semblera inouï... épouvantable... inexplicable, c'est le nom de celui qui dirige ce complot.

— Quel est-il? demanda le duc avec émotion.

Piquillo baissa la voix, et dit:

— Votre fils, le duc d'Uzède!

Le malheureux père poussa un cri, et s'arrêta en cachant sa tête dans ses mains.

— Je vous avais prévenu, monseigneur, que cela vous paraîtrait impossible.

— Tout est possible... *ici!* murmura le duc d'une voix sourde.

Le père avait poussé le premier cri, un cri de douleur; mais ce fut le ministre qui, levant vers Piquillo un œil où brillait la rage, lui dit en lui serrant la main avec force:

— Je m'en suis toujours douté!..

— Vous, grand Dieu! s'écria Piquillo interdit.

— Oui... oui! Achevez, mon père, reprit le duc d'un air affectueux.

— C'est le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira qui conspirent contre vous, d'accord avec le père Jérôme et Escobar, prieur du couvent et recteur de l'université d'Alcala.

— C'est cela même, c'est évident; cette comtesse, mon ennemie mortelle, à laquelle il faisait la cour pour me servir, disait-il; ce voyage qu'il a fait avant-hier à Hénarès, près de ce frère Escobar, son confesseur... Je voyais tout cela... je ne voulais pas le croire. Quand on est ministre, quand on a le pouvoir, on ne devrait avoir ni famille ni parents; c'est autant d'ennemis donnés par la nature. Je verrai, je m'informerai... Nous reparlerons de cela, mon père. Je vous en remercie toujours. Adieu... Ah! à propos, quelle place me demandiez-vous?

— Il n'y en a plus, c'est vous-même, monseigneur, qui me l'avez dit.

— Peut-être. Ce que vous venez de me confier peut en rendre vacantes plusieurs.

— Peu m'importe à moi, qui n'en veux qu'une, et pas d'autre.

— Laquelle ?

— Celle d'aumônier de la reine.

Le duc, cherchant à cacher son embarras, répondit avec hésitation :

— Certainement, je le voudrais... mais cela ne dépend pas de moi... cela dépend du grand inquisiteur. Vous êtes de son ordre, à ce qu'on m'a dit : l'ordre de Saint-Dominique ; mais c'est depuis si peu de temps ! depuis quelques jours, je crois?..

— De ce matin seulement.

— Et vous demandez une des premières places de la cour... Il faudrait, pour cela, avoir rendu des services...

— Je n'ai pas achevé, monseigneur !

— Quoi ! ce que vous venez de m'apprendre...

— Était de peu d'importance, dit froidement Piquillo, et n'avait rien d'extraordinaire. Il s'agissait seulement d'un ministre à renverser et d'un fils ingrat ! Des ministres, on peut en trouver... et des ingrats, il y en a partout, ajouta-t-il en regardant le duc, qui baissa les yeux. Ce qui me reste à vous faire connaître est bien autrement important, car il s'agit du salut de l'Espagne.

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'Espagne est perdue si vous ne vous hâtez, et peut-être déjà est-il trop tard.

Piquillo déroula alors au ministre, en détail et avec une clarté parfaite, tous les desseins de Henri IV, desseins dont le duc ne se doutait même pas ! Sécurité tellement incroyable (si l'histoire n'était pas là pour l'attester) qu'il n'y avait pas un seul préparatif de défense pour repousser la ligue formidable qui menaçait l'Espagne ; pas un vaisseau en état, pas une armée sur pied, pas même un corps de troupe pour protéger la frontière. Et le plan de Henri IV commençait déjà à s'exécuter : toute la Savoie était en armes ; Lesdiguières, avec douze mille hommes, avait déjà envahi le Milanais. Henri IV n'attendait plus, pour entrer en campagne, que les contingents des princes allemands.

Le duc, pâle et respirant à peine, cherchait vainement à cacher son trouble à Piquillo. Jamais imprévoyance et incapacité plus grandes ne s'étaient révélées.

Le ministre comprenait trop bien en ce moment qu'il avait amené l'Espagne au bord de l'abîme, et il ne voyait aucun moyen de l'en retirer.

— D'où tenez-vous ces renseignements, mon frère? dit-il enfin d'une voix tremblante.

— C'est mon secret, monseigneur ; mais peu importe d'où ils viennent, pourvu qu'ils soient exacts. C'est à vous de vous en assurer.

— C'est ce que je ferai... Vous n'en avez pas parlé au roi?

— Pas un mot, monseigneur ; je vous l'ai dit. Sa Majesté s'occupe peu des affaires d'État...

— Oui, oui, reprit le ministre en baissant les yeux, elle s'en repose sur moi. Le même silence avec tout le monde ! ajouta-t-il vivement ; vous me le promettez ?

— Je vous le jure.

— Vous serez aumônier de la reine, dit le ministre d'une voix haute et ferme, quels que soient vos concurrents ! et ce matin cependant j'avais signé le brevet ; je l'ai là.

Il le tira de sa poche, le froissa et le déchira.

— Je l'avais promis au duc d'Uzède, qui devait venir le prendre chez moi, ce matin même !

Tout à coup le ministre tressaillit.

— Qu'est-ce ? dit vivement Piquillo.

— Rien, répondit le duc en se remettant sur-le-champ; ne le voyez-vous pas? C'est lui qui s'avance.

En effet, le duc d'Uzède sortait en ce moment des appartements, et se dirigeait vers son père et vers le roi, qui se promenaient, lui avait-on dit, dans la grande allée du parc. Piquillo crut qu'une scène terrible allait avoir lieu; à sa grande surprise, le duc accueillit son fils le sourire sur les lèvres.

— Vous venez, je le vois, mon cher duc, pour ce brevet d'aumônier de la reine, et vous me voyez dans un véritable chagrin... Je ne puis vous l'accorder.

— Vous me l'avez promis, mon père, dit Uzède en changeant de couleur.

— C'est vrai, répondit froidement le ministre, mais qui peut répondre de tenir ses promesses !

— Me manquer de parole, monseignenr, à moi ! votre fils !

— Justement. Il vaut mieux que cela tombe sur lui que sur un antre... Je trouverai plus d'indulgence pour ma position. J'ai eu la main forcée. Vous vouliez donner cette place à Escobar?

— Un homme de talent, mon confesseur.

— Je le sais bien ! celui qui dirige votre conscience, dit le duc avec un accent que Piquillo seul put comprendre; mais le roi a préféré ce jeune religieux et m'a contraint de nommer le frère Luis Alliaga.

Piquillo, qui jusque-là avait baissé la tête, leva en ce moment un œil fier et menaçant sur le duc d'Uzède, qui, à son aspect, demeura atterré de surprise et de rage.

Le ministre salua de la main le jeune moine et s'élança vers les appartements.

En apercevant le roi et Fernand d'Albayda, qui, revenus du bout de l'allée, s'avançaient pour le rejoindre, d'Uzède, humilié et furieux, courut au-devant du roi, près duquel il avait toujours été en grande faveur, et, certain de l'emporter sur un aventurier, sur un inconnu, il se plaignit avec amertume de l'injustice et de l'affront dont il était victime.

Le roi regarda Fernand avec un étonnement impossible à décrire, et dit gaiement à d'Uzède :

— Quoi ! votre père vous retire cette place qu'il vous avait promise?

— Oui, sire. C'est indigne, n'est-ce pas?

— Et il la donne au jeune frère Luis Alliaga ?

— Il vient de me le dire à l'instant même.

— C'est à confondre ! dit le roi.

— N'est-il pas vrai, sire? et il prétend que c'est vous qui lui avez forcé la main, que c'est par votre volonté qu'un homme sans naissance, un homme de rien m'est préféré.

— Vous ne le croyez pas? dit le roi, vous savez que le duc et votre oncle Sandoval nomment à toutes les places vacantes dans notre maison et dans celle de la reine, quitte à nous à ratifier leur choix.

— C'est ce que Votre Majesté ne fera pas ! s'écria d'Uzède.

— Pourquoi donc, moi qui n'ai pas l'habitude de contrarier votre père, commencerais-je aujourd'hui à l'égard d'un jeune homme de talent et de mérite, ami de don Fernand d'Albayda?

En parlant ainsi, tous les trois arrivèrent à l'endroit de l'allée où Piquillo était resté.

— Je veux qu'on sache, dit le roi en posant sa main sur l'épaule du jeune religieux, que nous approuvons le choix de notre ministre, que nous tenons en haute estime le frère Luis Alliaga, et que nous le nommons dès aujourd'hui premier aumônier de la reine, sauf l'approbation de ma femme, ajouta-t-il gravement.

Le roi s'appuya sur le bras de Fernand et rentra dans ses appartements.

Le duc d'Uzède, confondu de tout ce qu'il venait d'entendre, resta seul avec Piquillo, qui fit un pas vers lui, et le regardant bien en face :

— Vous avez voulu que je fusse moine, monseigneur, lui dit-il; n'accusez donc que vous-même de ma nomination, et rappelez-vous surtout que vous avez eu tort de me chasser, il y a un an, de votre hôtel; on a souvent besoin d'un plus petit que soi!

Pendant ce temps, tout pâle, tout effrayé encore de ce qu'il venait d'apprendre, le duc de Lerma courut chez son frère Sandoval. Il trouva celui-ci dans le ravissement. Depuis plusieurs mois il s'était livré de nouveau et sans relâche à son rêve politique et religieux. Il avait repris, d'accord avec Ribeira, son projet favori, ce projet si utile, si glorieux pour l'Espagne et l'inquisition, l'expulsion des Maures. Forcé d'ajourner cette mesure, il ne l'avait jamais abandonnée. La volonté bien ferme de la reine, la protection évidente qu'elle accordait aux Maures, la crainte, si on se mettait en hostilité ouverte avec elle, de la voir se réconcilier avec le roi, s'emparer du pouvoir et favoriser le père Jérôme et la Compagnie de Jésus; toutes ces considérations avaient, comme nous l'avons vu, suspendu la volonté opiniâtre de Sandoval, et arrêté le zèle fougueux de l'archevêque de Valence; mais les torrents que l'on retient ne deviennent que plus furieux et finissent par briser toutes les digues.

Les deux prélats n'avaient pas renoncé à leur proie. Ils n'attendaient que l'occasion de la saisir, et, pensait Sandoval, cette occasion venait de nouveau se présenter. Selon lui, l'amour du roi pour Aïxa rendait nulle l'influence de la reine. Celle-ci aurait beau se réconcilier avec son royal époux, elle ne pouvait plus reprendre désormais aucun empire ni saisir comme autrefois le pouvoir. La protection qu'elle accordait aux Maures était donc nulle; c'était donc le moment d'agir: il fallait faire signer au roi l'ordonnance de bannissement, ordonnance qu'il se chargeait d'exécuter, et pour cela il avait déjà dirigé vers Valence les deux ou trois régiments composant toute la force militaire dont l'Espagne pouvait alors disposer. Tel était l'admirable plan qu'il se complaisait à dérouler au duc de Lerma. Mais celui-ci l'interrompit en lui prouvant que jamais, au contraire, les circonstances n'avaient été plus défavorables pour l'exécution d'un tel projet; que l'amour du roi pour Aïxa le rendait impossible.

— Et pourquoi? s'écria Sandoval.

— Parce que Aïxa est Maure! parce qu'elle est la fille d'Albéric Delascar!

— Est-il possible! s'écria l'inquisiteur consterné... Et le roi le sait-il?

— Le roi l'ignore.

— Il faut le lui apprendre... il faut tirer de là un moyen de succès, les perdre tous et elle-même la première; nous aurons pour nous les foudres du Vatican, le pape, les cardinaux et l'excommunication.

— Eh! s'écria le ministre avec impatience, ce n'est pas là le danger le plus grand! Ministre et inquisiteur, nous songeons à anéantir quelques ennemis inoffensifs, et la monarchie, prête à s'écrouler, va nous écraser sous ses ruines.

Il lui raconta alors la ligue des protestants, dont le roi de France était l'âme et le chef. Il lui rappela tous les complots secrets que, depuis dix ans, l'Espagne tramait contre la France ; il était évident que Henri IV voulait rendre son éternelle ennemie incapable désormais de lui nuire ; que lui seul avait soulevé cet orage, que des préparatifs aussi immenses n'annonçaient point une entreprise ordinaire ; qu'un roi tel que Henri IV, le premier général de son siècle, à la tête d'une armée aussi formidable, devait et pouvait tout oser ; que la ruine et le démembrement de l'Espagne était son but ; que lui et ses alliés se la partageraient ou s'enrichiraient de ses dépouilles. Le ministre terminait en avouant que, dans l'état où étaient l'armée et le trésor, il n'avait aucun moyen d'empêcher le roi de France d'arriver jusqu'à Madrid.

Le grand inquisiteur était confondu.

— Mais pourtant, disait-il, Marie de Médicis et tous ses amis sont pour nous. D'Épernon nous est dévoué ; Éléonore Galigaï et Concini, Italiens devenus Français, sont Espagnols dans l'âme. Tous les galions arrivés du Mexique ont été employés à nous les gagner.

— Oui, s'écriait le ministre ; mais au Louvre, ce n'est pas comme à l'Escurial. Il y a autant d'intrigues, et plus peut-être ; mais les intrigues de cour n'influent en rien sur la marche des affaires, avec un homme aussi dur, aussi peu maniable que Sully, et un roi comme Henri, qui voit tout par lui-même.

— Mais cependant, grâce au ciel, il a des maîtresses.

— Et beaucoup ; mais elles ne règnent pas le jour, et ne décident pas de la paix et de la guerre. Je ne vois donc, pour parer l'orage et l'empêcher d'éclater, aucune ressource possible, aucun moyen humain.

— Le ciel alors peut encore nous en fournir ! s'écria l'inquisiteur.

— Le pape et l'inquisition, foudres usées, armes émoussées, avec un ennemi comme le Béarnais ! Ne s'est-il pas fait catholique ! ne va-t-il pas à la messe... quand il a le temps ! Et cela ne l'empêche pas d'être à la tête du protestantisme contre le royaume le plus catholique du monde, contre l'Espagne, que nous avons inondée de moines et d'eau bénite ! Non, non, ne comptons point sur le ciel !

— Peut-être, dit l'inquisiteur, Mais enfin, s'il arrêtait le torrent qui nous menace, s'il détournait ou dissipait l'orage avant même qu'il eût le temps d'éclater, hésiteriez-vous encore à suivre nos avis à Ribeira et à moi ? Ne consentiriez-vous pas à nous accorder ce que nous vous demandons dans l'intérêt du ciel et de la foi ?

— Oui, oui, sans doute ! s'écria le duc, qui dans ce moment-là eût tout donné, tout accordé.

— Vous nous jurez donc, si la guerre n'a pas lieu, si tout s'arrange avec la France, de vous unir à nous pour l'expulsion des Maures ?

— Je vous le jure.

— De consacrer à cette grande œuvre tous vos soins et toutes les ressources du royaume ?

— Je vous le jure.

— Bien, bien, mon frère ; il y a encore de l'espoir ! Dieu combattra pour nous !

Le grand inquisiteur alla prier, et le ministre, qui n'avait qu'une médiocre confiance dans l'intervention céleste, songea, s'il ne pouvait sauver l'Espagne, à se sauver lui-même. S'il avait peu de prévoyance pour les intérêts du royaume, il en avait beaucoup pour les siens ; il avait perdu depuis deux ans sa femme, Félicité Henriquez de Cabrera, et dans sa douleur, il s'était fait ecclé-

siastique pour la forme. On n'avait vu là qu'un acte de piété; c'en était un de haute prévision : il avait songé, si les dignités de la terre l'abandonnaient, à se réfugier dans celles de l'Église. On peut cesser d'être ministre, on ne cesse point d'être cardinal ni pape. Il ne pensait donc en ce moment qu'au cardinalat. Il avait déjà fait dans ce but quelques démarches qu'il fallait en ce moment rendre plus pressantes et plus actives, et pendant que son frère priait, il alla écrire à la cour de Rome.

Piquillo cependant était sorti, libre, puissant et protégé, de ce palais où il était entré presque comme prisonnier. Tout autre que lui eût été ébloui de sa fortune et de la perspective qui s'offrait à ses yeux... Aumônier de la reine, et bientôt sans doute en faveur près d'elle par le crédit d'Aïxa, protégé par le roi, qui lui accordait sa confiance intime, et tout-puissant déjà sur le duc de Lerma, dont il se trouvait posséder tous les secrets, le fils de la Giralda, le Maure, l'aventurier, le bohémien, l'obscur Piquillo préludait déjà, sans le vouloir et sans s'en douter, à la haute fortune où, quelques années plus tard, l'histoire nous montre le frère Luis Alliaga; mais loin de lui alors toute idée d'ambition; une seule pensée l'occupait, sauver Aïxa. Et peut-être, se disait-il, peut-être déjà est-il trop tard!

Aussi, et même avant de courir à l'hôtel de Santarem pour embrasser cette sœur chérie, Piquillo, en sortant du palais, dirigea ses pas vers la demeure de la comtesse d'Altamira.

La comtesse était souffrante et ne recevait pas.

— Il faut qu'elle me reçoive, répondit le moine d'une voix menaçante; dites-lui que je suis Luis Alliaga.

Ce nom produisit sans doute son effet accoutumé. La comtesse, effrayée autant qu'étonnée d'une pareille visite, ordonna de faire entrer le jeune moine.

XIV.

LE FLACON.

La comtesse avait fait annoncer qu'elle était souffrante, et cette fois, elle avait dit vrai. Ses yeux plombés, son teint livide, annonçaient des nuits d'insomnie. Elle qui, depuis tant d'années, soutenait contre le temps une lutte victorieuse, semblait enfin cette fois avoir perdu la partie : elle n'était plus belle. Un mouvement nerveux et convulsif agitait ses traits, et sa parole brève et saccadée annonçait le dépit et l'impatience.

— Vous ici! dit-elle à Piquillo. Qui vous amène?

— Nous n'avons pas de temps à perdre, et je vais vous apprendre l'objet de ma visite. Renvoyez d'abord cette femme de chambre.

— Pour vous, mon jeune frère? reprit la comtesse en essayant de sourire.

— Non, madame la comtesse, pour vous!

La femme de chambre sortit. Dès qu'ils furent seuls, dès que les portes furent bien fermées :

— Madame la comtesse, vous avez juré de perdre une jeune fille que moi j'ai juré de défendre. C'est Aïxa, ma sœur.

— Quelle idée! répondit la comtesse en souriant avec ironie; moi perdre

la duchesse de Santarem ! elle n'a pas besoin de moi pour cela... et la favorite du roi...

— Saura défendre son honneur et sa réputation, vous pouvez vous en rapporter à elle, madame la comtesse, et comme vous dites très-bien, elle n'a pas besoin de personne pour cela. Mais il ne lui sera pas aussi facile de défendre ses jours contre de lâches complots.

— Qu'entendez-vous par là? s'écria la comtesse en tressaillant.

Et elle regarda Piquillo d'un œil inquiet et menaçant.

— Ce que je veux dire, répondit tranquillement Piquillo, votre trouble suffirait pour me l'expliquer, si j'avais besoin d'explications. Mais nous ne sommes pas ici chez les révérends pères de la Compagnie de Jésus.

— En effet, dit la comtesse en cherchant à se remettre, vous n'y êtes plus; on prétend que vous vous en êtes évadé.

— Oui, madame, chacun son goût; je ne me plaisais pas à ce couvent; il y a de grandes dames qui ne sont pas comme moi et qui s'y plaisent... Mais, contre l'ordinaire de ces bons pères, laissons de côté les détours, et parlons franchement.

Vous avez juré de vous défaire d'Aïxa, qui vous gêne.

— Moi ! monsieur ! dit la comtesse avec hauteur et indignation.

— Vous voulez la tuer...

— Une pareille calomnie...

— Par le poison !

— Votre nouvel habit ne vous donnera point l'impunité, et je me vengerai de pareils outrages.

Elle voulut se lever pour sonner et pour appeler. Piquillo la prit par la main, et la forçant de se rasseoir :

— Vous n'appellerez pas et vous m'écouterez! S'il n'avait fallu que vous perdre, je ne serais pas ici, j'aurais porté ma plainte au tribunal de l'inquisition, dont je suis membre aujourd'hui, et vous et vos complices, vous seriez déjà sous sa main redoutable; mais vous êtes la tante de don Fernand d'Albayda et de Carmen, vous êtes la sœur de don Juan d'Aguilar, mon protecteur et mon père. C'est ce souvenir qui vous a sauvée... Je garderai le silence, mais à une condition, c'est que vous renoncerez à vos desseins, si déjà il n'est pas trop tard, si déjà, continua-t-il en voyant le trouble de la comtesse, ils ne sont pas exécutés...

— Moi ! dit la comtesse en tremblant de tous ses membres ; quels desseins?

— Vous les connaissez mieux que moi ; mais Dieu les connaît aussi.

Et, d'une voix grave et solennelle comme celle d'un juge qui prononce un arrêt, Piquillo ajouta :

— Vous avez reçu du père Jérôme un flacon en cristal.

La comtesse poussa un cri d'effroi.

— Fermé par un couvercle en or et orné d'une émeraude.

La comtesse cacha sa tête dans ses mains, et Piquillo continua :

— Ce flacon renferme un poison... poison lent et mortel.

La comtesse tomba à genoux en étendant les bras.

— Bien, vous voilà à votre place; mais vous n'avez pas besoin de me prier : ce n'est pas à moi, je vous l'ai dit, c'est à votre noble frère don Juan d'Aguilar que vous devez votre grâce. Il nous contemple tous deux en ce moment, et en son nom, madame, vous allez me remettre ce flacon.

— Moi ! dit la comtesse en jetant sur Piquillo un regard épouvanté.

— A l'instant même. Je ne puis laisser entre vos mains une arme pareille, dont vous comptiez vous servir contre ma sœur... et peut-être... contre moi. Vous allez donc me le rendre.

— Mais, mon père...

— Je le veux! dit Piquillo d'une voix menaçante, ou don Juan d'Aguilar ne pardonnera pas, ni moi non plus.

La comtesse se leva en chancelant, ouvrit un petit meuble fermé à clé et prit le flacon.

— Au moins, monsieur, dit-elle en s'avançant vers Piquillo, vous m'apprendrez comment ce secret a pu être découvert par vous.

— C'est ce que vous ne saurez jamais! s'écria Piquillo en observant le regard faux de la comtesse.

Et il ajouta avec intention :

— Je me réserve ce moyen pour connaître ainsi à l'avenir et sur-le-champ tous les complots que vous pourriez tramer encore.

La comtesse ne put retenir un mouvement de dépit et de rage qu'elle se hâta de réprimer, et elle remit le flacon à Piquillo.

Il le regarda et poussa un cri de terreur. On s'était servi du flacon! C'était évident, car il n'était plein qu'aux trois quarts. Piquillo pâlit, une sueur froide inonda son visage, et, près de tomber, il s'appuya contre un meuble. La comtesse s'élança vers lui; Piquillo reprit toute sa colère, et n'ayant plus désormais qu'à venger sa sœur, il s'écria :

— Le crime est consommé!.. Je ne vous dois plus rien, ni pardon, ni pitié! Il fit un pas pour sortir. Elle se jeta à ses pieds.

— Je vous jure, lui dit-elle, que je ne me suis point servie de ce flacon. Il m'a été remis tel que vous le voyez par le père Jérôme... Je vous le jure! monsieur... je vous le jure!

Et voyant Piquillo qui, saisissant avidement cet espoir, s'arrêtait et paraissait hésiter, elle lui cria avec un accent de franchise qui semblait partir du cœur :

— Vous le savez bien, monsieur, puisque vous connaissiez ce flacon, puisque vous l'avez vu et tenu dans vos mains avant qu'il me l'eût remis.

— Ainsi donc, les jours d'Aïxa ont été respectés?

— Elle n'a rien à craindre, répondit la comtesse avec un trouble visible.

— Vous me le jurez?

— A quoi bon mon serment?.. vous verrez bien par vous-même que j'ai dit la vérité... Et le regardant d'un air curieux, elle ajouta : puisque vous connaissiez les effets de cette liqueur.

— Oui, dit Piquillo, c'est dans un mois... un mois seulement, qu'elle doit commencer à donner la mort, et depuis dix jours ce flacon est entre vos mains.

— Eh bien? si je vous avais trompé, si le moindre danger menaçait... ou semblait menacer la personne que vous protégez, vous seriez toujours comme aujourd'hui, à même de me perdre!

— Et rien alors n'arrêterait ma vengeance, dit Piquillo, vous pouvez en être sûre. Quant au père Jérôme et à Escobar, que je ne pourrais frapper sans vous atteindre, dites-leur à quelle condition je pardonne ; qu'ils aient soin, comme vous, de respecter Aïxa. A ce prix, trêve entre nous, je le veux bien ; sinon la guerre! Adieu, madame la comtesse.

Le soir même, la terreur régnait au couvent de Hénarès et parmi les révérends pères de la Société de Jésus.

Comment Piquillo s'était-il emparé de leur secret? C'était inexplicable, magique, diabolique! ni la comtesse, ni les moines ne pouvaient le deviner... Mais quand Escobar apprit plus tard qu'il fallait renoncer à ses espérances, qu'il n'était point aumônier de la reine, que cette place qui lui avait été promise et même accordée, venait de lui être enlevée par Piquillo :

— L'ingrat! s'écria-t-il, moi qui l'ai éclairé, baptisé et ordonné!

Les bons pères étaient contre leur ancien frère et disciple dans nn tel état d'exaspération, qu'une guerre à mort lui fut jurée. En conséquence, on proposa d'abord de lui faire des offres de paix, d'alliance et d'amitié.

— Il ne s'y laissera pas prendre, dit Escobar, il est notre élève.

— Il l'a été si peu! répondit le supérieur.

— C'est égal. Ce qu'on apprend chez nous ne s'oublie pas. Les premiers principes restent toujours.

— D'ailleurs, poursuivit le révérend père Jérôme, cet homme qui prétend connaître nos secrets, ne se doute pas du plus important; sans cela il aurait parlé!

— C'est vrai, dit la comtesse.

— Ou il aurait pris des mesures en conséquence, surtout maintenant.

— C'est juste, dit la comtesse avec joie.

Dès ce moment elle respira plus à l'aise et commença à se rassurer. Il y avait, en effet, un événement récent bien autrement grave, un terrible secret qu'ignorait Alliaga, et c'est là-dessus que le père Jérôme et ses amis fondèrent dès ce moment leurs espérances et le succès de leurs nouveaux complots.

Depuis quelques jours cependant Piquillo avait revu Aïxa, dont la joie à son aspect avait éte si vive et si tendre, qu'une telle amitié devait, selon lui, suffire au bonheur de toute une existence. Demeurant à l'hôtel de Santarem, où sa sœur l'avait retenu, il voyait ses plus doux rêves réalisés. Du matin au soir, ses jours s'écoulaient près d'Aïxa. C'est à lui maintenant qu'elle confiait ses joies, ses peines, ses plus secrètes pensées, non pas toutes peut-être; mais celles qu'elle lui cachait, elle eût voulu se les cacher à elle-même. Occupée sans cesse de ce frère chéri, elle cherchait, par les soins les plus empressés et les plus assidus, à embellir la vie d'épreuves et de sacrifices qu'il avait acceptée pour elle. C'est elle-même qui avait veillé à l'arrangement de son appartement et surtout de sa bibliothèque; tout ce que le luxe et l'opulence peuvent ajouter de bien-être et de charmes à nos jours, elle ne se lassait pas de le lui prodiguer, bien qu'il n'y fît pas attention. Les instants qu'elle ne passait pas à la cour, c'est à lui qu'elle les consacrait. Entre sa sœur et Carmen, Piquillo avait retrouvé le temps le plus heureux de sa vie, les longs entretiens et les douces soirées de l'hôtel d'Aguilar. Des trois amis, Carmen était la plus gaie, la plus heureuse. Déjà la moitié du mois était écoulée, et elle voyait approcher le moment objet de tous ses vœux, celui où elle allait être unie à Fernand.

— Oui, disait Aïxa en s'efforçant de sourire, Carmen va se marier; dans quinze jours, elle épousera celui qu'elle aime et dont elle est aimée, et dans ta nouvelle situation, frère, une consolation du moins te sera réservée, c'est toi qui les béniras.

— Je l'espère bien, disait Carmen, et mon bonheur sera plus grand encore, puisqu'il me viendra de notre meilleur ami.

— Hélas! s'écria celui-ci, craignez plutôt que je ne vous porte le malheur qui partout m'accompagne.

— Pas ici du moins, disait Aïxa, car vois-tu bien, frère, notre vie se passera ainsi : toi, Yézid et moi nous ne nous quitterons plus!

Et elle lui répétait le projet qu'elle avait formé et qu'elle avait déjà dit à la reine, celui de ne jamais se marier.

Cette idée seule comblait tous les vœux du pauvre moine, elle lui faisait oublier ses souffrances et ses sacrifices, et il se serait cru heureux, sans une inquiétude de tous les instants qui troublait le repos de ses nuits et le charme de ses jours : malgré les serments de la comtesse, il n'était qu'à moitié rassuré. Elle avait pu le tromper, pour gagner du temps et pour échapper à sa vengeance. Chaque jour il interrogeait les traits d'Aïxa, avec doute d'abord, puis avec crainte, et enfin avec angoisse, car il ne pouvait se dissimuler le changement qu'il remarquait en elle : plus le mois avançait, plus Aïxa paraissait pâle et souffrante. Carmen et même Yézid ne s'apercevaient de rien. Quant à Fernand, il ne levait presque jamais les yeux sur elle et ne venait guère qu'aux heures où elle était à la cour; mais rien n'échappait à l'œil clairvoyant de Piquillo. Cette sœur sur laquelle étaient concentrées toutes ses affections lui semblait en proie à un abattement et à une faiblesse extrêmes : elle voulait marcher, et s'arrêtait épuisée ; elle cherchait vainement à s'égayer avec Carmen et à prendre part à sa joie, le rire expirait sur ses lèvres glacées.

Un jour, Piquillo la regardait, pâle lui-même, et tremblant d'effroi.

— Qu'as-tu donc, frère, à me regarder ainsi? lui dit-elle.

— Tu me sembles changée.

— Moi! dit Aïxa en rougissant, je ne le crois pas.

— Quoi! tu ne ressens pas une souffrance secrète, intérieure?

— Qui te le fait croire?

— Je le vois, je le devine.

Et Aïxa, qui tout à l'heure avait rougi, devint pâle comme la mort.

— Tu le vois bien! s'écria Piquillo. Tu veux vainement me le cacher... Avoue-moi ce que tu éprouves ; apprends-moi tout.

— Tais-toi... ne me demande rien, dit Aïxa presqu'à genoux.

— Je sais le danger qui te menace.

— Il n'y en a pas.

— Plus que tu ne crois; et pour t'en préserver, s'il en est temps encore, j'aime mieux te faire connaître la vérité.

— Quelle qu'elle soit, je puis l'entendre! parle donc, frère, parle?

Et rassemblant tout son courage, Aïxa écouta, froide et immobile comme une statue.

Piquillo lui raconta alors l'horrible projet de la comtesse, la manière dont il l'avait découvert, et la visite que dernièrement il avait faite à l'hôtel d'Altamira.

A mesure qu'il parlait, Aïxa revenait à elle : ses joues et ses lèvres si pâles reprenaient leur couleur; son front, sa sérénité, et son cœur, tout son calme.

— Quoi! lui dit-elle, quand il lui eut raconté le complot formé contre sa vie, ce n'est que cela!

— Que cela! dit Piquillo étonné de sa tranquillité; quoi! tu n'es pas plus émue! Tu ne m'as donc pas entendu quand je t'ai parlé de ce flacon de cristal... de ce poison qui donnait la mort?

— Eh bien? dit Aïxa.

— Eh bien, si tu en étais victime?

— Plût au ciel, frère! s'écria-t-elle avec égarement.

— Que veux-tu dire?

— Qu'au lieu d'arrêter la comtesse, il fallait la laisser faire.

— Et pourquoi?.. Réponds-moi.

— Pourquoi, pourquoi? dit-elle en revenant à elle... Je suis folle... J'ai là, vois-tu bien, et elle porta la main à son cœur et à sa tête... une douleur aiguë qui ne me quitte pas, et c'est une souffrance telle que je me dis parfois qu'il vaudrait mieux mourir... Mais cela se passera, je te le jure. Rassure-toi, frère!

— Non, non, je ne me rassure pas. Te rappelles-tu, depuis l'époque dont je t'ai parlé, t'être trouvée avec la comtesse?

— Une ou deux fois à la cour... Mais je ne lui ai pas parlé.

— Tu n'as rien reçu de sa main?

— Non, frère... J'ai beau chercher, non.

— Aucun aliment, aucun breuvage?

— Aucun, je te jure!

— Et cependant, s'écria Piquillo, ce flacon dont on s'était servi!..

— Ce flacon, dit Aïxa; montre-le-moi.

— A quoi bon?

— Pour le voir! il ne m'est pas défendu d'être curieuse.

— Tiens, sœur, le voici.

Elle l'examina avec attention.

— C'est singulier! dit-elle.

— Qu'en veux-tu faire?

— Le briser...

— Non pas!.. Pour effrayer la comtesse, il faut qu'elle le sache toujours entre nos mains, ne fût-ce que comme preuve de son crime!

— Eh bien! je le garderai.

— Soit; mais prends bien garde!

— Sois tranquille, et ne crains rien, dit-elle en lui serrant la main.

Malgré cette promesse, Piquillo continua à observer, et plus le mois avançait, plus les souffrances intérieures d'Aïxa semblaient augmenter; mais, hormis son frère, personne ne le remarquait. Il est vrai que la jeune fille, habile à les cacher, épuisait son courage devant les autres et ne craignait pas de se trahir devant ce frère bien-aimé, qui la regardait sans rien dire et souffrait de sa douleur : c'était presque la calmer!

L'époque du mariage approchait. C'était dans deux jours. La reine y prenait le plus vif intérêt. Elle avait déclaré qu'elle voulait l'honorer de sa présence, et désirait qu'il fût célébré avec pompe dans la chapelle même du palais. Elle s'était entretenue à ce sujet avec son premier aumônier, qu'elle avait tout d'abord accueilli avec une grande faveur. C'était le frère d'Aïxa et de Yézid, et d'ailleurs, le jeune Luis Alliaga avait assez de mérite pour se faire remarquer, même sans protection. Il était donc aumônier de fait, mais il n'avait pas encore son brevet; ce brevet l'attendait au palais de la sainte inquisition, et il résolut de l'aller prendre avant la célébration du mariage de Carmen. En même temps il avait à commander des messes pour le repos de l'âme de la senora Urraca. En effet (et nous avons oublié de faire part de sa perte au lecteur) Piquillo, dès qu'il avait été libre, avait couru à Madrid à l'hôtel de Vendas-Nuevas, où il avait laissé sa grand'mère. L'excellente femme, qui s'était convertie à la fin de ses jours, était morte depuis plusieurs mois dans les sentiments les plus chrétiens, tout en parlant toujours des succès de la Giralda, sa fille, des cabanes de Lazarilla, et en priant Piquillo, son petit-fils, de faire dire à son retour des messes à son intention.

C'est ce devoir dont il allait s'acquitter. Il s'adressa pour cela à son ami, le greffier, Manuelo Escovedo, qui enregistra sa commande, et passa au secrétariat pour chercher le brevet de l'aumônier de la reine; pendant que celui-ci se promenait dans la pièce d'attente où se pressaient plusieurs solliciteurs, arriva un homme d'une tournure étrange; il était vêtu de noir et portait un manteau des plus râpés, il pouvait avoir de vingt-neuf à trente ans : le front jaune, le teint bilieux, les lèvres pâles et minces; il s'avançait d'un air sombre et les yeux baissés

— Pauvre solliciteur! se dit Piquillo, le voilà tel que j'étais il y a trois semaines! Arrivé des derniers, il ne risque rien d'attendre.

Il se trompait. L'inconnu, en apercevant la foule qui obstruait le passage, leva un œil hagard; ses traits s'animèrent, et avec l'air et l'accent d'un inspiré, il s'écria :

— Place! place! *Cœli, aperite portas!*

La foule étonnée s'écarta pour voir d'où partait cette voix singulière, et l'huissier qui gardait la porte s'avança vers l'inconnu. Chacun crut que c'était pour le renvoyer; au contraire, l'huissier du saint-office lui dit d'un air de déférence :

— Suivez-moi.

L'inconnu avait repris son air sombre : il baissa les yeux, et croisant ses mains sur sa poitrine, entra dans le cabinet du grand inquisiteur. Un sourd murmure de mécontentement circula dans la foule des solliciteurs désappointés qui attendaient depuis le matin. Ce qui redoubla leur mauvaise humeur, c'est que le nouveau venu, abusant de ses avantages, prolongea son audience d'une manière démesurée.

Pendant ce temps revint le greffier Manuelo.

— Pardon, mon frère, dit-il à Piquillo, de vous avoir fait attendre si longtemps. Votre brevet était signé; mais pour que tout fût en règle, il a fallu y faire apposer le sceau du saint-office. C'est ce qui m'a retardé.

En ce moment la porte du grand inquisiteur s'ouvrit, et l'inconnu sortit aussi gravement qu'il était entré.

— Connaissez-vous cet homme? dit Piquillo au greffier.

— Non; tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas Espagnol, il est Français; d'après ses papiers, que j'ai lus, il est né à Angoulême, où il était maître d'école.

— Et son nom?

— Son nom? dit le greffier. On le nomme Ravaillac, et il retourne en France.

XV.

LE MARIAGE.

Aïxa n'était pas le seul sujet de crainte pour Piquillo. Yézid excitait aussi ses inquiétudes. Il n'était plus le même ni pour son frère ni pour ses amis. Fernand d'Albayda, qui l'aimait tendrement, ne pouvait revenir d'un changement pareil.

— Qui aurait jamais cru cela de lui? disait Fernand à Carmen. Yézid est ambitieux.

— Ambitieux! disait la jeune fille.

— Oui, matin et soir il est à la cour, il n'en sort pas. J'ai cru d'abord que c'était pour veiller sur sa sœur Aïxa et la protéger.

— C'était tout naturel, dit Carmen.

— Certainement, s'écria vivement Fernand; c'était bien! il avait raison, je l'approuvais; mais, même en l'absence d'Aïxa, il ne quitte pas les salons de réception. Il n'y a pas de courtisan plus fidèle et plus assidu. Ce spectacle, auquel ses yeux n'étaient pas habitués, ces titres, ces honneurs, ces cordons, l'ont ébloui et séduit... Lui aussi veut parvenir!

— A quoi! demanda ingénument Carmen.

— Je l'ignore... car d'après les lois de Philippe II, lui qui est Maure et qui n'a pas été baptisé, ne peut occuper aucune place, aucun emploi...

— Ne peut-on pas le servir et l'aider?

— C'est fort difficile. D'abord il ne demande rien jusqu'à présent, et l'on ne sait pas encore ce qu'il veut; mais quel que soit l'objet de ses désirs, il aura grand'peine à réussir, malgré l'influence d'Aïxa et malgré même le crédit de Piquillo, qui commence à en avoir beaucoup. En attendant, ce pauvre Yézid n'est pas reconnaissable; lui, le type de la beauté et de l'élégance; lui, le plus charmant cavalier d'Espagne, a perdu toute sa fraîcheur! il dessèche, il maigrit, et ce caractère si bon, si ouvert, si enjoué, s'est changé en une humeur taciturne, sombre et mélancolique.

— Ah! s'écria Carmen en soupirant, ce que c'est que l'ambition!

Ce que disait Fernand était vrai. Yézid dépérissait chaque jour, et Piquillo était désolé. Il suivait, il voyait les ravages d'un mal secret. Yézid était en proie à une fièvre ardente; parfois des larmes roulaient dans ses yeux; son cœur, plein de sanglots, paraissait prêt à éclater, et quand Piquillo le serrait dans ses bras, s'écriant :

— Ne suis-je pas là pour te plaindre, pour te consoler, pour pleurer avec toi! parle, mon frère, dis-moi tout.

— Je ne le puis! je ne le puis! répondait Yézid. Mais reste là, près de moi, ta vue me fait du bien.

Aïxa lui en disait presque autant, et Alliaga, plus malheureux peut-être qu'eux tous, était leur appui et leur consolation. Sa vie se passait à alléger des peines qu'il ne connaissait pas et qu'il partageait. Oubliant ses maux pour ne penser qu'aux leurs, il accomplissait noblement sa tâche et le vœu qu'il avait fait de se dévouer pour les siens. Sur lui seul retombait leurs douleurs, et loin de succomber sous le poids, il puisait chaque jour de nouvelles forces dans l'ardent et sublime amour qui remplissait son cœur, dans l'abnégation de lui-même, et, s'il faut le dire aussi, dans cette religion qu'il avait embrassée par contrainte et qu'il commençait à aimer, car c'est l'amie du pauvre et du faible, c'est la religion des cœurs souffrants et blessés.

Yézid avait été réveillé de son accablement par un mot de son père.

— Viens, mon fils, j'ai besoin de toi, viens sur-le-champ.

Et quelque grand que fût sur lui, comme le disait Carmen, le *pouvoir de l'ambition*, quels que fussent les liens qui le retenaient à la cour, Yézid pouvait tout leur sacrifier, excepté le devoir, et son premier devoir était d'obéir à son père; un seul mot du vieillard était un ordre pour lui. Il courut donc chez Aïxa pour lui annoncer son départ. Les deux enfants du Maure se regardèrent tous les deux en silence, avec effroi, et les yeux pleins de larmes.

— Mon frère! mon frère! dit Aïxa, tu as donc bien souffert?

— Et toi donc, ma sœur?..

— Oui, lui dit-elle à demi-voix, en lui montrant son cœur, le mal est là, je le sens!

— Et moi aussi, dit Yézid.

Et il s'enfuit; il s'éloigna de Madrid et de la cour, dont l'air était mortel pour lui.

Cependant le grand jour approchait, il allait arriver. C'était la veille du mariage de Fernand et de Carmen. Celle-ci, tout entière à son bonheur, ne pouvait s'occuper de rien; Aïxa s'était chargée de tous les ordres et de tous les détails. Elle avait surveillé jusqu'aux bijoux, jusqu'à la parure de la mariée; son courage avait doublé ses forces, et puis une idée la soutenait, cette idée qui fait que l'ouvrier ou le voyageur épuisé se ranime en apercevant la fin de sa tâche.

Le soir, elle avait défendu sa porte. Elle était dans un petit salon avec Carmen, qui lui parlait de son bonheur. Aïxa accomplissait son dévouement jusqu'au bout : elle avait le courage de l'écouter et de lui sourire. On vint annoncer à Carmen sa robe de mariée à essayer pour le lendemain. Elle poussa un cri de joie et donna à son amie le baiser d'adieu comme ne devant plus la revoir, car c'était une longue et importante affaire qui devait probablement la retenir le reste de la soirée.

Aïxa, soulagée par ce départ qui l'affranchissait de toute contrainte, respira plus librement, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, elle goûta le seul instant de bonheur qui lui était donné dans cette journée, celui d'être malheureuse à son aise.

Un bruit de voiture l'interrompit dans sa rêverie. Qui donc, lorsqu'elle avait annoncé qu'elle voulait être seule, pouvait ainsi pénétrer chez elle? A l'une des deux extrémités du salon, le double rideau de tapisserie qui formait la portière s'entr'ouvrit, et elle vit paraître don Fernand d'Albayda.

— Pardon, senora, lui dit-il d'un air troublé, on m'avait annoncé que Carmen était avec vous dans ce salon.

— Elle y était tout à l'heure encore, et je crains que vous ne puissiez la voir en ce moment, elle essaie sa robe de noce.

— Ah! en effet, dit Fernand, dont l'embarras redoublait. Je crois qu'il ne serait pas convenable... d'ailleurs... cette robe... demain je la verrai... et ce soir peut-être... ce serait contrarier Carmen.

— Et vous ôter à vous le plaisir de la surprise, ajouta Aïxa en souriant.

— Comme vous dites, senora, répondit Fernand.

Pendant quelques instants ils gardèrent tous les deux le silence, silence que le trouble de Fernand rendait surtout embarrassant et pénible, car Aïxa avait déjà retrouvé son calme apparent. Aussi elle s'empressa de prendre la parole et d'entretenir Fernand avec une aisance gracieuse de la cérémonie du lendemain, de l'honneur que la reine lui faisait en daignant y assister.

Fernand ne répondait rien.

Aïxa lui parla alors de Carmen, de sa beauté, de ses vertus, et surtout de l'amour immense, dévoué et sans borne qu'elle portait à son amant, à son mari.

Fernand, pâle, les yeux baissés et le cœur oppressé, ne l'écoutait pas. Enfin Aïxa lui montra du doigt l'aiguille de la pendule.

— Il est tout naturel, lui dit-elle en souriant, qu'un prétendu s'oublie chez sa fiancée. Mais cependant il est tard, et demain vous devez être ici de bonne heure.

Elle se leva. Fernand se leva aussi, et prêt à partir, il lui dit :

— Écoutez-moi ! Ce que vous avez voulu, je l'ai fait ; je vous ai obéie. Ce sacrifice que je croyais impossible... demain sera accompli.

Aïxa, à son tour, garda le silence.

— Fidèle à l'honneur et au devoir, j'aurai tenu les serments que j'ai faits à don Juan d'Aguilar et à vous !.. n'exigez rien de plus.

Aïxa le regarda avec étonnement.

— Oui, si j'ai résisté à tous les tourments que j'endurais, si j'ai eu la force de vivre, c'était pour tenir ma promesse, c'était pour donner ma main et mon nom à la fille de don Juan d'Aguilar. Une fois ce devoir rempli, je suis quitte de tout... maître de mes jours, je puis en disposer... et demain, Aïxa... demain j'aurai cessé de souffrir, adieu !

— Fernand ! s'écria-t-elle, restez, restez, je vous l'ordonne.

Fernand s'avançait pour ouvrir la portière ; il resta immobile.

— Non, monsieur, continua Aïxa, vous ne serez pas quitte de votre serment. Le tenir ainsi, c'est le parjurer, c'est forfaire à l'honneur ! vous n'avez pas seulement promis à don Juan d'Aguilar de donner votre main et votre nom à sa fille. Que vous a-t-il dit ! j'étais là, je l'ai entendu. Il vous a confié le bonheur de son enfant. Rends-la heureuse ! s'est-il écrié. Et vous, don Fernand d'Albayda, en noble gentilhomme, et levant la main au ciel, vous avez répondu : je le jure ! et ce serment, vous pensez le tenir en privant Carmen de tout son bonheur, en lui enlevant celui qu'elle aime, en la condamnant au veuvage, à des pleurs éternels, à la mort peut-être ! Que don Juan d'Aguilar se lève et juge entre nous !

— Vous pouvez avoir raison, dit Fernand en baissant la tête ; mais autrement elle serait plus malheureuse encore. J'aime mieux qu'elle me pleure mort que de me haïr infidèle. Je n'aurais jamais, je le sens, ni l'adresse, ni la force, ni le courage de lui cacher l'amour qui bat dans mon cœur. Il a triomphé de moi et de ma raison. J'y succombe.

— Eh ! que diriez-vous donc, vous Fernand, homme de cœur et brave militaire ; que diriez-vous d'un de vos soldats qui, jugeant le danger trop grand, ou l'ennemi trop redoutable, fuirait plutôt que de combattre ? quel nom lui donneriez-vous ?

— Ah ! dit Fernand en rougissant de honte, ce serait un lâche !

— Vous ne l'imiterez pas ! quelque difficile que soit votre tâche, vous la remplirez. Vous saurez vous vaincre vous-même ; vous commanderez à votre cœur, à vos regards ; vous aurez le courage enfin d'être malheureux pour qu'elle soit heureuse !

— C'est impossible !

— Impossible ? dit Aïxa avec mépris, impossible d'avoir ce courage !.. Je l'ai bien, moi ! qui ne suis qu'une femme !

A ce mot, Fernand poussa un cri d'ivresse et étendit les bras vers Aïxa.

— Taisez-vous !.. taisez-vous ! lui dit-elle ; ce mot qui est échappé à mon trouble ; ce mot qui devrait me couvrir de honte, je ne le regretterai pas, s'il vous donne le courage de m'obéir.

— Tout m'est possible maintenant ! parlez, commandez !

— Eh bien ! comme don Juan d'Aguilar, moi aussi, je vous confie le bonheur de Carmen, ma sœur et mon amie. Que tous vos instants soient consacrés à la rendre heureuse, tous vos efforts à oublier un autre amour, et tous vos soins à le cacher. Vous partirez dès demain avec elle ; la reine, que j'implorerai, vous

fera nommer gouverneur, ou de Valence ou de Grenade. Vos services et votre naissance vous donnent le droit d'aspirer à tout.

— Et vous, Aïxa ! vous !..

— Moi, je vous dirai : En agissant ainsi, vous me réhabiliterez à mes propres yeux. Ce sentiment dont je rougissais tout à l'heure, j'en serai presque fière, en pensant qu'il était si dignement placé. Partez donc, Fernand, partez avec mon estime, avec mon amitié ! Quant à moi, ne vous en inquiétez pas. Je suis déjà habituée au malheur ; s'il est plus grand que mes forces... si j'y succombe, vous vous direz (et cela vous donnera peut-être consolation et courage), vous vous direz : Je n'étais pas seul à souffrir.

Fernand, hors de lui-même, s'écria :

— J'obéis ! j'obéis ! je serai digne de vous ! mon courage égalera le vôtre, et dussé-je aussi en mourir, je jure devant vous le bonheur de Carmen !

— Taisez-vous, dit Aïxa en écoutant... N'avez-vous pas entendu le froissement d'une étoffe ?

— Non... non, dit Fernand, je n'entends rien, si ce n'est le vent qui agitait cette draperie que tout à l'heure j'ai vue remuer.

Et il montrait une des portières du salon.

— Adieu ! adieu ! dit Aïxa, il est tard ; partez !.. et à demain.

Elle reconduisit Fernand jusqu'à la seconde pièce, rentra dans celle qu'elle venait de quitter, et dit en écoutant encore :

— C'est singulier... J'avais cru entendre marcher tout à l'heure dans la pièce voisine !

Elle y regarda, il n'y avait personne ; elle rentra dans sa chambre en se disant :

— Je m'étais trompée.

Non, elle ne s'était pas trompée.

Pendant que Carmen essayait sa robe de mariée, elle avait entendu un carrosse rouler dans la cour de l'hôtel ; elle connaissait le bruit de cette voiture, et donna ordre à l'une de ses femmes de voir si ce n'était point celle de Fernand d'Albayda.

La femme revint et dit :

— Le seigneur d'Albayda vient d'arriver ; je lui ai annoncé que la senora ne serait point visible ce soir.

Carmen eut d'abord un mouvement d'impatience qu'une autre idée sans doute lui fit bien vite oublier ; car elle répondit en souriant :

— C'est à merveille !

— Et le seigneur Fernand est entré chez madame la duchesse de Santarem.

— Dépêchez-vous alors de m'habiller.

Lorsque enfin, et non sans peine, on eut étudié cette robe qui, par le plus grand des hasards, se trouva aller bien, quoique ce fût la seconde fois seulement qu'on l'essayât, Carmen voulut la garder quelques instants encore, et dit :

— Laissez-moi maintenant.

Son idée était de descendre ainsi habillée dans le salon où était son mari et son amie, pour leur faire une surprise, ou plutôt pour que Fernand vît le premier et avant tous les autres une toilette qui, le lendemain, appartiendrait à tout le monde.

Quand ses femmes se furent retirées, elle descendit donc, tout doucement et sans lumière, sur la pointe du pied, se dirigea vers le petit salon, souleva la première portière en tapisserie, et au moment où elle allait écarter la seconde, elle entendit prononcer son nom.

— Ah! ils s'occupent de moi, se dit-elle avec émotion et reconnaissance. Écoutons.

Elle écouta, en effet, et au bout de quelques secondes, tout son bonheur était détruit, toute son existence était brisée. Elle avait, il est vrai, la plus noble et la plus généreuse des amies... mais cette amie... Fernand l'adorait... il en était aimé... C'était pour obéir à don Juan d'Aguilar, c'était pour tenir un serment que Fernand l'épousait : ce dévonement allait peut-être coûter la vie aux deux seuls êtres qu'elle aimât sur la terre !

Plus pâle et plus blanche que sa robe de mariée, la pauvre fille, en habits de fête et couverte de fleurs, écoutait son arrêt et se sentait mourir. Elle voulut leur crier : Ingrats, je vous pardonne, soyez heureux... moi, je meurs!

La voix expira sur ses lèvres : prête à se trouver mal, elle fit un pas en arrière et se retint à la première portière, celle qu'elle avait déjà franchie. Ce fut dans ce moment qu'Aïxa avait cru entendre du bruit. Elle s'était empressée de renvoyer Fernand, et Carmen, la tête perdue, égarée, était remontée chez elle, ne demandant plus au ciel qu'une grâce... celle de mourir.

Le lendemain, l'hôtel de Santarem retentissait d'un mouvement inusité. Les domestiques montaient, descendaient les escaliers, transportaient des couronnes de fleurs. La musique du régiment que commandait Fernand d'Albayda faisait retentir la cour de l'hôtel de ses joyeuses aubades. Les pages de la reine arrivaient chargés de présents que Sa Majesté envoyait à la mariée.

Les deux portes de l'hôtel s'ouvraient aux nombreuses voitures des grands d'Espagne et des nobles dames.

On vit d'abord entrer celle de la comtesse. Comme tante de Carmen et de Fernand d'Albayda, elle était invitée de droit. C'était elle qui devait conduire sa nièce à l'autel. Aussi arriva-t-elle la première. Mais au lieu d'entrer dans la salle de réception, elle monta à la chambre de Carmen, pour surveiller la toilette de la mariée, et aussi pour lui donner sa bénédiction.

Aïxa cependant, debout au milieu de son salon, belle et pâle, le sourire sur les lèvres, la mort dans le cœur et le front étincelant de diamants, recevait les conviés, et faisait les honneurs avec la grâce et la dignité d'une reine. Deux portes s'ouvrirent presque en même temps. Par l'une entra don Fernand d'Albayda, richement habillé et décoré des insignes de grand d'Espagne. A l'autre porte apparut un jeune prêtre, qui s'avançait calme et résigné. Au milieu de cette foule dorée, il ne voyait qu'une personne... Aïxa! et il s'effraya de sa pâleur. Quant à Fernand, à la vue de celui qui allait consacrer son union, il avait tressailli ; mais ses yeux rencontrèrent en ce moment ceux d'Aïxa, et il retrouva tout son courage. On n'attendait plus que la mariée : elle ne paraissait pas ; chacun s'étonnait de ce retard. Enfin la porte s'ouvrit.

XVI.

LE VOEU A LA VIERGE.

Au lieu de la jeune fiancée, au lieu de Carmen, on vit paraître la comtesse d'Altamira dans le plus grand désordre et tout effrayée. Soit que ce trouble fût affecté ou véritable, elle raconta qu'étant montée, en arrivant, chez sa nièce, elle l'avait trouvée en proie à une fièvre ardente, ou plutôt à un délire étrange,

à en juger par les phrases entrecoupées et sans suite qu'elle avait entendues ; et que cet accès devenait tellement violent que si on ne parvenait à le calmer, elle prévoyait le danger le plus grave.

Fernand et Aïxa coururent près de Carmen ; Piquillo les suivit, pendant que tous les conviés se dispersaient fort étonnés d'un tel événement, les dames surtout, qui se disaient : c'est la première fois que l'excès du bonheur aura produit un pareil effet.

Le lendemain et les jours suivants la reine, inquiète de ne voir ni Aïxa ni Piquillo, envoya savoir des nouvelles de leur jeune amie, et pendant huit jours on répondit qu'on désespérait de Carmen. Pendant huit jours, ni Aïxa, ni Piquillo, ni Fernand, ne quittèrent la pauvre jeune fille. Fernand, à genoux près de son lit, demandait au ciel la guérison de sa fiancée, à laquelle il jurait un amour éternel, et il disait vrai. Il ne croyait pas autant l'aimer. Piquillo priait pour l'amie de son enfance, pour la fille de don Juan d'Aguilar ; et Aïxa, pressant dans ses mains la main de Carmen, murmurait tout bas à son oreille : Je te suivrai, ma sœur, tu ne mourras pas seule !

Enfin, le neuvième jour, cette fièvre ardente parut diminuer et céder : la jeunesse de Carmen avait triomphé du mal et de la douleur dont elle se mourait.

La pauvre jeune fille était bien faible, mais elle était calme ; elle rencontra les yeux de Fernand et ceux d'Aïxa qui étaient fixés sur les siens ; elle détourna la vue, et apercevant Piquillo, elle lui tendit les bras comme au seul ami qui lui fût resté fidèle, comme au seul cœur qui ne la trahissait pas ! Et comme tous les trois s'empressaient autour d'elle, elle leur fit signe de la main qu'elle ne pouvait encore leur parler, et qu'elle désirait qu'on la laissât seule. Ce fut aussi l'avis du docteur. Pendant deux jours se prolongea cette solitude, et comme le médecin répétait qu'elle était sauvée, qu'il n'y avait plus de danger, qu'il répondait de sa guérison, Aïxa et Fernand s'étonnaient qu'elle ne demandât pas à les voir.

Le troisième jour, Carmen fit appeler Piquillo... lui seulement ! et durant plusieurs heures ils causèrent ensemble. Après cet entretien, elle désira que l'on fit venir sa sœur et son fiancé. Quand ils entrèrent, Carmen était tranquille ; son visage rayonnait d'une angélique bonté et d'une céleste résignation. Elle leur tendit la main, et leur souriant comme autrefois, elle leur fit signe d'approcher. Ils cherchèrent alors des yeux Piquillo, et l'aperçurent dans un coin de l'appartement, à genoux et sanglotant.

— Ce n'est pas bien, Piquillo, lui dit-elle, je t'ai appelé pour me donner du courage, et tu vas me l'ôter ! viens donc, continua-t-elle, viens près de moi, et vous aussi, mes amis, rapprochez-vous, car je ne suis pas encore bien forte, et ne peux pas parler bien haut.

Elle s'arrêta un instant comme pour reprendre des forces, mais en réalité pour cacher son émotion.

— Fernand, et vous, Aïxa, vous qui m'aimez tant, écoutez-moi. J'ai été bien malade, j'ai cru vous perdre, j'ai cru ne jamais vous revoir ! Au moment où je sentais la vie m'abandonner et mon âme prête à s'envoler vers le ciel, où m'attendait mon père, j'ai pensé à la douleur que j'allais vous causer... et j'ai voulu vivre... pour vous, mes amis, pour que vous puissiez me voir encore ! Et je me suis adressée à la Vierge Marie ! je l'ai priée avec ferveur, et je lui ai dit : Si tu intercèdes pour moi auprès du Dieu vivant, si tu sauves mes jours, si tu me rends à mes amis, je te jure, Vierge Marie, de te donner en échange cette existence que je te devrai, et de te la consacrer à jamais !

— Qu'avez-vous fait! s'écria Fernand.

— Le vœu de me consacrer aux autels, dit Carmen; et soudain j'ai senti la mort qui s'éloignait de moi, la fièvre s'est apaisée, mes yeux se sont ouverts... Je vous ai aperçus, mes amis!.. La vie et le bonheur m'étaient rendus... et à l'instant même j'ai cru entendre nne voix céleste qui me disait: « Celle qui t'a exancée compte sur ta promesse. »

— Et vous la tiendrez! s'écrièrent Aïxa et Fernand.

— Et depuis quand, mes amis, un serment n'est-il pas sacré? Si vous en aviez fait un, dit-elle en les regardant avec bonté, vous lui seriez fidèles, j'en suis bien sûre! Dois-je me croire bien dégagée parce que ma promesse n'a été faite qu'à Dieu?

— Mais avant cette promesse, dit Aïxa, tu en avais fait une à Fernand... tu devais l'épouser... tu l'aimais!

— Eh! si je ne l'aimais pas, dit vivement Carmen, aurais-je eu la force... de faire ce que j'ai fait?

— Que dites-vous! s'écria Fernand.

— Que je ne veux que votre bonhenr.

Puis s'arrêtant, et craignant de se trahir, la douce créature ponrsuivit avec un douloureux sonrire:

— Si j'étais morte, Fernand, vous auriez été trop malheureux, n'est-ce pas? Vous auriez trop regretté une amie si tendre et si dévouée... et comme cela, du moins, vous la verrez toujours. Elle ne sera pas à vous, mais elle ne sera qu'à Dien! De celui-là, je l'espère, vous ne serez point jaloux... Cela doit faire tant de mal d'être jaloux!

— Croyez-vous donc, lui dit Fernand avec chaleur, que ce ne soit pas un tourment aussi grand d'être témoin d'un pareil sacrifice! Non, Carmen, ce n'est pas possible, vous ne renoncerez pas à moi! vous ne m'abandonnerez pas!

— Moi, vous abandonner! jamais, jamais! dit-elle vivement; je prierai Dieu pour vous... je n'aurai que cela à faire. Je prierai Dieu pour qu'il vous envoie quelqu'nn, non pas qui vous aime plus que moi, son pouvoir même n'irait pas jusque-là... mais quelqu'un du moius à qui il soit permis de vous rendre heureux... c'est mon seul vœu, et le ciel permettra qu'il soit exaucé.

— Et moi, dit Fernand, je ne consentirai jamais à une telle résolution.

— Ni moi non plus! s'écria Aïxa.

— Piquillo, Piquillo! murmnra Carmen, viens à mon secours; les voilà deux contre moi. C'est à toi de défendre nne pauvre malade qui use sa force à les aimer et qui n'en a plus pour les combattre.

— Oui, dit Piquillo en étendant la main, je vous jure que j'ai tout employé pour la faire renoncer à son dessein; elle m'a répondu constamment: Je le veux, je le veux, je l'ai juré... je n'existe qn'à cette condition, et si on m'empêche de la remplir, j'aurai trompé Dieu lui-même, je lni aurai dérobé cette vie que je lui dois, et je la lui rendrai... je me tuerai...

— As-tu dit cela? s'écria Aïxa épouvantée.

— Je l'ai dit et je le ferai, répondit froidement Carmen. Oui, mes amis, et ne me regardez pas ainsi d'un air étonné; j'ai toute ma raison. Laissez-moi donc exécuter un dessein que rien désormais ne pourra changer. Je n'appartiens plus qu'à Dieu. Je ferai comme toi, Piquillo, lui dit-elle en lui tendant la main, je prononcerai des vœux éternels, et nous serons frère et sœur dans le ciel comme nous l'étions sur la terre. Il y a, continua-t-elle, daus cette ville où j'ai été élevée, où j'ai passé des jours si doux près de vous et de mon père, il y a à

Pampelune un couvent, celui des Annonciades, où nous allions souvent, tu le sais, Aïxa? tu te rappelles la vieille abbesse, qui était si bonne pour nous? Eh bien! je lui avais écrit avant d'être malade et quand j'étais heureuse, je lui avais écrit pour lui apprendre mon mariage. Les nonnes du couvent m'ont répondu que la pauvre abbesse ne pourrait le bénir, qu'elle était morte.

— Morte! dit Aïxa.

— Oui. Et toi, ma sœur, qui as du crédit près de la reine; toi aussi, Piquillo, vous lui demanderez pour moi cette place. La reine est bonne, elle me l'accordera. Je serai abbesse. J'étais votre fiancée, Fernand, je serai celle du Seigneur. Allons, mes amis, continua-t-elle en les voyant fondre en larmes, ne pleurez pas ainsi. Je serai près de mon père; c'est là qu'il repose et m'attend. Soyez tranquille, Fernand, je lui dirai que, fidèle à l'honneur, vous avez tenu tous vos serments... ou que du moins c'est moi qui ne l'ai pas permis... moi et le ciel, auquel nous devons tous obéir et nous soumettre. N'est-il pas vrai, Piquillo?

Quoique à cette époque des vocations aussi subites et de pareilles résolutions fussent très-ordinaires, même chez les personnes du plus haut rang (témoin le roi d'Espagne Charles-Quint), Aïxa et Fernand espéraient toujours que Carmen ne regarderait pas comme irrévocable un vœu prononcé dans le délire de la fièvre, ne se doutant point du dévouement sublime de leur amie, ignorant qu'elle, à son tour, s'immolait pour eux; ils se flattaient encore de la faire renoncer à sa résolution.

Vain espoir!.. Carmen resta inébranlable dans son dessein.

XVII.

LA REINE.

Au milieu des intrigues, des complots et des ambitions qui agitaient la cour d'Espagne; au milieu des événements qui se succédaient avec tant de rapidité et auxquels les courtisans accordaient à peine un instant d'attention, entraînés eux-mêmes par le flot de leurs intérêts ou de leurs passions, il y avait cependant un fait qui préoccupait tous les esprits.

Ce n'était point le danger qui menaçait la monarchie espagnole; ce n'étaient point les formidables préparatifs du roi de France: chacun partageait à cet égard l'heureuse ignorance du ministre, et celui-ci même, comme on l'a vu, ne s'était inquiété que tout récemment et par hasard. Ce qui effrayait tout le monde et ce que personne ne pouvait s'expliquer, c'était l'état de la reine.

Depuis deux mois, elle dépérissait chaque jour et n'était plus que l'ombre d'elle-même. Les médecins les plus habiles ne concevaient rien à un mal aussi extraordinaire, qui déjouait leur expérience et toutes leurs recherches. La reine se mourait, mais sans souffrance; c'était une agonie sans maladie, un flambeau qui s'éteint.

Quand ses meilleurs amis, quand Aïxa l'interrogeaient sur ce qu'elle éprouvait:

— Je n'ai rien, leur disait-elle; jamais je n'ai été mieux... ni plus heureuse... je vous aime!.. mais je me meurs!.. je tiens à la vie... et je sens





Vignette Allonge Tome II

qu'elle m'échappe! hâtons-nous! hâtons-nous!.. dites-moi ce que je puis faire pour vous rendre riches, puissants ou heureux... car bientôt je ne pourrai rien pour vous, bientôt je ne serai plus!

Déjà, malgré les larmes d'Aïxa, elle avait cédé aux prières de Carmen. Celle-ci avait, à la recommandation de la reine, obtenu la place d'abbesse des Annonciades au couvent de Pampelune; mais avant de recevoir le titre et les insignes de sa nouvelle dignité, il fallait que la jeune abbesse eût prononcé ses vœux, et pour cela un an de noviciat était nécessaire.

Carmen, qui avait hâte de le commencer, ou plutôt de quitter Madrid, Carmen aurait déjà voulu partir pour la Navarre, mais elle était retenue par la maladie de sa protectrice; elle ne pouvait abandonner la reine dans un pareil état.

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis l'entrevue de la comtesse d'Altamira et de Piquillo.

— Allons, se disait celui-ci, la comtesse m'avait dit vrai. Ce n'est pas la volonté, mais l'occasion qui lui a manqué. Le crime n'était pas consommé, et je suis arrivé à temps pour sauver ma sœur.

En effet, Aïxa, toujours triste et pensive, Aïxa, malheureuse du prochain départ de Carmen et de la situation de la reine, était cependant telle à présent qu'elle était autrefois, belle, séduisante et adorée.

L'amour du roi pour elle redoublait chaque jour. Cet amour, d'abord si pur et si modeste, devenait, comme il avait été facile de le prévoir, plus vif, plus ardent et plus impatient; peut-être même déjà le roi ne fût-il pas resté dans les limites que d'abord il avait semblé se prescrire; mais il faut lui rendre justice, la maladie de la reine l'avait rappelé à d'autres idées.

Il avait senti renaître pour Marguerite son ancienne affection. Il allait la voir maintenant pour elle, et non plus seulement pour Aïxa; il évitait les regards de celle-ci; son amour était le même, mais le respect et les convenances l'avaient rendu plus silencieux encore qu'auparavant.

Cependant le mal empirait; la reine ne sortait presque plus de ses appartements. Aïxa, Carmen et Juanita étaient ses compagnes assidues, et Piquillo, surtout, qu'on retrouvait partout où il y avait des douleurs à partager, Piquillo ne quittait point sa royale pénitente.

Dès longtemps il connaissait la souffrance, il vivait avec elle; courageux à la supporter pour lui-même, habile à la calmer chez les autres, il avait le regard de bonté qui l'apaise, et les expressions qui la consolent.

La reine, habituée à la sécheresse et à la sévérité des prêtres qui avaient précédé Piquillo, avait été surprise et ravie de trouver un ami où jusque-là elle n'avait rencontré qu'un juge intolérant. Ceux-là ne l'entretenaient que des dogmes et des superstitieuses pratiques de notre religion; Alliaga ne lui en montrait que la morale et les célestes vérités. Les autres l'effrayaient, lui la rassurait; les premiers parlaient de l'enfer, Alliaga parlait du ciel. Avec les uns elle entendait gronder la foudre, avec lui elle ne voyait que le Dieu de miséricorde qui lui ouvrait les bras!

Aussi, quand la reine n'était point avec ses jeunes amies, elle passait presque toutes ses journées avec Piquillo dans son oratoire.

Piquillo avait toute sa confiance, et cependant il y avait un secret qu'elle n'avait encore osé révéler ni à l'ami ni au ministre du ciel. Ce secret était le seul qui pesât sur son cœur, le seul crime qu'elle se reprochât, bien qu'il fût involontaire. Et plus elle sentait la vie prête à l'abandonner, plus elle comprenait que ce crime il fallait l'avouer, et elle n'en avait pas le courage.

— Oui, disait-elle à Piquillo, qui devinait que quelque douloureuse pensée la préoccupait, oui, c'est vrai, j'ai un pardon à demander au ciel... une faute à vous confier, mon père; mais pas aujourd'hui... demain... demain... Donnez-moi encore un jour!

Les jours s'écoulaient, et bientôt allait arriver celui qui devait être le dernier!

XVIII.

L'ORATOIRE.

A mesure que la reine approchait du terme fatal, les bruits les plus étranges, les plus sinistres et les plus contradictoires circulaient à la ville, à la cour, et même dans toute l'Espagne.

L'archevêque de Valence Ribeira, l'inquisiteur Sandoval et tous les membres ou affiliés du saint-office répandaient partout que la vengeance céleste s'était étendue sur la reine; qu'une maladie si prompte, que personne ne pouvait expliquer ni comprendre, indiquait évidemment le doigt de Dieu. Dieu avait voulu punir Marguerite de la protection que pendant sa vie elle avait accordée aux hérétiques, les Maures d'Espagne.

D'un autre côté, un bruit non moins odieux se répandait, surtout parmi le peuple: chacun assurait que c'était le duc de Lerma lui-même, le premier ministre, qui, de sa propre main, avait empoisonné la reine; qu'elle seule s'opposait à son projet favori, l'expulsion des Maures, et qu'il aurait toute liberté d'agir une fois qu'elle ne serait plus!

On racontait à ce sujet des circonstances, des détails extraordinaires et positifs.

Ce bruit avait été semé avec tant d'art et d'ensemble, qu'à coup sûr ce n'était pas là une calomnie éclose par hasard, mais une accusation méditée, combinée, et mise en circulation par des gens habiles et qui s'y connaissaient.

Les bons pères de la Société de Jésus n'étaient pas étrangers à ces sourdes menées.

Ils avaient répandu ce bruit dans les basses classes, où il avait été accueilli avec empressement et enthousiasme, vu l'intérêt qu'inspirait la reine, et surtout la haine que l'on portait au ministre.

La comtesse d'Altamira, tout en traitant ces nouvelles d'absurdes et d'infâmes, avait contribué à les propager dans les salons et les premières maisons de Madrid, où on ne les connaissait pas encore.

Ces calomnies avaient déjà pris tant de consistance, que le duc de Lerma, en se rendant au conseil, avait été insulté; de la boue et des pierres avaient été lancées contre sa voiture; quoique complétement innocent du crime dont on l'accusait, le ministre en était profondément affligé, mais les embarras dont il était accablé en ce moment, les dangers qui le menaçaient à l'extérieur du royaume et dans l'intérieur même de sa famille, tout l'empêchait de remonter à la source de ces bruits, pour en découvrir et en punir les auteurs.

En attendant, ces calomnies circulaient avec d'autant plus de rapidité, que lui et les siens avaient contribué à les rendre vraisemblables. C'était, en effet, au moment même où la reine commençait à ressentir les atteintes du mal qui

la conduisait au tombeau, que Sandoval, revenant à ses anciens projets, avait envoyé à Valence des troupes contre les Maures.

Tout se disposait pour un coup d État. Le vieux Delascar d'Albérique avait trop d'amis dans sa province pour n'être pas promptement averti de tout ce qui se passait; aussi, sans les deviner encore, il pressentait les mauvaises intentions de l'inquisiteur et du ministre.

C'est dans ce moment-là qu'il avait écrit à son fils Yézid de revenir près de lui; tous les deux avaient acquis la preuve qu'on pouvait agir à l'improviste, surprendre la signature du roi et publier l'ordonnance d'exil, sans que personne eût pu s'en douter. Il fallait déjouer promptement le danger, prévenir Piquillo pour qu'il prévînt la reine, et cela sans éveiller les soupçons de Sandoval ou du ministre.

Yézid partit de nuit.

Il devait à peine rester à Madrid, ne voir que le seul Piquillo et la reine, et revenir sur-le-champ, pour que leurs ennemis ne fussent pas même instruits de son voyage et qu'il leur fût impossible de deviner la main qui venait encore une fois de renverser leurs projets.

Yézid arriva de bon matin à Madrid. Admis pendant plus d'un mois au palais et dans les appartements particuliers de la reine, il savait, comme Aïxa, les moyens d'y arriver : c'était par l'escalier secret qui conduisait chez Juanita. Celle-ci fut stupéfaite en le voyant entrer, le matin, dans l'oratoire de la reine, où elle mettait tout en ordre.

— Vous, seigneur Yézid! Vous à Madrid!

— Silence! Juanita! il faut que tout le monde l'ignore, excepté Piquillo et toi.

— Quand êtes-vous arrivé?

— A l'instant même, à cheval, avec Pedralvi, que tu trouveras chez Aïxa, ma sœur, à l'hôtel de Santarem.

— Pedralvi est ici! s'écria-t-elle avec joie. Et pour longtemps?

— Le temps de t'embrasser... Va vite.

Juanita y courait. Il l'arrêta en lui disant :

— Mais auparavant, il faut que tu me fasses parler à Piquillo.

— Ce n'est pas difficile, dit-elle en lui montrant une porte à droite qui donnait dans l'oratoire, c'est là qu'il demeure à présent.

— En vérité!

— Oui, la reine, qui est bien malade, l'a voulu ainsi.

— Bien malade! dit Yézid en pâlissant.

— De ce côté, continua Juanita en montrant la porte à gauche, sont les appartements de la reine; ici, son oratoire... et désignant du doigt un grand meuble en bois d'ébène qui occupait tout le fond de la chambre et qui s'ouvrait par une petite grille en bronze doré, recouverte en dedans d'un rideau violet, — ceci est le confessionnal de Sa Majesté, et Piquillo, dont elle ne peut plus se passer, demeure de ce côté, pour être toujours prêt à accourir au premier appel de la reine.

— Bien... Je vais chez Piquillo.

Mais la porte qui conduisait chez ce dernier était fermée à clé en dedans.

— Il prie peut-être, dit Juanita.

Elle frappa légèrement, on ne répondit pas. Elle frappa plus fort, même silence.

— Il sera sorti, dit Juanita. Quelquefois, le matin, il se promène seul dans le parc... Nous l'y trouverons; venez.

— Tu oublies, répondit Yézid, que je ne dois pas être vu. Je viens pour parler à Piquillo et à la reine, mais il est nécessaire qu'on l'ignore.

— Eh bien! restez ici, dans quelques minutes, un quart d'heure au plus, Piquillo sera revenu de sa promenade au parc. Pour en être plus sûre, je cours le chercher et le prévenir... moi, je n'ai pas peur d'être vue!

— Bien! va vite, je t'attendrai ici.

Juanita allait sortir par la porte qui donnait sur les appartements de la reine, quand on entendit très-distinctement la voix de la comtesse d'Altamira. Elle se dirigeait vers l'oratoire.

— Tout est perdu, dit Yézid... elle va me voir... à une pareille heure... ici, dans l'oratoire de la reine!

Quel parti prendre cependant? Il n'y avait que deux issues: l'une, la chambre de Piquillo; elle était fermée... et l'autre porte en face était justement celle par laquelle arrivait la comtesse.

— Il n'y a qu'un moyen, dit vivement Juanita en ouvrant la petite grille en bronze doré; là, dans le confessionnal.

— Si on me voit?

— On ne vous verra pas, en tirant ainsi le rideau de taffetas violet; entrez donc vite! on approche!

— Mais, dit Yézid en reculant d'un pas, c'est là la place d'un prêtre chrétien.

— Qu'importe, pour un instant!

Yézid hésitait encore; il lui semblait que lui, Maure, commettait dans sa religion un sacrilége en s'asseyant à cet endroit que les chrétiens appellent le tribunal de la pénitence. En ce moment, la comtesse ouvrait la porte de l'oratoire. Juanita poussa Yézid dans le confessionnal, et referma vivement la grille sur lui... Quelque promptitude qu'elle y eût mise, la comtesse avait vu en entrant, non pas Yézid, mais la grille qui se refermait.

La comtesse avait rencontré Marguerite qui se rendait ou plutôt qui se traînait, tant elle était faible, vers son oratoire. La reine préférait être seule, mais la comtesse avait mis tant d'instances à offrir son bras à Sa Majesté, que celle-ci, qui ne savait ni refuser ni mécontenter personne, avait accepté malgré elle. Elle arrivait donc, appuyée sur le bras de la comtesse, au moment où celle-ci s'écria en regardant Juanita et en désignant du doigt le confessionnal:

— Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Qui est là?

Juanita, prise à l'improviste, n'hésita pas un instant. Avec cette présence d'esprit et ce sang-froid admirables que les femmes seules possèdent, elle répondit:

— Le frère Luis Alliaga, qui venait d'entrer et qui s'est mis en prière.

— Silence! reprit la reine; ne le troublons pas. Je l'avais aperçu, en effet, de mes fenêtres, se promenant tout au bout du parc, et j'avais envoyé un de mes pages le prévenir que je l'attendais ici.

— Cela se trouve bien, dit Juanita en elle-même, cela me dispensera d'y aller, et je verrai plus vite Pedralvi.

La reine, sans proférer un mot, fit signe à Juanita et à la comtesse de la laisser. Toutes les deux sortirent en silence par les appartements de la reine.

Marguerite était seule; mais Yézid l'ignorait, et n'osait ni parler ni faire un geste, croyant que la comtesse était restée dans l'oratoire et priait à côté de la reine.

Un autre danger aussi l'effrayait. Il venait d'apprendre que la reine avait fait prévenir Piquillo; celui-ci allait donc arriver, et à sa vue qu'allait devenir le mensonge de Juanita? Qu'allait dire la comtesse en voyant entrer, par cette

porte, à droite, ce frère Luis Alliaga qu'on lui avait dit être déjà installé dans le confessionnal?

En proie à ses angoisses, il ne savait quel parti prendre, craignant également de parler et de se taire, de rester caché ou de se montrer. Tout à coup, à sa droite, et près de la petite grille intérieure, il entendit quelqu'un tomber à genoux et lui dire à voix basse:

— Mon père!

Cette voix c'était celle de la reine, mais si faible, si étouffée, qu'à peine on pouvait l'entendre, ce qui confirma Yézid dans l'idée que la reine n'était pas seule dans son oratoire et que la comtesse y était restée.

Pâle et interdit, il garda le silence, prêt à s'évanouir aux accents de cette voix si chère qui le faisait frissonner de terreur et d'amour.

— Mon père, disait-elle, je voulais... je ne puis tarder davantage à vous dire le secret qui m'accable... demain il n'en serait plus temps... je n'en aurais pas la force. Je suis bien coupable!.. j'aime!.. oui, j'aime, en secret, en silence... et depuis bien longtemps. Mais cet amour involontaire, je l'ai combattu, j'ai résisté... personne ne l'a su, pas même lui!.. et je me disais: Dieu me le pardonnera peut-être! Mais ce qu'il ne me pardonnera pas, murmura-t-elle en baissant la tête, et voilà ce qui me fait trembler, c'est que celui que j'aimais... que j'aime toujours... est un Maure! un ennemi de notre foi...

En ce moment le bruit d'une porte qui s'ouvrait à droite interrompit la reine.

Elle leva la tête et poussa un cri d'effroi... Celui qu'elle voyait entrer c'était Piquillo!

Elle se leva hors d'elle-même, comme égarée, comme maudite, et saisie d'une horrible crainte qui lui rendit un instant toute sa force, elle courut se jeter dans les bras de Piquillo.

— Qu'avez-vous, madame, qu'avez-vous, de grâce! dit celui-ci, effrayé de sa terreur et de la crise convulsive à laquelle il la voyait en proie.

— Vous, Alliaga! répétait-elle avec égarement, vous! mais alors, se disait-elle en elle-même en portant la main à son front et en regardant du côté du confessionnal, qui donc... là... tout à l'heure... a entendu...

Alors et à travers les barreaux de la grille de bronze doré, une main tremblante jeta une fleur de grenade desséchée qui tomba aux pieds de la reine.

Une lueur d'espoir se glissa dans son âme; mais ne pouvant, n'osant croire à l'idée qui s'offrait à elle, elle s'écria :

— Non! non! c'est impossible!

Pendant la minute, la seconde qu'avait duré cette scène. Piquillo, occupé à soutenir Marguerite, n'avait rien vu. Il la déposa sur un fauteuil et s'élança vers la porte à gauche pour appeler au secours de la reine Juanita et ses femmes.

A peine avait-il disparu, que Marguerite, décidée à connaître son sort, dût-elle mourir de honte de son secret trahi, Marguerite courut à la porte du confessionnal, et malgré elle poussa un cri de joie.

C'était Yézid!

Yézid, qui tomba à genoux en s'écriant, comme autrefois Marguerite dans le souterrain du Val-Paraiso :

— Dieu seul! Dieu et moi! ce sera le secret de ma vie!

— Ce sera celui de la tombe! dit Marguerite.

On entendait revenir Alliaga et les femmes de la reine; elle montra vivement à Yézid la chambre de Piquillo.

— Là... là... lui dit-elle.

Yézid s'élança et referma sur lui la porte.

En ce moment entraient Alliaga et les femmes qui l'accompagnaient. Trop faible pour résister à tant d'émotions, Marguerite tomba évanouie dans leurs bras.

Elle ne se releva plus!

Le soir même, les cloches funéraires retentissaient dans toutes les paroisses de Madrid. Tout un peuple, prosterné sur la pierre des églises, priait pour sa souveraine.

Étendue sur son lit de mort, la reine d'Espagne avait fait signe de la main d'éloigner toute cette foule de dames et de seigneurs qui se pressaient autour d'elle pour la voir mourir... ils s'étaient tous retirés au fond du vaste appartement... et serrés sur un triple rang, ils la contemplaient de loin, mais ne pouvaient l'entendre.

Penché vers elle, un jeune prêtre dont la figure était inondée de pleurs pouvait à peine parler, tant la douleur le suffoquait; mais de la main il montrait le ciel.

— Vous croyez donc que Dieu me pardonnera? disait-elle à celui qui venait de l'écouter. Et le prêtre lui répondit :

— Maures et chrétiens sont tous enfants du même Dieu, et Dieu n'a maudit aucun de ses enfants. Celui-là était digne de vous, car il vous révérait, il vous adorait comme on révère la vertu, comme on adore les anges! Votre amour à tous deux n'a pas été un crime, mais une longue souffrance, une lutte, un combat où vous n'avez point succombé. Dieu pardonne à ceux qui souffrent! s'écria-t-il avec un accent de conviction et d'espérance; Dieu récompense ceux qui combattent et qui sont vainqueurs!

La reine le remercia du regard, et lui montrant la turquoise qu'elle portait au doigt, elle lui dit à voix basse :

— Je ne peux pas la garder... prenez-la, et rendez-la... à lui!

Elle fit signe à ses femmes d'approcher. Aïxa, Juanita et Carmen se jetèrent à genoux près de son lit. Ranimant ses forces éteintes pour protéger encore ses amis, elle murmura à l'oreille d'Aïxa :

— Prends garde... pour toi et les tiens. Moi morte, vous n'aurez plus personne pour vous défendre. Et la persécution, l'exil, vous menacent, je le sais.

Alors, élevant la voix, elle demanda qu'on avertît le roi : elle voulait le voir, lui parler. On s'empressa d'exécuter ses ordres, et elle continua :

— Je veux, à mon lit de mort, et c'est tout ce que je peux maintenant pour vous, mes amis, je veux lui faire jurer, devant Dieu et devant vous, que jamais il ne consentira... que jamais il ne signera l'arrêt de bannissement.

C'était trop d'efforts pour elle, la voix expira sur ses lèvres, une sueur froide couvrit son front, et pendant qu'Aïxa s'efforçait de rappeler un reste de vie prête à à s'éteindre, toutes les portes du palais s'ouvrirent.

Le grand inquisiteur Sandoval, en habits pontificaux, les principaux membres du saint-office et du clergé de Madrid apportaient en grande pompe le saint sacrement : le roi, le jeune prince des Asturies et sa jeune sœur, Anne d'Autriche, marchaient derrière le clergé.

Le cortége s'étendait jusque sur l'escalier et dans les cours du palais. De longues files de moines portant des flambeaux psalmodiaient les prières des agonisants.

Aïxa et ses compagnes se retirèrent à l'écart; mais pour Piquillo, il se tint debout, à son poste, près du chevet de Marguerite.

La cérémonie funèbre commença.

Le grand inquisiteur s'approcha de la reine, qui n'avait pas repris connaissance. Il récita les prières accoutumées, et répandit sur son front l'huile sainte. En ce moment Marguerite ouvrit un instant les yeux, et n'apercevant autour d'elle que des figures froides et glacées, elle se détournait avec terreur; mais son regard rencontra celui de Piquillo, et remerciant l'ami qui saluait son départ, son âme consolée quitta la terre et s'éleva vers le ciel.

Un grand cri retentit dans le palais, et se prolongea au dehors.

Les prêtres s'inclinèrent, la foule tomba à genoux, et Alliaga, étendant sa main vers la reine, s'écria d'une voix forte :

— Ange descendu des cieux, remontez vers votre patrie!

XIX.

LA RÉVÉLATION.

La mort de la reine se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Aïxa et Piquillo l'apprirent à leur père, car Yézid, livré au désespoir, n'était plus capable de rien, pas même d'être consolé.

Delascar d'Albérique et les siens se regardaient tristement et ne prévoyaient que trop les malheurs qui allaient fondre sur eux. La perte de Marguerite était celle de toutes leurs espérances : qui oserait maintenant les protéger? Ils étaient livrés à leurs ennemis, et les cloches funéraires qu'ils entendaient retentir sonnaient à la fois la mort de la reine et leur destruction totale.

Quelque temps cependant s'écoula sans qu'aucun danger apparût et sans que leur tranquillité fût troublée.

Nous en connaissons la raison.

Le duc de Lerma, tremblant pour l'Espagne et surtout pour son pouvoir, ses titres, ses richesses et sa place de ministre, n'était occupé qu'à conjurer l'orage. Hélas! tout ce que lui avait annoncé Piquillo n'était que trop vrai, trop réel. Le mal était encore plus grand qu'on ne l'avait fait. Le ministre voyait avancer le péril sans pouvoir le conjurer, et son unique souci, maintenant, était de le cacher au roi. Toutes ses précautions tendaient à empêcher la vérité d'arriver au monarque. On serait toujours assez à temps de l'en instruire quand il n'y aurait plus de remède.

Jusque-là, le duc poursuivait avec plus de chaleur que jamais ses projets près de la cour de Rome. Le roi avait demandé lui-même pour son ministre le chapeau de cardinal. Le pape l'avait promis; mais retardée par quelque intrigue que le duc ne pouvait s'expliquer, la nomination n'arrivait pas, et il tremblait qu'elle n'arrivât trop tard, car d'un jour à l'autre on redoutait l'explosion des nouvelles ou plutôt des désastres dont on était menacé.

Le roi de France allait partir pour se mettre à la tête de son armée. Ce départ était prévu et certain; lui-même l'avait annoncé en plein parlement; il avait déclaré vouloir laisser en son absence la régence du royaume à Marie de Médicis, sa femme. Nouvelle preuve qu'il regardait comme longue et importante l'expédition qu'il méditait, et cette expédition n'était plus retardée maintenant que par le couronnement de la reine comme régente, couronnement dont Henri avait ordonné les préparatifs et auquel il désirait assister lui-même.

Tout le monde à présent connaissait en Europe les projets de Henri, tout le

monde... excepté le roi d'Espagne! Mais il était facile de lui cacher les événements, dans ce moment surtout, où deux ou trois préoccupations l'absorbaient à la fois, lui qui n'avait pas l'habitude de se livrer à une seule.

Il avait d'abord été tout entier à sa douleur! il aimait la reine, et sa perte l'avait profondément affligé. Mais depuis cette mort, une autre idée encore l'inquiétait et l'effrayait.

La comtesse d'Altamira, sous prétexte de faire à son souverain son compliment de condoléance et de prendre part à sa royale douleur, la comtesse avait eu plusieurs fois l'occasion de parler au roi; et avec ce laisser-aller, ce négligé de conversation qu'elle possédait mieux que personne, elle avait, en multipliant les réticences et les parenthèses, instruit complétement le roi des bruits d'empoisonnement qui couraient au sujet de la reine.

Quant à l'auteur d'un tel crime, quant à celui que désignait la vindicte publique, elle s'était bien gardée de lui en dire un mot. Une telle accusation eût été suspecte dans sa bouche. Le peu qu'elle avait appris au roi suffisait déjà pour le préoccuper au delà de toute expression, et, selon son habitude de tout dire au duc de Lerma, il lui parla de ces bruits.

Le duc parut d'abord surpris et contrarié que le roi en fût instruit; puis, voyant qu'il ne savait rien ou presque rien, et qu'il ignorait même les accusations portées contre lui, il haussa les épaules, et répondit que Sa Majesté était bien bonne de s'occuper d'absurdités et de calomnies pareilles. Le roi, qui ne demandait qu'à être rassuré et qui redoutait même l'apparence d'une inquiétude, se contenta de cette réponse, et rentra dans son calme habituel.

Sa première douleur était passée, et son amour pour Aïxa avait repris toute sa force; il n'avait plus maintenant qu'une seule pensée et un seul but, se faire aimer d'Aïxa. Tout ce qui pouvait le distraire de cette occupation lui paraissait odieux et intolérable. On pouvait donc, ainsi que nous l'avons dit, détourner son attention des affaires d'Etat, et le duc de Lerma croyait plus que jamais pouvoir compter sur l'apathie de son souverain; mais la tranquillité royale fut soudainement troublée par un petit billet que le monarque trouva sur son bureau.

Ce billet était ainsi conçu :

« Si le roi veut avoir des détails certains sur l'empoisonnement de la reine « et sur le véritable auteur de ce crime; s'il tient à connaître les dangers qui « menacent, lui, sa gloire et son royaume, qu'il veuille bien garder avec tous « le silence sur cet avis, et donner ordre au premier gentilhomme de la chambre « d'introduire ce soir dans le cabinet de Sa Majesté, l'inconnu qui se présen- « tera sur les neuf heures à la porte du palais en prononçant ces mots: *Phi- « lippe et Espagne.* »

En lisant ce billet, le roi pâlit et demeura longtemps pensif. Sa vie était d'une tranquillité et d'une monotonie si régulières que tout ce qui avait l'air d'un événement dérangeait son existence. Malgré la défense qu'on lui faisait de ne parler à personne de cet avis, il se demandait s'il fallait ou non en faire part au duc de Lerma; c'était là ce qui l'occupait d'abord et avant tout. Ensuite il hésitait, et ne savait s'il devait refuser ou recevoir la dénonciation d'un inconnu.

Le roi, en proie à ces diverses idées de promenait dans le parc; il aurait eu grand besoin de conseils; mais comment en demander dans une affaire où le secret lui était recommandé?

Au détour d'un massif, il rencontra Aïxa. Elle se promenait, rêveuse et les

larmes aux yeux, dans cette allée qu'elle avait si souvent parcourue avec Marguerite. A sa vue toutes les hésitations du roi avaient cessé, il venait de prendre un parti...

— Vous ici, duchesse de Santarem! s'écria-t-il, c'est le ciel qui vous envoie, car je suis bien malheureux!

Aïxa, qui allait s'éloigner, se rapprocha de lui.

— Je comprends mieux que personne, dit-elle, les regrets et l'affliction de Votre Majesté.

— Oui, duchesse, Marguerite avait pour vous, je le sais, une tendre amitié... Mais moi aussi, je l'espère, vous me regardez comme un ami?

— Toujours, sire!

— Eh bien! un ami peut demander des conseils à un ami.

— C'est trop d'honneur pour moi, sire!

— Dans cette occasion, surtout où il s'agit de la reine! Tenez, ceci est un grand secret, au moins... Je ne le confie qu'à vous seule... Lisez.

Aïxa, dès les premiers mots, poussa un cri d'horreur, et après avoir achevé la lettre :

— Eh bien? dit-elle au roi avec émotion.

— Eh bien! je pense comme vous; c'est horrible! c'est infâme! Faut-il recevoir cet homme?

— S'il le faut!.. s'écria-t-elle vivement; dans une pareille affaire rien n'est à négliger! Il faut le voir aujourd'hui même!

— Ah! c'est votre avis... c'était aussi le mien!

— Il n'y a pas à hésiter.

— Je n'hésitais pas; mais je me disais : S'il me trompe!

— Vous le verrez bien en l'interrogeant; vous démêlerez le mensonge dans ses traits, dans son regard, dans ses paroles; vous examinerez d'ailleurs les preuves qu'il vous donnera.

— C'est juste.

— Et s'il disait la vérité, n'est-ce pas à vous de venger la reine, de poursuivre le coupable, de le faire punir!

— C'est mon devoir! s'écria le roi avec chaleur; c'est moi que cela regarde... Et dites-moi, duchesse, ajouta-t-il en baissant un peu la voix, si j'en parlais au duc de Lerma?

— Celui qui vous demande audience réclame le secret.

— C'est vrai.

— Et si c'était quelqu'un qui fût mal avec le duc de Lerma...

— C'est possible; il y en a beaucoup.

— Si ce qu'il avait à vous dire devait accuser la négligence ou l'imprévoyance de votre ministre...

— Je n'y avais pas pensé.

— Vous auriez donc puni cet homme du service qu'il veut vous rendre : vous lui feriez un ennemi dangereux et puissant.

— C'est juste, c'est juste! Je recevrai cet inconnu, je le verrai, je l'interrogerai, je vous le promets. Merci, merci, duchesse.

Dès le soir même, le roi donna ses ordres au premier gentilhomme de la chambre, qui se trouvait être le duc d'Uzède. Il ne parla de rien à son ministre, et fier d'avoir un secret presque à lui seul, il attendit avec impatience l'heure fixée par l'inconnu.

Il fut exact. A neuf heures précises, le duc d'Uzède introduisait dans le ca-

binet un homme enveloppé d'un manteau. Le roi fit signe au duc d'Uzède de sortir.

— Parlez, monsieur, dit-il, dès qu'ils furent seuls.

L'inconnu ouvrit son manteau.

— Le père Jérôme! s'écria le roi étonné.

— Lui-même, sire, qui s'expose aux plus grands dangers peut-être, pour faire arriver la vérité jusqu'à Votre Majesté.

— Protégé par moi, qu'avez-vous à craindre?

— Des ennemis nombreux, puissants, qui ne me pardonneront pas de les avoir dénoncés à votre justice et à celle du pays.

— Vous pensez donc, dit le roi avec émotion, vous croyez donc que la reine a été empoisonnée?

— J'en suis certain... Je le jure devant Dieu.

Le roi pâlit, car un pareil serment était pour lui la plus forte des preuves.

— Je dirai le nom du poison... poison qui ne laisse pas de traces, il est vrai, mais dont les symptômes sont connus de tous ceux qui s'occupent de sciences... Ces symptômes sont ceux qu'a éprouvés la reine...

— Et qui avait intérêt à commettre un pareil crime? dit le roi.

Le révérend père garda le silence.

— La reine était aimée de tous.

— Il y avait des gens qui pouvaient la craindre.

— Et qui donc?

La rumeur publique accuse un homme bien haut placé dans la confiance de Votre Majesté.

— De qui voulez-vous parler? dit le roi en tremblant.

— Il est impossible que Votre Majesté ne l'ait pas déjà entendu nommer; il n'y a dans toute l'Espagne en ce moment qu'un cri de vengeance et de réprobation contre lui.

— Je ne sais rien, dit le roi avec autant de bonhomie que d'inquiétude.

— C'est bien étonnant, sire; il faut alors que quelqu'un ait ici intérêt à empêcher ces bruits d'arriver jusqu'à Votre Majesté.

— Enfin, mon père, dit le roi, dont l'émotion redoublait, son nom!

— Je ne sais cependant si je dois le dire et si l'on pourra me croire, car je vois que son influence est si grande et si terrible!

— Son nom! répéta le roi en se levant avec un frémissement nerveux.

— Eh bien! sire, c'est le duc de Lerma!

— Le duc! s'écria le roi en retombant dans son fauteuil, comme suffoqué de surprise et de terreur.

— C'est lui, sire, que tout le monde accuse; il vous est facile de le savoir; mais moi seul je puis vous donner des détails et des preuves.

— Parlez! parlez! dit le roi avec émotion et en respirant des sels.

— Il y a trois mois, sire, c'est le jour, le premier jour où, après la perte de son aumônier, Sa Majesté la reine est venue entendre la messe dans votre chapelle. En revenant dans ses appartements par le parc, elle était accompagnée de madame la comtesse de Gambia, de la marquise d'Escalonne, des duchesses de Zuniga et d'Ossuna, et de plusieurs autres; je pourrais même citer la duchesse de Santarem, qui était accourue au-devant de Sa Majesté. La reine avait encore avec elle les ducs de Médina, de Gusman, et je crois même le duc d'Uzède. Vous pourrez les interroger tous sur les faits que je vais vous révéler.

Ce jour-là, le soleil était ardent et la température brûlante. La reine, à qui

le duc de Lerma donnait la main, fatiguée de la chaleur ou de la promenade, s'assit à l'ombre sur un banc de verdure avant de rentrer dans ses appartements, et devant les dames et seigneurs qui l'accompagnaient, elle dit en riant :

— Je meurs de soif.

Au lieu d'appeler un des gens du service de la reine ou une de ses femmes, ce qui était tout naturel, et ce qui était même commandé par l'étiquette, le duc de Lerma s'élança lui-même... entendez-vous bien, sire, lui-même !

— J'entends, dit le roi, qui écoutait avec la plus vive attention.

— Il s'élança du côté des petits appartements, disparut pendant quelques instants... Je prie Votre Majesté de noter cette circonstance... Il disparut et revint, présentant à la reine, sur une assiette d'argent, un verre d'orangeade glacée que la reine saisit avidement. Après l'avoir bue, elle dit gaiement :

— Cette orangeade a un singulier goût...

Le roi poussa un cri de surprise.

— Ces mots, continua le révérend père, tous ceux qui étaient là les ont entendus !.. Un mois après, l'état de souffrance de la reine a commencé, et deux mois plus tard elle n'existait plus !.. Tous ceux qui connaissent les effets de ce poison vous diront que c'est là le temps nécessaire à son développement ; daignez rapprocher ce fait des symptômes que la reine a éprouvés, et peut-être Votre Majesté trouvera que les bruits qui se répandent ne sont point si déraisonnables.

Quant à moi, je ne puis faire partager ma conviction à Votre Majesté, mais je dirai à vous, sire, à vous seul : Je sais, à n'en pouvoir douter, que ce verre contenait du poison.

— Comment le savez-vous ? s'écria vivement le roi.

— S'il m'était permis de le dire, je n'appellerais pas cela une conviction, je l'appellerais une preuve ; et ce n'est pas à Votre Majesté seulement, c'est à la justice humaine que j'aurais fait cet aveu ; mais la manière dont ce mystère m'a été révélé ne me permet pas de le proclamer devant les hommes. Je ne puis que dire à Votre Majesté : Ce verre contenait du poison, je le sais !

Le roi, pâle et haletant, regardait celui qui parlait ainsi avec un mélange de terreur et d'indécision ; il hésitait encore, tremblant de croire et tremblant plus encore de repousser la vérité. Soudain il jeta un cri : une idée lui était venue d'en haut ; il courut prendre un livre qui était sur son prie-Dieu, et l'ouvrant devant le père Jérôme :

— Jurez sur l'Évangile, mon père, jurez ! et je croirai tout.

Le moine pâlit et garda un instant le silence ; mais se rappelant les opinions d'Escobar à ce sujet, et les restrictions mentales depuis longtemps admises par les premiers casuistes de leur ordre, il se remit de son trouble ; et levant la main, il dit gravement et lentement :

— Je jure, sur l'Évangile, que le duc de Lerma a présenté ce verre à la reine !.. Je jure que ce verre contenait du poison !

Le roi cacha sa tête dans ses mains et garda quelques instants le silence : il était anéanti.

— Lui ! se disait-il avec douleur, lui à qui j'avais donné toute ma confiance ! lui dont j'admirais le zèle, les lumières, la haute et puissante capacité !..

— Si ce n'est que cela, sire, dit le révérend, que Votre Majesté mette un terme à ses regrets. Sur ce dernier sujet, j'ai, grâce au ciel, mieux que ma conviction, je puis donner des preuves et démontrer à Votre Majesté que ce ministre zélé vous a toujours trahi ; que ce ministre éclairé vous a conduit, vous

et la monarchie, au bord du précipice; que ce ministre si capable a ruiné vos finances, détruit vos flottes et vos armées, et livré l'Espagne sans défense à l'ennemi qui va l'envahir.

— Que dites-vous! s'écria le roi avec effroi.

— A l'heure qu'il est, presque toute l'Europe se lève contre vous, et vous n'en savez rien, sire! et votre ministre, qui le sait, au lieu de songer à votre gloire ou à votre salut, ne songe qu'à ses intérêts, et vous force à demander pour lui le chapeau de cardinal, qu'il aurait déjà obtenu, si moi et mes frères ne nous étions pas opposés, près la cour de Rome, à la consommation d'une telle injustice.

— Tout cela n'est pas possible! s'écria le roi, que tant de coups inattendus jetaient dans une espèce d'égarement. Tout cela ne peut se concevoir, et ma raison se refuse à admettre une semblable trahison.

Cette fois, et sans détours jésuitiques, il était facile au révérend père de démontrer la vérité de tout ce qu'il avançait, et les lettres particulières, les gazettes étrangères, toutes les preuves, en un mot, qu'il déploya aux yeux du roi, rendirent encore plus vraisemblable et plus évidente la première partie de l'accusation.

Une capacité plus forte, une volonté plus énergique que celle du roi, aurait reculé peut-être devant une situation pareille. Pour tenir tête à l'orage qui l'accablait, pour réparer de si grands désastres, il fallait une de ces organisations supérieures, un de ces génies qui apparaissent de temps en temps au milieu des tempêtes, ou plutôt que les tempêtes semblent faire naître, et qui reçoivent de Dieu la mission de les apaiser.

Le roi n'avait aucune des qualités que commandait sa situation. Il était bon et religieux, deux vertus qui ne servent aux rois que dans les temps calmes. Incapable de prendre un parti dans ce moment, il congédia le père Jérôme.

— Merci, mon père, merci, lui dit-il; bientôt... nous nous reverrons... demain, j'examinerai... je réfléchirai.

Le père Jérôme courut chez la comtesse d'Altamira, qui l'attendait, et s'écria :

— Cette fois, je le jure, notre ennemi est enfin renversé.

XX.

L'AUDIENCE DE CASTILLE.

Le roi passa une nuit affreuse. Contrairement à ses habitudes, il l'employa tout entière à réfléchir et à prendre un parti quelconque, et quand le jour parut, il n'en avait pris aucun. S'il avait osé, c'est à la seule Aïxa qu'il se serait adressé; mais Aïxa, malgré ses talents, sa grâce et son esprit, ne pouvait empêcher la France de faire la guerre à l'Espagne. D'ailleurs il y avait d'autres secrets que le faible monarque n'aurait osé confier à personne, et qu'il aurait voulu se cacher à lui-même. Il sentait bien qu'il fallait renverser le duc de Lerma, le faire arrêter et mettre en jugement; et cette obligation le rendait le plus malheureux des hommes. Tel est cependant l'empire de l'habitude sur une âme sans énergie! Il était depuis si longtemps façonné au joug de son ministre, qu'il n'osait le briser... et tremblait à l'idée de ne plus être esclave!

Au milieu de toutes ces incertitudes et ne sachant à quelle résolution s'arrêter, il fit appeler le père Jérôme, le seul auquel il pût se confier.

C'était un résultat prévu; le révérend s'y attendait et fut à l'instant aux ordres de Sa Majesté.

— Je n'ai d'espoir qu'en vous, mon père, donnez-moi votre avis. Que feriez-vous à ma place?

— Votre Majesté me prend bien à l'improviste, dit le moine, qui depuis longtemps avait mûri et médité la question... mais enfin je répondrai de mon mieux à l'honneur qu'elle daigne me faire. D'abord le ciel nous commande l'indulgence et nous en donne lui-même l'exemple. Quelque grandes que soient nos fautes, sa clémence est plus grande encore; je ferais comme lui.

— Très-bien! dit le roi, qui n'était pas pour les moyens violents.

— A la place de Votre Majesté, je n'ébruiterais point les détails que je lui ai donnés hier, et qui ne sont déjà que trop connus de tout le monde. Je ne mettrais point en accusation un homme qui a eu ma confiance et mon amitié.

Le roi approuva de la tête.

— Sans compter que, tout en ayant maintenant la même conviction que moi, Votre Majesté ne pourrait peut-être pas réunir assez de preuves matérielles pour le faire condamner, ce qui serait alors un grand scandale. Je me tairais donc sur cette horrible affaire. Bien plus, je n'en parlerais pas au duc de Lerma, pas même en particulier.

— Vous croyez! dit vivement le roi, auquel ce système convenait parfaitement.

— Je garderais avec lui un silence accablant; c'est noble, c'est digne! c'est le seul reproche qu'il convienne à un roi! Qu'importe, après tout, que Votre Majesté ait l'air d'ignorer son crime, si au fond du cœur elle le connaît et en a la certitude? Je sais bien qu'après cela, il ne peut rester à la tête des affaires, mais le moyen de le renverser se présente de lui-même; les faits que j'ai mis sous les yeux de Votre Majesté seront dès demain à la connaissance de tous. Ils constituent et au delà, sinon le crime de trahison, du moins ceux d'imprévoyance et d'incapacité, qui le rendent indigne de porter plus longtemps le titre de premier ministre de Votre Majesté.

— C'est vrai, dit le roi.

— Demain donc, en plein conseil... car c'est demain, je crois, que le conseil doit avoir lieu.

Le roi fit un signe affirmatif.

— Je demanderais compte au duc de Lerma de tous les faits dont j'aurai l'honneur de remettre la note exacte à Votre Majesté, avec les preuves à l'appui, et comme il est impossible qu'il puisse y répondre, comme les faits parleront toujours plus haut que toutes les raisons qu'il pourrait donner, je lui déclarerais que, dans ma bonte et dans ma clémence, je me contente de lui retirer ma confiance... et son portefeuille...

— Tres-bien! dit le roi.

— Pas autre chose. Un petit discours de quelques lignes, très-froid, très-sévère, mais plein de réserve et de convenance, comme Votre Majesté sait les faire. Je lui en donnerai l'esquisse, si Sa Majesté veut le permettre.

— Très-bien, dit le roi; mais qui mettrons-nous à sa place?

— Je vais parler contre moi-même, sire, car c'est exposer à la vengeance du fils celui qui a renversé le père; mais pour prouver que dans cette résolution nous n'avons en vue que l'intérêt de l'Espagne et qu'il n'entre en notre cœur

aucune animosité personnelle, je proposerai à Votre Majesté le duc d'Uzède.

— A merveille, dit le roi, à qui ce choix plaisait fort, car ce n'était point un homme nouveau à étudier ni de nouvelles habitudes à former. Le duc d'Uzède avait été longtemps son favori; il lui avait toujours conservé de l'affection, et, ce qui lui plaisait plus encore, le duc n'était point d'une capacité effrayante.

— A merveille! s'écria-t-il, cela ne sortira pas de la famille. Ce n'est pas une révolution, c'est une succession. Mais, vous, mon père?

— Moi! sire, dit le révérend avec humilité, je ne demande rien, car je suis sûr que Votre Majesté ne m'oubliera pas; elle exigera que l'on donne à la fidélité ce chapeau de cardinal qu'on allait accorder à la trahison.

— C'est de toute justice, reprit le roi; j'écrirai dès demain à la cour de Rome... une lettre...

— Dont je proposerai le brouillon à Votre Majesté, si elle le désire...

— Très-bien, dit le roi.

— En même temps, continua le révérend, je demanderai pour le frère Escobar, que l'on devait nommer aumônier de la reine et à qui l'on a fait un passe-droit, je demanderai la place de confesseur de Votre Majesté.

— Mais j'ai déjà le frère Gaspard de Cordova.

— Qui est, dit-on, au plus mal; il n'y a guère d'espoir, c'est ce qui nous donne celui de...

— Bien... bien, dit le roi, si l'événement arrive, je me rappellerai votre demande; une fois le duc de Lerma renversé, comment ferons-nous pour réparer ses fautes et sortir de la position où nous sommes?

— Nous ferons alliance avec l'Empereur, que cette ligue protestante menace ainsi que nous... et puis les intelligences que j'ai ménagées avec le père Cotton, confesseur du roi de France et membre, comme moi, de la Compagnie de Jésus, nous permettront de connaître et d'entraver, si Dieu le permet, les desseins du roi Henri IV. Que Votre Majesté se rassure et se repose sur nous du soin de la défendre; nous veillerons à ses intérêts comme aux nôtres. L'important, l'essentiel, c'est que demain le duc de Lerma ne soit plus ministre.

— Je vous en réponds, dit le roi vivement.

— Cela ne dépend que de Votre Majesté... et de sa volonté.

— Ma volonté, reprit le roi avec colère, est qu'il parte, qu'il s'en aille. Je lui ai retiré ma confiance, c'est déjà bien assez que je ne le fasse pas mettre en jugement... J'ai peut-être tort... mais enfin je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole. Qu'il n'en demande pas davantage. Mais pour ce qui est de le laisser au pouvoir, il n'y restera pas un quart d'heure; je serai là-dessus inexorable, et que personne ne vienne me parler pour lui! Demain, après le conseil, il aura quitté la cour et Madrid... je vous le jure, et vous pouvez compter sur ma parole royale.

Le pere Jérôme s'inclina avec respect et se retira enchanté. Il passa le reste du jour avec le duc d'Uzède, la comtesse d'Altamira et Escobar, pour mettre en ordre et rédiger les divers documents qu'il avait promis au roi. Les conjurés prirent ensuite toutes les mesures nécessaires et prévinrent les amis qu'ils avaient à la cour et surtout à l'audience de Castille, les d'Escalonne, les Gusman, les Médina, en un mot tous les ennemis secrets du duc de Lerma, c'est-à-dire la grande majorité du conseil.

Le soir, le pere Jérôme retourna au palais, remit au roi les notes qu'il avait préparées, sans oublier l'esquisse du discours, écrit en entier, et le modèle de la lettre pour la cour de Rome; il voulait, en même temps, recommander

encore au monarque une fermeté inébranlable dans la séance du lendemain, mais il le vit tellement animé, qu'il jugea la recommandation inutile.

D'un autre côté, le duc de Lerma, Sandoval et tous les siens avaient passé la nuit dans les plus grandes inquiétudes. Le père Jérôme avait été reçu plusieurs fois au palais, et le roi en avait fait un mystère à son ministre. Les nouvelles du dehors devenaient si alarmantes et étaient maintenant tellement connues qu'il n'y avait plus moyen de les cacher, et dans le conseil qui devait se tenir le lendemain au palais, il était impossible de ne pas en parler.

Il fallait donc tout avouer au roi et aux membres du conseil. La disgrâce du duc devenait inévitable, et le chapeau de cardinal n'arrivait pas. En revanche, les bruits calomnieux qui couraient contre le duc de Lerma avaient pris une telle intensité, que ses amis en étaient effrayés et que lui-même ne savait comment parer les coups invisibles qui lui étaient portés.

Telle était la situation de tous les partis, lorsque arriva le grand jour, le jour du conseil.

Les ducs de Médina, d'Escalonne, Gusman de Mendoza, tous les ennemis du ministre étaient arrivés les premiers. Fidèles au rendez-vous que leur avait donné le père Jérôme, ils formaient différents groupes, et parlant à voix basse, ils se concertaient entre eux.

En ce moment entra le marquis de Miranda, de la maison de Zuniga, président de l'audience de Castille; il avait été nommé à cette place importante par le duc de Lerma et était un de ses partisans les plus dévonés. Il était accompagné de plusieurs autres conseillers, comme lui, amis ou créatures du ministre. Quelques-uns des nouveaux arrivants aperçurent les groupes déjà formés et s'en approchèrent. On s'y entretenait des nouvelles publiques, à voix basse, il est vrai, mais de façon à être entendu.

— Oui, le Milanais est envahi par Lesdiguières, disait l'un.

— L'intention du roi Henri, disait l'autre, est de commencer par s'emparer de la Franche-Comté et de la réunir à la France.

— Il y réussira sans peine, disait le duc de Médina; j'en arrive, et il n'y a pas un soldat pour l'en empêcher, de sorte que, possédant de grands fiefs dans ce pays, je vais devenir sujet du roi de France.

— Et que fera-t-on de l'Espagne? disait d'Escalonne.

— Je l'ignore, répondit Gusman, mais je sais bien ce qu'on devrait faire de son ministre...

A ces paroles, les amis du duc de Lerma pâlirent, et se mêlant aux différents groupes, ils laissèrent le marquis de Miranda, leur président, absolument seul. Étonné de cet abandon, il s'approcha à son tour, et entendant prononcer le nom du ministre :

— Que dites-vous là, messeigneurs, demanda-t-il avec hauteur, de notre glorieux duc de Lerma?

— Qu'il est perdu, répondit d'Escalonne.

— Hein! qu'est-ce que c'est? s'écria le président en changeant de couleur et en parlant beaucoup moins haut.

Expliquez-vous, messieurs.

On le mit au fait, en lui déclarant que le moment était venu de servir, non plus un homme, mais l'Espagne, et qu'il fallait abandonner celui qui les avait ainsi conduits à leur perte. Ces raisons, débitées avec chaleur, étaient d'autant plus spécieuses qu'elles étaient données, non pas seulement par les ennemis du duc de Lerma, mais par ses partisans eux-mêmes, qui venaient de

passer dans les rangs opposés; aussi le président Miranda de Zuniga, déjà tenté de les suivre, hésitait encore et se contentait de répéter :

— C'est grave... très-grave!

Les membres du conseil arrivaient successivement; les uns se plaçaient à côté de Médina et de Gusman; les autres, en petit nombre, s'asseyaient près des fauteuils où se tenaient d'ordinaire le duc de Lerma et Sandoval. Ceux-ci ne paraissaient pas encore, et chacun s'en étonnait.

— Il y a de mauvaises nouvelles, dit d'Escalonne, des nouvelles plus fâcheuses encore que les premières; j'ai vu un courrier qui venait de France descendre au palais de Sandoval.

A ce mot, plusieurs des conseillers déjà assis se levèrent et allèrent s'asseoir auprès du duc d'Escalonne.

En ce moment le duc d'Uzède entra.

Il se fit un grand silence. Tous les yeux se dirigèrent vers lui, et l'on se demandait s'il irait se placer à gauche auprès du groupe le plus nombreux, ou à droite auprès du duc, son père.

Uzede salua tout le monde en silence et alla s'asseoir au milieu, près du fauteuil royal.

Un grand bruit annonça l'arrivée du roi, qui, contre son ordinaire, portait à la main des papiers qu'il avait l'air de feuilleter; son front était sombre et soucieux, et il marchait rapidement.

Chacun se leva avec respect.

— Bien! bien! messieurs, dit-il d'un ton brusque, asseyez-vous. Nous avons à traiter aujourd'hui des affaires importantes.

Tout le monde s'assit. Le roi se couvrit.

Il n'avait pas encore osé regarder le duc de Lerma. Alors seulement il jeta les yeux vers l'endroit où il se tenait ordinairement; et voyant son fauteuil vide, ainsi que celui de son frère Sandoval, leur absence lui donna sans doute un nouveau courage, car il dit avec amertume :

— Je vous remercie de votre exactitude, messieurs; vous n'êtes point de ceux qui craignent de se montrer au moment du danger.

A ces mots significatifs et d'autant plus étonnants qu'ils étaient prononcés par le roi, lequel ne parlait presque jamais, un sourd murmure circula dans l'assemblée, et chacun se regarda d'un air qui voulait dire : C'en est fait! le ministre est renversé.

La porte du vestibule s'ouvrit, et le duc de Lerma parut suivi du grand inquisiteur Sandoval, son frere.

Dans ce moment on n'entendit plus dans la salle du conseil que le battement du balancier de la pendule, tant le silence qui se fit tout à coup était morne et profond.

Sandoval avait l'air sombre mais impassible. Le duc de Lerma avait l'air fort agité.

— Je demande pardon au roi et à messeigneurs les conseillers, dit-il en s'inclinant avec respect, de les avoir fait attendre... un retard involontaire...

Un murmure de désapprobation se fit entendre dans cette assemblée, d'ordinaire si patiente et si docile.

— Un retard involontaire... continua le duc, et que je n'ai pu prévoir...

— Il ne prévoit jamais rien, dit d'Escalonne, bas, à l'oreille de Gusman.

— Oui, messeigneurs, reprit le ministre en regardant d'Escalonne, un retard impossible à prévoir. On a arrêté ma voiture. Le peuple l'avait entourée et nous

jetait des pierres en poussant des cris sur lesquels je désire avant tout m'expliquer devant vous, messeigneurs, et devant Sa Majesté le roi. Qu'on me dise de qui viennent les bruits que l'on fait circuler, quelle en est la source?

— Il suffit, dit le roi, nous savons qu'en penser.

— Comment, sire! s'écria le duc avec indignation, qu'entend par là Votre Majesté?

— J'entends... dit le roi un peu troublé, que je ne vous accuse point, monsieur le duc... je désire même... je veux qu'un pareil sujet ne soit pas traité ici... par vous, ou je croirai... que... l'importance... qu'on attache... à une accusation... chimérique... a pour but de détourner notre attention... de plusieurs autres griefs et reproches qui ne sont que trop réels.

Le roi paraissait ému, et sa voix était beaucoup plus faible en terminant cette phrase qu'en la commençant; mais pour lui un tel effort était déjà beaucoup: c'était, aux yeux de tous, une manifestation éclatante du mécontentement royal et un indice certain de la chute du ministre.

— J'attends avec respect, dit le duc de Lerma, les reproches qu'il plaira à Sa Majesté le roi, mon seigneur et maître, de vouloir bien m'adresser.

Le roi jeta les yeux sur un papier qu'il avait placé sous sa main, en feuilleta plusieurs autres, revint au premier, et dit d'une voix qu'il avait cherché à raffermir :

— Toute l'Europe est en armes contre nous, une ligue de tous les princes protestants s'est formée contre l'Espagne. Est-ce vrai?

— Oui, sire, dit le ministre.

— On ajoute que le roi de France a rassemblé une armée formidable, plus de soixante mille hommes, une nombreuse cavalerie, et que lui, Roi Très-Chrétien, est l'âme et le chef de cette guerre. J'aime à croire que ce n'est qu'un vain bruit.

— Non, sire, c'est la vérité.

Un murmure général circula dans l'assemblée.

— On assure même que le Milanais est envahi, que le duc de Savoie se prépare à nous attaquer, que le roi Henri a dû quitter Paris, il y a quatre jours, pour se mettre à la tête de ses troupes... Ces renseignements sont-ils faux ou exacts?

Le duc parut hésiter... et le roi, reprenant sa hardiesse à mesure que son ministre perdait de la sienne, répéta d'une voix ferme :

— Je vous demande si ces renseignements sont exacts?

— De la plus grande exactitude, dit le duc.

— Et comme jusqu'à présent vous n'avez pas jugé à propos de nous donner le moindre avis de ces graves événements, ni à nous ni aux membres du conseil, nous devons penser que vous avez pris les mesures nécessaires pour soutenir l'honneur de l'Espagne. Nous vous demanderons le nombre de nos vaisseaux équipés et de nos soldats prêts à entrer en campagne?

— Permettez-moi, sire... balbutia le ministre.

— Où sont réunies nos armées... et quels généraux avez-vous choisis pour les commander?

— Aucun de nous n'a reçu d'ordre, dit Gusman de Mendoza.

— Et pas une compagnie, pas un escadron ne défend les frontières! s'écria le duc de Médina; j'en arrive!

— Sommes-nous donc livrés sans défense à nos ennemis? dit Gusman.

— Répondez donc au roi! s'écria impétueusement d'Escalonne, et rendez-

lui compte des destinées et de la gloire de l'Espagne, qu'il vous a confiées.

— C'est là ce que je demande, dit avec force le roi, qui, se sentant soutenu par tout le monde, avait la voix éclatante et l'air menaçant.

— Parlez! parlez! criait-on de tous les coins de la salle, et chacun accablait le ministre, excepté le marquis de Miranda, qui, seul, ne s'était pas encore prononcé et avait le courage... de se taire.

— Sire, dit le ministre, et vous, messeigneurs, je n'ai jamais cessé de veiller à la gloire et à l'indépendance de l'Espagne. Il me serait facile de vous détailler quelles mesures j'avais prises pour défendre notre territoire, quelles négociations j'avais entamées pour dissoudre cette ligue, quelles alliances j'avais formées pour lui résister.

— Dites-nous-les donc! s'écria le roi avec impatience.

— Ce serait abuser des instants de Votre Majesté.

Des murmures éclatèrent de tous les côtés.

— Oui, je le répète, ce serait complétement inutile, dit le ministre d'une voix forte, qui domina toute l'assemblée.

— Inutile! s'écria Médina; et pourquoi?

— Parce que nous n'avons plus rien à craindre des ennemis du dehors, répondit le ministre en regardant ses adversaires; parce que l'armée du roi de France ne franchira pas la frontière; parce que cette ligue des princes protestants, formée avec tant de peine, et qui dépendait tout entière d'un seul homme, cette ligue est déjà anéantie dans la personne de son chef: le roi Henri IV... n'est plus!

A cette nouvelle, chacun resta immobile et frappé de stupeur.

— Le roi de France n'est plus!.. répéta le duc d'Uzède, pâle, foudroyé et ne pouvant croire à ce qu'il venait d'entendre.

— Mort!.. dit le grand inquisiteur d'un air sombre; mort sous le poignard d'un assassin. Des lettres que j'ai reçues ce matin de France, du duc d'Épernon, nous annoncent que le roi, au moment où il se rendait à Notre-Dame pour le couronnement de la reine, a été frappé dans sa voiture, rue de la Ferronnerie, par un nommé Ravaillac.

— A coup sûr, s'écria le duc de Lerma, ce n'est pas ainsi que devait mourir un si grand prince, et nous déplorons sa perte.

— Nous la déplorons! répéta le grand inquisiteur, tout en adorant les décrets célestes et en reconnaissant la main de Dieu dans le châtiment aussi prompt que terrible du chef de ces hérétiques; car il a succombé au moment même où il menaçait un peuple catholique fidèle serviteur de l'Église!

— Dieu protége l'Espagne! dit le roi en levant les yeux vers le ciel.

— Dieu nous a sauvés! s'écria Miranda.

— Mais nous l'eussions encore été par nous-mêmes, s'empressa d'ajouter le ministre. C'est avec douleur que Marie de Médicis voyait cette guerre impie et sacrilége; c'est avec regret qu'elle avait renoncé à l'alliance que depuis longtemps je lui avais proposée, et que repoussaient le roi Henri et Sully, son ministre; mais aujourd'hui que Marie de Médicis devient régente de France et souveraine absolue, au lieu de la guerre, elle s'empresse de nous offrir la paix. Voici les lettres signées d'elle que nous adressent d'Épernon et Concini.

En entendant ces mots, tous les visages s'épanouirent, à commencer par celui du roi.

— Au lieu d'une rivale, nous aurons désormais dans la France une nation amie, prête à nous aider de ses armes et de ses subsides; prête à nous prodi-

guer les soldats et les trésors rassemblés par Henri IV; une fidèle alliée qui demande à mêler son sang au nôtre, car la reine Marie nous propose un double mariage, celui de sa fille avec le prince des Asturies et celui de notre jeune infante Anne d'Autriche avec le jeune roi Louis XIII. Trouvez-vous, sire, et vous, messeigneurs, que j'aie trahi les intérêts et la gloire de l'Espagne (1)?

— Vive le duc de Lerma! s'écria le marquis de Miranda.

— Vive notre glorieux duc! répéta une partie de l'assemblée que le vent du succès avait déjà fait tourner vers le ministre.

Quant au roi, étonné, interdit, il ne savait s'il devait s'affliger ou se réjouir, et le duc d'Uzède, la rage dans le cœur, courut chez la comtesse d'Altamira apprendre au père Jérôme et à Escobar, qui s'attendaient à un triomphe, que jamais le duc de Lerma n'avait été plus fort, plus glorieux et plus roi d'Espagne que dans ce moment.

XXI.

UNE RÉSOLUTION DU ROI.

Après la mort de la reine, rien n'avait pu retenir Carmen à Madrid. Elle comprenait qu'en y restant elle n'aurait point la force d'exécuter le sacrifice qu'elle avait juré d'accomplir.

Aïxa et Fernand s'aimaient, elle n'en pouvait douter, elle l'avait entendu. En épousant son cousin, elle faisait trois malheureux; en renonçant à cette union, il n'y avait qu'une infortunée, et c'était elle. Aussi, et malgré les instances de Fernand d'Albayda, malgré les larmes d'Aïxa, elle avait voulu partir; elle s'était enfermée dans le couvent des Annonciades de Pampelune, où elle s'empressa de commencer son noviciat.

Aïxa, ne pouvant suivre son amie, voulait, et c'était son devoir, retourner à Valence, près de son père; elle le pouvait maintenant : le départ de Carmen, la mort de la reine, ne lui permettaient plus de rester à Madrid, et elle devait ses soins et son amour au vieillard qui l'aimait si tendrement et qui depuis tant d'années était privé de sa présence.

Juanita était déjà partie : elle allait à Valence retrouver Pedralvi et annoncer l'arrivée d'Aïxa, que la maladie de Yézid retenait encore à l'hôtel de Santarem.

(1) Si l'on songe que le roi d'Espagne n'avait fait aucuns préparatifs de défense, et que l'assassinat de Henri IV le délivra d'un ennemi redoutable; si l'on songe que Marie de Médicis était tout Espagnole de cœur, qu'elle formait avec l'ambassadeur de Philippe III des projets pour le mariage de ses enfants; que les Italiens qui l'entouraient n'avaient cessé d'entretenir des relations avec l'Espagne; si l'on songe enfin que le duc d'Épernon, dont la conduite avait été si suspecte au moment de l'assassinat, était le représentant de la politique espagnole, et qu'à lui se rattachaient tous les catholiques ardents qui maudissaient une guerre entreprise contre une puissance catholique, avec l'aide des protestants d'Allemagne et de Hollande, on ne peut s'empêcher de soupçonner que les vrais coupables sont restés impunis.

Il ne faut pas oublier non plus que l'Inquisition avait approuvé en 1602 le livre de Mariana *De rege et regis institutione*, qui justifie la doctrine du tyrannicide. Cette doctrine était entendue, il est vrai, au profit du roi d'Espagne.

(Ch. Weiss, *l'Espagne*, liv. 1er, p. 278 et 279.)

Le jour où Piquillo se présenta devant son frère et lui dit : La reine n'est plus ! Yézid poussa un cri horrible, et tomba dans un morne désespoir et une insensibilité qui fit craindre pour sa vie et pour sa raison. Des semaines entières se passèrent pour lui sans sommeil et sans qu'il parlât ni à Piquillo ni à sa sœur.

De temps en temps, il répétait à voix basse : Marguerite ! Marguerite ! Puis, comme effrayé d'avoir prononcé ce nom, il regardait autour de lui, cachait sa tête dans ses mains et s'enfuyait. Il recevait les soins de son frère et de sa sœur sans les remercier... il ne les reconnaissait pas.

Un jour seulement, Piquillo eut l'idée de lui présenter une bague : c'était une turquoise sur laquelle était gravé le mot arabe *Toujours*.

A cette vue la raison sembla lui revenir. Au grand étonnement d'Aïxa, ce talisman magique parut le rappeler à la vie ; mais la surprise d'Aïxa redoubla quand elle crut reconnaître la bague que la reine portait d'ordinaire.

— Qui te l'a donnée, frère ? s'écria Yézid en frémissant.

— Celle qui n'est plus, mais qui veille encore sur nous.

Yézid tomba à genoux.

— Elle m'a dit de te la remettre en t'ordonnant de vivre, et de consacrer, comme moi, à tous les tiens, ces jours que tu lui avais donnés. Lui obéiras-tu ?

— Toujours ! répondit Yézid en portant la bague à ses lèvres.

Il fut décidé que dès que la convalescence de Yézid le permettrait, il retournerait avec sa sœur à Valence. Fernand d'Albayda devait aussi plus tard s'établir dans ses beaux et riches domaines qu'il n'avait pas visités depuis longtemps.

Une vague et douce espérance dont il n'aurait osé parler à personne, et qu'il s'avouait à peine à lui-même, venait parfois faire battre son cœur. Il se la reprochait à l'instant, et continuait à s'y livrer.

Dire que cet avenir lointain ne se présenta pas aussi parfois aux yeux d'Aïxa, c'est ce qu'on ne pourrait affirmer ; toujours est-il vrai que pas un mot, pas un regard n'avait été échangé entre eux à ce sujet, quoique chaque jour ils parlassent de Carmen. Son souvenir et son image toujours présents eussent fait regarder toute autre idée comme un crime. Le cœur aussi a son veuvage que l'on doit respecter, et que le temps seul permet de rompre.

Le départ d'Aïxa était donc arrêté, mais elle ne pouvait quitter Madrid et la cour sans en prévenir le roi, sans obtenir son agrément, sans lui faire au moins ses adieux, à lui qui s'était toujours montré si affectueux et si bon, et qui, récemment encore, venait de lui témoigner si hautement son estime. Elle fit donc demander une audience à Sa Majesté.

Tous ces arrangements de famille, tous ces détails intérieurs, avaient eu lieu pendant les graves événements dont nous venons de faire le récit.

A peine remis des rudes frayeurs qu'il avait éprouvées, le duc de Lerma contemplait avec joie, mais avec frayeur encore, la profondeur du précipice dont un miracle l'avait retiré. Il avait cru tout perdu, et il voyait tout sauvé. Il triomphait des événements, de ses ennemis et même de son roi. Son imprévoyance lui comptait, grâce au succès, pour du talent, et son inhabileté pour une haute et sage politique. Jamais, pendant tout le temps de son administration, il n'eut un moment plus brillant et plus glorieux.

La paix garantie pour longtemps par les nouvelles et solides alliances qu'il venait de former, lui donnait enfin le loisir de réparer toutes ses fautes passées, de fermer toutes les plaies du royaume, de former une armée, de réta-

blir les finances, de ranimer surtout le commerce, l'agriculture et l'industrie, que les Maures seuls soutenaient en Espagne.

Mais au lieu de se livrer à tous ces grands et utiles travaux, le ministre et son frère Sandoval ne rêvaient déjà qu'aux moyens de porter à l'Espagne les derniers coups sous lesquels devait expirer sa prospérité.

Dès le lendemain du succès, le grand inquisiteur s'était hâté de rappeler la promesse que son frère lui avait faite aux jours du danger. Le duc avait promis que s'il échappait à la tempête qui le menaçait, il ne s'opposerait plus aux desseins du ciel et de son frère, et qu'il seconderait celui-ci de tout son pouvoir, afin d'arriver à l'expulsion totale des Maures d'Espagne.

Le premier ministre, s'il avait été son maître, aurait entrepris sur-le-champ une autre croisade qui lui paraissait plus urgente et plus utile à ses intérêts particuliers; c'était l'expulsion immédiate et complète des révérends pères jésuites, ses ennemis mortels. La fermeté inusitée que le roi avait déployée dans le conseil, l'air gêné et contraint avec lequel il accueillait son ministre, l'espèce d'antipathie et de répulsion que maintenant encore il lui témoignait, tout cela était l'ouvrage du père Jérôme, qui, quelquefois encore, continuait à voir le roi en secret.

Le duc commençait à le comprendre, c'était de là que venaient les calomnies qui circulaient sur son compte; c'était de là que viendrait sa ruine, et il lui tardait de dissoudre une coalition implacable et intime dont son fils était le chef.

Le ministre, désormais défiant, avait tout examiné avec soin.

Les renseignements qu'il avait acquis par Piquillo s'étaient trouvés tous exacts. Lui et Sandoval ne pouvaient se dissimuler que ce moine inconnu et obscur les avait mieux servis que leurs amis les plus dévoués. C'était lui qui les avait sauvés, et ce qui redoublait leur étonnement, c'est que ce moine, humble et modeste, sans intrigue comme sans ambition, se tenait à l'écart et semblait prendre à tâche de s'effacer, lorsque la faveur dont il jouissait près du roi, et surtout près de la reine, aurait pu le porter au premier rang.

Ignorant surtout les liens qui l'attachaient à Aixa, le ministre et le grand inquisiteur le regardaient comme un auxiliaire utile dont ils ne se servaient pas, mais dont ils pouvaient se servir.

L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Ainsi que l'avait prévu et espéré l'habile supérieur de la Compagnie de Jésus, on venait d'apprendre la mort du cordelier frey Gaspard de Cordova.

Il fallait lui donner un successeur.

C'était là le but des visites secrètes que le père Jérôme faisait au roi. Il comptait faire nommer à cette place de confesseur quelqu'un de son ordre. Il avait déjà parlé, comme nous l'avons vu, du frère Escobar, que le duc d'Uzède soutenait de tout son pouvoir, manœuvres auxquelles s'opposaient le ministre et surtout le grand inquisiteur, qui voulait cette fois que le confesseur du roi fût pris dans l'ordre de Saint-Dominique.

Il proposa donc un cousin à lui.

A sa profonde surprise, le roi eut le courage inouï, pour ne pas dire l'audace, de refuser. A son tour, et dans son dépit, l'inquisiteur eut l'insolence de repousser nettement Escobar, que le roi lui avait désigné.

Or, comme le consentement royal et l'approbation du saint office étaient également nécessaires, il n'y avait pas moyen de mettre fin à ce débat, et le roi courait risque de rester sans confesseur, ce qui eût été le plus grand des scandales.

Le duc de Lerma pensa à Piquillo, qui lui était dévoué, et dont l'humilité et la modestie lui convenaient fort : de plus, il en avait la preuve, c'était l'ennemi mortel du père Jérôme et d'Escobar.

L'inquisiteur l'accepta, car c'était un dominicain, et le roi, déjà effrayé d'avoir montré tant de courage, n'eut garde de le refuser, car c'était le frère d'Aïxa, secret connu de lui seul et de don Fernand.

Ce fut ainsi, et comme l'attestent tous les historiens contemporains (1), que frey Luis Alliaga, sans le vouloir et sans même y penser, arriva, par le duc de Lerma, à la place de confesseur du roi, place inoffensive avec lui et si redoutable avec un prêtre intrigant.

Aussi Escobar, se voyant encore une fois supplanté par Piquillo, malgré les bonnes intentions du roi et la protection du duc d'Uzède, commença à croire qu'il y avait mauvaise volonté de la part de celui-ci.

Dès ce moment commença entre les anciens alliés une mésintelligence que le ministre prit soin d'augmenter, et qui, ainsi qu'on le verra, ne tarda pas à éclater.

En attendant, Piquillo était confesseur du roi ; il était dans sa destinée de s'élever par ses ennemis et de leur devoir sa fortune.

Le grand inquisiteur promit à son tour au duc de Lerma de favoriser plus tard, et de toute son influence, le bannissement des pères de la Compagnie de Jésus.

Tout l'y portait, son inclination, son intérêt et l'amitié qu'il avait pour son frère, mais il voulait qu'avant tout on s'occupât de l'expulsion des Maures, et il employa un dernier argument qui décida sur-le-champ le ministre :

Le chapeau de cardinal que le duc avait sollicité de la cour de Rome, et que les intrigues du père Jérôme l'avaient jusqu'ici empêché d'obtenir, ce chapeau, objet de tous ses vœux, avait été formellement promis par le pape le jour où les Maures seraient chassés d'Espagne, et jamais les circonstances n'avaient été plus favorables. Tous les obstacles semblaient d'eux-mêmes s'aplanir à la mort de la reine, qui laissait leurs ennemis sans protection aucune ; la paix avec la France, qui leur permettait de disposer de toutes les forces militaires de l'Espagne et de les concentrer, en cas de résistance, sur les provinces de Valence et de Grenade ; enfin, les services rendus récemment par le ministre et qui lui donnaient le droit de tout exiger.

Il fallait donc se hâter de présenter au roi le décret de bannissement et l'engager à le signer.

Il y avait un obstacle, il est vrai, l'amour du roi pour Aïxa ; mais le roi avait ignoré jusqu'ici que celle qu'il aimait fût une Maure ; on pouvait bien le lui cacher encore, et s'il venait à le découvrir, trois moyens restaient : gagner Aïxa, ou la perdre, ou enfin effrayer le roi, en opposant à sa maîtresse la cour de Rome, et à son amour l'excommunication.

Le jeune roi, qui ne se doutait pas des nouvelles inquiétudes et des nouveaux combats qui allaient l'assaillir, se trouvait déjà bien malheureux. Jamais il ne s'était vu dans une position pareille. Forcé de subir, bien plus, d'approuver et de louer avec tout le monde un ministre qu'il n'aimait plus, qu'il craignait et qu'il regardait comme coupable, comment maintenant lui faire son procès ?

(1) Le duc de Lerma s'imagina de tirer d'un couvent le moine Louis Alliaga, qu'il introduisit à la cour et fit nommer confesseur du roi ; homme obscur, mais d'une probité reconnue (Watson, *Histoire de Philippe III*, vol. 2, liv. 6, page 289)

le roi ne l'avait pas osé la veille de sa chute, à plus forte raison le lendemain de son triomphe.

Il ne pouvait même pas, quoique l'envie commençât à lui en venir, destituer un ministre qui venait de sauver l'Espagne, mais peu habile à dissimuler, il n'avait pu cacher à son favori, qui du reste s'en était aperçu, l'espèce d'éloignement et de crainte instinctive qu'il éprouvait pour lui. Mais ses craintes, ses tourments, ses humiliations, à qui les confier? Il regardait autour de lui et ne se voyait pas un ami. Il était seul au milieu de la cour.

Pour comble de maux, il aimait Aïxa plus que jamais, et depuis qu'il ne la voyait plus, son amour avait redoublé.

Indifférent aux destinées de l'État, dont il avait abandonné les rênes, il ne rêvait plus qu'aux moyens de se rapprocher de la seule personne qui lui fût chère.

C'est dans ce moment qu'il reçut d'elle une demande d'audience; Sa Majesté ne la fit pas attendre.

Au moment où entra la duchesse de Santarem, le roi pâlit, et son trouble fut si visible qu'Aïxa elle-même en fut déconcertée.

— Qu'avez-vous à me demander, madame la duchesse? Parlez. Que me voulez-vous?

— Remercier Votre Majesté de toutes les bontés dont elle m'a comblée, et lui faire mes adieux.

— Vous partez, vous! dit le roi.

Il resta interdit et murmura avec un air de profonde douleur :

— Je suis bien malheureux!

— Vous, sire?

— Oui, depuis quelques jours, tout semble m'accabler... C'est là le dernier coup.

— En vérité, sire, je ne puis croire à ce que vous me dites là. Mon départ est un événement de si peu d'importance!

— Écoutez-moi, duchesse.

Il s'arrêta, comme s'il luttait contre sa timidité; puis, rassemblant tout son courage, il lui dit, d'une voix qu'il essayait de rendre ferme, et qui tremblait d'émotion :

— Je vous aime!.. Oui... oui... c'est la première fois que ce mot sort de ma bouche... mais il ne vous a rien appris.

Aïxa avait trop de franchise et de loyauté pour chercher de vains détours : elle se contenta de garder le silence, et le roi reprit :

— Oui, vous savez bien que je vous aime, et vous comprendrez alors combien ce départ m'afflige. Je n'avais aucun plaisir, aucun bonheur... que celui de vous voir.

— Et depuis longtemps, sire, depuis la mort de la reine, je ne venais plus à la cour.

— Avez-vous besoin de le dire, et croyez-vous que je ne m'en sois pas aperçu? j'ai si peu d'amis que quand il m'en manque un, il ne m'en reste plus. Voilà ce que j'ai éprouvé en votre absence! Vous n'étiez plus là, c'est vrai, mais je vous savais à Madrid... Je pouvais vous rencontrer... comme l'autre jour, par exemple. Cela n'arrivait pas, continua-t-il avec un sentiment douloureux, mais j'espérais que cela arriverait... c'était quelque chose, c'était une émotion dans ma vie!

A l'aveu de cet amour exprimé si simplement et si franchement, Aïxa ne

savait que répondre; elle balbutia quelques mots de respect et de dévouement pour le roi...

— Oui, s'écria celui-ci avec amertume : le roi! toujours le roi! c'est-à-dire celui que personne n'aime... Celui qui est condamné au respect et à l'isolement c'est là le roi! Voyez-vous, duchesse, je n'ai eu qu'un jour heureux dans ma vie, ou plutôt une soirée, celle où j'étais Augustin de Villa-Flor... votre cousin... ou que du moins vous me traitiez comme tel... Et quand je bénis cette soirée... je ne sais pas pourquoi... car c'est depuis ce temps-là que je vous aime!

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui dire...

— Parlez-moi comme alors, parlez-moi franchement, dussiez-vous tourner en dérision ma faiblesse.

— Jamais, sire; aujourd'hui comme alors, je vous remercierai de votre amitié. Aujourd'hui comme alors, je vous dirai : pourquoi le roi remet-il à d'autres le pouvoir que le ciel lui a confié? pourquoi ne cherche-t-il pas dans les devoirs, dans les travaux qui lui sont imposés, une distraction à des chagrins qui s'effaceront bien vite... pourvu qu'il le veuille seulement.

— Oui, il n'y a que vous qui m'ayez jamais parlé ainsi; mais ce courage et cette force de volonté, il ne suffit pas de me les conseiller, il faut me les donner, et je ne les ai que quand je vous entends, quand vous êtes là! Ne me quittez donc pas, duchesse, je ne suis rien par moi-même, je suis tout par vous.

Et dans les yeux du pauvre roi roulait une larme qui, mieux que ses paroles, semblait dire : restez.

— Je le voudrais, sire, mais cela n'est pas possible.

— Restez pour me donner la force de déjouer les piéges qui me menacent, pour démasquer les traîtres qui m'entourent...

— Serait-il vrai, sire?

— Oui, oui, ce dont je vous parlais l'autre jour... Tout cela n'est que trop vrai... je ne vois ici que des ennemis... je ne puis me fier qu'à vous, et vous m'abandonnez!

Alors, dans un trouble inexprimable, il tomba à ses genoux; et saisissant sa main, qu'il baigna de ses larmes, il s'écria avec chaleur :

— C'est moi! c'est votre roi... non, c'est votre ami qui vous supplie. Restez, pour que ce peuple qui me méprise m'honore et m'estime; restez, pour que mon règne soit glorieux... ou plutôt .. restez pour que je vous aime, pour que je jette à vos pieds ce sceptre et cette couronne, auxquels je n'aurai dû qu'un jour de bonheur, celui où je vous les aurai donnés!

— Sire! sire! relevez-vous! lui dit Aïxa; revenez à la raison et daignez m'écouter.

Je ne puis rester en ce palais sans manquer à la mémoire de la reine, votre femme et ma bienfaitrice, sans manquer moi-même à mes devoirs; et pouvez-vous penser qu'au moment où je vous rappelle les vôtres j'oublierais les miens?

Mon seul bien, ma royauté à moi, c'est mon honneur, et cette royauté, je saurai la conserver et la défendre comme je vous conseillais de défendre la vôtre.

Ne vous fâchez pas de mes paroles, sire, votre amitié seule me toucherait plus que vos grandeurs. Je n'ai point d'ambition; je n'en ai qu'une du moins, celle de rester une honnête femme, et si je cédais à vos vœux, vous qui prétendez m'aimer, vous seriez à jamais malheureux, car le jour où je deviendrais votre maîtresse serait le dernier de ma vie : je me tuerais!

Ces mots étaient prononcés avec une simplicité et une franchise si énergiques, qu'il n'y avait pas à douter qu'ils ne partissent du cœur, et qu'Aïxa n'eût dit la vérité.

Le roi en fut comme effrayé. Il la regarda quelque temps en silence et avec respect. Puis, comme frappé d'une idée nouvelle, son front s'éclaircit, son cœur oppressé respira plus librement.

— Vous avez raison, duchesse, et je vous prouverai que j'étais digne de vous comprendre ; je vous prouverai que mon amour n'était pas un amour ordinaire. Ne partez pas, cependant, accordez-moi encore huit jours. Vous ne les refuserez point à votre roi... à votre ami !

Aïxa s'inclina en signe d'assentiment.

— Bien, bien, duchesse, je vous remercie de cette promesse ; j'en demande une seconde, c'est que vous ne partirez point sans me faire vos adieux.

— Je remercie Votre Majesté de l'honneur qu'elle veut bien me faire et je me rendrai à ses ordres.

— A mes ordres... non ! mais à ma prière. Je vous attendrai donc ici, dans huit jours, à la même heure.

La duchesse fit au roi une profonde révérence et se retira.

Le roi la suivit longtemps encore des yeux pendant qu'elle traversait les vastes salons du palais. Il admirait cette taille majestueuse, cet air noble et fier, cette démarche de reine.

— Oui, se disait-il avec chaleur : elle mérite ce que je veux faire pour elle ; c'est une belle et généreuse pensée qu'elle seule pouvait inspirer, et depuis qu'elle m'est venue, mes inquiétudes se dissipent, le présent ne m'effraie plus, l'avenir me sourit. Que sera-ce donc quand cette idée sera exécutée ? c'est là le difficile ! mais, comme elle le disait, il ne s'agit que de vouloir pour renverser tous les obstacles, et cette fois j'aurai une volonté.

Le roi avait, en effet, conçu un projet que nul, à coup sûr, n'eût pu soupçonner, et que son amour seul pouvait faire comprendre. Voyant bien que la duchesse de Santarem n'était pas femme à céder à ses désirs de roi ; persuadé, comme elle le lui avait dit, qu'elle se tuerait plutôt que d'être sa maîtresse, et, d'un autre côté, ne pouvant se résoudre à renoncer à elle, il avait résolu d'en faire sa femme et son premier ministre.

Puisqu'il était dans son caractère d'être subjugué et dirigé, il valait mieux l'être par Aïxa que par le duc de Lerma, et décidé, sitôt qu'il le pourrait, à se défaire de celui-ci, il ne pouvait pas choisir un successeur qui lui convînt mieux et qui lui fût plus agréable.

XXII.

LE MÉMOIRE DE L'ARCHEVÊQUE.

Le roi ne s'était pas dissimulé les difficultés qu'il aurait à vaincre pour arriver à l'exécution de son projet : l'orgueil de la noblesse espagnole, le rigorisme de la cour, l'inflexible sévérité de l'étiquette.

Mais si la duchesse de Santarem ne pouvait devenir reine d'Espagne, rien n'empêchait qu'elle ne devînt la femme du roi. Il était veuf, il était libre. Les

mariages de la main gauche étaient alors fréquents chez les personnages de la plus haute distinction. L'Espagne même avait vu Maria Padilla s'asseoir sur les degrés du trône de don Pèdre ; il ne fallait pour cela que trouver appui et protection chez les personnages les plus influents du clergé et de la cour ; leur approbation entraînerait celle des autres, et chacun, s'empressant d'imiter leur exemple, fléchirait le genou devant la nouvelle reine.

Il répugnait au roi de confier ce projet au duc de Lerma et surtout au grand inquisiteur, et cependant c'étaient eux qui pouvaient le mieux le faire réussir; mais aucune sympathie n'attirait plus le roi vers eux ; tout lui disait au contraire qu'ils étaient les ennemis nés d'Aïxa, et que, loin de servir ce mariage, ils emploieraient tout leur crédit à l'empêcher.

Le duc d'Uzède aurait mieux convenu au roi, mais il n'avait pas assez d'influence, ou pour mieux dire il n'en avait aucune.

Le père Jérôme aurait sans doute favorisé ce dessein auprès de la cour de Rome; le roi le croyait du moins, et grande était son erreur; le père Jérôme était au plus mal avec Sandoval, le duc de Lerma et le saint-office, et le prendre pour allié, c'était se donner tous les autres pour adversaires. Une autre idée vint au roi.

Il avait sur sa table un mémoire d'une belle écriture qui portait ces mots : *Important et secret... pour le roi seul.*

Il lui était adressé par le patriarche d'Antioche, l'archevêque de Valence, Ribeira. Ce mémoire démontrait par des arguments victorieux la nécessité d'expulser le plus promptement possible les Maures de l'Espagne. Le roi n'avait pas lu ce mémoire; il s'était contenté d'en regarder la signature, et le nom de Ribeira lui avait désigné l'homme qui pouvait, s'il le voulait, seconder ses desseins.

Son influence était immense en Espagne et dans la chrétienté, où on le regardait comme un saint. Ce mariage béni par lui ne rencontrerait que des approbateurs, et obtiendrait même le concours du saint-office, dont Ribeira était un des principaux membres.

Il ne s'agissait donc que de gagner ce prélat, et ce fut à lui que le roi résolut de confier le premier son projet, honneur qui devait d'abord le flatter.

Le roi lui écrivit donc, de sa main, pour le prier de quitter Valence et d'accourir à l'instant même et en secret à Madrid.

L'archevêque, persuadé de l'effet qu'avait produit son mémoire, et rêvant d'avance l'adoption de tous ses plans, s'empressa de quitter son palais épiscopal, ses ouailles et même deux conversions presque achevées que venait de lui expédier l'œuvre de la Rédemption, toujours dirigée par le curé Romero et par le frère Acapulco, nos anciennes connaissances.

L'archevêque arriva sans que le duc de Lerma et le grand inquisiteur en fussent instruits. Il se rendit directement dans le cabinet du roi, où l'on se hâta de l'introduire ; les ordres étaient donnés, et le roi, en l'apercevant, courut au-devant de lui, le visage épanoui et l'œil rayonnant.

— Asseyez-vous, mon père, dit le monarque de l'air le plus affectueux, en forçant l'archevêque à s'asseoir près de son bureau ; et le prélat goûta cette jouissance indicible d'amour-propre que les auteurs religieux ou laïques peuvent seuls bien savourer et comprendre, celle de voir son ouvrage, son mémoire, sous les yeux et presque sous la main du roi.

— Il le lit sans cesse ! se dit-il.

— Mon père, dit le roi, je vous ai fait appeler pour une importante affaire.

— Mon mémoire, répéta le prélat en lui-même.
— L'affaire qui me tient le plus au cœur.
— Mon mémoire, se dit le prélat.
— Une affaire enfin qui m'occupe jour et nuit.
— Je le vois bien, dit le prélat en montrant du doigt le mémoire.
— Comment cela, mon père? reprit le roi.
— Votre Majesté, répondit le prélat avec satisfaction, veut me parler de mon mémoire.
— Non, mon père...
— Votre Majesté cependant l'a lu?
— Pas encore.

Si le roi avait été moins occupé de l'idée qui, en ce moment, l'absorbait tout entier, il aurait été frappé du coup d'œil foudroyant du saint prélat et de la décomposition totale de ses traits à ce seul mot : Pas encore!

— Il s'agit cependant, s'écria-t-il avec feu, du triomphe de la foi!
— Nous en parlerons plus tard. Écoutez-moi d'abord.

Le pieux archevêque, qui arrivait persuadé que la cause était définitivement jugée, tomba dans un profond découragement en voyant qu'elle n'était pas même plaidée, et il lui fallut toute sa patience évangélique ou plutôt toute l'envie qu'il avait de gagner son procès, pour prêter au roi l'attention que celui-ci lui demandait.

Le roi, avec plus d'adresse, de chaleur et d'esprit que son auditeur ne lui en aurait supposé, développa son idée et ses projets.

L'archevêque, disposé peu favorablement et les yeux toujours fixés sur son mémoire encore intact, secouait la tête d'un air de doute et de désapprobation, et finit par dire que l'affaire lui paraissait impraticable et impossible.

Le roi pâlit, se mordit les lèvres et répondit sèchement :

— Soit, monsieur l'archevêque; nous avions compté sur vous pour nous seconder, nous nous adresserons à d'autres.

— Sire, j'ai répondu à Votre Majesté en mon âme et conscience, et c'est avec la même franchise que je lui parlerai du projet qui m'amène. Il s'agit des Maures, vos sujets.

Le roi n'écouta pas.

— Le mémoire que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Majesté...

— Bien, monsieur l'archevêque, je le lirai, dit le roi avec une froideur glaciale.

Et prenant le mémoire qui était sous sa main, il le jeta plus loin sur une pile de papiers indéfiniment ajournés.

— Dans ce mémoire, dit l'archevêque un peu troublé, j'avais l'honneur d'exposer à Votre Majesté...

Le roi se leva, marcha dans la chambre d'un air agité, et oubliant totalement l'archevêque, se mit à rêver à Aïxa.

Le prélat commença à comprendre sa faute, et sentit qu'il avait commis la même maladresse à l'égard du roi, que celui-ci à l'endroit de son mémoire.

Or, comme c'était là la principale affaire de sa vie, et qu'il tenait à son projet autant que le roi tenait au sien, il pensa, comme le frère Escobar, qu'en raison de l'intention, une transaction était permise, et que telles affaires impossibles séparément devenaient, en se réunissant, d'une exécution facile.

Il toussa assez fortement pour rappeler l'attention du roi, alors totalement absente, et dit d'un air mielleux :

— Je suis pour ce que j'en ai dit...

— Et qu'avez-vous dit? demanda brusquement le roi.

— Je suis fâché que Votre Majesté n'ait pas lu mon mémoire.

Le roi haussa les épaules avec impatience.

— Votre Majesté y aurait justement vu un article qui se rapporte à la question qu'elle a d'abord daigné me soumettre.

— En vérité! reprit le roi en se rapprochant du prélat.

— Il y a tel projet dont la pensée première peut ne pas être irréprochable, et qui le devient par la manière dont il est exécuté. Permettez-moi donc, sire, de conserver la franchise de mes opinions et ma liberté de conscience.

— Je permets, dit vivement le roi.

— Je n'approuve pas, je l'ai dit, le mariage que désire Votre Majesté. Il excitera les réclamations du peuple et de la noblesse, et je ne sais même pas jusqu'à quel point il sera agréable à Dieu.

Le roi commençait à donner des signes d'impatience; aussi le prélat s'empressa-t-il d'ajouter à voix haute :

— Mais...

Le roi se calma.

— Mais si l'on commençait par conquérir l'approbation des hommes et l'agrément du ciel par une œuvre grande, pieuse et désirée de tous, par une œuvre utile à la religion comme à l'État, oh! alors, sire, permettez-moi de vous le dire avec la même franchise, ce serait bien différent.

— J'entends, dit le roi.

— On trouverait tous les esprits disposés à accueillir les idées de Votre Majesté, on penserait qu'après avoir assuré le bonheur de ses sujets, il lui est permis de penser au sien, et je vais plus loin, si quelques-uns blâmaient encore, si quelques casuistes rigoureux osaient dire qu'il y a faute, on répondrait, et moi tout le premier : Non, il n'y a pas faute, car elle était expiée; dès qu'il y a expiation, il n'y a plus faute. Or, nous avons ici expiation, bien mieux, expiation d'avance, ce qui fait que la faute est effacée avant même d'être commise.

— J'entends, répétait le roi avec joie, quoiqu'il ne comprît pas parfaitement.

— Ainsi, continua le prélat avec chaleur, si Votre Majesté approuvait les idées contenues dans ce mémoire...

— Je les approuve, s'écria le monarque, et de confiance : ne viennent-elles pas de vous!

— Si Votre Majesté consentait à signer, et le plus tôt possible, ce décret si ardemment, si impatiemment attendu de tous...

— Je signerai tout ce que vous voudrez... je vous le promets.

— Et moi, j'ose promettre à Votre Majesté que son mariage, approuvé par le grand inquisiteur et le saint-office, obtiendra l'approbation générale de ses sujets et la bénédiction du ciel.

— Je consens! je consens! s'écria le monarque au comble de ses vœux, à condition que vous vous chargerez de tout auprès du ciel, auprès de Sandoval, et même auprès du duc de Lerma, avec qui je ne voudrais pas, en ce moment, avoir à traiter un pareil sujet.

— Je me charge de tout, répondit le prélat radieux.

— Et le plus tôt possible.

— Je le promets à Votre Majesté, et ne lui demanderai plus qu'une seule chose.

— Laquelle?

— C'est de lire mon mémoire.

— A l'instant même.

Et le roi, rappelant le malheureux manuscrit de l'exil qu'il lui avait imposé, s'empressa de l'ouvrir au moment où le prélat s'éloignait.

Mais dès la première page, il en abandonna la lecture et se mit à penser avec ivresse à la duchesse de Santarem et à la surprise qu'il allait lui causer le jour où elle viendrait, selon sa promesse, pour prendre congé de lui.

XXIII.

LA SIGNATURE.

Quant à l'archevêque de Valence, laissant le roi tout entier à ses rêves d'amour et de bonheur, il courut au palais du saint-office, où il trouva Sandoval et le duc de Lerma réunis.

— Eh bien! s'écria-t-il avec un sourire orgueilleux, la cause du ciel est gagnée. Pendant que vous délibérez, je combats : pendant que vous cherchez les moyens de vaincre, je triomphe! Le roi a reçu mon mémoire, et l'expulsion des Maures est décidée; le roi signera le décret de bannissement aussitôt qu'on le voudra, et le plus tôt possible, ce sont ses propres expressions.

L'inquisiteur et le ministre restèrent stupéfaits et ravis. L'un croyait voir la chrétienté à ses pieds, et l'autre le chapeau de cardinal sur sa tête. Ribeira leur raconta avec détail la conversation qu'il venait d'avoir avec le roi, et à mesure qu'il parlait, Sandoval et son frère cessaient de sourire et leurs fronts se rembrunissaient.

— Ainsi donc, continua Ribeira en terminant son récit d'un air triomphant, pourvu qu'on laisse faire au roi ce mariage, mariage secret, mariage de la main gauche, après tout, qui nous importe peu, il consent, il signe : j'ai tout obtenu.

— Vous n'avez rien obtenu, dit Sandoval d'un air sombre : celle qu'il veut épouser est la duchesse de Santarem, qu'il adore.

— Eh bien!

— La duchesse est la fille de Delascar d'Albérique! elle est Maure! dit le duc de Lerma.

— Et n'a jamais été baptisée, ajouta le grand inquisiteur.

L'archevêque demeura accablé de son prétendu triomphe.

Le roi, c'était évident, ne pouvait s'allier, même secrètement, au sang mauresque; c'eût été un scandale trop grand pour que le saint-office l'approuvât, une mesure politique trop absurde pour que le premier ministre y consentît, car si le roi d'Espagne épousait une Maure, il ne pouvait plus signer le bannissement de ses frères; la nouvelle épouse du roi saurait bien s'y opposer, et son autorité serait bien autrement puissante que celle de la dernière reine. C'était un obstacle invincible.

— Comment le roi n'a-t-il pas parlé de cette difficulté, qui est la plus grande de toutes? s'écria l'archevêque.

— Le roi n'en sait rien, répondit Sandoval.

— Eh bien! faisons comme lui, ignorons tout. Qu'il signe ce décret; une fois sa signature donnée et l'édit publié, ce sera irrévocable, et pour le reste, nous verrons après.

— Au fait, dit Sandoval, le roi l'entendait lui-même ainsi : l'archevêque de Valence s'est engagé à lui faire épouser une chrétienne.

— Mais non pas une Maure, s'écria Ribeira, et les Maures une fois bannis du royaume par l'édit royal, la duchesse de Santarem doit quitter l'Espagne comme les autres.

On s'arrêta à cette dernière idée, et le lendemain le ministre et les deux prélats se rendirent chez le roi.

Il attendait avec impatience, car c'était le huitième jour, le jour où Aïxa devait, comme elle le lui avait promis, se rendre au palais pour prendre congé de son souverain.

Le roi fit à l'archevêque de Tolède l'accueil le plus affectueux; celui qu'il fit à Sandoval fut plus réservé, et le duc de Lerma remarqua avec étonnement que roi affectait de ne point rencontrer ses regards.

— Ainsi que je l'ai promis à Votre Majesté, s'écria Ribeira, nous venons lui apporter à signer un édit qui illustrera son règne. Ce que Charles-Quint n'avait osé tenter, ce que Philippe II s'était contenté de rêver, Votre Majesté va l'accomplir et assurer à jamais la sécurité de l'État et l'unité religieuse de l'Espagne.

Il lui présenta respectueusement le parchemin, que le roi parcourut.

— Je vois bien, dit-il; je vois qn'on me propose de renvoyer du royaume et de déporter en Afrique les Maures, nos fidèles sujets... Et ce projet, mes pères, est approuvé et signé par vous?

— Oui, sire.

— Et par vous aussi, monsieur le dnc?

— Comme la mesure la plus utile que puissent vous conseiller les amis de Votre Majesté.

— Votre avis, dit le roi, est d'un grand poids dans cette affaire. Puis-je espérer rencontrer en vous la même unanimité pour le projet dont monsieur l'archevêque de Valence a dû vous parler?

— Sa Seigneurie nous a annoncé que Votre Majesté désirait épouser secrètement une de ses sujettes.

— Oui, messieurs.

— Une personne de rang et de naissance.

— La duchesse de Santarem.

— Une personne élevée dans la religion catholique, apostolique et romaine.

— Sans contredit.

— S'il en est ainsi, dit l'inquisiteur en regardant ses deux collègues, je n'y vois et n'y mets aucune opposition.

— Ni moi, dit le duc.

— Ni moi non plus, ajouta l'archevêque de Valence.

Le roi, au comble de ses vœux, serra vivement la main des deux prélats et jeta sur le duc de Lerma nn regard presque gracieux.

— Vous m'apportez alors cette décision signée par vous?

— Non, sire... mais nous allons la rédiger pendant que Votre Majesté signera l'édit.

— Je désire, messieurs, répondit le roi, que ce mariage soit célébré avant tout.

— Et pourquoi donc, sire? s'écria l'archevêque avec inquiétude; cela nous retardera beaucoup.

— N'importe, dit le roi; si j'ai bien compris le système dont vous me parliez l'autre jour, s'il y a faute, comme vous me l'avez expliqué, j'aime mieux décidément la commettre avant, et que vous, mes pères, vous vous chargiez de l'ef-

facer après. Ainsi, le jour même de mon mariage, en sortant de la chapelle, je signerai cet édit, qui doit, dites-vous, me concilier tous les cœurs et toutes les bénédictions de mes sujets; il en rejaillira quelque chose sur ma femme. Voyez donc vous-mêmes, mes pères, continua le roi, le moyen de hâter, sans blesser les convenances, cette union sur laquelle nous sommes tous d'accord.

Les trois conseillers se regardèrent avec embarras, et cet embarras redoubla quand le roi, sourd à toutes leurs représentations, déclara, contre son habitude, nettement et fermement, qu'il ne signerait aucun édit et ne s'occuperait d'aucune affaire d'État avant son mariage.

Les trois ministres étonnés crurent que leur souverain avait des soupçons et qu'il avait été prévenu; il n'en était rien : le roi était pressé, voilà tout.

— Eh bien! mes pères, dit-il en voyant leur hésitation et leur trouble, qu'y a-t-il donc?

— Il y a, sire, une difficulté, dit le grand inquisiteur, décidé à aborder la question.

— Quelle difficulté? s'écria le roi en pâlissant.

— L'intention de Votre Majesté est d'épouser une chrétienne?

— Eh bien! est-ce que la duchesse de Santarem ne professe point la religion catholique, apostolique et romaine?

— Non, sire!

— Ah! mon Dieu! s'écria le roi effrayé, est-ce qu'elle serait par hasard luthérienne ou calviniste?

— Pire que cela.

— O ciel! juive!

— Pire encore!.. elle est Maure!

— Maure! dit le roi accablé de douleur et d'effroi.

— C'est la fille de Delascar d'Albérique de Valence, qui avait tenu cette enfant éloignée de la maison paternelle pour l'élever en secret dans sa croyance et surtout pour la soustraire au baptême.

— Oui, sire, dit Ribeira, celle que le Roi Catholique voulait épouser n'a même pas été baptisée.

— Notre zèle pour Votre Majesté, continua le duc de Lerma, nous a fait acquérir tous ces renseignements, et c'est pour sauver notre souverain...

— Que vous vouliez me faire d'abord signer le bannissement et peut-être la mort de celle que j'aimais!

— Je ne voyais que mon souverain! s'écria le duc.

— Oui, oui, je le sais, dit le roi avec amertume, vous n'aimez pas les reines d'Espagne. Messieurs, dit-il d'un air sombre, il y a une fatalité qui me poursuit... Nous examinerons ensemble si décidément Dieu m'ordonne de renoncer à mes espérances, ou si peut-être la conversion d'une personne si haut placée ne serait pas agréable au ciel et ne rendrait pas cette union possible.

Les trois ministres tressaillirent.

— Mais ce que je sais, continua le roi, que l'amour rendait généreux et noble, comme il l'avait déjà rendu clairvoyant, ce que je sais, c'est que je ne persécuterai point celle que j'avais jugée digne de ma main et de mon cœur. Je la respecterai, je la défendrai, elle et ses frères, et surtout, ajouta-t-il avec passion, je ne consentirai jamais à ce qu'elle s'éloigne de l'Espagne!

— Eh bien! moi, s'écria le fougueux archevêque de Valence, je ne laisserai pas Votre Majesté s'exposer à l'excommunication.

— Compromettre son salut, dit l'inquisiteur.

— Et celui de son royaume, ajouta le duc de Lerma.

Mais les deux prélats et le duc eurent beau faire, ils n'obtinrent d'autre réponse que celle-ci :

— Je ne signerai pas cet édit, je ne le signerai jamais!

En vain ils menacèrent des foudres de l'Église, de la colère de Rome, du soulèvement de toute la nation : le roi, avec l'obstination d'un amoureux, répétait toujours :

— Je ne signerai jamais!

Tout à coup son visage, qu'animait le feu de la discussion, devint pâle et livide, la parole expira sur ses lèvres, des gouttes de sueur coulèrent sur son front, et ses yeux, où brillaient l'espérance et l'amour, devinrent ternes et hagards, et demeurèrent fixés sur un petit papier que seulement alors il venait d'apercevoir sur son bureau. Sans songer aux trois conseillers qui, assis devant lui et immobiles, examinaient attentivement ses traits et ses moindres gestes, il lisait tout bas, et tout à coup il s'écria avec fureur :

— Je signerai, messieurs, l'édit que vous me proposez!

Les trois ministres firent un geste de surprise et de joie, et le roi continua :

— Oui, je signerai cet édit, mais je veux que ce soit à l'instant, à l'instant même!.. Donnez-le-moi.

— Nous avons eu l'honneur, dit le duc de Lerma, de le présenter à Votre Majesté, qui l'a placé là... sous sa main.

— C'est juste, dit le roi, je vais le lire.

Au lieu de l'édit il prit le petit billet et lut une seconde fois ces mots, qui avaient déjà produit sur lui un effet si terrible :

« Sire, Aïxa vous trompe; elle aime éperdument Fernand d'Albayda; c'est « pour lui qu'elle a fait rompre le mariage de Carmen d'Aguilar; c'est pour « lui qu'elle se rend à Valence, où Fernand la rejoindra. Tous deux y vont « pour se marier. »

Ce billet était de la même écriture que le premier. Nul doute pour le roi qu'il ne vint d'un ami dévoué.

Cet ami, dont le monarque était loin de se douter, c'était la comtesse d'Altamira. Pendant le temps qu'Aïxa avait demeuré chez elle près de Carmen, et avant l'aventure de don Augustin de Villa-Flor, la comtesse, on l'a vu déjà, avait cru remarquer que les assiduités de Fernand chez elle avaient pour but Aïxa encore plus que sa fiancée.

Elle pensa s'être trompée en voyant que le mariage tant désiré par d'Aguilar avait toujours lieu.

Mais, le matin même de ce mariage, on se rappelle qu'elle monta dans l'appartement de sa nièce, en proie alors à une fièvre ardente, et les phrases que celle-ci avait proférées dans son délire avaient suffi pour confirmer les soupçons de la comtesse et lui apprendre l'amour de Fernand et d'Aïxa.

Quant aux moyens de faire parvenir cet avis, rien n'était plus facile; Latorre, valet de chambre du roi, avait été placé au palais par le duc d'Uzède, son ancien maître, lequel le regardait toujours comme à son service, vu les appointements énormes qu'il continuait à lui payer.

Le roi restait donc absorbé devant ce billet, et les trois ministres, sans deviner d'où arrivait en leur faveur ce secours inconnu et subit, attendaient avec angoisses le dénoûment qu'ils désiraient et qu'ils n'osaient hâter. Enfin, le roi sortit de sa stupeur et dit vivement et avec force :

— Une plume!.. une plume!.. donnez, que je signe!

Le grand inquisiteur lui en offrit une, le duc de Lerma déroula le parchemin, et l'archevêque de Tolède approcha l'écritoire. Le roi d'une main agitée y trempa sa plume et s'apprêta à signer.

L'huissier de la chambre annonça en ce moment madame la duchesse de Santarem.

XXIV.

LES CONDITIONS.

Le roi, prêt à signer, s'arrêta, jeta vivement la plume et s'écria avec colère :

— La duchesse de Santarem ! nous serons ravi de la voir ! Qu'elle entre ! qu'elle entre ! Pardon, mes pères, et vous, monsieur le duc ; nous reprendrons cette affaire plus tard.

Il y avait dans son geste et dans sa voix une expression tellement impérative qu'il n'y avait pas moyen de rester davantage. Ils sortirent donc. Le duc, en s'éloignant, lança un coup d'œil d'indignation à l'huissier malencontreux qui avait annoncé la duchesse et qui venait ainsi, sans le savoir, de renverser leurs projets.

Le pauvre huissier n'aperçut pas le regard foudroyant du ministre, car dans ce moment il s'inclinait jusqu'à terre pour le saluer.

Mais le lendemain il fut destitué sans avoir jamais pu deviner la cause de sa disgrâce.

Le roi n'avait jusque-là connu dans son amour qu'un tourment, c'était de ne pas voir celle qu'il aimait ; qu'une crainte, c'était de n'en pas être aimé. Il ne lui était pas venu à l'idée que ce cœur insensible pour lui pût ressentir de l'affection pour un autre.

Il avait toujours et complétement ignoré le supplice de la jalousie ; celle qu'il ressentait en ce moment venait, comme toute passion nouvelle et non encore éprouvée, l'envahir tout entier.

A la vue d'Aïxa, son sang avait reflué vers son cœur ; il était pâle ; ses lèvres tremblantes balbutiaient des mots inarticulés qu'il achevait à peine, et son trouble était d'autant plus violent qu'il faisait tous ses efforts pour le cacher.

Enfin, il lui fit signe de s'asseoir, en essayant de sourire, et ce sourire donna à tous ses traits une expression convulsive dont Aïxa s'effraya.

— Qu'avez-vous donc, sire? s'écria-t-elle.

— Ce que j'ai, ingrate !..

Et alors tout ce que son cœur contenait de rage et de douleur comprimées s'échappa avec des cris et des sanglots.

Ce n'était plus cet homme apathique et indolent, ce roi que rien ne semblait émouvoir, pas même la misère de ses peuples : c'était un amour outragé, furieux, jaloux ! et la jalousie a son éloquence, qui est la même pour tous, pour l'homme du peuple comme pour le roi ; car dans les grandes passions, dans l'expression d'un sentiment violent et énergique, le langage de l'un s'élève, et le langage de l'autre s'abaisse.

Ainsi, le roi, oubliant son rang, le roi, furieux comme le dernier de ses sujets, accabla Aïxa de reproches et de menaces, de mépris et de haine, et finit par tomber à ses pieds ivre de colère et d'amour.

Aïxa avait fait d'inutiles efforts pour calmer cet accès de fièvre chaude et de délire, auquel elle n'aurait rien compris, sans le nom de Fernand, que le roi répéta souvent.

— Quels reproches ai-je donc mérités de Votre Majesté? dit-elle enfin, quand il lui fut permis de se faire entendre; avais-je accepté ses vœux?..

— Non... non, dit le roi; mais vous avez accueilli ceux de Fernand!

— Avais-je promis à Votre Majesté mon cœur et mon amour?

— Non, mais vous les avez donnés à Fernand... l'oserez-vous nier? Et ce n'est rien encore! continua-t-il avec une impétuosité de paroles que rien ne pouvait interrompre; si vous me quittez... si vous retournez à Valence, n'est-ce pas pour l'épouser?.. Répondez, répondez-moi donc!.. Qui vous empêche de répondre?

— Vous seul, sire; j'attends que Votre Majesté me le permette.

— Moi! dit le roi avec rage; moi qui vous supplie, à genoux, de parler, de me dire la vérité!

— Vous la connaîtrez tout entière, sire!.. je ne sais qui a pu m'accuser auprès de Votre Majesté d'aimer don Fernand d'Albayda.

— Ce n'est donc pas vrai? dit le roi avec un transport de joie en étendant les mains vers elle.

Aïxa se recula, baissa les yeux et répondit :

— C'est vrai... sire!

— Et vous osez me l'avouer, à moi!

— Oui, sire! Mais là, je vous le jure, s'arrêtent mes crimes, et celui dont vous m'accusez encore n'est jamais venu à ma pensée ni probablement à la sienne. Maîtresse de ma main, je n'en ai point disposé... je ne l'ai promise à personne... pas même à lui!..

Et, élevant la voix, elle ajouta avec force :

— Je me rends à Valence, non pour épouser don Fernand d'Albayda, je vous le jure, mais pour revoir et embrasser mon père, Delascar d'Albérique, qui est un Maure.

— Je le sais.

— Et qui m'a élevée dans sa croyance, sire.

— Je le sais... je le sais... répéta le roi avec impatience et avec humeur. Ainsi, et d'après votre propre aveu, à vous, qui êtes la franchise même, vous ne voulez point et vous n'épouserez jamais Fernand d'Albayda?

— Je n'ai pas dit cela, sire.

— Quoi! s'écria le roi furieux, elle ne m'accordera même pas cette consolation, ce bonheur, cette espérance! Et que dites-vous donc, alors?

— Je dis que, dans ce moment, et pour rien au monde, je ne consentirais à l'épouser.

— A la bonne heure! reprit le roi plus adouci. Et pourquoi?

— Parce qu'il était le fiancé de Carmen d'Aguilar, ma meilleure amie, presque ma sœur, et que je n'épouserai jamais Fernand d'Albayda... tant que je pourrai croire que Carmen l'aime encore.

— A la bonne heure! répéta le roi avec une satisfaction mêlée de crainte, pourvu que Carmen soit fidèle et constante. Mais qui peut se fier à ces jeunes filles! n'a-t-elle pas déjà une autre idée? ne veut-elle pas, m'a-t-on dit, entrer dans le couvent des Annonciades de Pampelune comme novice?

— Elle y est déjà, sire.

— Qui l'a permis?

— La reine, sire.

— C'est un tort qu'elle a eu : je n'y aurais jamais consenti. Et, reprit-il avec une colère qu'il cherchait à modérer, si elle prononce ses vœux, si elle devient religieuse, si elle renonce décidément au monde et à Fernand, que ferez-vous alors ?

— Je l'ignore, sire.

— Et si ce Fernand voulait vous épouser, que feriez-vous?

— Je l'ignore.

— Vous me trompez ! vous le savez ! Répondez-moi donc ! répondez ! S'il vous offrait sa main, continua-t-il avec fureur, que feriez-vous?

Aïxa fléchit un genou et dit avec sa donce voix :

— Peut-être alors, sire, viendrais-je demander à Votre Majesté la permission de l'accepter.

— A moi !

— A vous, qui seriez trop bon et trop juste pour me la refuser.

— Moi ! dit le roi; moi y consentir ! Mais vous ne savez donc pas, continua-t-il aveo un cri de douleur et de passion, que je voulais vous épouser !

— Vons, grand Dieu ! Ce n'est pas possible !

— Demandez à ce duc de Lerma qui sort d'ici ; demandez à ces ministres du ciel : ils vous le diront ; ils vous attesteront que je voulais vous placer sur le trône d'Espagne, que je voulais vous faire reine!

— Et moi je ne l'aurais pas vouln ! s'écria vivement la jeune fille; j'aime trop Votre Majesté, je suis trop attachée à sa gloire, pour lui permettre de descendre jusqu'à sa sujette. L'Espagne vous aurait blâmé, et l'inquisition vous eût maudit... je suis Maure !

— Eh bien ! qu'importe? dit le roi en la regardant avec amour.

— Je suis d'un sang et d'une croyance qu'ils détestent.

— Mais moi, je t'aime ! s'écria-t-il... et tiens!... tiens ! dans ce moment encore, voilà un édit qu'ils veulent me faire signer, un édit qui bannit d'Espagne et ton père et les tiens !

— Est-il possible ! s'écria Aïxa tremblante.

— Un édit qui les proscrit, qui confisque leurs biens, qui les condamne à errer et à mourir sur une terre étrangère... et cet édit...

— Vous ne le signerez pas ! s'écria Aïxa.

— Jamais ! si tu m'aimes, si tu es à moi...

— Je ne le puis, sire... mais ne signez pas !

— Le ciel le vent, et mon Dieu me le commande ; c'est ce qu'ils disent tous... Eh bien ! je braverai la volonté dn ciel et la colère même de Dieu... si tu es à moi, si tu y consens !

— Mon devoir me le défend !

— Et mon devoir à moi, s'écria le roi hors de lui, mon devoir m'ordonne d'être impitoyable!

— Grâce ! sire, grâce ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, je vous en supplie !

— Et moi aussi je t'ai suppliée en vain, et tu m'as repoussé, tu en as aimé un autre !

— Je ne l'aimerai plus, j'y renoncerai, je vous le jure.

— Cela ne me suffit plus; maintenant, vois-tu, je n'ai plus le courage de résister ni de combattre, je n'ai plus la force d'être généreux ; ceux pour qui tu supplies ne sont pas plus infortunés que moi, car je meurs, vois-tu bien, je meurs, si tu n'es pas à moi !

Aïxa, interdite, craignant de redoubler l'égarement du roi et la crise effrayante où elle le voyait, se contentait de joindre les mains et de murmurer d'une voix suppliante : Mais mon honneur, sire! mais mon devoir!

— Ton honneur! s'écria Philippe hors de lui, ton honneur et tes jours appartiennent à ton roi! et ton devoir... ton devoir est de sauver ton père et tous les tiens! Et puisque mon amour ne peut rien obtenir, continua-t-il avec une exaltation toujours croissante, puisque je ne puis rien devoir à ta tendresse ni à ta pitié, je m'adresserai à d'autres sentiments; je verrai si ta haine pour ton roi est plus forte que ton amour de fille ou de sœur!

— Grâce, sire! grâce! continua-t-elle en se traînant sur les genoux.

— Non, non, point de grâce! s'écria le roi en délire. Et saisissant avec force la main d'Aïxa : Écoute-moi bien... tu seras ici... demain soir... à la nuit... demain... demain, tu entends bien! et alors je déchire cet édit, j'assure à jamais le bonheur et la prospérité de tes frères et de tous les tiens!.. Mais tu viendras... Je t'attendrai!.. ici, demain, tu me le promets... tu me le jures?

— Jamais! jamais! s'écria-t-elle en se relevant.

— Tais-toi! tais-toi! dit le roi en lui mettant la main sur la bouche, car ce ne serait pas moi, alors, ce serait toi qui signerais la ruine, l'exil et la mort de ton père!

— Mon père! répéta Aïxa épouvantée, moi, causer sa mort!..

Puis avec un mouvement d'effroi involontaire elle s'écria hors d'elle-même :

— Grâce! grâce! je viendrai!

Le roi poussa un cri de joie, et ses yeux brillèrent d'un éclair de bonheur.

— Non, non! c'est blasphémer, dit vivement Aïxa en se reprenant, non, non! jamais!..

Mais le roi, comme s'il craignait d'entendre son désaveu, avait déjà quitté Aïxa et s'était élancé dans la pièce voisine, dont la porte venait de retomber.

Quant à la pauvre jeune fille, elle se traîna jusque chez elle ; désolée, éperdue et tombant à genoux, elle s'écria en levant les yeux et les mains vers le ciel :

— Viens à mon aide, ô mon Dieu, et conseille-moi!

XXV.

LE SACRIFICE.

Cependant, Bernard de Sandoval et l'archevêque Ribeira avaient pris depuis longtemps les mesures nécessaires à l'exécution de leurs plans ; à Valence, à Grenade et dans toute l'Andalousie, dans l'Aragon et les deux Castilles, des émissaires répandaient les bruits les plus alarmants et soulevaient toute la population espagnole contre les Maures.

Le mémoire rédigé par Ribeira, et que le roi n'avait pas lu, circulait dans tout le royaume et faisait grande impression, non-seulement sur les membres du clergé, mais sur les personnages les plus puissants et les plus influents d'alors.

Le saint prélat démontrait que l'Espagne avait dans son sein un million d'ennemis vaincus, mais non subjugués, qui formaient une nation à part, et qui ne se rallieraient jamais franchement à la religion, aux mœurs et aux intérêts espagnols.

Il attestait que les Maures conspiraient continuellement, et que dernièrement encore, lors des dangers auxquels l'Espagne n'avait échappé que par le génie et la prévoyance du duc de Lerma, les Maures, en apprenant les préparatifs du roi Henri IV, lui avaient offert de l'or et des soldats (1); que si, par un miracle exprès de la Providence, le roi Henri n'était pas mort, l'Espagne se serait vue attaquée à la fois au dedans et au dehors; que pareil événement pouvait se représenter, et que si à la première guerre étrangère tous les Maures du royaume prenaient les armes, les Espagnols seraient, comme leurs ancêtres, forcés de se sonmettre au joug du vainqueur, ou de chercher encore, comme au temps de Pélage, un abri dans les rochers et les montagnes des Asturies.

Ces raisonnements produisaient un grand effet sur les classes élevées; et pour le peuple, l'archevêque Ribeira avait recours à d'autres moyens. On parlait d'une conspiration qui ne tendait à rien moins qu'à faire débarquer en Espagne Muleïsilan, le sultan de Maroc.

Les Maures, disait-on, lui avaient promis de se soulever à son approche, de lui fournir cent cinquante mille combattants, de l'aider à piller les églises, à profaner les hosties et à pendre tous les moines et curés du royaume; laquelle conspiration, ajoutait-on, venait d'être découverte par le tribunal du saint-office (2).

L'effroi était grand, les prêtres inventaient des récits étranges, merveilleux, qui passaient de bouche en bouche, et ajoutaient à la frayeur générale.

On disait qu'à Daroca, le bruit des trompettes et des tambours avait retenti dans les airs au moment où la procession sortait du monastère; qu'à Valence on avait aperçu pendant plusieurs jours un nuage d'une éclatante blancheur, sillonné de bandes sanglantes; qu'une image de la Vierge avait paru tout inondée de sueur (3), et qu'enfin la cloche de Villila avait sonné d'elle-même pendant plusieurs jours (4).

Les esprits, en émoi et vivement frappés, étaient dans l'attente d'un grand événement, et, comme Ribeira le disait au roi, le vœu général appelait l'ordonnance dont les conséquences pouvaient être si fatales pour l'Espagne.

Yézid reçut de Valence toutes ces nouvelles, et le lendemain du jour dont nous venons de parler, il entra de bonne heure dans la chambre d'Aïxa. Il la trouva pâle et debout. Elle ne s'était pas couchée de la nuit; elle l'avait passée tout entière à prier, à invoquer sa mère et à lui demander conseil.

— Sœur ! lui dit le jeune Maure, il n'y a plus à tarder, il faut partir aujourd'hui même pour Valence.

— Et pourquoi ?

— Notre père et tous nos frères courent les plus grands dangers, notre place est près d'eux.

Il lui fit connaître alors une partie de ce que nous venons de raconter, ajoutant que déjà les jours de Delascar d'Albérique avaient été menacés, que la populace furieuse, et excitée par des agents secrets, avait voulu mettre le feu à son habitation.

Aïxa tressaillit.

(1) Fonseca, page 145.
(2) Fonseca, *passim*.
(3) *Mémoire de Ribeira*, archevêque de Valence.
(4) Sully, *Économies royales*, t. VIII, p. 328.

— Ce n'est rien encore, continua Yézid, tous les vaisseaux dont l'Espagne peut disposer sont réunis sur nos côtes, toutes ses troupes ont ordre de marcher sur Valence et sur Grenade. Quelque odieux complot se prépare contre nous, et pour le déjouer j'ignore ce que médite mon père, mais il m'écrit que pour sauver sa religion et ses frères, tout est permis.

— Il a dit cela ! s'écria Aïxa en pâlissant.

— Voici sa lettre. Il nous demande pardon de ce qu'il va faire ; mais il sait que nous pensons comme lui, et que nous n'hésiterions pas un instant à sacrifier tout ce que nous avons de plus précieux et de plus cher.

— Il a dit cela ! s'écria Aïxa avec terreur.

— Vois toi-même... Voici ses derniers mots : sauver nos frères, et puis mourir !

Aïxa prit la lettre d'une main tremblante, et pendant qu'elle la lisait :

— Qu'as-tu, ma sœur? s'écria Yézid en voyant la pâleur mortelle qui couvrit tous ses traits.

— Laisse-moi cette lettre, mon frère.

Elle la serra dans son sein, et dit :

— Tu as raison... nous ne pouvons rester ici... il faut partir ; fais tous tes préparatifs. Dispose pour ce soir une voiture... il doit tarder à mon père de revoir sa fille. Tu la lui ramèneras, Yézid, lui dit-elle froidement.

Yézid allait sortir. Il se retourna et vit Aïxa chanceler ; il revint vivement sur ses pas, et cherchant à la calmer :

— Je t'ai effrayée, ma sœur, lui dit-il, en t'apprenant brusquement toutes ces nouvelles, et en te parlant de malheurs qui, je l'espère, ne se réaliseront pas. Mon père saura les détourner.

— Il ne le pourrait qu'au prix de ses jours ! dit Aïxa.

— Puis, se remettant de son trouble, elle ajouta avec calme :

— J'espère comme toi que nos ennemis reculeront devant l'exil ou le massacre de nos frères. Piquillo vient d'être appelé au palais de l'inquisition : il nous apprendra ce qu'on a décidé, et peut-être ce soir pourras-tu porter à Valence la nouvelle que le roi et son ministre ont renoncé pour jamais à leurs sinistres desseins.

Elle prononça ces derniers mots avec une oppression si visible que Yézid lui dit encore :

— Tu veux me le cacher, sœur, tu souffres !

— Non, je n'ai rien... A quelle heure comptes-tu partir?

— Ce soir, pour qu'on ne nous voie pas ; ce soir, à onze heures.

— C'est bien... je serai prête.

Et la voiture t'attendra.

— Pas ici... Je ne voudrais plus rentrer dans cet hôtel.

— Et pourquoi ?

— Tu le sauras. Attends-moi près la petite porte du palais, celle qui conduisait aux appartements de la reine... tu sais bien ?

Yézid tressaillit.

— Oui, je la connais, dit-il ; mais pourquoi à cet endroit ?

— Parce qu'il est solitaire... et puis pour d'autres raisons que tu sauras... je te les dirai.

Pourquoi pas tout de suite?

— Pourquoi ! reprit-elle en tremblant de tous ses membres ; ne me le demande pas, je t'en conjure. Puis, joignant les mains, elle lui dit : Va-t'en !

Yézid la regarda avec surprise. Mais il respecta son secret, se rappelant

qu'autrefois, lui aussi, avait voulu qu'on respectât les siens. Il embrassa sa sœur et sortit.

XXVI.

LA CHAMBRE DU ROI.

Aïxa restée seule demeura longtemps immobile et anéantie. Elle relut la lettre de son père, et d'un air égaré, elle répéta plusieurs fois ces mots :

« Vous penserez comme moi, mes enfants ; vous n'hésiterez pas à sacrifier « ce que vous avez de plus cher et de plus précieux pour la défense de notre « religion et le salut de nos frères. Les sauver et mourir, c'est là notre devoir. »

— Je suivrai vos ordres, mon père, murmura-t-elle, vous serez sauvé par moi, et ce soir Yézid vous ramènera votre fille... mais il vous la ramènera morte !

Elle se mit à genoux et pria.

Se sentant alors plus de force, elle se leva, alla prendre le flacon de cristal que Piquillo avait enlevé à la comtesse et qu'elle avait voulu conserver ; elle le regarda quelques instants avec intention comme le seul ami, le seul espoir qui lui restât.

Il y manquait à peine quelques gouttes, et en prenant tout ce qui restait, la mort ne devait pas tarder.

Ne craignant plus alors de survivre à sa honte, et certaine de mourir, elle respira plus librement et reprit courage, mais ce courage manqua de l'abandonner quand sa pensée se reporta sur l'avenir qui l'attendait et auquel elle allait renoncer.

Encore quelque temps, et Fernand, qu'elle aimait, pourrait lui offrir son cœur et sa main. Encore quelque temps, et elle allait être à lui, et cet amour, depuis si longtemps caché, elle pourrait l'avouer aux yeux de tous ! Et maintenant il fallait perdre à la fois et ce bon heur et l'amour de Fernand, peut-être même son estime !

Mourir avec son mépris ! Cette idée était au-dessus de ses forces, et elle voulut du moins lui écrire et tout lui apprendre; mais alors son sacrifice devenait impossible, car Fernand ne souffrirait pas qu'elle s'immolât, même pour son père.

— Non ! se disait-elle, non ! demain seulement il saura toute la vérité. Mais lui qui fut si bon et si dévoué, je ne puis le quitter à jamais sans lui dire un dernier adieu.

Et elle lui écrivit seulement ce mot : « Venez ! »

Quelques instants après, sa porte s'ouvrit, et parut Fernand d'Albayda.

— Est-il possible ! s'écria-t-il avec joie, une lettre de vous ! on me l'apporte, et j'accours.

— Je vous remercie, dit Aïxa avec un doux sourire.

— C'est donc bien vrai... c'est vous qui m'appelez ?

— Oui, Fernand... c'est moi... moi qui désirais vous voir, dit la jeune fille avec émotion.

— Je puis donc vous être utile... vous rendre quelque service... Parlez, commandez ! s'écria Fernand avec chaleur.

— Non, répondit tristement Aïxa, je n'ai rien à vous demander.

— Et que me vouliez-vous donc?

— Vous voir... Fernand!

A ces mots, le cœur du jeune homme tressaillit de joie, et ses yeux, pleins d'ivresse, témoignaient assez d'une reconnaissance que sa bouche n'osait exprimer.

— Oui, répéta-t-elle, vous voir et vous remercier de tout ce que je vous dois. Vous m'avez consacré votre vie; soumis à mes ordres, docile à mon regard, vous avez imposé silence à votre tendresse, vous avez eu le courage et l'amour de renoncer à moi!... Pour moi, vous vous êtes dévoué; pour moi, vous avez souffert!.. Que puis-je donc à mon tour pour payer tant de dettes et tant de sacrifices?.. Je n'ai rien qui puisse m'acquitter... rien qu'un mot; mais si je vous connais bien, ce mot, je crois, suffira. Écoutez-moi donc, Fernand... Je vous aime!..

Elle avait prononcé ce mot, non pas timidement et les regards baissés, mais avec les yeux pleins de larmes et d'amour, et comme si son âme tout entière s'était échappée de ses lèvres. Fernand, frappé de surprise et d'ivresse, était tombé à ses genoux et couvrait de baisers ses belles mains, qu'elle ne retirait pas; mais tout à coup il s'arrêta stupéfait, la voyant fondre en larmes et éclater en sanglots.

— O ciel! s'écria-t-il, après un tel aveu, d'où vient votre douleur?

— C'est que ce jour, lui répondit-elle, est le dernier qui me soit accordé.

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne vous reverrai plus, Fernand, que je ne dois plus vous voir. Il vous faut renoncer à moi!

— Et pourquoi, grand Dieu?

— Ne me le demandez pas!... Vous devez me connaître, et puisque je vous parle ainsi, moi qui vous aime, moi qui eusse été fière de vous donner ma vie et d'embellir la vôtre... vous pensez bien, Fernand, qu'un nouvel obstacle élève désormais entre nous une barrière insurmontable.

— Et laquelle?

— Ne m'interrogez pas! qu'il vous suffise de savoir que toutes les douleurs que vous pourriez imaginer n'approchent pas en ce moment de la mienne.

— Dites-la-moi donc!..

— Moi! s'écria-t-elle en reculant épouvantée; je me trompais. Il y a un supplice plus grand encore que ceux que j'éprouve, ce serait de vous le dire! Aussi, n'est-ce pas pour cela que j'ai voulu vous voir, mais pour vous faire mes adieux.

— Vos adieux! vous me quittez?

— Je vous ai dit qu'il le fallait, que vous ne deviez plus penser à moi.

— C'est impossible!

— Mais, Fernand, ma seule pensée sera à vous! à vous, mon premier et mon dernier amour!

— Et vous voulez que je vous abandonne! s'écria Fernand enivré de ces paroles, que je renonce à vous en un pareil moment!

— Il le faut! il le faut! répéta la jeune fille avec égarement; hâtez-vous! car ce que je vous dis là... je puis le dire encore... mais bientôt...

— Bientôt! s'écria Fernand avec effroi, qu'est-ce que cela signifie? parlez, de grâce! parlez!

— En ce moment... c'est impossible... mais plus tard, je vous le promets... vous saurez... Oui, continua-t-elle en cherchant à rassembler toutes ses forces, demain, vous recevrez une lettre de moi.

— Demain, veus me le jurez, je saurai tout?

— Je vous le jure!

— Par mon amour! s'écria Fernand ; et il ajouta avec crainte : Par le vôtre!

— Par mon amour! répéta Aïxa.

A ce mot, et malgré toutes ses appréhensions et ses angoisses, Fernand sentit l'espoir renaître dans son cœur. Sans doute, et puisque Aïxa le disait, des obstacles terribles pouvaient bien les séparer encore et s'opposer à leur bonheur. Mais des obstacles, en est-il dont on ne puisse triompher quand on aime, quand on est aimé? et c'est le dernier mot qui retentissait sans cesse à l'oreille et au cœur de Fernand. Seul, il eût suffi pour lui faire braver tous les dangers et supporter tous les maux.

Aussi la jeune fille, étonnée du sourire d'espoir et de bonheur qui brillait sur ses traits, lui répéta d'nne voix émue :

— Partez! partez! Qu'attendez-vous encore?

— Une dernière grâce, dit-il.

Aïxa, pâle et immobile, ne répondit pas. Fernand s'approcha d'elle, et passant son bras autour de cette taille si gracieuse et si belle, il murmura à voix basse à son oreille :

— Aïxa, ma bien-aimée, un baiser de toi!

Aïxa frissonna, mais elle ne s'éloigna pas et se dit en elle-même :

— Je le puis encore, je suis encore digne de lui!

Fernand voyant qu'elle ne répondait pas, serra contre son cœur le cœur de la jeune fille, et dans son délire ses lèvres brûlantes rencontrèrent celles d'Aïxa : elles étaient froides et glacées comme le marbre de la tombe.

Il poussa un cri. Aïxa lui fit signe de la main de s'éloigner, et Fernand s'enfuit heureux et désespéré.

A peine eut-il disparu, que la pauvre jeune fille courut à son secrétaire et écrivit à celui qu'elle venait de quitter.

Elle lui avouait tout et lui demandait pardon, non pas de sa mort, qui devait lui rendre l'estime de Fernand, mais du crime qui avait rendu cette mort nécessaire.

Bien des fois la plnme lni tomba des mains, bien des fois elle s'arrêta, prête à déchirer cette lettre et à renoncer à son dessein... mais elle pensait à son père! cette idée ranimait son courage et lui donnait la force d'accomplir ce sacrifice.

Piquillo, qui s'était rendu au palais de l'inquisition, n'était pas rentré. Lui aussi, sans doute, avait appris les nouvelles que Yézid venait de recevoir; lui aussi, sans doute, intercédait pour ses frères près de Sandoval et du duc de Lerma : efforts inutiles, elle le savait bien, l'édit qui les menaçait dépendait du roi... ou plutôt c'était d'elle seule maintenant que dépendait le sort de toute une nation, sa prospérité ou son exil, sa vie ou sa mort.

Déjà la nuit était venue, et plus le moment approchait, plus Aïxa sentait redoubler sa terreur et son incertitude. Les yeux fixés sur la pendule, dont l'aiguille rapide semblait voler, elle avait déjà entendu sonner sept heures, puis huit, puis neuf. Son cœur battait avec violence, sa tête était en feu, elle se sentait en proie à une fièvre ardente qui produisait snr elle une étrange hallucination.

Elle voyait Fernand à ses genoux, la retenant, l'empêchant de sortir; elle allait lui obéir. Tout à coup, elle se croyait transportée dans les rues de Valence, elle entendait sonner la cloche de Villila! c'était le signal du massacre!

Des familles entières, des familles maures, voulaient en vain fuir les poignards espagnols. Au milieu de la foule, des moines à la figure sinistre, le glaive d'une main et la croix de l'autre, criaient :

« Frappez ! frappez ! »

Ni les enfants ni les femmes n'étaient épargnés !

Enfin elle aperçut son père qu'un meurtrier poursuivait, son père qui lui disait : « Sauve-moi, ma fille ! sauve-moi ! » Elle s'élançait pour l'entourer de ses bras, pour lui faire un rempart de son corps. Il était trop tard ! Le vieillard venait d'être frappé, son sang avait rejailli sur elle ; elle le voyait à ses pieds, elle voyait ses cheveux blancs traînés dans la fange.

En ce moment la pendule sonna dix heures.

Aïxa poussa un cri horrible; la cloche même de Villila n'aurait pas produit sur elle une plus grande terreur.

Sans hésiter, sans réfléchir, elle se couvrit d'une mante et d'un voile épais, sortit vivement de l'hôtel et s'élança dans la rue. La nuit était sombre.

Comme pour éviter le remords, qui déjà la poursuivait, elle fit d'abord quelques pas en courant, puis elle s'arrêta : la fraîcheur du soir avait soudain rafraîchi ses sens et calmé son délire ; elle était revenue à elle-même et à toutes ses craintes.

Elle regarda autour d'elle ; il lui sembla que tout le monde examinait d'un œil curieux, que tout le monde lisait déjà sa honte écrite sur son front. Elle quitta la grande rue, où était situé son hôtel, et prit des rues désertes et détournées pour se rendre au palais.

Bientôt elle se trouva seule et éprouva alors une autre espèce de terreur. Dans une rue solitaire, elle entendit marcher derrière elle et vit un homme enveloppé d'un manteau qui la suivait de loin. Si c'était un voleur, un meurtrier ! si l'on en voulait à mes jours ! se dit-elle.

— Tant mieux ! c'est Dieu qui m'envoie la mort.

Et par un mouvement involontaire et irréfléchi, elle se retourna et fit quelques pas au-devant du poignard.

A son grand étonnement, l'homme au manteau s'éloigna d'un pas rapide. Elle poursuivit sa route et prit intrépidement une petite rue obscure et tortueuse qui conduisait directement à la porte dérobée du palais.

Là, elle aperçut encore quelqu'un qui semblait épier tous ses pas et tous ses mouvements. Ce n'était pas celui qu'elle avait déjà vu ; la taille n'était pas la même ; mais, comme le premier, il se hâta de s'éloigner dès qu'il crut être remarqué.

Aïxa se trouvait près de la porte secrète qui conduisait aux appartements occupés autrefois par la reine, un corridor mystérieux et isolé, où personne ne passait, régnait derrière cet appartement : c'était celui par lequel la reine se rendait chez le roi.

Aïxa était entrée, la porte s'était refermée, elle avait franchi le seuil de la honte et de l'infamie. Elle comprit que tout était fini pour elle ; sa perte était désormais inévitable, rien ne pouvait la sauver.

En entrant, elle aperçut un homme qui semblait l'attendre. Elle tressaillit et voulut retourner en arrière. Ce n'était plus possible ; cet homme était le valet de confiance du roi, ce Latorre, vendu au duc d'Uzède et à la comtesse Altamira. Le roi lui donnait rarement de pareilles commissions, et celle-ci, toute nouvelle pour lui, le charmait fort; il aurait vivement désiré connaître la beauté mystérieuse que Sa Majesté attendait ainsi à dix heures du soir, par

curiosité d'abord, et puis pour en rendre compte à la comtesse Altamira, par qui ses rapports étaient chèrement payés.

Malheureusement, le voile épais qui couvrait les traits d'Aïxa ne lui laissait rien voir, et la discrétion du roi ne lui permettait aucune conjecture.

Tout ce qu'il put deviner, c'est que c'était un premier rendez-vous, car l'inconnue était tremblante et se soutenait à peine.

— Senora, dit le valet de chambre d'un air de protection, le roi mon maître m'a chargé de vous conduire près de lui.

Aïxa restait à la même place, immobile comme une statue.

Latorre lui offrit alors gracieusement sa main, qu'elle repoussa du geste et sans la toucher.

A cet air de mépris, le valet s'inclina avec respect et se dit en lui-même :

— C'est une grande dame.

Il se contenta alors d'ouvrir la porte du corridor secret qui conduisait dans la chambre du roi ; il passa devant, tenant un flambeau à deux branches.

Il marchait lentement, car Aïxa avait peine à le suivre, et de peur de tomber, elle s'appuya contre les riches tapisseries qui décoraient la muraille.

Enfin ils arrivèrent à la porte de la chambre royale, et dans ce moment la pauvre jeune fille sentit son courage et ses forces prêtes à l'abandonner entièrement.

Par bonheur, il n'y avait personne.

— Senora, dit Latorre, le roi mon maître m'a chargé de vous dire qu'il voulait lui-même se trouver à votre arrivée, mais qu'à neuf heures et demie le grand inquisiteur et le duc de Lerma s'étaient présentés chez lui, qu'il n'avait pu, à son grand regret, refuser de les recevoir. C'était pour l'importante affaire que connaissait la senora, ce sont les propres paroles de Sa Majesté... Mais la senora peut être tranquille, a ajouté le roi : rien au monde ne le fera manquer à sa parole.

Aïxa lui fit signe de la main que cela suffisait et qu'elle n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

— Très-bien, dit Latorre, la senora m'a compris... Je pense que Sa Majesté est encore avec messeigneurs de Lerma et de Sandoval ; mais la senora peut se rassurer, elle n'attendra pas longtemps. Le roi, je puis le lui dire, avait l'air tellement contrarié et il a reçu si mal le ministre et le grand inquisiteur lui-même, qu'ils ne tarderont pas, je pense, à prendre congé de Sa Majesté. Que la senora veuille bien s'asseoir.

Il lui montra de la main une ottomane et poursuivit d'un air complaisant :

— Je retourne près de Sa Majesté, dès qu'elle m'apercevra, je n'aurai besoin de rien dire ; elle devinera, à ma vue seule, que la senora est arrivée et saura bien se défaire des importuns.

Latorre salua de nouveau et se retira par une petite porte cachée dans la draperie qui conduisait directement au cabinet du roi.

Quand Aïxa se vit seule dans la chambre du roi, soit que les propos respectueusement insolents de Latorre eussent rendu plus honteuses encore à ses yeux et sa démarche et sa situation, soit que l'approche du déshonneur l'eût épouvantée, elle sentit un profond mépris d'elle-même, et un dégoût affreux de la vie s'empara de son cœur.

— Non, non, je ne resterai pas ici ! s'écria-t-elle en se levant et en marchant dans la chambre. Fuyons ! je le puis encore !

Il n'était plus temps. Elle entendit des pas précipités. Elle poussa un cri, et

dans son trouble, dans son effroi, elle tomba à genoux. Une porte venait de s'ouvrir.

XXVII.

L'ENLÈVEMENT.

— Grâce !.. grâce ! s'écria Aïxa d'une voix étouffée en étendant ses mains suppliantes.

— Que vois-je !.. une femme ici... à mes pieds ! dit une voix bien connue.

Aïxa leva les yeux.

La porte qui venait de s'ouvrir n'était pas la porte qui donnait sur le cabinet du roi, mais celle du corridor par où elle-même venait d'entrer.

— Piquillo ! s'écria-t-elle en poussant un cri horrible, et, succombant à la violence des émotions qu'elle venait coup sur coup d'éprouver, elle chancela, ferma les yeux et s'évanouit.

Alliaga courut à elle plus pâle que la mort ; et, la relevant, la soutenant dans ses bras.

— Aïxa, lui disait-il, toi, ma sœur... ici... à une pareille heure ! qui t'amène ?

La jeune fille ne pouvait répondre ; elle était toujours sans connaissance, la tête appuyée sur l'épaule de son frère... et celui-ci, éprouvé déjà par tant de tourments, en subissait un nouveau, inconnu jusqu'ici. Un soupçon horrible venait, comme un éclair, de luire à sa pensée ; un serpent s'était glissé jusqu'à son cœur et le déchirait de sa morsure, une sueur froide coulait de son front... et il cherchait vainement à s'expliquer le sentiment qui l'agitait.

— Il y a ici une trahison que je déjouerai, et malheur à ceux qui l'auront tramée !.. Car c'est mon sang... c'est ma sœur !.. C'est à moi de défendre sa réputation et son honneur !

Voilà ce qu'il croyait se dire, et une autre voix lui criait :

— Ce n'est pas seulement ta sœur que tu veux défendre... c'est une autre qui t'est plus chère encore ; la fureur que tu éprouves... c'est de l'amour... c'est de la jalousie !..

— Eh bien ! oui, s'écria-t-il avec rage !.. jaloux... jaloux... je le suis ! Aïxa, réponds-moi, dis-moi que c'est par force, par violence que l'on t'a attirée dans ces lieux... Me voilà pour te protéger... pour te soustraire à tes ennemis ; mais ce n'est pas de ton consentement, c'est malgré toi, n'est-ce pas, que tu es ainsi en leur pouvoir ?.. sinon, s'écriait-il avec rage, et fût-ce le roi lui-même...

En ce moment il entendit la voix du roi. Celui-ci sortait de son cabinet et traversait le vaste salon qui le séparait de sa chambre.

Le roi causait avec Latorre, et lui disait à voix haute avec impatience :

— Pourquoi ne pas dire à l'instant et devant eux que la personne que j'attendais était arrivée ? M'exposer à la faire attendre !

Plus de doute, Aïxa venait d'elle-même et pour le roi.

Dire ce qu'éprouva Piquillo est impossible. Dans l'espace de quelques secondes deux ou trois projets s'offrirent à sa pensée : il n'est pas bien sûr que l'un d'eux ne fût pas de tuer le roi ; mais avant tout il lui fallait enlever Aïxa, et sans calculer, sans réfléchir, sans se demander si ce qu'il voulait faire était exécutable, il saisit la jeune fille dans ses bras.

La colère et la jalousie doublèrent ses forces; il s'élança dans le corridor qu'il venait de parcourir, s'arrêta un instant, referma la porte derrière lui, poussa le verrou, et reprit sa marche, emportant avec lui sa proie.

Une seconde après, la porte en face venait de s'ouvrir; le roi s'était retourné, et de la main avait fait signe à Latorre de s'éloigner.

Le cœur palpitant de trouble et d'amour, il s'élança dans l'appartement où le bonheur l'attendait.

Cet appartement était désert, il n'y avait plus personne. Il regarda autour de lui et ne pouvait en croire ses yeux.

Nous n'essaierons point de peindre sa surprise, son inquiétude et son désespoir.

Pendant qu'il sonnait à briser toutes les sonnettes, pendant qu'il appelait et interrogeait Latorre, aussi étonné que Sa Majesté elle-même, Alliaga, la mort dans l'âme, le front couvert de sueur, n'avait point abandonné son fardeau; il traversa dans l'obscurité le corridor, puis l'oratoire de la reine. Tout était silencieux et désert. La prudence du roi et les soins de Latorre avaient éloigné tout le monde. Ces appartements n'étaient pas même éclairés; mais Alliaga les connaissait si bien qu'il pouvait s'y aventurer sans crainte.

Arrivé à l'oratoire, il entra dans l'appartement que lui-même avait longtemps occupé, et descendit par l'escalier dérobé qui conduisait hors du palais. C'était celui-là qu'Aïxa avait pris en arrivant.

Épuisé par la fatigue et plus encore par les émotions qu'il venait d'éprouver, Alliaga s'arrêta un instant et chercha à rassembler ses idées. Il fallait à tout prix sortir du palais. C'était là que le danger était le plus menaçant.

Par malheur Aïxa était toujours évanouie. Il avait bien pu la porter jusque-là; mais à supposer qu'il eût la force d'arriver ainsi jusqu'à l'hôtel de Santarem, que ne dirait-on pas en voyant un moine, un dominicain traverser les rues de Madrid, emportant dans ses bras une jeune femme! Il est vrai que la nuit était sombre et qu'il était tard. D'ailleurs il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

On pouvait venir du palais et lui enlever Aïxa, la ramener dans l'appartement du roi. Tout autre danger lui paraissait moins terrible que celui-là; il n'hésita plus; il ouvrit la porte secrète qui donnait sur la rue, la referma, et fit quelques pas en avant.

Il se trouvait dans une petite place peu fréquentée le jour, et ordinairement déserte à une pareille heure.

Il regarda autour de lui et aperçut avec autant de surprise que d'effroi deux hommes enveloppés de manteaux noirs, qui avaient l'air de veiller et d'attendre. Ils étaient placés aux deux extrémités de la place, et leurs yeux semblaient fixés sur la petite porte du palais. C'étaient sans doute les deux hommes qui avaient suivi Aïxa.

A la vue de Piquillo, ils s'avancèrent rapidement vers lui.

— Tout est perdu, se dit Alliaga; je n'ai plus d'espoir!

Les deux hommes jetèrent un coup d'œil rapide sur Aïxa et sur le jeune moine, qu'ils semblèrent reconnaître. Ils tressaillirent. Puis l'un d'eux s'approchant, dit à voix basse :

— Dieu soit loué, frère! C'est vous qui nous aurez tous sauvés.

Alliaga, interdit, n'osait interroger le protecteur inconnu que le ciel lui envoyait. Celui-ci continua rapidement et à demi-voix :

— Que faut-il faire? Disposez de nous.

— M'aider à porter cette jeune dame, dit Alliaga.

L'inconnu donna un coup de sifflet, et plusieurs spadassins également couverts de manteaux noirs et qui se tenaient cachés aux environs accoururent à l'instant.

— Où faut-il la conduire ? dit l'inconnu.

Alliaga, de plus en plus étonné, hésita un instant.

De tous les endroits où Aïxa pouvait se réfugier, l'hôtel de Santarem lui paraissait le plus dangereux.

— Il faut sortir de Madrid, dit-il.

— Très-bien.

— A l'instant même.

— C'est encore mieux.

— Mais comment ?

— Pendant que nous étions en sentinelle, j'ai aperçu le long des murs du palais... à deux pas d'ici, au détour de cette place, une voiture attelée de deux bonnes mules et dont le conducteur semblait attendre ses maîtres. Allez, dit l'homme au manteau noir à ses gens, qu'on s'en empare. Au nom que vous prononcerez tout doit obéir.

L'étonnement d'Alliaga redoubla, et l'inconnu continua toujours à voix basse :

— A cette heure les portes de Madrid seront fermées. Par laquelle voulez-vous sortir ?

— Par celle d'Alcala, dit Piquillo.

L'inconnu fit un geste à l'un de ses compagnons qui s'éloigna rapidement. En ce moment on entendit le roulement de la voiture qui s'avançait. Le conducteur ou le maître de cette voiture se débattait, entouré par les spadassins, qui lui disaient :

— Silence ! silence !

— Je ne me tairai pas ! cria à haute voix le jeune homme qu'on entraînait, j'aurai justice d'un attentat pareil.

Alliaga stupéfait reconnut la voix d'Yézid. Il s'avança à sa rencontre, lui prit la main, qu'il serra fortement, et lui dit :

— Non, vous ne réclamerez pas ; vous obéirez en silence, vous m'aiderez à l'instant même à emmener cette jeune dame hors de Madrid, et vous en serez, je puis vous le promettre, largement récompensé.

Yézid, interdit, venait de reconnaître Piquillo et Aïxa. Il s'inclina et répondit brusquement :

— C'est différent ; quand on s'y prend bien et qu'on donne de bonnes paroles ! Ce n'est pas comme ceux-ci qui m'entraînaient de force. Je suis à vos ordres, mon père.

Un instant après, Aïxa, transportée dans la voiture, se trouvait en sûreté entre ses deux frères.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Yézid.

— Silence ! tu le sauras. Dirige-toi vers la porte d'Alcala.

Les gardiens de la porte, qui déjà étaient prévenus, attendaient avec respect. La voiture roula sur la route, sortit de la ville et se trouva en pleine campagne.

Tout ce que nous venons de raconter depuis la sortie d'Alliaga de la chambre du roi s'était passé en moins d'un quart d'heure, et le mouvement de la voiture, la fraîcheur de la nuit et l'air plus vif de la campagne firent enfin revenir la jeune fille de ce long et effrayant évanouissement, qui eût ressemblé à la mort, si les battements de son cœur n'eussent rassuré les deux frères.

— Où suis-je? s'écria-t-elle en revenant enfin à la vie et en regardant autour d'elle avec effroi.

— Près de nous, près de tes frères, dit Yézid en la serrant dans ses bras.

— Vous! c'est bien vous! dit-elle en poussant un cri de joie. Puis se rappelant tout ce qui était arrivé, elle s'écria :

— Vous et le ciel m'avez sauvée, mais vous êtes perdus!

Alors, et pendant que la voiture roulait rapidement, elle leur dit la scène qui avait eu lieu deux jours auparavant dans le cabinet du roi. Elle leur apprit cet édit qui allait leur enlever leur famille, leur patrie, leur existence, cet édit qui proscrivait toute une nation et qu'on voulait obliger le souverain à signer. Elle leur avoua la condition que le roi avait mise à son refus, et Yézid poussa un cri d'indignation en pensant de quel prix on avait osé faire dépendre leur salut.

— Oui! s'écria la jeune fille en leur racontant ses tourments, son désespoir et ses combats, oui, pour sauver mon père et vous tous, j'acceptais la honte et l'opprobre! Mais rassurez-vous, leur dit-elle en leur montrant le flacon qu'Alliaga connaissait si bien, je n'y aurais pas survécu, je l'avais juré. Je faisais mal, sans doute, puisque notre Dieu en a décidé autrement; que sa volonté soit bénie! Mais que faire, et maintenant surtout qu'allons-nous devenir? Toi qui gardes le silence, parle donc, Piquillo.

Au lieu de répondre, celui-ci, baissant la tête et joignant les mains, se mit à fondre en larmes en lui disant :

— Pardon... pardon, ma sœur!

— Et de quoi?

— D'infâmes soupçons... d'horribles idées dont mon cœur est brisé, et que moi je ne me pardonnerai jamais! sais-tu qu'en te voyant dans la chambre du roi j'ai eu une pensée qu'il m'a fallu repousser et combattre?

— Et laquelle?

— Celle de te tuer!

— Merci, frère! lui dit-elle en lui tendant la main; si le ciel me réduisait à la même extrémité, n'oublie pas ta promesse.

— Non, non, dit Yézid, il est impossible, quelles que soient sa passion et sa colère, que le roi consente à une mesure aussi injuste, aussi atroce, aussi impolitique! Il ne voudra pas consommer la perte de l'Espagne. C'est à nous, du reste, à lui faire connaître la vérité. Nous aurons pour nous tous les barons de Valence, que notre départ ruinerait à jamais, et qui nous viendront en aide. Rassurez-vous, rassurez-vous; j'ai encore de l'espoir, et quoiqu'il arrive, nous aurons du moins sauvé notre sœur.

Ils s'arrêtèrent au point du jour à Alcala, et pendant qu'ils faisaient rafraîchir leurs mules, ils aperçurent à la porte de l'hôtellerie Pedralvi, qui, en zélé serviteur, plaçait avec soin un coffre pesant sur une voiture de voyage.

— Toi! Pedralvi! s'écria Alliaga; comment te trouves-tu ici?

— Avec le seigneur Delascar d'Albérique, votre père, qui se rend à Madrid.

— Mon père! mon père! répétèrent les trois jeunes gens.

Yézid et Piquillo s'élancèrent de la voiture, aidèrent Aïxa à descendre, et un instant après, le vieillard se voyait entouré des caresses de ses enfants.

— Ah! s'écria le Maure en levant les yeux au ciel, quels que soient les dangers qui nous menacent, quelles que soient les rigueurs que le sort nous réserve, je te remercie, ô mon Dieu, de la joie que tu m'envoies en ce moment! Nous voici donc tous réunis, dit-il, en les regardant avec tendresse; je vous

vois tous les trois près de moi, je vous presse tous les trois sur mon cœur. C'était là mon seul vœu, et maintenant qu'il est comblé, que le Dieu d'Ismaël rappelle à lui son serviteur!

Il les embrassa de nouveau et leur demanda :

— Où alliez-vous ainsi?

— Près de vous... à Valence.

— C'est maintenant mon seul refuge, dit Aïxa.

Les deux frères racontèrent au vieillard les dangers, d'Aïxa et son dévouement. A mesure qu'ils parlaient, d'Albérique tremblait d'étonnement et d'effroi.

— Est-il possible, s'écria-t-il avec une sainte indignation. T'immoler pour moi et pour nous! Qui t'en avait donné le droit? qui te l'avait permis?

— Vous, mon père! vous! dit-elle en retirant de son sein sa lettre, qu'elle lui montra.

— Oui, répondit le vieillard, j'ai dit qu'il fallait sacrifier pour ses frères les biens les plus précieux, la fortune et la vie, et je suis prêt à le faire. Mais l'honneur de ma fille, mais notre honneur à nous, est un bien dont nous ne pouvons pas disposer. Nous devons le rendre intact comme nous l'avons reçu. Oui, continua-t-il avec chaleur et en levant les yeux au ciel, nos existences et nos biens sont au roi, mais notre honneur est à Dieu!..

Aïxa était tombée à ses genoux qu'elle embrassait.

— Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, mon enfant bien-aimée, j'espère qu'il ne nous en coûtera pas si cher. A moins qu'un esprit d'erreur et de vertige n'ait frappé notre souverain et ses ministres, ils accepteront les offres que je vais leur faire.

— Et s'ils refusent? s'écria Yézid.

— Il faudra bien, répondit le vieillard, abandonner notre patrie, partir pour l'exil, et aller mourir sur le sol étranger.

— Il y a encore un autre parti, dit Yézid d'un air sombre.

— Et lequel?

— Défendre cette patrie les armes à la main, et y mourir, si l'on n'y peut vivre.

— Non, non, s'écria le vieillard, espérons encore... mais hâtons-nous, les moments sont précieux. Si ce fatal édit était signé, tous nos efforts seraient inutiles.

Aïxa tressaillit, et Yézid secoua la tête d'un air de doute; Piquillo seul partageait les espérances du vieillard.

— Je vous accompagnerai, s'écria-t-il; il faudra bien que le duc de Lerma vous entende!

— C'est là le plus difficile, dit d'Albérique ; on prétend qu'il est presque impossible d'arriver jusqu'à lui, pour nous autres du moins.

— Je vous conduirai moi-même, et il vous recevra, je vous en réponds.

Il fut donc convenu que Aïxa et Yézid continueraient leur route pour Valence et que Piquillo reviendrait le matin même à Madrid avec le vieillard.

Quelques heures après, Delascar et Piquillo descendaient à l'hôtel de Santarem, que Aïxa avait mis à la disposition de son père ; et à peine celui-ci eut-il pris le temps de se reposer, qu'il s'achemina avec son fils vers le palais du duc de Lerma.

XXVIII.

DELASCAR D'ALBÉRIQUE.

Jamais foule plus nombreuse n'avait encombré les appartements du ministre. Le duc était parvenu au plus haut point de fortune et de grandeur où puisse s'élever un sujet.

Le roi n'était plus rien dans l'État; le ministre était roi! Depuis les plus importantes fonctions jusqu'aux plus petits emplois, tout était dans sa main. Les titres, les honneurs, la faveur ou la disgrâce, tout dépendait de lui; aussi ce n'était plus chez le roi, c'était chez le duc de Lerma que se tenait la cour. Les rangs des courtisans et des solliciteurs étaient serrés, et jamais, comme il le disait bien, Delascar d'Albérique n'eût pu se frayer un passage. Mais à la vue de frey Luis Alliaga, confesseur du roi, la foule s'ouvrit, les huissiers s'inclinèrent, et ils parvinrent jusqu'à la porte même du duc.

— Faut-il que j'entre avec vous, mon père?

— Non... il y a quelques-unes de mes paroles qui ne doivent être entendues que de lui seul. La présence d'un tiers en empêcherait l'effet. Au sortir de l'audience, je te dirai ce qui se sera passé.

— Bien; je vous attendrai à l'hôtel de Santarem.

Puis s'adressant à l'huissier, il lui dit :

— Annoncez à Son Excellence le seigneur don Albérique Delascar.

A ce nom, à ce titre surtout, qui rappelait l'ancienne protection de la reine, le ministre se leva surpris d'une visite aussi imprévue, visite qui, dans les circonstances actuelles, l'embarrassait beaucoup, et qu'il ne pouvait s'expliquer.

— Vous à Madrid, seigneur Albérique!

— J'arrive à l'instant même, Excellence.

Sachant que les instants d'un ministre sont comptés, surtout quand il reçoit malgré lui, d'Albérique se hâta d'arriver au fait.

— Je viens, monseigneur, au nom des Maures d'Espagne, vous parler...

— De leurs intérêts, dit le duc.

— Non, monseigneur, des vôtres.

Le duc le regarda d'un air étonné, et en même temps ne put s'empêcher d'admirer les beaux cheveux blancs et la tête noble et calme du vieillard. Celui-ci continua :

— Votre Excellence est accablée de tant d'occupations ou entourée de tant de gens qui ont intérêt à lui cacher la vérité, qu'il lui semblera peut-être nouveau et utile de la connaître; je veux lui rendre ce service si elle veut bien me le permettre.

Déroulant alors une petite note qui ne contenait que des faits et des chiffres, il lui démontra que l'agriculture, l'industrie et tout le commerce du royaume étaient entre les mains des Maures; que l'Espagne s'était affaiblie par la guerre et surtout par ses colonies d'Amérique, qui lui avaient enlevé le tiers de la population; que les Maures, au contraire, ne suivaient point la carrière des armes et n'émigraient jamais; qu'il n'y avait parmi eux ni moines ni monastères; qu'aussi leur population doublait-elle tous les dix ans; qu'elle s'élevait dans ce moment à plus de deux millions de fidèles sujets du roi d'Espagne, lesquels

cultivaient les trois quarts des terres de l'Andalousie, des deux Castilles, des royaumes de Grenade, de Murcie et même de la Catalogne; que les Maures avaient construit des routes, creusé des canaux, amélioré le lit des fleuves et uni toutes les villes d'Espagne par des relations commerciales; que Valence, Malaga, Barcelone et Cadix, ports de mer par où s'écoulaient les riches produits de l'industrie musulmane, rapportaient au roi d'immenses impôts, auxquels il faudrait renoncer; que les villes manufacturières allaient être dépeuplées, les campagnes les plus fertiles désertes et incultes; et qu'enfin l'expulsion des Maures allait tarir toutes les sources de la prospérité nationale.

D'Albérique termina ce simple exposé par ces mots : Voilà ce que rapportait l'Espagne.

Le duc le savait bien.

— Et voici ce qu'elle rapportera. Il lui remit alors une série de chiffres, que le duc parcourut d'un œil effrayé.

Jusque-là Sandoval et Ribeira ne lui avaient parlé que du triomphe de la foi, de la volonté du ciel, des bénédictions de la chrétienté. D'Albérique lui présentait la question sous une autre face, et il faut dire, à la honte du ministre, qu'il ne lui était jamais arrivé de l'envisager ainsi. Lui, si prodigue et si fastueux; lui qui trouvait que les revenus d'Espagne suffisaient à peine à ses caprices, ne pouvait penser sans frémir que ces revenus allaient être diminués de plus d'un tiers. Il faut dire aussi, et d'Albérique le savait bien, que chez le duc l'amour des richesses égalait son ambition. Ce n'était pas qu'il fût avare, ses coffres étaient toujours vides; il aimait l'or, non pour l'amasser, mais pour le jeter à pleines mains.

Il restait donc pensif et silencieux devant la perspective effrayante que d'Albérique avait eu l'habileté de mettre sous ses yeux. Celui-ci le laissa quelque temps livré à ses réflexions, puis il continua d'une voix calme :

— On assure que les conseillers de la couronne sont tous d'avis de signer l'édit de bannissement, mais Votre Excellence ne voudra pas que sous son administration, je dirai plus, sous son règne, on prenne une mesure qui doit à jamais ruiner le royaume; vous ne voudrez pas que ce soit du duc de Lerma que date la décadence de l'Espagne !..

Le duc tressaillit, et d'Albérique, dont les yeux étaient fixés sur les siens, poursuivit avec chaleur :

— Au contraire, vous voudrez que, par vous, elle devienne plus florissante que jamais; que par vous, elle augmente ses finances, ses armées et ses flottes; et cela dépend d'un seul mot.

— Vous connaissez ce secret? dit le duc en souriant.

— Je viens l'offrir à Votre Excellence, sans qu'il lui en coûte rien.

— Et que faut-il faire pour cela ? continua le ministre du même ton.

— Ne rien faire, monseigneur, absolument rien ! Laisser les choses comme elles sont.

Le duc rapprocha involontairement son fauteuil de celui de d'Albérique. Le vieillard ne perdant point de vue le ministre, dont les yeux restaient baissés, continua d'une voix calme et lente :

— Si l'on renonce à l'édit que l'on médite, les Maures, dont les premières familles et les principaux chefs m'ont chargé de venir trouver Votre Excellence, les Maures consentent à ce que l'on augmente d'un quart les impôts de toutes sortes qu'ils paient déjà.

Le duc leva la tête et redoubla d'attention.

— Comme on les accuse de n'être point sujets du roi, ils demandent à le servir et s'engagent à tenir toujours au complet douze régiments qui, sur tous les champs de bataille, verseront leur sang pour l'Espagne. Comme on les accuse d'entretenir des intelligences secrètes avec les puissances Barbaresques, ils promettent d'équiper une flotte qui protégera continuellement le commerce et les côtes du royaume. Comme on les accuse de haïr les catholiques et d'être leurs ennemis, ils offrent de racheter tous les chrétiens captifs en Barbarie (1).

Le duc étonné fit un mouvement pour parler.

— Attendez, dit d'Albérique, des vaisseaux et des soldats ne suffisent pas quand les coffres de l'État sont vides, et pour les remplir nous proposons d'y verser immédiatement douze millions de réaux (2).

— En vérité! dit le duc, étourdi de tout ce qu'il entendait. Vous êtes donc bien riches! vous autres Maures?

— J'ai tant de confiance en Votre Excellence, répondit froidement d'Albérique, que je lui avouerai franchement la vérité. Nous pourrions réunir d'immenses capitaux; et si nous les retirions de l'Espagne, pour les emporter avec nous en France, en Angleterre et en Hollande...

— J'entends! j'entends! dit vivement le duc; des nations rivales ou ennemies qui s'enrichiraient de tous les trésors...

— Dont s'appauvrirait l'Espagne!.. dit d'Albérique en achevant sa phrase. Mesure tellement impolitique, qu'elle suffirait pour ternir à jamais le gouvernement le plus glorieux et le plus habile jusqu'alors.

— C'est vrai, se dit le duc en lui-même en se mordant les lèvres. Et il se leva avec agitation.

— Que Votre Excellence veuille bien attendre encore un instant, s'écria d'Albérique, je n'ai pas fini.

— Qu'est-ce donc? dit le duc avec un vif sentiment de curiosité.

— Je n'ai parlé jusqu'ici qu'au nom de mes frères, poursuivit le vieillard; mais moi, qui suis plus riche qu'eux tous, je n'entends point me laisser surpasser par eux. Je suis né sur le sol d'Espagne, je tiens à y mourir. A mon âge, monseigneur, on doit s'occuper de son tombeau, et je veux que le mien soit à ma guise, dût-il m'en coûter cher.

— Ce sera donc, dit le duc avec intérêt, un monument magnifique?

— Une simple pierre, mais cette pierre sera placée à Valence au milieu de tous les miens, et portera cette seule inscription : *Et ego in Hispania!* (Et moi aussi je suis resté en Espagne!) Je tiens tant à cette inscription que, pour laisser à mes heritiers le droit de la graver sur ma tombe (et cela dépend de vous, monseigneur), je n'hésiterais pas à acheter ce droit de mon vivant et à le payer, s'il le fallait, un million de réaux.

— Y pensez-vous? dit le duc en se récriant; une pareille somme!..

— Est trop faible, sans doute, répondit le vieillard en feignant de se méprendre sur l'étonnement du ministre, et vous avez raison, elle doit être digne de celui à qui j'ose l'offrir, digne surtout du puissant ministre qui va sauver l'Espagne, et Votre Excellence me permettra bien d'élever cette somme jusqu'à deux millions de réaux. La reconnaissance sera encore au-dessous du bienfait!

(1) Toutes ces propositions furent faites par les Maures. — Lettres manuscrites de Cottington en possession de lord Hardwick. — Et Mémoires du temps.

(2) Fonseca.

— Mais ce n'est pas possible! seigneur Albérique, c'est de la folie!

— Que voulez-vous, répondit froidement le vieillard, j'ai des goûts sédentaires, et je tiens à ne pas me déplacer.

Ils étaient seuls, personne ne les entendait. D'Albérique, en réservant cet argument pour le dernier, savait bien ce qu'il faisait, il avait frappé juste. Les raisonnements qui avaient précédé celui-ci revenaient alors avec bien plus de puissance et de clarté à l'esprit du duc; aussi, convaincu en lui-même, mais n'osant pas le paraître, il répétait avec embarras :

— Quoi!.. vraiment, seigneur Albérique, vous voulez...

— Supplier Votre Excellence de faire mon bonheur et celui de l'Espagne par-dessus le marché; oui, monseigneur, vous n'enlèverez point au roi de fidèles sujets, au royaume des bras qui le nourrissent.

— Certainement! dit le duc en hésitant, je n'avais point encore étudié la question sous ce point de vue; j'ai, grâce au ciel, l'habitude de saisir assez promptement les affaires, et aux premiers mots que vous m'avez dits de celle-ci, j'ai embrassé d'un coup d'œil ses inconvénients et ses avantages. Je vous déclare, avec la franchise d'un homme d'État, que, pour ma part, mes idées se sont complétement modifiées, et s'il ne tenait qu'à moi...

— Quels que soient nos adversaires et leurs insistances, il sera facile à Votre Excellence d'en triompher. Tout doit céder devant l'intérêt et le salut de l'État et si quelqu'un osait résister à une raison pareille, ce ne serait plus nous, ce serait lui qui serait un ennemi du roi et du pays; ce serait celui-là qu'il faudrait condamner et bannir!

— C'est possible, mais ce sont des personnages si puissants et si haut placés.

— J'ai beau regarder, je ne les vois point, répondit d'Albérique.

— Vous ne les voyez point! s'écria vivement le ministre.

— Celui à qui je parle m'empêche de les voir. Son élévation est telle qu'elle domine tous les autres; sa volonté suffit pour emporter la balance, et si j'étais de lui...

— Que feriez-vous?

— Je serais charmé d'être seul de mon avis, pour avoir seul la gloire de sauver et d'enrichir l'Espagne.

— C'est une idée, dit le duc, et j'y songerai. Mais, continua-t-il lentement et en pesant sur chaque parole, si je prenais sur moi une pareille responsabilité, et si je me décidais enfin...

Albérique tressaillit de joie

— Qui me répondrait de l'exécution des promesses que vous venez de me faire, car je stipule ici pour l'État; c'est à moi de veiller à ses intérêts, et je ne puis m'engager sans garantie.

— D'abord, répondit froidement le vieillard, les deux millions de réaux dont je parlais tout à l'heure à Votre Excellence lui seront remis comptant, dès demain, par une personne de confiance.

— Quelle personne? dit le ministre avec inquiétude.

— Frey Luis d'Alliaga, confesseur du roi, seul admis dans cette confidence, et par qui seul je désire correspondre avec vous.

— Très-bien, répondit le duc.

Et il se dit, en lui-même, avec joie et confiance :

— Alliaga est mêlé dans cette affaire! C'est étonnant! toutes les chances heureuses qui m'arrivent depuis quelque temps me viennent de lui. Et après? continua-t-il à voix haute, et en se retournant vers Albérique.

Celui-ci répondit :

— Les douze millions de réaux que nous devons verser dans les caisses de l'État, seront payés avant huit jours par moi, et sans que vous ayez besoin d'aucun autre percepteur. Je pars ce soir, je vais trouver mes frères ; je leur annonce les bienveillantes intentions de Votre Excellence ! Tous s'empresseront d'acquitter la dette contractée en leur nom, et dont je suis responsable.

— Ah ! c'est vous qui en répondez ? dit le ministre étonné.

— Oui, Excellence... chacun vous dira que je le puis.

— Quoi ! vos biens suffiraient ?..

— Et au delà, répondit froidement le vieillard ; j'ai soixante-dix ans, monseigneur, et il y en a soixante que je travaille. Quant à la flotte et aux soldats que nous nous engageons à équiper, et pour l'exécution de toutes nos autres promesses, moi, mon fils Yézid et quatre de nos frères, les chefs de nos plus riches familles, nous viendrons nous remettre, comme otages, entre vos mains, prêts à payer de nos têtes le premier manque de foi ou la première révolte.

Il y avait dans la parole du vieillard, dans ses yeux, dans son attitude, tant de dignité, de courage et de véritable dévouement, que le duc, entraîné par un ascendant irrésistible, peut-être aussi par un sentiment d'amour national, par une lueur de patriotisme qu'il n'est pas impossible de rencontrer chez un homme d'État, le duc s'écria avec chaleur :

— Je vous crois! je vous crois! seigneur d'Albérique!

— Votre Excellence accepte mes propositions et celles de mes frères ?

— C'est convenu.

— Vous me le jurez, monseigneur !

— Je vous le jure !

Le vieillard serra la main du ministre et lui dit :

— Dieu vous a entendu, et bientôt l'Espagne va vous bénir ! Demain frey Alliaga sera chez Votre Excellence, et moi, dès ce soir, je pars.

Albérique courut à l'hôtel Santarem, où son fils l'attendait avec impatience. Il lui raconta dans les plus grands détails, et presque mot pour mot, la conversation qu'il venait d'avoir avec le duc de Lerma. Piquillo, qui ignorait les immenses ressources dont son père pouvait disposer, s'effraya d'abord des engagements que le généreux vieillard venait de prendre. Celui-ci lui prouva qu'il lui était facile de les acquitter; qu'il venait, au prix d'une partie de ses trésors, d'acheter le repos, l'avenir de ses frères, et de leur donner à jamais une patrie. On ne pouvait payer trop cher de pareils résultats.

D'ailleurs le Maure était lui-même un financier trop habile, pour ne pas comprendre, ainsi que ses frères, que les nouveaux impôts dont ils offraient de se charger seraient chaque année couverts et au delà par l'extension immense qu'allaient prendre en Espagne l'industrie, le commerce et l'agriculture, dont ils avaient presque le monopole. Jamais spéculation n'avait été ni meilleure, ni plus noble. En échange de son adoption, ils forçaient leur nouvelle patrie à devenir riche, puissante et heureuse.

Aussi, certain désormais du succès de sa cause, Albérique partit le soir même, pour aller porter lui-même à Valence, à Murcie et à Grenade, ces heureuses nouvelles, tandis que Pedralvi allait parcourir par ses ordres les deux Castilles, l'Aragon et la Catalogne.

C'étaient les provinces habitées spécialement par les Maures, et d'Albérique connaissait si bien la population et les ressources de chaque ville, de chaque village, de chaque campagne, que la répartition faite par lui fut sur-le-champ

adoptée. Dès les premiers jours chacun accourait avec empressement apporter sa part de l'impôt pour son rachat et celui de ses frères, et jamais contribution aussi énorme ne fut acquittée avec plus de facilité et plus de joie.

Albérique, avant son départ, avait remis à Alliaga les deux millions de réaux promis au duc de Lerma. Il les lui avait donnés en traites, non-seulement sur Barcelone et Cadix, mais sur Venise et Constantinople, sur Londres, Marseille et Amsterdam.

Muni de ces valeurs, Alliaga se rendit le lendemain chez le duc de Lerma.

Toutes les portes lui furent ouvertes, et le domestique de confiance le conduisit, non pas dans le cabinet, mais dans la chambre même du duc, en le priant de vouloir bien attendre.

Le ministre était en conférence secrète au palais du saint-office avec son frère Bernard de Sandoval.

— J'attendrai, dit Alliaga.

Il venait de s'asseoir, et se releva tout à coup à la vue d'un riche tableau placé en face de lui; c'était le portrait d'un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans qui lui fit jeter un cri de surprise.

Ce portrait était celui d'un moine, et ce moine ressemblait exactement à Piquillo. Il détourna un instant les yeux de cette peinture et se rencontra encore face à face avec elle dans une grande glace de Venise, devant laquelle il se regardait.

Étonné d'un pareil hasard, il rappela le domestique au moment où celui-ci allait s'éloigner.

— Quel est ce portrait? lui dit-il.

— Celui du fils de monseigneur.

— Comment, c'est là le duc d'Uzède?

— Oui, mon révérend; peint à vingt-cinq ans par le peintre du roi, Pantoja de la Cruz.

— Pourquoi est-il en moine?

— Comment, mon révérend, vous ne savez pas cela?

— Eh non! puisque je vous le demande.

— C'est l'usage à Madrid et dans toute l'Espagne : chaque enfant de grande maison est, au moment de sa naissance, affilié à quelque confrérie. Le duc d'Uzède l'a été à celle des dominicains, et il s'était fait peindre sous leur costume pour faire plaisir à son oncle Sandoval, à qui ce portrait était destiné; mais le duc de Lerma a voulu le garder chez lui, dans sa chambre à coucher.

— Je comprends alors, dit Alliaga, pourquoi le duc d'Uzède est habillé comme moi.

— C'est vrai, dit le domestique en levant les yeux sur Alliaga, c'est exactement le même costume...

Il poussa tout à coup un cri, s'arrêta et dit en tremblant :

— Ah! mon Dieu! et la même figure .. On dirait que c'est le portrait qui marche... et qui parle. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Rien, dit Alliaga en s'efforçant de sourire, un jeu du hasard... tous les moines se ressemblent... Laissez-moi.

Le valet se retira tout interdit, regardant plusieurs fois encore le moine et le portrait.

Cet incident avait jeté Alliaga dans un trouble inexprimable.

Cette ressemblance est donc bien réelle, se dit-il, je ne suis pas le seul qui l'ait rêvée, puisque ce valet l'a remarqué ainsi que moi.

Alors ses anciens doutes se réveillèrent dans sa pensée, et un affreux désespoir s'empara de lui. Les yeux fixés sur ce portrait, il se disait avec rage :

— Si je dois la vie à cet homme que je déteste, si ce sang odieux est le mien, il m'était donc permis d'aimer Aïxa. Je pouvais donc sans crime réclamer son amour !

En parlant ainsi, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine où tant d'amour brûlait encore, où le feu couvait toujours caché sous la cendre ; il aperçut alors sa robe de moine, cet autre signe d'esclavage, cet obstacle éternel élevé entre lui et Aïxa, et il maudit de nouveau les auteurs de sa perte. En ce moment parut le duc de Lerma.

XXIX.

L'ÉDIT.

Alliaga s'empressa de cacher son trouble ; mais le duc l'avait remarqué et lui en demanda la cause.

— Je pensais, répondit-il en balbutiant, à nos ennemis communs, au père Jérôme, à Escobar.

— A merveille, dit le duc ; nous nous en occuperons bientôt, et c'est par la main de leur complice, c'est par d'Uzède lui-même que je veux les punir et vous venger.

— Moi, monseigneur, je n'en demande pas tant.

— Et nous, nous vous devons bien cela, frère Luis Alliaga ; nous le disions tout à l'heure encore avec mon frère Sandoval ; aucun de ceux que nous avons gorgés d'or ou comblés de bienfaits ne nous a rendu autant de services que vous.

— En quoi donc, monseigneur ?

— N'est-ce pas vous qui m'avez prévenu de la trahison de d'Uzède mon fils et de ses complots avec Altamira et les pères de Jésus ? N'est-ce pas vous qui nous avez appris le premier la ligue du roi Henri et de la France contre l'Espagne ? N'est-ce pas vous enfin qui dernièrement nous avez sauvés du plus grand de tous les dangers ?

— Vous vous exagérez mes services, monseigneur.

— Non, nous ne savions plus à quel moyen avoir recours. Le roi était sourd aux observations du grand inquisiteur et aux miennes. Il était évident qu'Aïxa déciderait seule, désormais, des destinées du royaume, car Philippe ne voulait plus se guider que par les avis de la favorite ; c'est comme je vous le dis, mon frère, notre roi en perd la tête.

— En vérité ! répondit Piquillo en essayant de sourire.

— Et comme nous insistions, il nous avait quittés sans daigner nous répondre. Il nous avait laissés dans son cabinet et venait de s'élancer dans sa chambre, où la duchesse de Santarem l'attendait ! C'en était fait de nous, lorsque par une résolution audacieuse, par un coup de main intrépide et que je ne puis m'expliquer encore, vous l'avez enlevée.

— Qui vous l'a dit ?

— Nos affidés... ceux même que j'avais chargés de surveiller toutes les démarches de la duchesse et qui l'avaient suivie depuis l'hôtel de Santarem jusqu'à

à jamais! et la prospérité que vous lui enlevez, et les richesses qui étaient promises!.. que dis-je! assurées au pays et à vous!

— Et voilà justement, s'écria le duc, le point de la question. Il faudrait concilier tout cela, et Sandoval a trouvé un moyen.

— Lequel?

— C'est là-dessus que je veux vous consulter, mon frère : d'abord pour avoir votre avis, ensuite pour que vous déterminiez le roi à l'adopter, dans le cas où il y aurait de sa part des indécisions, des hésitations qu'il n'avait jamais autrefois, et qui maintenant ne sont que trop fréquentes.

— Quel est ce moyen? dit Alliaga.

— Le voici : les Maures nous font des propositions incroyables, fabuleuses!

— Je les connais.

— Ils nous offrent des sommes énormes.

— Et vous les refusez.

— Non pas! nous ne consentirons jamais à ce que des capitaux aussi considérables sortent du royaume.

— A la bonne heure!

— Suivez alors le raisonnement de Sandoval : puisqu'ils nous offrent une part dans ces immenses richesses, c'est qu'ils les ont, c'est qu'ils les possèdent.

— Sans contredit.

— Eh bien! en insérant dans l'édit de bannissement un article ainsi conçu : Les Maures seront expulsés du royaume, et leurs biens confisqués au profit de l'État...

— Que dites-vous! s'écria Alliaga avec indignation.

— Je dis qu'on leur défendra, sous peine de mort, de rien emporter avec eux. C'est la rédaction que propose Sandoval, et qui concilie tout. Les Maures sont chassés, mais leurs trésors nous restent. Qu'en dites vous?

— Je dis, monseigneur, s'écria Piquillo d'une voix tonnante, que c'est une infamie... et que l'auteur d'une telle proposition doit être voué à l'exécration de l'Europe et de la postérité!

La foudre serait tombée en ce moment, que le duc eût été moins effrayé et moins surpris que de ce qu'il venait d'entendre.

— Quoi! balbutia-t-il d'une voix tremblante, c'est vous, frey Alliaga, qui parlez ainsi... vous? que nous avons placé près de Sa Majesté!.. vous, sur lequel nous comptions!

— Vous pouvez y compter encore, monseigneur, si vous le voulez! cela dépend de vous! Repoussez les infâmes suggestions de votre frère... Renoncez à votre chapeau de cardinal, plutôt qu'à votre honneur, exécutez vos promesses! déclarez, dans un édit que nous allons faire signer au roi, que les Maures seront traités désormais comme les autres sujets de l'Espagne, et je redeviens à l'instant ce que j'étais tout à l'heure, fidèle à Votre Excellence, dévoué à vos projets... et prêt à les seconder.

— Je ne le puis, je ne le puis! j'ai accepté, j'ai promis. Le légat du pape a reçu mes serments.

— Le pape lui-même, reprit Alliaga avec sa brutale franchise, ne peut ordonner le parjure, et vous avez promis hier à Albérique! Le pape lui-même ne peut approuver ce que flétriraient toutes les lois divines et humaines.

— Que voulez-vous dire?

— L'exil qu'on vous propose est une injustice! et la confiscation un vol...

— Mon frère, mon frère, s'écria le duc alarmé, je ne reconnais là ni votre

Depuis le départ d'Aixa, celui-ci n'avait pas dormi. Il était en proie à une incertitude et à des tourments d'autant plus grands qu'il n'osait se confier à personne. Quelque désir qu'il eût d'expliquer cette mystérieuse aventure, pour lui si fatale et si douloureuse, il sentait bien qu'elle avait un côté ridicule dont il désirait qu'on n'eût pas connaissance. Aussi avait-il recommandé la plus grande discrétion à Latorre, qui s'empressa de tout raconter à la comtesse.

Le roi, n'osant hasarder aucune démarche qui pût compromettre la duchesse de Santarem, attendait toujours d'elle une visite ou une lettre, et il ne pouvait se rendre compte de son silence; car enfin elle était venue d'elle-même au palais; elle y était venue seule; elle avait attendu le roi dans sa chambre, et le roi avait laissé échapper une pareille occasion, il n'avait pas su s'emparer du bonheur qui lui était offert et pour lequel il aurait donné sa vie.

Pour un amant, il y avait de quoi se pendre, fût-il un simple particulier, à plus forte raison pour un roi, qui, d'ordinaire, n'a pas l'habitude d'être contrarié.

Aussi, le second jour, il fut impossible au souverain d'attendre plus longtemps. Il envoya Latorre, sans livrée, porter une lettre à la duchesse, et Dieu sait avec quelle impatience il attendit la réponse.

On rapporta la royale missive non décachetée : la duchesse de Santarem n'était plus à son hôtel. Elle avait disparu de Madrid, sans qu'on la vit partir, et l'on ne savait pas où elle était allée.

Pour le coup, le roi pensa en devenir fou. Il y avait dans sa figure, dans ses manières, un tel changement, que ses plus fidèles serviteurs en étaient effrayés. Lui, d'ordinaire si bon et si doux, était dans un état continuel d'irritation et de dépit.

C'était une crise nerveuse dont les effets retombaient sur tous ceux qui l'entouraient; il ne savait à qui s'en prendre de son malheur, mais il semblait cependant réserver une antipathie particulière et spéciale pour le duc de Lerma et Sandoval, qu'il accusait en lui-même d'être la cause de son premier échec. C'étaient eux dont la visite importune et les instances réitérées avaient donné à la duchesse le temps de se dérober à sa vue.

Aussi ne prononçait-il leurs noms qu'avec des signes visibles de mécontentement et de dépit.

Un matin, au lieu de s'apaiser, l'accès redoubla. Latorre entendit sonner avec tant de violence qu'il accourut épouvanté. Le roi, dans un état difficile à décrire, pâle, hors de lui-même, les traits décomposés et la voix si émue qu'il pouvait à peine parler, le roi lui ordonna de courir à l'instant même à l'hôtel de don Fernand d'Albayda, et de lui dire de se rendre au palais.

Pendant que le fidèle serviteur s'acquittait de ce message, le roi relisait de temps en temps et froissait avec rage un petit papier qu'il avait encore trouvé sur son bureau et qui était ainsi conçu :

« On s'est joué indignement de Votre Majesté. La nuit même où le roi at-
« tendait la duchesse de Santarem, celle-ci partait, en voiture de poste, en
« tête-à-tête avec don Fernand d'Albayda. Tous deux se rendaient en secret à
« Valence, où, dans ce moment, ils doivent être mariés! »

Le pauvre roi aurait fait pitié, même à ses plus cruels ennemis. La colère, la jalousie, le mépris, bouleversaient toutes ses facultés. Il était à moitié fou, et cependant il ne pouvait croire encore à tant de perfidie, et quand Latorre revint :

— Eh bien! lui dit-il en l'interrogeant du regard plus encore que de la voix, Fernand d'Albayda est sur tes pas, il te suit?

— Non pas, sire; il n'est pas à Madrid.

— Et où est-il donc? dit le roi, dont tous les traits étaient contractés par une agitation convulsive.

— Il est, dit-on, parti pour Valence

— Et depuis quand?

— Depuis trois jours.

Le roi poussa un cri de douleur. Puis il dit au valet de chambre :

— Laisse-moi! laisse-moi!

Il se livra alors à tout son désespoir, à toute sa rage. Il jura de se venger sur Fernand, mais surtout sur Aïxa et sur tous les siens. Il rêvait, il cherchait dans sa tête les moyens de l'humilier, de lui prouver son indifférence et son mépris; tout ce qu'il désirait alors, c'est qu'elle fût bien convaincue de sa haine.

C'est dans ce moment qu'Alliaga s'était rendu au palais du duc de Lerma et avait avec le ministre l'entretien que nous avons raconté plus haut, c'est dans ce moment qu'on annonça chez le roi le grand inquisiteur Sandoval et le légat du pape.

Ils apprirent au roi que Sa Sainteté le pape Paul V venait d'élever son premier ministre, le duc de Lerma, à la dignité de cardinal; que la cour de Rome, en donnant à celle d'Espagne cette nouvelle marque de sincère alliance, espérait bien que le roi accorderait enfin à l'Église catholique la satisfaction qu'elle réclamait depuis si longtemps : l'expulsion des hérétiques.

Le roi poussa un cri de joie, et interrompant l'inquisiteur, qui croyait devoir appuyer cette proposition par de nouveaux arguments :

— C'est bien, c'est bien! s'écria-t-il, avez-vous là cet édit?

— Toujours, sire, il ne me quitte pas.

— Lisez-le-moi.

Sandoval, transporté de joie, jeta au légat un regard de triomphe et lut à haute voix et lentement l'édit, qui contenait sept articles (1). Le premier était l'expulsion immédiate de tous les Maures qui habitaient l'Espagne.

On leur enjoignait expressément, sous peine de mort, de se tenir prêts, hommes, femmes et enfants, à partir dans trois jours, pour les ports désignés comme lieux de l'embarquement : là ils devaient se rendre à bord des vaisseaux destinés à les transporter en pays étranger.

Le second article prononçait la confiscation de tous leurs biens au profit de l'État et des seigneurs dont ils étaient vassaux, et peine de mort pour ceux qui tenteraient d'en cacher ou d'en détruire quelques-uns.

Le troisième article avait rapport aux enfants au-dessous de quatre ans, qui pouvaient rester en Espagne, à condition que...

— Donnez! dit le roi, qui n'avait pas écouté et qui croyait que l'inquisiteur avait achevé sa lecture; donnez, donnez! je suis ravi que monseigneur le légat puisse dire à la cour de Rome tout ce que nous faisons en considération de Sa Sainteté.

— Sa Sainteté le saura, dit le légat en s'inclinant; elle n'attendait pas moins du Fils aîné de l'Église, du Roi Très-Catholique. Je vais aujourd'hui même envoyer un courrier pour que le *Te Deum* retentisse sous les voûtes de Saint-Pierre.

— Et dans toutes les églises d'Espagne, dit le grand inquisiteur.

Le roi prit la plume, et d'une main qu'affermissait le dépit, il signa sans hésiter, et presque sans le savoir, la condamnation de deux millions de ses sujets.

(1) Fonseca, liv. IV, chap. 3.

— Maintenant, sire, s'écria Sandoval, à nous l'exécution de cette glorieuse ordonnance, et si Votre Majesté veut m'en croire, elle se dérobera à toutes les sollicitations et réclamations qui vont l'assaillir.

— Comment cela? dit le roi.

— Cette nation mauresque a, même parmi nous, tant de protecteurs et d'amis...

— Je n'en écouterai aucun ! je refuserai.

— Votre Majesté est si bonne qu'elle en sera désolée; et si j'étais d'elle je partirais à l'instant pour Valladolid.

— Quitter Madrid ! quitter ce palais ! s'écria vivement le roi, c'est tout ce que je demande ! l'air ! le grand air... c'est ce qu'il me faut; je suis oppressé, j'étouffe ! dit-il en portant la main à son cœur.

Sans lui donner le temps de réfléchir, en quelques minutes, tout fut prêt par les soins du grand inquisiteur. Sous prétexte d'une promenade à une lieue de Madrid, le roi partit, sans que les gens même de sa suite fussent instruits du but de son voyage.

Un quart d'heure après, des courriers s'élançaient dans toutes les directions, annonçant à tous les évêques du royaume le triomphe de la foi sur l'hérésie, et l'importante mesure que le roi venait de prendre; prescrivant, en même temps, à tous les vice-rois de province et à tous les gouverneurs de villes, de mettre, à l'instant même, à exécution la présente ordonnance.

Sandoval et le saint-office étaient dans la jubilation; Ribeira versait des larmes de joie, et le duc de Lerma se disait à part lui en souriant : Pour un futur ambitieux, Alliaga commence mal; il n'a pas su choisir son temps pour se brouiller avec nous, et il lui sera aussi difficile maintenant de me renverser que de sauver d'Albérique et les siens.

En effet, quand arriva Alliaga, tout était fini : l'acte d'iniquité était consommé !

XXX.

LES BARONS DE VALENCE.

En quittant le duc de Lerma, Alliaga s'était rendu sur-le-champ au palais du roi.

On lui avait dit que Sa Majesté venait de partir pour une promenade. Il avait attendu; les heures s'étaient écoulées, le roi n'était pas revenu.

Alliaga, décidé à voir le monarque, n'avait pas quitté le palais; il y était resté jusque bien avant dans la nuit. Alors, épuisé de fatigue, accablé d'inquiétudes, craignant quelque nouveau complot contre le roi lui-même, il sortit, rentra quelques instants à l'hôtel de Santarem, et y trouva ces mots que le roi lui avait adressés avant son départ :

« Je pars pour Valladolid. Je suis le plus malheureux des hommes; venez
« me rejoindre, mon cher Alliaga, je n'attends plus de consolations que de
« vous seul. »

Que s'était-il donc passé? qui avait pu déterminer ce départ, cette fuite du roi? Ce n'était ni au ministre ni à son frère qu'Alliaga pouvait maintenant le demander. Le plus terrible, c'est qu'il y avait déjà plus de douze heures de

perdues, et qu'il en fallait autant pour franchir les quarante lieues qui séparent Madrid de Valladolid.

Piquillo n'hésita pas; quoique brisé de fatigue, et n'ayant rien pris depuis le matin, il se jeta dans une voiture, roula toute la nuit, et arriva le lendemain à Valladolid. Le roi a défendu de laisser pénétrer personne jusqu'à lui; mais cette défense ne regardait point le révérend père Alliaga, confesseur de Sa Majesté.

Toutes les portes lui furent ouvertes.

A peine s'il reconnut le roi, tant ces vingt-quatre heures de souffrances avaient changé ses traits. Sa première colère s'était calmée, la douleur seule était restée, et à l'aspect de Piquillo, les larmes vinrent à son aide.

— Mon frère!.. mon frère, s'écria-t-il, venez à mon secours, venez sauver mon âme! Tout est fini pour moi, et il me semble que je ne crois plus à rien.

La douleur rapproche les distances, car Piquillo se sentit pressé dans les bras du roi.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il avec effroi. Quel malheur menace l'État ou Votre Majesté?

— Elle est partie! s'écria le roi... elle a épousé Fernand d'Albayda.

— Et qui donc?

— La duchesse de Santarem...

Cette idée seule fit pâlir Alliaga, qui se hâta de se remettre et répondit :

— On a abusé Votre Majesté : ma sœur n'est pas mariée.

— Mais elle a quitté Madrid avec lui, avec Fernand, la nuit, dans la même voiture!

— Ce n'est pas, ce n'est pas! s'écria Alliaga; Fernand était appelé par les barons de Valence pour s'entendre sur leurs plus chers intérêts, et il est parti, mais seul.

— C'est lui, vous dis-je, qui a enlevé la duchesse de Santarem.

— Je puis prouver le contraire à Votre Majesté.

— Et comment cela?

— D'un seul mot : c'est moi, sire, qui ai enlevé la duchesse.

— Vous, mon frère! s'écria le roi stupéfait; et pourquoi?

— Parce qu'en se donnant à Votre Majesté, elle avait juré de se donner la mort; et vous, sire, qui tout à l'heure encore me conjuriez de sauver votre âme, je n'ai pas voulu que vous puissiez paraître devant Dieu chargé d'un double crime.

Le roi pâlit.

— Celui d'avoir ravi l'honneur et la vie à une jeune fille.

— Ne m'accusez pas, ne m'accusez pas, mon père! je vous le dis, et Dieu le sait, je voulais l'épouser.

Piquillo tressaillit et dit froidement :

— Qui donc en a empêché Votre Majesté?

— Le duc de Lerma et l'inquisiteur. Ils m'ont affirmé qu'il n'était pas permis d'épouser une Maure, et maintenant je le voudrais que je ne le pourrais pas, car, en présence de l'inquisiteur et du légat du pape, on m'a dit, on m'a prouvé...

— Quoi donc? reprit Piquillo en frémissant de terreur.

— Que les Maures étaient des hérétiques qui causeraient la perte du royaume.

— Ils font sa force et sa prospérité! s'écria Piquillo. Et avec éloquence, il lui déroula en peu de mots le tableau exact et fidèle que l'on avait jusque-là

caché à ses yeux. Il lui montra la vraie situation et les vrais intérêts de l'Espagne, lui peignit à grands traits les projets du grand inquisiteur, l'orgueil de Ribeira et l'ambition du duc de Lerma, qui tous trois entraînaient le royaume vers sa perte.

A chaque mot, le roi, effrayé, étourdi, le contemplait d'un œil hagard et désespéré; puis tout à coup il l'interrompit en s'écriant :

— Assez! assez! il n'est plus temps, tout est fini, j'ai signé!

Piquillo poussa un cri de douleur.

— Signé!.. signé!.. répéta-t-il comme anéanti. Votre Majesté a signé?

— Oui, oui... j'étais hors de moi... j'étais furieux, et tu n'étais pas là.

Il lui raconta alors ce qui s'était passé, et en voyant le profond désespoir et la morne douleur d'Alliaga, il s'arrêta lui-même et se prit à regarder avec épouvante et remords l'acte coupable arraché à sa faiblesse.

— N'y a-t-il donc point un moyen de révoquer un pareil édit? s'écria Alliaga.

— Et comment? répondit le roi; c'était en présence du légat, qui déjà en a prévenu la cour de Rome... Déjà sans doute il est publié en Espagne; et peut-être même, dit-il à voix basse, a-t-on commencé à l'exécuter.

En ce moment on vint annoncer à Alliaga qu'on le demandait. Il sortit un instant et vint redire au roi que Fernand d'Albayda et les principaux barons du royaume de Valence, redoutant le coup fatal dont on les menaçait, s'étaient rendus à Madrid et de là à Valladolid, pour supplier Sa Majesté de ne point réduire d'anciens chrétiens et de fidèles sujets du roi au désespoir et à la misère, en leur enlevant les bras qui faisaient valoir leurs champs, les ouvriers qui exploitaient leurs manufactures.

— Il sont là, poursuivit Alliaga; ne pouvant arriver jusqu'à Votre Majesté, c'est à moi qu'ils se sont adressés. Ils ignorent encore que l'arrêt est porté. Voulez-vous les recevoir?

— Que leur dirais-je! s'écria le roi avec désespoir; le mal est irréparable.

— Peut-être, dit Alliaga; et s'il y avait moyen d'adoucir leurs maux et de les rendre moins cruels, Votre Majesté n'y serait-elle pas disposée?

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent! s'écria le roi.

Nous n'essaierons point de dépeindre la désolation de tous ces nobles seigneurs, qui aimaient leurs vassaux, et qui tenaient encore plus à eux qu'à leurs richesses. L'histoire a conservé le souvenir des démarches ardentes qu'ils firent en faveur des Maures, du dévouement paternel et des soins généreux qu'ils leur prodiguèrent jusqu'au dernier moment. L'histoire a même gardé les noms de ces nobles Espagnols, dont l'humanité exceptionnelle défendit l'honneur du pays et protesta hautement contre les cruautés de l'inquisition, de Ribeira et du duc de Lerma.

C'étaient Fernand d'Albayda, le duc de Gandia, dont l'immense fortune était entièrement détruite par l'expulsion des Maures; c'étaient les comtes d'Allagnas, de Bunol, d'Anna, de Sinarcas, et le duc de Magueda (1).

Lorsqu'ils furent en présence du roi, Piquillo, pour défendre l'honneur de son souverain, déclara que le roi d'Espagne, obligé, dans l'intérêt de la foi, à une mesure dont lui-même déplorait la rigueur, ne demandait pas mieux que de chercher les moyens de l'adoucir.

Alliaga proposa alors, pour que les campagnes et les travaux ne fussent pas en même temps et complétement abandonnés, qu'il fût permis à une certaine

(1) Waston, tom. II, liv. IV.

partie de la population proscrite de rester en Espagne ; que l'on choisit dix familles sur cent pour enseigner aux chrétiens les procédés que les Maures avaient portés à un si haut degré de perfection, la culture des mûriers, les manufactures de soieries, le raffinage des sucres, la conservation des magasins à riz, l'entretien des canaux et des aqueducs, et tous les arts enfin dont eux seuls étaient alors possesseurs.

Les barons de Valence, Fernand et le roi lui-même, avaient trop d'intérêt à ce que certaines personnes ne fussent pas exilées et restassent en Espagne, pour que cette mesure ne fût pas adoptée sur-le-champ.

Fernand d'Albayda, nous n'avons pas besoin de le dire, avait revu à Valence la duchesse de Santarem ; il avait appris par elle les scènes que nous avons décrites plus haut, et heureux de l'idée qu'Aïxa et Yézid lui seraient conservés, il repartit le soir même pour Valence.

Dans l'égoïsme naturel aux amants, le plus grand de tous les malheurs, pour lui, était la perte ou l'éloignement de celle qu'il aimait. Rassuré sur ce point, le reste n'était plus rien, et tout en franchissant la distance, il se répétait en lui-même : Maintenant pour moi, plus de craintes, plus d'obstacle ; Aïxa ne peut plus m'empêcher de lui offrir ma main et ma fortune... Le malheur même dont les siens sont menacés va, grâce au ciel me donner le droit de la défendre et de la protéger.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

LAGNY. — Imprimerie de Vialat et Cie.

